P.938.4.26

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Troisième Série.

TOME II.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ.

(ÉLECTIONS DU 12 MAI 1844.)

Président. M. le baron de MACKAU, vice-amiral et pair de France, ministre de la marine.

Vice-Présidents. M. COCHELET, ancien consul général de France en Égypte, etc.
M. GUIGNIAUT, membre de l'Institut.

Secrétaires. M. d'AVEZAC, chef de bureau au ministère de la marine.
M. de LA ROQUETTE, ancien consul de France en Norvége.

Secrétaire. M. Ch. TEXIER, correspondant de l'Institut.

Liste des Présidents honoraires de la Société, depuis son origine.

MM.
Le marquis de LAPLACE.
Le marquis de PASTORET.
Le vicomte de CHATEAUBRIAND.
Le comte CHABROL DE VOLVIC.
BECQUEY.
Le baron ALEX. DE HUMBOLDT.
Le comte CHABROL DE CROUSOL.
Le baron CUVIER.
Le baron HYDE DE NEUVILLE.
Le duc de DOUDEAUVILLE.
J.-B. EYRIÈS.
Le comte de RIGNY.

MM.
DUMONT D'URVILLE.
Le duc DECAZES.
Le comte de MONTALIVET.
Le baron de BARANTE.
Le lieutenant-général PELET.
GUIZOT.
DE SALVANDY.
Le baron TUPINIER.
Le comte de LAS CASES.
VILLEMAIN.
CUN'N GRIDAINE.
L'amiral baron ROUSSIN.

Correspondants étrangers dans l'ordre de leur nomination.

MM.
Le docteur J. MEASE, à Philadelphie.
H. S. TANNER, à Philadelphie.
W. WOODBRIDGE, à Boston.
Le lt-col. EDWARD SABINE, à Londres.
Le colonel POINSETT, à Washington.
Le col. D'ABRAHAMSON, à Copenhague.
Le professeur SCHUMACHER, à Altona.
DE NAVARRETE, à Madrid.
Le docteur REINGANUM, à Berlin.
Le capit. sir J. FRANKLIN, à Londres.
Le docteur RICHARDSON, à Londres.
Le professeur RAFN, à Copenhague.
Le capitaine GRAAH, à Copenhague.
AINSWORTH, à Edimbourg.
Le conseiller ADRIEN BALBI, à Vienne.

MM.
Le comte GRABERG DE HEMSO, à Florence.
Le colonel LONG, à Philadelphie.
Sir John BARROW, à Londres.
Le capitaine MACONOCHIE, à Sidney.
Le capitaine sir JOHN ROSS, à Londres.
Le conseiller de MACEDO, à Lisbonne.
Le professeur KARL RITTER, à Berlin.
P. S. DU PONCEAU, à Philadelphie.
Le capitaine G. BACK.
F. DUROIS DE MONTPEREUX, à Neufchâtel.
Le cap. JOHN WASHINGTON, à Londres.
Le col. Ferdinand VISCONTI, à Naples.
P. DE ANGELIS, à Buénos-Ayres.
Le docteur KRIEGK, à Francfort.
Adolphe ERMAN, à Berlin.

PARIS — IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET,
rue J.-J. 30

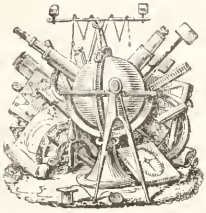
BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

Troisième Série.

Tome deuxième.



PARIS,

CHEZ ARTHUS BERTRAND,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

—

1844.

COMMISSION CENTRALE.

COMPOSITION DU BUREAU.

(Élection du 5 janvier 1844.

Président. M. Roux de Rochelle.
Vice-Présidents. MM. le Baron Roger, Daussy.
Secrétaire-général. M. Berthelot.

Section de Correspondance.

MM. Bajot.
Callier.
Cochelet.
Desjardins.
Dubuc.
Jaubert.
Lafond.
MM. C. Moreau.
Noel-Desvergers
D'Orbigny.
Texier.
Thomassy.
Warden.

Section de Publication.

MM. Albert-Montémont.
D'Avezac.
Denaix.
De Froberville.
Gay.
Guigniaut.
Jomard.
MM. Baron de Ladoucette
De Larenaudière.
De Montrol.
Le vicomte de Santarem.
Ternaux-Compans.
Le baron Walckenaer.

Section de Comptabilité.

MM. Ansart.
Le colonel Corabœuf.
Eyriès.
MM. Isambert.
De la Roquette.
Vivien.

Membres adjoints de la Commission centrale.

MM. Cortambert.
Couthaud.
M. Imbert des Mottelettes.

Comité chargé de la publication du Bulletin.

MM. Albert-Montémont.
Ansart.
D'Avezac.
Berthelot.
Callier.
Cochelet
MM. Daussy.
Jomard.
De la Roquette.
Roux de Rochelle.
Texier.
Thomassy.

M. Chapellier, notaire, trésorier de la Société, rue Saint-Honoré, 370.

M. Noirot, agent-général et bibliothécaire de la Société, rue de l'Université, n° 23.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

JUILLET 1844.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

Rapport *fait à la Société de géographie, dans sa séance du* 19 *juillet* 1844, *sur une nouvelle édition anglaise des voyages de* Marco Polo.

Une traduction anglaise des voyages de Marco Polo vient d'être publiée à Édimbourg par M. Hugues Murray, qui a bien voulu en offrir un exemplaire à notre Société de géographie. Cette édition est accompagnée de notes nombreuses et instructives, destinées à expliquer un grand nombre de passages; et l'auteur, dont vous m'avez chargé, messieurs, d'analyser brièvement l'ouvrage, s'attache d'abord à établir l'authenticité des récits de ce voyageur. On avait longtemps révoqué en doute la sincérité d'une partie de ses relations, parce qu'elles s'étaient répandues dans un siècle illettré et crédule, que les versions ne s'accordaient pas

toujours entre elles, qu'on y admettait le bizarre et le merveilleux, et qu'enfin aucun autre voyageur n'avait fait la même route et n'avait vérifié les premiers récits. Mais tous ces doutes ont pu être dissipés par des observations plus récentes. Les relations de Marco Polo ont été remises en crédit, et l'on en a recherché avec soin les différentes versions, soit afin d'y faire un choix, soit pour compléter l'une par l'autre celles qui inspiraient le plus de confiance et qui laissaient quelques lacunes à remplir.

Le nouvel éditeur place au premier rang des manuscrits qu'il a consultés ceux qui furent publiés en France en 1824, par la Société de géographie. Le premier est en vieux français, et l'on en a facilité la lecture à l'aide d'un glossaire. M. Murray croit que le français est la langue dans laquelle les récits de Marco Polo ont été originairement écrits, et il appuie ses observations sur celles de M. Paris, savant éditeur de plusieurs Chroniques françaises, et sur celles de M. le comte Baldelli-Boni, qui a publié une édition italienne de ce même voyage. Nous nous bornerons en ce moment à citer l'opinion qu'il exprime, et nous nous réservons de traiter séparément et dans un écrit particulier cette question de langage, à laquelle pourront se joindre quelques autres discussions de philologie.

Le second manuscrit, publié par notre Société de géographie, et consulté par M. Murray, est une version latine, plus étendue que celles qui ont paru dans la même langue ; elle renferme quelques uns des chapitres additionnels qui se trouvent dans l'édition française ; et l'on y voit également le prologue, où Marco Polo annonce que, se trouvant en 1298 dans les prisons de Gênes avec Rustician de Pise, il lui fit écrire

la relation de tout ce qu'il avait vu et entendu dans ses voyages.

Le nouvel éditeur regarde ce manuscrit latin comme mieux disposé en livres et en chapitres, et comme dégagé de répétitions inutiles ; il annonce qu'il l'a pris pour base de son texte; que toutefois il y a incorporé avec soin toutes les informations additionnelles qui se trouvaient dans la version française ; que même il a préféré habituellement l'autorité de celle-ci lorsqu'il y avait quelque dissidence, et qu'il a retenu une grande partie de ses locutions, comme propres à donner au récit un caractère plus original et plus animé.

Quant à l'édition publiée en 1559 par Ramusio, M. Murray fait observer qu'elle ne comprend pas un certain nombre de chapitres insérés dans l'édition française, mais qu'elle en renferme d'autres qui ne s'y trouvent pas. M. le comte Baldelli a cru devoir placer ces derniers suppléments dans son édition italienne ; il croit que Marco Polo, après son retour de Gênes à Venise, voulut revoir et modeler de nouveau son ouvrage; qu'il y fit quelques additions, et qu'on put en avoir alors une copie plus complète. Cette opinion était aussi celle de Klaproth ; mais M. Murray ne la partage pas ; il présume que ces additions ont été interpolées par une main étrangère, et il y aperçoit des erreurs et des discordances. Cependant comme plusieurs de ces remarques ont été reconnues vraies par les orientalistes et les voyageurs modernes, quelques éditeurs ont pensé qu'elles ne pouvaient avoir été faites que par Marco Polo lui-même, à l'époque où elles ont paru ; et M. Murray n'a pas cru devoir les supprimer. Au reste, il a eu soin d'indiquer par des notes leurs intercala-

tions, et même il les a séparées du texte, lorsqu'elle lui ont paru douteuses et peu dignes de foi.

Après avoir mentionné les trois éditions qui ont particulièrement servi à la composition de la sienne, M. Murray rend compte des autres versions qu'il a également étudiées, et qui méritent une attention spéciale. Il rappelle ensuite dans une introduction quelle était la situation de la Tartarie, quelles furent les guerres de ses souverains, leurs conquêtes en Asie, et leurs sanglantes invasions en Europe, avant les premières ambassades qui leur furent envoyées par la cour de Rome, pour les disposer à entretenir avec l'Occident de paisibles relations. L'auteur, en parcourant cette partie de leurs annales, cite honorablement la savante introduction que M. d'Avezac, notre confrère, a mise en tête de l'édition des voyages de Plan de Carpin, publiés par la Société de géographie. Il s'arrête aux missions qui furent successivement remplies par Asselin et par Rubruquis; et chacun de leurs voyages lui donne occasion de peindre d'une manière plus développée les mœurs des Tartares, et tous les événements qui précédèrent le règne de Kublai-Kan, près duquel se rendit la famille de Marco Polo.

Ici commence le texte des relations de ce voyageur. Elles remontent à l'époque où Nicolo Polo, son père, et Maffeo, son oncle, entreprirent leur expédition d'Orient, et se rendirent de Venise à Constantinople, vers le milieu du XIIIe siècle. Ils gagnèrent ensuite la Crimée, la grande Bulgarie, la Tartarie indépendante, et ils terminèrent leur voyage à Karacoroun, où était la cour du grand kan. Nicolo et Maffeo s'arrêtèrent plusieurs années dans diverses résidences; et Kublai-Kan leur ayant confié une mission pour la cour de Rome, ils re-

vinrent du fond de l'Asie à Saint-Jean d'Acre en 1269, et se rendirent en Italie, où Nicolo Polo trouva son fils, qui devait bientôt l'accompagner dans son nouveau voyage en Asie. Le saint-siége était alors vacant; il ne fut occupé qu'en 1272 par Grégoire X; et les Polo ne partirent pour retourner en Orient qu'après avoir reçu pour Kublai-Kan une réponse du souverain pontife. L'empereur les reçut honorablement; il prit en amitié Marco Polo, l'attacha à son service et lui confia plusieurs missions importantes. Ce Vénitien apprit la langue tartare et celle des autres pays où il résidait : il avait un esprit observateur; il recueillait avec soin tout ce qui lui paraissait digne d'intérêt; et son habileté, son zèle, lui concilièrent toute la faveur du monarque.

La famille Polo désirait, après une longue absence, revoir enfin sa patrie, et l'empereur, la voyant partir avec regret, voulut encore lui donner un témoignage de bienveillance : il la chargea d'accompagner en Perse une jeune princesse de la maison impériale, qui devait épouser Argon, roi de cette contrée. Les trois Vénitiens remplirent leur mission, et ils se rendirent ensuite à Trébizonde, Constantinople, Négrepont et Venise, où ils arrivèrent en 1295.

Ce résumé des voyages de la famille Polo précède la description des pays qu'elle a parcourus successivement; et M. Murray, au lieu de commencer par les régions qui ont été traversées pour se rendre de l'Arménie à Caracoroun, décrit en premier lieu la cour de Kublai-Kan, et les événements de la guerre que ce monarque eut à soutenir contre Nayan, un de ses parents et de ses vassaux, qui s'était soulevé contre lui. L'éditeur anglais joint ici plusieurs chapitres, empruntés de Ramusio, un sur les opinions de Kublai-Kan relatives à

la religion chrétienne ; un autre sur la mauvaise administration, la révolte et le châtiment d'Acomat, un de ses ministres ; un troisième sur les astronomes de Cambalu et sur la supputation du temps chez les Tartares; un quatrième sur leur religion et leurs coutumes. Marco Polo visite ensuite un grand nombre de villes, et s'arrête aux principaux événements dont elles ont été le théâtre ; il parcourt les provinces du Tibet, celles du Mangi ou de la Chine méridionale, les villes de Nankin, de Kinsay, de Zaitun, et beaucoup d'autres lieux dont il décrit le site, les animaux et les productions.

Le texte de la version de Marco Polo est accompagné d'un grand nombre de notes, où M. Murray s'attache à bien fixer la situation des villes, et à distinguer leur désignation véritable, au milieu des différents noms qu'elles ont successivement reçus. Ces confusions de mots résultent quelquefois des anciens noms que les habitants ont conservés, et de ceux que les Tartares leur ont donnés après la conquête du pays. D'autres notes ont pour objet d'analyser les opinions exprimées par quelques commentateurs de Marco Polo, et particulièrement celles de M. Marsden, un de ses plus savants éditeurs. M. Murray explique par quelle raison il se rapproche ou s'éloigne des observations faites par ses prédécesseurs ; et lorsqu'il doit choisir entre leurs remarques, les siennes ont toujours un grand caractère d'impartialité et de sincérité.

M. Murray revient ensuite à l'itinéraire que Marco Polo avait suivi avant d'arriver à la cour de Kublai-Kan. Il parcourt l'Arménie, la Géorgie, Tauris, Bagdad et différentes villes de Perse, il rend compte de quelques traditions du pays, et de quelques prodiges

dont il n'est informé que par ouï-dire ; il pénètre dans le centre de l'Asie et sur le vaste plateau de la Tartarie, peint la ville de Samarcande, la province de Khotan, celles de Tangut, de Khamil, la ville d'Ésina, celle de Karacoroun. Marco Polo remonte à des époques antérieures, et sa relation nous offre des détails sur Genghiskan, sur ses combats contre le Prêtre-Jean, Huang-Kan, qui fut tué dans une bataille, et sur les successeurs de Genghis jusqu'au règne de Kublai-Kan. Il peint les mœurs des Tartares, déjà esquissées dans plusieurs parties de sa relation, et pénètre dans d'autres régions septentrionales, que l'on désignait alors sous le nom de contrées de Gog et de Magog.

Cette partie des voyages de Marco Polo occupe une autre place dans les éditions antérieures à celle de M. Murray, et nous désirerions qu'il eût suivi la classification précédente. Mais cette remarque, qui ne porte que sur une différence d'arrangement, n'ôte rien au mérite réel de son ouvrage.

La troisième partie des voyages de Marco Polo comprend ses navigations à l'orient de l'Asie et ensuite dans l'océan Indien. Il décrit la forme des vaisseaux, visite les îles du Japon ou Zipangu, celles des parages de la Chine et du Tunkin, les archipels de la Sonde, les îles d'Andaman et celle de Ceylan ; il rend compte de l'origine de la religion boudhiste, des coutumes et des superstitions des Indous, des opinions des brahmines ; il visite quelques points de la côte des Indes, double le cap Comorin, reconnaît les pays de Malabar, de Guzurate, de Cambodje, se rend aux Maldives, à Zocotora et sur quelques autres plages de l'Afrique orientale, longe les côtes d'Arabie, pénètre dans le golfe Persique, et arrive enfin dans le Kurdestan.

Marco Polo décrit les guerres de Kaidu, petit-neveu de Kublai-Kan, celles qui survinrent entre Argon et Achomat, compétiteurs au trône de Perse, et la dernière bataille où Achomat fut défait, arrêté dans sa fuite et mis à mort ; il raconte les traditions qu'il a recueillies sur la région des ténèbres, donne la liste des princes tartares, décrit les guerres qui ont éclaté entre Baydu et Ghasan, entre Barka et Holagou, entre Toctai et Nogai, qui remporte sur son ennemi une victoire décisive.

L'estimable version dont M. Murray vient d'enrichir la république des lettres a pour vous, messieurs, un intérêt particulier ; elle doit vous faire paraître plus précieux l'ouvrage qui lui a servi de texte, et qui avait été publié par vos soins. La relation d'un ancien voyage dans les contrées centrales et orientales de l'Asie peut d'ailleurs attirer plus vivement l'attention générale, aujourd'hui que les rivages et les contrées de la Chine deviennent plus accessibles aux Européens, et que les voiles mytérieux qui enveloppaient le céleste Empire commencent à s'éclaircir. Le territoire, les mœurs, les coutumes de ses habitants deviennent autant de sujets d'étude pour les voyageurs qui obtiendront d'y pénétrer ; et de nouvelles recherches tendront peut-être à confirmer encore davantage l'authenticité et la justesse des observations et des récits qui nous ont été laissés par le célèbre voyageur vénitien.

Roux de Rochelle.

NOTICE *sur* M. DU PONCEAU, *président de la Société philosophique de Philadelphie, et correspondant de la Société de géographie.*

Lue dans la séance du 6 juillet 1844.

—

La Société de géographie vient de faire une perte douloureuse par la mort de M. Du Ponceau, qui fut un de ses correspondants; et vous m'avez invité, messieurs, à vous entretenir de ses travaux, et à me rendre en cette circonstance l'interprète de vos regrets.

S'il suffisait d'honorer le mérite pour en parler dignement, d'aimer les sciences et les lettres pour apprécier à leur juste valeur ceux qui les cultivent, j'essaierais avec plus de confiance la Notice biographique que vous attendez de moi. D'autres peindront mieux l'homme éclairé que nous avons perdu : je me borne à consacrer quelques pages à sa mémoire.

Pierre-Étienne Du Ponceau naquit dans l'île de Ré en 1759. Il vint à Paris perfectionner ses études, se fit avantageusement remarquer de quelques hommes de lettres, et devint, à l'âge de seize ans, secrétaire de Court de Gébelin, qui s'occupait alors de son grand ouvrage du *Monde primitif*, dont il avait déjà publié une partie. Gébelin avait entrepris de retrouver les langues premières et d'en suivre la filiation, en comparant entre elles leurs racines les plus simples, et celles qui étaient communes à plusieurs idiomes. Son exemple influa sur les goûts du jeune Du Ponceau, l'entraîna vers l'étude des langues, et lui fit commencer une longue suite de recherches philologiques. S'il en fut quelquefois détourné par les fonctions honorables qu'il eut

à remplir pendant le cours d'une vie très active, il y revint constamment dans tous les moments de loisir qu'il put consacrer à des travaux littéraires.

A l'époque où les États-Unis proclamèrent leur indépendance, et où leur cri de guerre se fit entendre à l'Europe, Du Ponceau fut un des premiers Français qui s'attachèrent à cette grande et noble cause. Le baron de Steuben, ancien général prussien, allait se rendre en Amérique; il partit vers la fin de 1777, et Du Ponceau le suivit en qualité d'aide-de-camp. Steuben s'était formé à l'école du grand Frédéric : c'était un habile tacticien; il connaissait dans tous ses détails le système de manœuvres et d'instruction que le roi de Prusse avait introduit dans ses armées; et l'offre des services de cet officier devenait utile aux milices américaines. Après son arrivée à Philadelphie, il fut présenté au congrès qui s'assemblait alors dans cette ville, et il se rendit, le 27 février 1778, au camp de Valley-Forge, où Washington faisait hiverner son armée, qui se réduisait alors à quelques mille hommes. Steuben avait exprimé le désir de servir comme simple volontaire; mais le congrès auquel Washington le recommanda le nomma inspecteur et major général, et Du Ponceau, placé sous ses ordres, le seconda avec zèle dans tous ses travaux, soit pour assembler et instruire de nouvelles levées avant l'ouverture de la campagne, soit pour remplir dignement toutes les autres fonctions d'officier d'état-major pendant le cours de la guerre.

Sans nous arrêter, comme nous l'avons fait dans un autre ouvrage, aux chances variées de cette mémorable lutte entre la puissance de l'Angleterre et ses plus importantes colonies, nous arrivons aux combats où les Américains et les Français réunis allaient terminer la

guerre. Rochambeau, débarqué dans le Rhode-Island, avec les régiments de Bourbonnais, Soissonnais, Saintonge et Royal-Deux-Ponts, s'était joint le 6 juillet 1781 à l'armée commandée par Washington, qui avait quitté ses quartiers de West-Point pour aller reprendre l'offensive en Virginie près du James-River. Le comte de Grasse amenait des Antilles les régiments d'Agénois, de Gatinais et de Touraine, placés sous les ordres du général de Saint-Simon. Toutes ces forces se portèrent vers Yorks-Town, où l'armée anglaise était rassemblée; et l'heureux résultat de cette campagne fut la capitulation de lord Cornwallis, dont les troupes furent faites prisonnières. Ce grand événement décida du sort de l'Amérique. Les opérations de la guerre se ralentirent à mesure que les négociations de paix faisaient des progrès; et les troupes auxiliaires envoyées par Louis XVI aux Américains revinrent en France vers la fin de la même année. Du Ponceau ne revint pas avec elles; il désirait ne plus se séparer du nouveau gouvernement dont il avait défendu la cause; il obtint sa naturalisation, fut quelque temps sous-secrétaire d'État au département des affaires étrangères, et s'ouvrit ensuite dans le barreau une nouvelle carrière, où il était appelé à occuper un rang distingué parmi les avocats et les orateurs.

Ce jurisconsulte ne se borna point à connaître les lois existantes qui doivent servir de règle aux tribunaux; ses travaux tendaient à les perfectionner, à les simplifier, à leur appliquer le caractère de ce qu'il nomme la commune loi, cette loi qui est pour lui un type idéal de beauté, de raison, de justice, auquel il faut ramener sans cesse toutes les jurisprudences qui s'en écartent. Ses remarques sur cette commune loi nous

paraissent également convenir à ce droit de la nature et des gens qui devient le principe des liens sociaux. Ce droit sert de base aux rapports que les nations ont entre elles, à leurs institutions civiles et politiques, à leurs lois maritimes et commerciales. « C'est une règle bienfaisante qui pénètre partout; ses bornes sont inconnues ; elle varie avec la succession des âges ; elle prend sa couleur de l'esprit du temps, du savoir du siècle et des dispositions des juges ; elle a éprouvé de grands changements à différentes époques, et l'on prévoit qu'elle doit en éprouver encore ; elle est de sa nature incertaine et flottante, quoiqu'aux yeux du vulgaire elle paraisse stationnaire et fixe : aussi, de tous les systèmes de jurisprudence, la loi commune est celle qui se prête le mieux aux améliorations ; elle est malléable ; elle se plie aux leçons de l'expérience, et se mûrit avec la sagesse des siècles. » Du Ponceau croyait l'organisation civile et judiciaire des différents États de l'Union américaine favorable à ce genre d'amélioration. Tous ces États particuliers ont des lois qui leur sont propres ; ils jouissent presque sans limites du pouvoir de les modifier, et la formation de leurs cours de justice en donne également la facilité. Cette commune loi transpire à travers les autres institutions des États-Unis. « C'est elle, disait Du Ponceau, qui grave l'empreinte de la liberté et de l'égalité sur tous les hommes qu'elle unit et qu'elle protège ; elle dont la puissance magique ouvre les portes des prisons, et délivre à l'instant même les victimes de l'autorité arbitraire ; elle qui a pour interprètes douze invisibles juges, que les yeux du corrupteur ne peuvent apercevoir, et que l'influence de l'homme puissant ne peut séduire ; car on ne les rencontre pas, jusqu'au moment où la ba-

lance de la justice étant mise dans leurs mains, ils écoutent, pèsent, déterminent, prononcent, disparaissent immédiatement, et vont se perdre dans la foule de leurs concitoyens. »

Quels que fussent ses projets d'amélioration, Du Ponceau ne cherchait point à affaiblir le respect que l'on doit avoir pour les lois en vigueur, car il savait qu'il faut les suivre religieusement tant qu'elles existent ; mais les élèves appliqués à l'étude des lois pouvant être un jour juges et législateurs, Du Ponceau crut qu'il fallait les préparer à cette mission, et il conçut le double projet de s'unir à d'autres jurisconsultes pour former à Philadelphie une Académie des lois : il en fut nommé directeur ; et le 21 février 1821, il ouvrit les séances de cet établissement par un discours où il en développa les principes et les avantages. Ses travaux dans l'Académie des lois eurent constamment pour but de répandre sur cette étude de nouvelles lumières. Il lut, le 22 avril 1824, une dissertation sur la nature et l'étendue de la juridiction des cours fédérales, et sur le besoin de tracer d'une manière plus précise les limites de leurs attributions. Le même publiciste fit paraître en 1834 quelques remarques sur la constitution des États-Unis. Cet écrit renferme une analyse de l'organisation du gouvernement fédéral et des différents États de l'Union. Le but de l'auteur est de montrer que les créateurs de la constitution américaine ont su établir une parfaite balance entre les principes de la souveraineté nationale et celle des États particuliers ; que la distribution des pouvoirs entre eux est merveilleusement combinée ; que si le gouvernement national, « maître de la bourse et de l'épée, » semble pouvoir menacer la souveraineté des États, ceux-ci

doivent être néanmoins rassurés par l'organisation de leurs gouvernements, qui ont une législature, un pouvoir exécutif, des milices, des officiers judiciaires, une juridiction qui n'est restreinte que par quelques limites constitutionnelles. Leurs forces, leur pouvoir, forment un contre-poids à l'autorité du gouvernement général, et cet équilibre a constamment maintenu les principes de leur association.

La jurisprudence américaine, très variée dans les différents États de l'Union, offrait aux études de Du Ponceau un champ fort étendu. Ce n'était pas assez pour lui de connaître les lois et les coutumes de la Pensylvanie où il résidait; il avait aussi à consulter celle des autres États de l'Union, dans les affaires et les discussions mixtes qu'il avait à suivre comme jurisconsulte. Sa réputation au barreau avait accru le nombre de ses clients, et partout on rendait hommage à ses connaissances judiciaires, à la fécondité des ressources de son esprit, à cette justesse de vue qui lui faisait apercevoir les points essentiels de chaque question. L'importance des causes dont il fut chargé lui valut une fortune honorablement acquise; et lorsqu'il eut à défendre les pauvres, il le fit avec le zèle le plus généreux. Son dévouement aux intérêts du malheur semblait accroître encore son talent; sa voix était plus émue, ses paroles plus entraînantes; il prouvait que la noblesse d'âme est une des plus fécondes sources de l'éloquence.

Quand l'âge vint l'avertir qu'il fallait renoncer aux fatigues et aux luttes du barreau, il quitta cette carrière orageuse qui avait étendu sa considération, mais qui commençait à épuiser ses forces. Néanmoins il ne renonça pas à la clientèle des malheureux qui ve-

naient le consulter. Il consacra les loisirs qui lui restaient aux études favorites qui l'avaient occupé dans sa jeunesse, et qui se reportaient habituellement vers la philologie. Les principales langues de l'Europe lui étaient familières : il avait traduit en anglais un manuscrit allemand de Zeizberger sur la grammaire délaware, et un ouvrage suédois de Campanius sur la contrée américaine où la reine Christine avait envoyé une colonie vers le milieu du XVIIe siècle, contrée qui reçut alors le nom de Nouvelle-Suède, et qui devint ensuite une portion du New-Jersey et de la Délaware.

Cet écrivain avait aussi publié différents Mémoires scientifiques et littéraires. Il avait mérité par l'étendue et la variété de ses connaissances l'honneur de succéder à quelques hommes illustres dans la présidence de la Société philosophique de Philadelphie, et d'être réélu chaque année à ces éminentes fonctions, dans l'exercice desquelles il se fit constamment remarquer par des vues éclairées, un esprit droit, des dispositions conciliantes, et un zèle et une urbanité qu'il regardait comme un devoir, et qui rendaient douces et faciles toutes les relations à entretenir avec lui.

Un ouvrage de Du Ponceau sur le système grammatical des langues de quelques nations indigènes de l'Amérique du Nord fut couronné en 1835 par l'Institut de France, et l'auteur obtint le prix fondé par Volney. Le mérite de ce Mémoire, qui fut publié quelques années après, nous fait un devoir de nous arrêter aux questions qui s'y trouvent développées.

Les études philologiques avaient eu longtemps pour objet de comparer entre elles, sous le rapport de la nomenclature, les langues les plus anciennement con-

nues. On assimilait et on faisait remonter à une commune origine celles qui avaient le plus de rapports entre elles, et l'on partageait en deux grandes branches celles qu'on avait spécialement observées : l'une de ces branches était indo-germanique, et l'on en reconnaissait les principes dans les différents idiomes répandus en Europe ; l'autre branche était sémitique : l'hébreu l'arabe et d'autres langues analogues entraient dans cette dernière classe.

Il fallut ensuite d'autres classifications pour le chinois et pour les autres langues des extrémités orientales de l'Asie ; il en fallut encore de nouvelles, à mesure que l'on étendit ses recherches dans l'intérieur de l'Afrique, dans les archipels de l'Océanie, dans les différentes parties du Nouveau-Monde.

Les savants travaux d'Adelung, continués par Vater et par un autre Adelung, digne neveu du grand philologue, ont ouvert à l'étude des langues une carrière plus étendue. On ne s'est plus borné aux rapports d'étymologie ; on a observé les similitudes ou les différences qui existaient dans la formation des règles du langage. Les hommes qui ont comparé entre elles un grand nombre de langues d'Amérique ont reconnu que, depuis le Groenland jusqu'à la Terre de Feu, les langues qui différaient le plus par leur nomenclature avaient néanmoins des règles de construction qui leur étaient communes, et qui étaient essentiellement distinctes de celles qu'on avait observées dans l'ancien continent. Les mots qui ne rappelaient qu'une seule idée si on les prenait séparément, se développaient par leur agglomération à d'autres mots, les modifiaient en s'incorporant avec eux, recevaient de nouveaux accroissements à mesure que le fond de l'idée

primitive éprouvait lui-même d'autres nuances, et formaient un groupe d'idées, représenté par des mots correspondants, qui adhéraient les uns aux autres, et qui devenaient inséparables.

C'est ainsi que s'explique la longueur d'une partie des mots, qui, dans les langues indiennes, renferment quelquefois jusqu'à dix syllabes. Ce n'est point au hasard que tous ces membres de mots complexes doivent être réunis : on a des règles à suivre dans leur composition ; mais il dépend de celui qui les emploie d'en intervertir quelquefois l'arrangement, et de créer des formations nouvelles de cette espèce de mots composés qui caractérisent le langage.

Une seule exception paraît déroger au système généralement suivi dans la construction des langues d'Amérique : Du Ponceau a reconnu que les principes de la langue des Ottomies, ancienne nation située au nord du Mexique, se rapprochaient de ceux de la langue chinoise, non par la nomenclature, mais par les règles de formation. Cependant il n'affirme pas que l'un et l'autre idiome aient une origine commune, et l'examen de cette dernière question n'est pas compris dans ses recherches.

Ainsi le caractère général de la formation des langues du Nouveau-Monde n'a offert jusqu'à présent qu'une seule anomalie. On les a généralement désignées sous le titre de langues polysynthétiques, où le même mot rappelle plusieurs idées, tandis que la langue ottomie est monosyllabique, et renferme autant de mots que de syllabes. Du Ponceau fut informé de cette différence par Don Manuel Nagera, savant Mexicain, originaire du pays des Ottomies. Il profita de ses lumières sur leur langage, et reconnut aussi avec lui, en étudiant

les principes de l'écriture chinoise, qu'elle n'était pas idéographique, que ces signes correspondaient à des mots, et qu'une écriture ne pouvait jamais représenter que le langage. Une dissertation publiée par Du Ponceau en 1838 eut spécialement pour objet d'établir que les Chinois, quand ils inventèrent leur écriture, avaient un langage composé entièrement de monosyllabes, et que chaque caractère rappelait à la fois une syllabe, un mot et une idée. Il pensa que l'écriture chinoise n'avait commencé que par la grossière peinture ou le tracé des objets physiques, et que la civilisation de ces peuples ayant fait des progrès, ils cherchèrent de nouveaux signes, soit pour peindre des idées abstraites ou morales, soit pour obtenir de nouveaux sens, par l'amalgame ou le rapprochement des signes.

Les sinologues pourraient seuls être juges compétents du mérite de la dissertation de Du Ponceau; et j'ai dû me borner à en indiquer ici l'objet, et à faire considérer cet important ouvrage comme un précieux monument des savantes recherches philologiques de cet auteur, et des comparaisons qu'il a voulu faire entre les langues d'Amérique et d'Asie qui paraissaient avoir quelque affinité.

Les études qu'a faites Du Ponceau pour connaître les langues d'Amérique, pour en suivre le système, pour les partager en familles, qui ont entre elles de nombreux rapports, et en plusieurs grandes classes, distinctes les unes des autres par le choix des mots et par leurs consonnances, mais construites dans un même système qui n'appartient qu'à l'Amérique, ont occupé toutes les dernières années de son honorable carrière. Il s'était entièrement dévoué aux intérêts de la science

et à l'étude de cette partie des antiquités américaines, étude qui devient plus difficile de jour en jour, depuis que le nombre des aborigènes diminue sans cesse, que la plupart de leurs nations ont disparu, et que d'autres peuplades paraissent destinées à subir le même sort.

Du Ponceau conservait encore, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, toute la chaleur de son âme, l'activité de l'intelligence et l'amour du travail. Il avait presque entièrement perdu la vue; mais sa petite-fille, son Antigone, était près de lui, s'occupait à lui rendre les plus tendres soins, lui faisait la lecture, écrivait sous sa dictée des lettres pleines d'instruction, d'esprit et de sentiment.

J'étais honoré de son amitié, moi qui avais eu le bonheur de le connaître aux États-Unis. Il m'écrivait quelquefois; et la lettre qu'il m'adressa le 1er février dernier peignait encore le vif attachement qu'il avait conservé pour la France.

« Vous jugez avec raison, m'écrivait-il, que je n'ai » pas oublié ma première patrie, ma patrie nourrice, » si je puis m'exprimer ainsi, celle qui n'a pas cessé » de me combler de ses faveurs. Au moment où mon » âme immortelle retournera à son créateur, j'y pen- » serai encore, et je puis dire à la France avec Tibulle : » *Te spectem suprema mihi cum venerit hora.* » « Que ne » puis-je, disait-il encore, passer quelques mois auprès » de vous, et avec des hommes qui honorent la France » et le monde civilisé; mais il est trop tard pour y » penser; je ne puis être avec eux que comme les » anges, c'est-à-dire en esprit. »

Au bas des lignes où ces regrets sont si tendrement exprimés se trouvait encore sa signature, faite d'une

main mal assurée. Son âme avait toute sa force ; mais on sentait que la nature allait défaillir. L'homme illustre et vertueux se disposait déjà à rendre à Dieu l'âme qu'il avait reçue de lui ; il a passé dans une meilleure vie au mois de mai 1844.

Sa mémoire sera dignement célébrée dans la Société philosophique américaine de Philadelphie : c'est là que ses travaux peuvent être justement appréciés, et que les différentes actions de sa vie sont présentes à tous les souvenirs. Du Ponceau fut un des hommes qui contribuèrent le plus par leur mérite et leur exemple à l'illustration de cette Société ; et si elle est appelée tout entière à concourir à son apothéose, l'honneur que j'ai d'en être membre correspondant m'autorise à me mêler à ses disciples, à ses amis, à tous ceux qui garderont à jamais le souvenir d'un savant et d'un citoyen si recommandable.

Les honneurs littéraires de Du Ponceau répondaient à l'étendue de ses connaissances. Il était président de l'Athénée de Philadelphie et de la Société historique de Pensylvanie, membre correspondant de l'Institut de France, et associé, soit en Europe, soit en Amérique, à d'autres académies. Tel est l'avantage des communications établies dans la république des lettres, qu'elles rapprochent les uns des autres les hommes éclairés de tous les pays.

Les observations que nous avons faites sur les différents ouvrages de M. Du Ponceau montrent que ses études ne s'étaient pas spécialement dirigées vers la géographie. Néanmoins on ne les considérera pas comme étrangères à cette science, si l'on remarque à quel point la différence des lieux occupés par diverses nations influe sur celle de leurs langages. La surface

d'un continent se compose d'un certain nombre de territoires, séparés les uns des autres par des limites naturelles, telles que les bras de mer, les fleuves, les grands lacs, les chaînes de montagnes : plus les communications deviennent difficiles entre ces différentes enceintes, plus les idiomes de chacun de ces groupes de population tendent à se diversifier et à devenir distincts les uns des autres. Les philologues ont été souvent à portée d'en faire la remarque, et ils ont été conduits à mêler l'étude de la géographie aux recherches qu'ils avaient à faire sur l'origine des langues, sur leurs analogies ou leurs variétés. Nous devons donc considérer Du Ponceau comme un des hommes qui firent de leurs connaissances géographiques une heureuse application à d'autres sciences, qui regardèrent cette lumière comme un des flambeaux de l'histoire, et qui la prirent pour guide dans leurs études sur les mœurs et la langue des nations qu'ils avaient à comparer entre elles.

Roux de Rochelle.

Note *sur les antiquités de l'Abyssinie*,

par MM. GALINIER et FERRET.

Les antiquités qu'on trouve en Abyssinie sont loin d'être aussi considérables que celles qu'on voit dans l'Yémen, et surtout dans la vallée du Nil. Mais, si peu nombreux que soient aujourd'hui les monuments de cet ancien empire, ils n'en méritent pas moins notre attention, parce que les inscriptions qu'ils portent sur leurs flancs serviront sans doute à éclaircir quelques

points de son histoire, que nous ne connaissons encore que très imparfaitement.

Plusieurs voyageurs ont visité et décrit les ruines d'Axoum. Tous ont admiré l'obélisque qu'on voit encore debout sur une grande place au nord de la ville, ainsi que l'arbre colossal qui l'ombrage de ses immenses branches. Ce monolithe est d'un bloc de syénite gris, et il est probable qu'il a été taillé dans la montagne voisine, qui est formée de la même roche. Les Abyssins, qui n'ont pas la moindre idée des sciences ni des arts, ne conçoivent pas comment on a pu élever une si grande pierre, et ils sont tous convaincus qu'on n'a pu y parvenir qu'avec l'aide des esprits malins. Ils pensent aussi qu'elle a été érigée par les méchants, qui espéraient ainsi arriver au séjour des bienheureux.

Bruce et Salt ont dessiné cet obélisque, le plus bel ornement de la ville d'Axoum. Mais en examinant le dessin que chacun d'eux en a donné, il est impossible de croire qu'ils aient voulu représenter le même objet. Bruce s'écarte tant de la vérité, qu'il nous est permis de supposer qu'il l'a dessiné pour la première fois en Angleterre, se rappelant alors seulement ce magnifique monument, mais ayant oublié complétement et ses formes et ses contours. Salt, quoique moins inexact que son devancier, a commis cependant quelques erreurs qu'il importe de faire connaître et de rectifier.

La patère qui couronne l'obélisque est représentée par lui comme terminée en pointe, et formée par deux arcs de cercle qui se coupent; mais nous pouvons assurer qu'elle est entièrement arrondie, et que son contour forme exactement un demi-cercle. Salt dessine des ornements sur toutes les faces, et cependant il n'en existe que sur celle qui est tournée vers le sud. Cette

dernière face, la seule qui porte des sculptures, a été creusée au milieu, et on y a pratiqué de haut en bas une espèce de rainure un peu plus large que le tiers de la largeur totale de l'obélisque. C'est dans cette partie seulement qu'ont été taillés les ornements en relief dont il est question. Poncet, qui a visité l'Abyssinie avant Bruce et Salt, est complétement dans l'erreur quand il dit que cet obélisque est chargé d'hiéroglyphes.

A côté de ce monument, on en voit d'autres du même genre, dont deux beaucoup plus grands sont couchés à terre et brisés en plusieurs morceaux. L'aspect des lieux semble montrer que la place où sont ces obélisques fut jadis un cimetière, et on peut en conclure que ces monuments servaient seulement à orner des tombeaux.

La ville d'Axoum possédait autrefois une ancienne église qui fut bâtie probablement à l'époque où l'on érigea les obélisques; mais elle fut détruite en 1531, pendant la guerre sanglante qu'eurent à soutenir les Abyssins contre les fanatiques populations musulmanes de Zeyla, d'Adel et d'Hurrur, qui avaient à leur tête le féroce Mohammed Gragné. C'est vers cette époque que les Portugais vinrent au secours des chrétiens d'Abyssinie, et c'est à leurs vaillants efforts que cet empire doit la gloire d'avoir conservé sa religion et d'avoir évité le joug odieux de l'islamisme.

Nous avons vu près d'Axoum l'inscription grecque rapportée par Salt, et nous nous sommes assurés que ce voyageur l'avait copiée avec le plus grand soin. Pendant que nous parcourions les ruines, nous fîmes connaissance avec un prêtre nommé Joannès, qui nous dit qu'il avait dans son jardin de grandes pierres sur

lesquelles on voyait des caractères dont la plupart lui étaient inconnus. Nous le priâmes aussitôt de nous les montrer, et nous vîmes deux inscriptions, l'une gheez et l'autre yémanite, d'une étendue considérable. Si on pouvait les traduire, nul doute qu'elles n'offrissent beaucoup d'intérêt.

Les habitants d'Axoum se flattent de posséder le tombeau de Ménilek, fils de Salomon et de la reine de Saba, qu'ils appellent Makéda. On nous montra son emplacement près de la ville; mais nous n'y vîmes rien de remarquable : c'est un monticule peu considérable, qui peut avoir été formé par les débris d'une ancienne pyramide. Telle fut du moins notre idée quand nous visitions ces lieux. Mais notre course aurait été infructueuse, si nous n'avions trouvé une médaille, qui est sans doute la première qu'on ait de l'Abyssinie, et qui, peut-être, fera connaître l'époque de la construction d'Axoum.

On trouve encore d'autres ruines dans le district d'Iah au nord de Goundepta : c'est l'ancien couvent d'Abba-Sefé, qui, d'après les annales abyssiniennes, fut construit au commencement du vi^e siècle. A cette époque, l'Abyssinie avait déjà été convertie au christianisme, et sa puissance s'étendait sur une partie de l'Arabie et sur la portion de l'Afrique comprise entre le littoral de la mer Rouge, depuis Zeyla au sud et Messawah vers le nord, jusqu'au confluent du Tacazé et du Nil dans le Sennâr. Le roi Améda, qui avait fait la conquête de l'Arabie, envoya une ambassade en Égypte, chargée de ramener un évêque avec plusieurs prêtres pour affermir la foi dans son pays. C'est à l'arrivée de ces saints personnages que fut bâtie le couvent dont nous parlons, et il prit le nom de l'un d'eux. Son

architecture est simple et imposante. On n'y voit ni dessins ni sculptures, ni aucune trace d'ornements. Cependant Alvarez, qui a visité ces lieux en 1520, parle d'une tour enrichie d'excellents ouvrages qui commençaient à tomber en ruines, ce qui ferait supposer que tout le bâtiment n'avait pas la même simplicité; mais cette tour n'existe plus, et ce qui reste actuellement se compose d'un bâtiment rectangulaire de 19 pas de longueur sur 16 de largeur, situé sur un petit mamelon couvert de quolquals, arbre caractéristique de l'Abyssinie. Les quatre murs extérieurs seulement subsistent encore. Ils sont formés de grosses pierres parfaitement bien taillées, et tellement bien ajustées entre elles, qu'on ne voit aucune trace de ciment qui les lie. A l'intérieur, ils sont recouverts d'un enduit, destiné sans doute à les préserver des injures du temps.

C'est au milieu de ces ruines que nous avons trouvé les inscriptions suivantes.

En avant de l'ancien couvent, on a bâti une muraille avec les anciennes pierres, sur une desquelles on voit les caractères suivants. (*Voir* la planche, *fig.* 1.)

On trouve aussi sur un autre mur une autre pierre carrée qui porte des caractères sur deux faces. En voici le dessin. (*Voir* la planche, *fig.* 2.)

Dans l'église, il y a une petite pierre en forme de prisme droit, dont une des faces porte l'inscription suivante. (*Voir* la planche, *fig.* 3.)

Un vieux prêtre nous dit qu'il avait chez lui une pierre sur laquelle il avait des écritures; mais il ne voulait pas nous la montrer, parce qu'il nous croyait musulmans. Il nous fut difficile de le convaincre du contraire; cependant quand nous eûmes baisé la croix qu'il nous présenta, et que nous l'eûmes assuré que

nous aimions beaucoup la vierge Marie, on ne douta plus de nos paroles, et nous fûmes regardés comme de bons chrétiens. Alors seulement nous pûmes copier l'inscription suivante, qui est sur deux lignes, comme le représente le dessin. (*Voir* la planche, *fig.* 4.)

Nous avons trouvé aussi chez le même prêtre l'inscription suivante sur deux faces d'une même pierre. (*Voir* la planche, *fig.* 5.)

Ces inscriptions nous semblent écrites en caractères yémanites, dont on trouve tant de traces en Arabie, sur les ruines de Saba. On sait que l'Abyssinie avait des rapports fréquents avec cette contrée, et que même elle y a dominé pendant longtemps.

Voyage *de l'émir* Abd-el-Kader *dans l'est de l'Algérie en* 1839.

L'émir (1) Abd-el-Kader écrivit, en 1839, à Ben-Salem (2) pour le prévenir que son intention était de visiter les montagnes de l'Est, et de pousser même une reconnaissance jusque sur les hauteurs de Bougie : « Donne-moi ton conseil sur ce voyage, ajoutait-il, et » dis-moi s'il convient que je le fasse à la tête d'une » armée, ou seulement accompagné de quelques cava- » liers. »

Ben-Salem lui répondit que si son intention de vi-

(1) Émir. Tous les Arabes à cette époque donnaient à Abd-el-Kader tantôt le titre de Sultan, tantôt le titre d'Émir-el-Moumeninn, qui veut dire Prince des Croyants.

(2) Ben-Salem, kalifa d'Abd-el-Kader dans la province de Sabaou.

siter l'Est était bien arrêtée, il lui conseillait de ne point pénétrer chez les Zouaouas (1) avec un entourage qui pût faire croire à des prétentions belliqueuses, mais de s'y rendre, au contraire, avec une faible escorte, en hôte confiant, en simple pèlerin qui va visiter des lieux saints. C'est là le seul moyen, lui disait-il, de parcourir sûrement le pays et de pouvoir faire des observations, sans éveiller la susceptibilité de ces montagnards ombrageux.

En Rabéaa-el-Tany 1255 (1839), l'Émir se mit en marche sans qu'on pût soupçonner le but de sa course, et il parut tout-à-coup à Bordj-Hamza, escorté de cent cavaliers de l'Ouest.

Ben-Salem s'empressa d'aller le saluer, puis il le conduisit dans sa famille à Bel-Qreroub, où il lui offrit l'hospitalité de la nuit; de là il le mena à Bordj-el-Boghrny, et de Bordj-el-Boghrny à Si-Aly ou Moussa.

Tous les Kabyles surent bientôt que l'émir Abd-el-Kader, le jeune sultan qui avait fait aux chrétiens une guerre acharnée, était chez eux. La présence d'un tel homme dans leurs montagnes fit une vive sensation, et les Màatekas, les Guechetoulas, les Béni-Zémanzar, les Béni-Abd-el-Moumen, les Béni-Aâyssy, les Béni-Rateun et les Flissas vinrent le visiter. C'était quelque chose de curieux que cette réunion de Kabyles entourant un Arabe.

La tente de l'Émir était pressée par les Zouaouas qui le regardaient avec des yeux étonnés; aucun d'eux toutefois n'osait y pénétrer; les moins indiscrets, accroupis alentour, en relevaient les bords pour voir

(1) Zouaouas. On donne le nom générique de Zouaouas à tous les Kabyles qui s'étendent de Dellys à Bougie, sur dix à douze lieues de largeur.

sans être vus ; les plus hardis l'interpellaient hautement, le nommant au hasard, les uns le Chigrr, les autres Sidi-el-Hadj, quelques uns le Derouïche, et les plus civils, en petit nombre, le Marabout ou le Chérif.

Les cavaliers du Gharb (ouest) qui étaient venus avec l'Émir, cherchaient à repousser la foule, et criaient aux plus importuns : « Que Dieu vous confonde ! Vous allez étouffer notre maître. »

Mais Abd-el-Kader, impassible, leur disait avec calme : « Laissez-les tranquilles ; ils sont ignorants et grossiers, âpres comme leurs montagnes ; vous ne les changerez pas dans un jour. »

Quand ce premier mouvement d'indiscrète curiosité fut un peu calmé, Abd-el-Kader demanda aux Kabyles où étaient les chefs qui leur commandaient. « Nous n'avons pas de chefs étrangers à notre nation, lui répondirent-ils ; nos chefs sont tirés d'entre nous ; nous obéissons aux aâmines (1) et aux marabouts. » Les aâmines vinrent alors le saluer, et il leur demanda quel était celui qui chez eux réunissait à lui seul la volonté de tous. Ils lui répondirent : « Nous n'avons personne qui réunisse la volonté de tous ; mais c'est chez nous, aâmines, élus par le peuple, que se concentre la volonté générale. » S'il en est ainsi, reprit Abd-el-Kader, je recommande aux aâmines d'être bien avec mon kalifa, de le servir et d'obéir à ses ordres.

« — Nous ne demandons pas mieux que de vivre en bonne intelligence avec votre kalifa, répliquèrent les aâmines ; mais qu'il ne nous parle jamais d'impôts, comme il l'a déjà fait dans les plaines, car nos ancêtres n'en ont jamais payé, et nous voulons suivre

(1) Aâmines, nom qui répond à celui de Kaïd chez les Arabes.

leur chemin. » — Vous donnerez au moins le zekkat (1) et l'achour, ajouta l'Émir; ces impôts sont d'origine divine. « — Oui, nous donnerons le zekkat et l'achour prescrits par la loi religieuse, crièrent les Kabyles en s'animant; mais nos zaouyas (2) les recueilleront, et nos pauvres en profiteront : telle est notre habitude. » Après cette scène étrange, la diffa (3) fut apportée. L'Émir refusa d'y toucher avant de savoir si les Kabyles persistaient ou non dans leur résolution : il leur parla donc encore de contributions, mais les aâmines l'interrompirent.

« Vous vous êtes annoncé chez nous comme un sim-
» ple pèlerin, et nous vous avons offert la diffa. Cessez
» ce langage dont vous pourriez mal vous trouver. Sa-
» chez bien que si vous nous étiez venu comme ma-
» qrezen (4), au lieu de couscoussou blanc, nous vous
» aurions rassasié de couscoussou noir (de poudre). »

Abd-el-Kader répliqua qu'en effet il ne s'était rendu chez eux qu'en simple pèlerin; que, néanmoins, il était bien aise de leur apprendre que son maqrezen ne ressemblait en rien à celui des Turcs; que Dieu l'avait élevé pour rétablir la religion du Prophète et anéantir la puissance des chrétiens; que déjà il avait fait boire le fiel aux Français, ce peuple d'outre-mer; qu'il les avait battus dans cent combats glorieux pour l'islamisme; qu'ils ne devaient pas, eux Kabyles, le

(1) Zekkat et aâchour, impôts prescrits par le Koran, et qui consistent dans le centième pour les troupeaux, et le dixième pour les grains.

(2) Zaouya, chapelle, lieu saint, école.

(3) Diffa, dîner d'honneur et d'hospitalité.

(4) Maqrezen. Dans cette acception, maqrezen veut dire gouvernement.

dédaigner parce qu'il n'était accompagné que d'une centaine de cavaliers ; que tout le Gharb (Ouest) reconnaissait ses lois, et qu'il pouvait plier l'Ouest sur l'Est aussi facilement qu'il pliait ce tapis.

« Si vous me dites que l'Est est plus fort que l'Ouest, » je vous répondrai que Dieu fait marcher la victoire » à ma suite, à cause de la pureté des motifs qui me » guident. Vous savez au surplus ce que dit le Koran : « Que d'éléphants ont été inquiétés par des mouche- » rons, et que de lions ont été tués par le dab (1) !

» Sachez bien que si je ne m'étais opposé aux em- » piètements des Français, que si je ne leur avais fait » connaître leur impuissance, depuis longtemps déjà » ils auraient nagé sur vous comme une mer en furie, » et vous auriez vu alors ce que n'ont jamais vu ni les » temps passés ni les temps présents. Ils n'ont quitté » leur pays que pour conquérir et faire esclave le nôtre. » Je suis l'épine que Dieu leur a placée dans l'œil, et » si vous m'aidez, je les jetterai dans la mer.

» Dans le cas contraire, ils vous aviliront. Rendez- » moi donc des actions de grâces de ce que je suis » l'ennemi mortel de votre ennemi. Réveillez-vous » donc de votre apathie, et, croyez-le, je n'ai rien » plus à cœur que le bonheur et la prospérité des » musulmans. Je n'exige de vous pour triompher des » infidèles qu'obéissance, accord, et marche conforme » à notre sainte loi, comme je ne vous demande pour » soutenir mes armées que ce qui vous est ordonné » par Dieu le maître du monde.

» Obéissez donc à Ben-Salem ; il sera pour vous la

(1) Dab, petit animal qui, au dire des Arabes, surprend le lion et lui mange le cœur.

» boussole qui vous indiquera le bien. Je prends Dieu » à témoin de la vérité et de la sincérité de mes pa- » roles; si elles n'ont pu trouver le chemin de vos » cœurs, vous vous en repentirez un jour, mais d'un » repentir inutile. C'est par la raison et non par la » violence que j'ai voulu vous convaincre, et je prie » le Tout-Puissant qu'il vous éclaire et vous dirige. » Je ne suis venu vous trouver qu'avec une poignée » de monde, parce que je vous croyais des hommes » sages, capables d'écouter les avis de ceux qui ont vu » ce que vous n'avez pu voir; je me suis trompé, vous » n'êtes doués d'aucune intelligence, vous n'êtes que » des troncs noueux et inflexibles. »

Alors se leva Ben-Aâbbou, oukil de l'Émir, qui, gravement et sentencieusement, à la façon des Arabes, jeta ce proverbe à la foule :

El aâdou ma ierdjâa sedigue
Ou el-negrala ma ierdjâa deguigue.

L'ennemi ne devient jamais ami;
Le son ne devient jamais farine.

Sans faire autrement attention aux paroles de Ben-Aâbbou : « Nous vous jurons, répondirent les Kabyles » à l'Émir, que nous sommes des gens sensés; que » nous connaissons toute chose; et nous vous le répé- » tons, nous n'entendons pas que personne s'initie à » nos affaires, ou cherche à nous imposer d'autres lois » que les nôtres.

» Nous savons encore ce qu'il nous convient de faire » en ce qui concerne les préceptes de la religion. » Comme nous vous l'avons dit, nous donnerons à » nos pauvres le zekkat et l'achour; mais nous n'en- » tendrons jamais que des étrangers en profitent. » Quant aux chrétiens, s'ils viennent jamais chez nous,

» nous leur apprendrons ce que peuvent les Zouaouas
» à la tête et aux pieds nus.

» — Assez! assez! interrompit Abd-el-Kader; le pè-
» lerin s'en retournera comme il est venu. Que la vo-
» lonté de Dieu soit faite!

»—Allez donc en paix, reprirent les Kabyles, puisque
» vous êtes venu simplement nous visiter. Les pèlerins
» et les voyageurs ont toujours été bien reçus chez
» nous. Nous pratiquons l'hospitalité; nous avons de
» la fierté, et nous craignons les actions qui peuvent
» attirer sur nous le blâme ou la déconsidération.

» Une autre fois présentez-vous avec la splendeur
» d'un prince, traînez à votre suite une armée nom-
» breuse, et demandez-nous, ne fût-ce que la valeur
» d'un grain de moutarde, vous n'obtiendrez de nous
» que de la poudre. Voilà notre dernier mot. »

C'est ici le lieu de donner quelques renseignements sur les mœurs et les usages des Kabyles de l'Est, qui, sous le nom générique de Zouaouas, s'étendent depuis Delleus et l'Ysseur jusques au-delà de Bougie.

Toutes les tribus qui composent les Zouaouas sont commandées par des aâmines. Ces aâmines sont élus par le peuple, qui procède à leur choix dans de grandes assemblées que l'on nomme djemâa. La volonté générale peut-elle s'y faire connaître? Oui; et cependant comme partout ailleurs, la naissance, l'entourage, les richesses et le courage y donnent de nombreuses chances pour arriver aux emplois.

Lorsqu'une tribu kabyle se compose de plusieurs fractions importantes, chaque fraction se nomme un aâmine. Tous ces aâmines sont alors commandés par un aâmine-el-oumena (aâmine des aâmines). L'opinion publique le désigne, le djemâa le proclame.

La durée du pouvoir pour les aâmines n'est pas la même dans toutes les circonscriptions territoriales. Chez certaines tribus, ils sont renouvelés tous les six mois; chez d'autres, tous les ans; mais, chez toutes, une mauvaise conduite peut appeler une destitution immédiate, comme de grands services peuvent autoriser une prolongation. Dans tous les cas le peuple doit prononcer.

Ce sont les aâmines qui sont chargés du maintien de l'ordre public, ainsi que de l'observance des lois ou coutumes. J'ai dit aussi coutumes, parce qu'elles jouent un rôle immense dans la vie kabyle. D'où viennent-elles? Vous ne sauriez les trouver ni dans le Koran ni dans les livres saints, quoiqu'ils suivent tous la religion musulmane. Sont-elles dues tout simplement au besoin que des hommes sages ont éprouvé dès le principe de maintenir énergiquement des populations vigoureuses? Voilà ce que nous ne saurions décider Elles existent, bornons-nous à les énumérer. Les délits sont, en général, punis et réprimés par des amendes. Ce sont les aâmines qui les ordonnent et qui les perçoivent. Quand elles dépassent une certaine somme, ils sont tenus d'en déposer le montant chez l'aâmine-el-oumena, qui doit s'en servir pour acheter de la poudre. Cette poudre, au jour du danger, du combat, sera distribuée aux plus nécessiteux de la tribu : voilà son emploi.

L'aâmine, quel que soit son caractère, ne peut ni faire du neuf ni faire de l'arbitraire; il a une marche à suivre pour tous les événements ordinaires. Cette marche n'est écrite nulle part : les vieillards, les savants en ont les traditions, et elle a force de loi. Elle m'a paru assez curieuse pour ne pas craindre d'en citer

les principales dispositions. Voici donc ce code étrange:

Tirer son yatagan, mais ne pas frapper	8 boodjous.
Idem, et frapper	16
Armer son fusil, et ne pas tirer	10
Idem, et tirer	30
Lever son bâton, et ne pas frapper	1
Idem, et frapper	3
Brandir une faucille, et ne pas frapper	2
Idem, et frapper	4
Faire le geste de frapper avec une pierre	1
Idem, et frapper	6
Frapper a coups de poing	1/4
Paraître au lavoir des femmes	2
Un étranger a pu se tromper, il ne paie rien	»
Ne pas monter sa garde	1
Injurier sans motifs	4
Être convaincu de vol	100
Entrer dans une maison dont le maître est absent	100
Tuer, — mourir, ou fuir en laissant tout son bien aux parents de la victime.	

N'est-ce pas là le véritable Whergeld, la composition qui, chez les Germains, rachetait toutes les peines? Le code bizarre des Kabyles se lit presque en entier dans Tacite. Devons-nous en tirer cette conséquence, que les mêmes lois, les mêmes coutumes se retrouvent dans toutes les sociétés à leur principe, ainsi que M. Guizot l'a si éloquemment développé? Ou devons-nous en déduire que les Kabyles sont les descendants directs des Vandales qui fondirent sur l'Afrique au ve siècle, et qui, acculés dans les âpres montagnes du littoral, y ont conservé, avec le génie de leur farouche indépendance, les lois de leurs vieux pères, les Germains?

Contrairement aux idées reçues chez les Arabes, la bastonnade est une punition honteuse chez les Kabyles, et nul chef n'oserait l'ordonner dans l'étendue de son commandement.

A côté de l'autorité des aâmines, chefs élus par le peuple, il en existe une autre extraordinairement puissante, celle des marabouts. Leur influence est telle que l'on est tenté de taxer de mensonges tout ce que l'on en raconte. Les montagnards, dit-on, n'hésiteraient pas à égorger leurs propres enfants s'ils en recevaient l'ordre.

Lorsque l'inimitié divise deux tribus, les marabouts seuls ont le droit d'intervenir, soit pour rétablir la paix, soit pour obtenir une trève plus ou moins longue. Lorsqu'une tribu nombreuse a remporté un avantage sur une tribu plus faible, et que cette dernière est résolue à périr plutôt que de céder, les marabouts obligent la tribu victorieuse à se déclarer vaincue.

Avec un tel peuple, c'est le seul moyen qu'ils peuvent employer pour décider le faible orgueilleux à ne pas se faire anéantir. L'on exprime cette action, qui se représente souvent, par le mot ikenâaou.

Lorsque des circonstances graves nécessitent une réunion de tribus, les chefs en ordonnent la publication dans les marchés. L'on y vient de trois ou quatre jours de distance, et, à l'exception des malades, des vieillards, des femmes et des enfants, personne n'y manque. Au jour désigné, les marabouts choisissent un homme doué d'une voix sonore pour expliquer le but de la réunion, et demander conseil aux tribus groupées séparément. Le dernier berger peut émettre son avis. Après avoir recueilli les opinions diverses, les marabouts se réunissent en comité, et puis font connaître leur décision au peuple par l'intermédiaire du crieur public. Si aucune voix ne s'élève pour faire de nouvelles observations, l'on invite alors l'assemblée à battre des mains en signe

d'adhésion, ce qui a toujours lieu. Cette démonstration, quand le rassemblement est considérable, a quelque chose d'imposant. Après cette opération, les Kabyles font une décharge générale de leurs armes, ce que l'on nomme el-meïz, la décision.

Le meïz s'exécute aussi toutes les fois que deux tribus se réconcilient. S'il n'a pas eu lieu, l'appréhension de trahison est permise.

Quand on se décide pour la paix, les chefs, en présence de leur monde sous les armes, échangent un bâton ou tout autre objet, le plus souvent un moule à cartouches. Il en est de même pour la guerre. L'on se prévient, l'on se rend l'objet précédemment échangé, et les hostilités commencent toujours sans prélude de trahison.

Les causes principales de guerre, chez les Kabyles, sont le mépris de l'aânaya, les insultes aux femmes et les contestations de territoire.

J'ai parlé de l'aânaya, il faut expliquer ce que l'on entend par ce mot.

L'aânaya peut se traduire quelquefois par trève, quelquefois par protection, souvent par sauf-conduit, et c'est la plus belle prérogative du Kabyle.

Un homme, à tort ou à raison, est obligé de fuir son village, sa tribu; il obtient un objet quelconque, mais connu, d'un ami, d'un marabout, d'un chef, d'un indifférent, et, ce passeport étrange à la main, il peut voyager sans crainte. S'il était arrêté ou même insulté, tous les parents de celui qui a donné l'aânaya prendraient fait et cause, et cela deviendrait le sujet de luttes longues et sanglantes. La lettre d'un marabout suffit pour vous faire parcourir tout le pays des Kabyles sans accident. C'est le plus sûr de tous les aânayas. Le

nom de Dieu, invoqué par un malheureux que l'on veut dépouiller, ne le protège pas ; celui d'un marabout vénéré le sauve.

Après l'aânaya, nous devons, je crois, parler de la manière généreuse dont se donne l'hospitalité chez les Kabyles. L'étranger, quelle que soit son origine, est toujours bien reçu, bien traité. Ces égards sont plus grands encore pour le réfugié, que rien au monde ne pourrait forcer à livrer. Les Turcs, l'émir Abd-el-Kader ou ses kalifas l'ont plus d'une fois tenté, mais toujours leurs demandes ou leurs efforts dans ce genre ont été vains.

A certaines époques de l'année, il est permis aux voyageurs d'entrer librement dans les jardins pour se rassasier de leurs fruits. Ces époques sont annoncées par les crieurs publics dans les marchés. Je dois faire observer toutefois que, si l'on peut satisfaire librement son appétit, il serait très dangereux de pousser l'indélicatesse jusqu'à vouloir emporter ce que l'on n'a pu manger ; cela pourrait coûter la vie.

De ce que les Kabyles vivent en république, il ne faut pas en inférer qu'ils ne paient ni l'achour ni le zekkat. Ils sont musulmans, et suivent à cet égard les prescriptions du Koran ; seulement, au lieu de les verser entre les mains d'un sultan qu'ils n'ont jamais reconnu, ils les donnent à leurs zaouyas.

Ces zaouyas sont des chapelles, des lieux saints, des écoles où les marabouts et les thalebs (1) se réunissent soit pour prier, soit pour enseigner les préceptes de la religion. L'achour et le zekkat, recueillis par elles, servent à couvrir tous les frais de l'instruc-

(1) Taleb, homme réputé savant.

tion publique, comme à soulager les pauvres et les orphelins.

Partout les marchés sont libres et exempts d'impôts, taxes ou droits.

Pour plus de garantie, l'autorité des aâmines y cède le pas à celle des marabouts, qui n'y tolèrent ni arrestations, ni vengeances, ni représailles pour quelque motif que ce soit. Le banqueroutier est signalé dans les marchés; il ne trouve plus à commercer. Chez quelques tribus kabyles il y a des recéleurs privilégiés que l'on nomme oukafs. Les voleurs leur vendent à moitié prix l'objet dérobé, qui est ensuite racheté par les propriétaires un peu au-dessous de sa véritable valeur. On est étonné de trouver un pareil usage chez un peuple qui pousse à un si haut degré le sentiment du juste et de l'injuste. Quand on en parle avec répulsion aux chefs kabyles, ils répondent : En principe vous avez raison; et cependant nous sommes forcés de tolérer cet abus, parce qu'il nous permet de retrouver quelquefois des objets précieux dont nous ne pourrions jamais suivre la trace dans nos rudes montagnes.

Tous les Kabyles habitent des cabanes bâties avec des briques de terre non cuite, et placées grossièrement les unes au-dessus des autres. Le toit est couvert en tuiles qu'ils confectionnent eux-mêmes. La cabane se nomme tezaka; il y en a une pour la famille, et une autre pour les animaux. La réunion de ces cabanes forme dans certaines localités des villages considérables. Ces villages sont partout entourés de jardins. Le blé est fort rare chez les Kabyles; ils cultivent avec la pioche, et soignent très bien leurs terres ense-

mencées. L'on ne mange du couscoussou que chez les riches.

Le peuple se nourrit avec des figues, de l'huile, et ne mange que rarement de la viande. Les glands sont aussi d'une grande ressource pour les Kabyles ; ils les font ou bouillir ou griller. L'on confectionne chez certaines tribus kabyles une espèce de galette qui, dit-on, contient beaucoup de principes nutritifs. Elle se nomme metekobba. La fine fleur de froment en fait la base, et l'on prétend qu'un morceau de cette galette de la longueur et de l'épaisseur de la main suffit pour nourrir un homme pendant vingt-quatre heures. Une plus forte dose entraînerait la mort. Elle altère beaucoup.

En hiver ils se régalent d'une espèce d'oiseau qu'on appelle zatoute (colombe). Il en vient à cette époque des quantités innombrables ; on les prend au filet. Ces oiseaux sont bouillis, salés et conservés comme provisions.

Les Kabyles possèdent peu de bœufs et de moutons ; ces derniers sont châtrés. En revanche ils ont beaucoup de chèvres, d'ânes et de poules. Les chefs seuls sont montés. Le pays est si dénudé que la plupart du temps ils nourrissent leurs chèvres avec des karkouch ou figues sèches et avortées que l'on recueille avec soin.

Les mulets sont moins communs aussi qu'on ne l'a cru jusqu'à présent.

Le mariage se consacre par-devant le kadi, comme chez les Arabes, à l'exception que le futur achète, pour ainsi dire, sa femme, moyennant une somme d'argent plus ou moins forte qu'il donne au père. Ce père récupère ce qu'il avait donné lui-même lors de

son mariage. Partant de là, plus il a de filles, plus il est riche.

La fiancée, armée d'un yatagan, d'un fusil, d'une paire de pistolets, est promenée dans tout le village. Les femmes ne se cachent pas la figure. Elles sont renommées pour leur beauté et la distinction de leurs formes. Elles travaillent beaucoup au dehors, et occupent leurs loisirs à tisser les vêtements de leurs maris, beurnouss, haiks (1), cheloukha, habayas (2) et étuis de fusil.

Les filles n'ont aucun droit à l'héritage de leurs parents. La raison qu'on en donne, c'est que la femme, qui est forcée de suivre son mari, peut être appelée à augmenter les ressources d'un pays, qui d'ami peut devenir ennemi.

Dans chaque tribu il y a une musique composée de deux espèces de clarinettes turques et de deux tambours. Elle paraît dans toutes les noces ou circoncisions.

Les jours de fêtes sont employés par les jeunes gens à s'exercer au tir à la cible. Les Kabyles portent pour tout vêtement la cheloukha, espèce de caban qui vaut de 7 à 8 francs, la chachya ou fessy, et le boughrerous, espèce de guêtres. Ceux de l'intérieur des montagnes vont la tête découverte; dans les combats, ils entourent leurs têtes avec l'étui de leurs fusils.

Les tribus kabyles qui avoisinent les plaines parlent arabe; mais celles de l'intérieur l'ignorent entièrement, et ne parlent que le kuebaylia. Le kuebaylia s'écrit toutefois avec les caractères arabes.

(1) Haïk, pièce d'étoffe en laine dont se drapent les Arabes.

(2) Cheloukha, habayas, espèce de chemise en laine, très large; vêtement habituel des Kabyles.

La vengeance passe pour une obligation chez les Kabyles. Un homme est assassiné ; il laisse un fils en bas-âge : sa mère lui apprend de bonne heure le nom du meurtrier ; puis, quand il est grand, elle lui remet un fusil en lui disant d'aller venger la mort de son père. Si au lieu d'un fils la veuve a été laissée avec une fille, elle publie qu'elle sera mariée sans dot, et qu'elle ne sera donnée qu'à celui qui tuera l'assassin de son mari.

Il existe trois villes où l'on fabrique des armes et de la poudre. Ce sont : Beni-Yaânny, Oulad-Aly-ou-Hazsoun et Gaouaoua. Dans le voisinage de ces villes, l'on trouve des mines de plomb, de soufre et de salpêtre.

Il est démontré que chez quelques tribus l'on fabrique de la fausse monnaie avec une habileté incroyable. Le douro d'Espagne est imité avec un bonheur qui, du temps des Turcs, coûtait souvent la vie à celui qui tentait trop souvent la fortune. Les Kabyles ont l'étranger ou plutôt la domination étrangère en horreur, et ne pourraient se plier à une autre forme gouvernementale que la leur.

Lorsqu'on leur demande des impôts, ils en appellent aux armes.

En général, ils ne se battent pas dans les plaines ; ils n'aiment que les montagnes ou les lieux boisés, où ils peuvent appuyer leurs longs fusils.

Lorsqu'ils sont forcés de descendre dans les vallées, chaque fantassin s'associe s'il le peut un cavalier qui saura le prendre en croupe, et le tirer d'un pas difficile au besoin.

Chaque tribu a son drapeau : il est rouge ; celui des fractions de tribus est ordinairement blanc. Quand il

s'agit de venger une injure ou de repousser une agression, et que le combat a été résolu, tout le monde doit marcher, armé ou non. Ceux qui n'ont pas de fusils se tiennent à portée des combattants, et leur devoir est d'emporter les morts et les blessés. Souvent même les femmes assistent à ces drames sanglants pour encourager leurs frères ou leurs maris.

Si un lâche vient à fuir, elles lui font avec du charbon une large marque sur son bernouss ou sur sa chemise de laine, et il devient aussitôt l'objet du mépris général. Les Kabyles n'ont jamais subi le joug; les Flissas, Aameraouas, Béni-Qrelfoun, Nezliouas, Ouladel-Aâziz, Béni-Semayl et Marchaouas, faisaient cependant aux Turcs, comme à Ben-Salem, une espèce de soumission boiteuse, et cela pour pouvoir cultiver dans les plaines qui les avoisinent. Si l'on venait à leur parler de contributions, ils interrompaient immédiatement les relations commerciales, et se réfugiaient sur les pics les plus élevés de leurs âpres montagnes. Étaient-ils forcés de donner quelque tribut passager au pouvoir du jour, les tribus éloignées les en punissaient aussitôt, soit en les dépouillant, soit en les livrant au ridicule. Elles cherchaient ordinairement à s'emparer d'un Kabyle appartenant à la tribu qui avait préféré le mépris et le déshonneur à la mort, l'affublaient du vêtement complet d'une vieille femme, lui faisaient un collier avec les intestins d'un animal, et puis le promenaient ainsi dans leurs marchés au milieu des huées générales. Cet usage est encore en vigueur.

Les Turcs, dont les ressources en infanterie étaient tellement insuffisantes qu'ils ne pouvaient même concevoir la pensée de tenter la conquête des Kabyles de

l'Est, remplaçaient par une habile politique ce qui leur manquait en force matérielle.

Convaincus que si ces vigoureux montagnards étaient terribles dans leurs pays accidentés, ils étaient d'un autre côté bien peu redoutables en rase campagne, ils se contentaient de dominer à peu près ceux qui avoisinent les plaines, et laissaient les autres manger en paix leurs glands sauvages.

Au moindre grief, les Arabes des vallées recevaient l'ordre d'empêcher impitoyablement les premiers de cultiver, les derniers de fréquenter leurs marchés; et ces moyens, mis habilement en pratique, amenaient toujours de bonnes relations commerciales : on n'en voulait pas davantage.

Les Turcs étaient certains que si leur puissance devait un jour recevoir un échec, ce ne serait pas de là que le coup partirait. Pourquoi donc se seraient-ils usés à combattre sans aucune espèce d'avantage un peuple pauvre, guerrier et fortement attaché à ses idées d'indépendance ?

Après son entrevue avec les Kabyles à Sid-Aly ou Moussa, l'Émir monta à cheval pour se rendre à Bordj-Tiziouzou chez les Ameraouas. Il y passa la nuit, et tint aux Kabyles qui vinrent l'y trouver les mêmes discours à peu près qu'il avait tenus à leurs frères des montagnes. S'il ne trouva pas chez eux des gens complétement disposés à le seconder, il en reçut pourtant des réponses beaucoup moins véhémentes ; soit que la situation de leur pays dans le voisinage de la plaine eût un peu adouci l'âpreté de leurs mœurs, soit qu'en raison même de cette situation ils cherchassent à se ménager au besoin la protection puissante du jeune sultan.

Ils lui dirent que si les tribus qui étaient sur leurs

derrières se soumettaient, ils se soumettraient également. Le lendemain Abd-el-Kader se rendit à Delleus (1) qu'il ne connaissait pas; il y fut accompagné par Sidi-Abderhaman, khalifa, et parent de Ben-Salem.

« Comment pouvez-vous vous résoudre à habiter une » ville du littoral? lui dit l'Émir; quant à moi, je n'y » passerais pas une nuit sans me faire bien garder, pour » n'y pas être surpris par les chrétiens. » Sidi-Abderhaman lui répondit qu'il y restait sans inquiétude, « parce que, au dire des gens du pays, deux mara- » bouts, Sidi-Soussan et Sidi-Abd-el-Kader, proté- » geaient la ville contre les attaques des infidèles, l'un » du côté de la terre, l'autre du côté de la mer. — » Étiez-vous présent, demanda l'Émir à Sidi-Abderha- » man, lorsque ces marabouts firent les promesses » sur la foi desquelles vous dormez? — Non. — Eh » bien! négligez ces propos populaires, puisque rien » ne peut s'opposer à la volonté divine. Voyez Alger! » Le marabout Sidi-Abd-el-Kader n'y a-t-il pas dit : » Lorsque ma ville aura de la boue jusqu'à mi-jambes, » les autres villes en auront par-dessus la tête; et pour- » tant le contraire est arrivé : la ville que protégeait » Sidi-Abd-el-Kader est aujourd'hui enfouie dans la » vase, et les autres en ont été préservées. Prenez donc » vos précautions. Nous ne devons avoir aucune con- » fiance dans le chrétien; il est perfide, ses filets ne » sont tendus que pour nous prendre, et la paix ne peut » durer! — Que Dieu nous préserve de lui! reprit » Sidi-Abderhaman, et par l'intercession de vos ancê- » tres. — Tenez-vous sur le qui-vive, ajouta l'Émir; » envoyez tous vos bagages à la montagne, et ne laissez

(1) Delleus, Dellys, petit port, des premiers après Alger dans le pays kabyle.

» ici que votre famille et votre cheval. » A quelques jours de là, Sidi-Abderhaman avait suivi le conseil de l'Émir.

Le lendemain, Abd-el-Kader alla visiter le marabout de Bou-Berrak, dans le pays des Ouled-Si-Omar-el-Chérif; il y déjeuna, et alla passer la nuit à Haouch-el-Nahal, chez les Isseurs. Les chefs de cette tribu vinrent l'y trouver; il les engagea à transporter tous leurs effets sur les points culminants, et surtout à ne pas laisser leurs grains dans la plaine, mais à les enfouir dans des silos sauvages. Il donna les mêmes conseils à toutes les tribus qui campaient dans les vallées. Ne croyez pas, leur disait-il, à la continuation de la paix; bientôt elle sera rompue.

De Haouch-el-Nahal, l'Émir se rendit au marabout Bou-Merdass, auprès d'El-Djebil. C'était un pic élevé d'où il pouvait découvrir Alger. Il se fit donner sa longue-vue, et sonda la ville avec soin, s'informant de tous les points, et recueillant des observations minutieuses sur le pays qui s'offrait à ses yeux.

Pendant qu'il était occupé de ces détails, Ben-Zekri (1), un domestique et son nègre prirent la fuite; quelques cavaliers voulurent les poursuivre : « Laissez-» les aller, leur cria-t-il; ils s'en repentiront amère-» ment un jour. »

De là l'Émir se transporta chez les Beni-Aàycha, fraction des Krachenas. Il y fut bien reçu, et force coups de fusil y furent tirés en signe de réjouissance. Comme on pensait qu'il y passerait la nuit, on lui prépara la diffa; mais à la tombée du jour il partit, et alla coucher à Bou-le-Ferad. Le lendemain le vit de

(1) Ben-Zekri est encore aujourd'hui officier à notre service dans les spahis de Constantine.

bonne heure à Tamedighret, sous les Flissas, où se trouvait le camp de Ben-Salem.

Il y passa deux jours et deux nuits, et puis se rendit à Sidi-Naâmann, chez les Aâmeraouas. Les gens de Ouad-el-Nessa vinrent lui offrir des présents considérables qui consistaient en figues, huile, cire et savon. Les deux aghas Bel-Cassem ou Kassy et Aomar-ben-Mahhydin lui donnèrent chacun une mule magnifique. Abd-el-Kader donna le savon à sa suite pour qu'elle lavât son linge, et la licencia après avoir manifesté l'intention de se rendre seul chez les Zouaouas.

Les Aâmeraouas, les Béni-Thour et les Ysser profitèrent de la présence de l'Émir pour lui porter plainte contre les prétendues spoliations de Ben-Salem. La véritable raison de cette dénonciation calomnieuse était qu'ils lui gardaient rancune de les avoir écartés des emplois, au bénéfice de ses amis particuliers, bien qu'ils eussent puissamment concouru à son avénement. Abd-el-Kader fit venir son kalifa pendant la nuit, lui reprocha sa cupidité et la manière indigne dont il exerçait le commandement qu'il lui avait confié, lui donnant à entendre qu'il s'était trompé en le préférant à Sid-el-Hadj-Aly-Ould-Si-Saâdy.

Avant même de savoir si Ben-Salem pouvait se laver des imputations qu'on faisait peser sur lui, l'entourage d'Abd-el-Kader n'eut rien de plus pressé que d'aller annoncer à Si-Saâdy ce retour de fortune. Si-Saâdy emprunta 200 douros, et les fit distribuer aux officieux porteurs de la nouvelle. Aòmar-ben-Mahhidin, ami de Si-Saâdy, lui avança cette somme; mais Bel-Cassem ou Kassy, qui, au contraire, était bien disposé pour Ben-Salem, se hâta de porter 4,000 boudjous à

l'Émir, en le priant de ne pas destituer son kalifa, dont l'éloignement serait funeste au pays.

Abd-el-Kader reçut la somme; mais il la versa dans le trésor public (bit el mal). Il fit ensuite appeler Ben-Salem, le confirma dans son poste, et fit jouer la musique en son honneur, en l'engageant toutefois à être modéré dans les commencements, pour ne pas s'aliéner les tribus. Si-Saâdy en fut pour ses 200 douros.

Ces sortes d'accidents sont fréquents dans le gouvernement arabe.

La manière dont les Kabyles avaient reçu l'Émir à Sidi-Aly ou Moussa, chez les Maâtekas, n'avait pas suffi pour le convaincre qu'il ne pourrait tirer aucun parti des populations énergiques de ces montagnes. Il voulut aller jusqu'au bout, et il écrivit à Ben-Zamoun (1) et aux aâmines des Flissas pour leur dire qu'il avait toujours l'intention de visiter en entier le pays des Zouaouas, et de pousser même jusque sur les hauteurs de Bougie; il terminait en les invitant à lui donner leur avis sur ce nouveau projet.

La haute portée politique d'Abd-el-Kader lui faisait espérer, avec quelque apparence de raison, qu'il pourrait trouver chez les Kabyles de Bougie, en guerre habituelle avec les chrétiens, des prosélytes plus ardents qu'il n'en avait rencontré jusque là.

Les chefs montagnards se rendirent à son appel, et lui dirent : « Vous ne sauriez pénétrer de ce côté par la force. Vous avez déjà pu voir quel est l'esprit de résistance des tribus voisines des plaines; c'est bien autre chose encore dans ces montagnes.

(1) Ben-Zâamoum est le chef kabyle qui se distingua lors de la prise d'Alger; il avait amené une armée de 15,000 hommes. Il est mort depuis trois ans.

» Vous ne pouvez y voyager qu'en pèlerin, et sous la sauvegarde de l'aânaya que nous vous donnerons. » — C'est bien mon intention, répondit Abd-el-Kader : car si j'avais eu la pensée de recourir à la force, je ne serais venu ici qu'avec une armée dix fois plus forte que celle avec laquelle j'ai réduit les Zouatnas (1).

Le lendemain, les chefs des Aâmeraouas et des Flissas l'accompagnèrent à Tameda, près de Raz-Oued-el-Nessa ; de là il se rendit à Aakbou, de là à Zan, puis chez les Sidi-Hyahya-Bou-Hatem, au-dessus des Beni-Ouglis, ensuite chez les Toudja, de là chez les Tamzalet, dont le chef est Oulid ou Rabahh, puis chez les Beni-Bou-Msaoud, enfin chez les Sidi-Mohamed ou Maameur, sur l'Ouad-Saheul, en face de Bougie.

Cette route n'est pas directe ; mais les points énoncés sont les plus culminants, et l'Émir voulait profiter du temps qui était beau pour étudier le pays. Pendant tout le trajet, Abd-el-Kader fut bien traité ; plus d'une fois il eut même à subir une très importune quoique très généreuse hospitalité. A peine arrivé au gîte, de nombreux Kabyles, tête nue et le bâton à la main, venaient lui présenter la diffa de leur pays : énormes plats en terre (djeffoun) remplis d'un mauvais couscoussou à l'huile, parsemé de quelques morceaux de viande sèche et maigre. Chacun déposait son djefena (2) devant la tente de l'émir, et le fouillait de son bâton, en criant à son hôte : Mange ! c'est mon djefena. Abd-el-Kader, pour ne pas faire de jaloux, fut ainsi forcé

(1) Zouathnas. Un an auparavant, Abd-el-Kader avait fait une razzia sur une tribu des Zouathnas et l'avait presque exterminée : il en voulait à cette tribu parce qu'elle était d'origine turque (courouglis), et qu'elle tendait à se rapprocher des chrétiens.

(2) Djefena, singulier de djeffoun.

de toucher aux plats sans nombre dont il était entouré, car les Kabyles ne cessaient d'y planter leurs bâtons jusqu'à ce qu'il y eût fait honneur.

Le Chiqrr-Mohamed-Amezyan et son frère le Chiqrr-Merad vinrent trouver l'Émir sur l'Ouad-Saheul; il leur tint à peu près le même langage qu'il avait tenu chez les Mâatekas, les engageant encore à ne pas compter sur la durée de la paix, et à ne rien laisser de leurs richesses dans les plaines.

Ils l'écoutèrent, lui promirent de harceler les chrétiens ; mais, comme les autres, ils lui refusèrent toute espèce de contribution. Abd-el-Kader parut se contenter de leurs protestations, et s'engagea même à leur envoyer tout ce dont ils pourraient avoir besoin dès qu'il serait rentré dans son gouvernement.

Une nouvelle désertion dans la suite de l'Émir eut lieu devant Bougie : l'un de ses nègres gagna cette ville en lui enlevant son cheval.

Les Français, instruits de l'arrivée d'Abd-el-Kader, lui envoyèrent un courrier; et quoique rien n'eût transpiré des propositions qui lui furent faites, les Mezaâyas, excités par leur chef Mohamed ou Aly-Entegar, en prirent ombrage, et accusèrent le voyageur d'entretenir de secrètes correspondances avec les chrétiens.

Des menaces violentes éclatèrent bientôt, et l'Émir, effrayé, partit subitement, poursuivi sur sa route par les imprécations des montagnards. Cette retraite fut une fuite véritable, une autre hégire, et il ne s'arrêta qu'à Tamzalet, où il passa la nuit.

Le lendemain, toujours en fuyant, il arriva près de l'Oued-Amasin, où le Chiqrr Ben-Daoud lui barra le passage avec des forces considérables ; il y fut en danger

de perdre la vie, et ne dut véritablement son salut et celui des siens qu'à l'intervention de Ben-Zamoun des Flissas, de Bel-Cassem ou Kassy, d'Aômar-ben-Mahhadin des Aâmeraouas, et principalement du Chiqrr Amezyan-Ould-Rabahh.

Après avoir échappé aux Kabyles, Abd-el-Kader se rendit à Qrelil ou Iguifesar, toujours en longeant l'Oued-Amasin, et fut coucher chez les Beni-Brahim, faisant ainsi dans un seul jour la marche de trois jours. Là, Ben-Salem le quitta après avoir reçu ses instructions. « Soyez bon avec vos administrés, lui dit-il, car » vous n'obtiendrez rien d'eux par la violence; soyez » patient surtout; et si le Tout-Puissant allonge mon » existence, soyez persuadé que je saurai redresser la » marche tortueuse de ces montagnards. »

Ben-Salem s'en retourna chez lui avec les chefs des Flissas, et l'Émir, protégé par l'aânaya du Chiqrr Ameyzan-Ould-Rabahh, arriva à Bordj-el-Bouyra (1), en passant derrière les monts Djurdjuras. Il parcourut en longueur et largeur la plaine de Hamza, et d'une seule traite il s'enfonça dans le Gharb. Tel est l'accueil qu'Abd-el-Kader, aux plus beaux jours de sa puissance, reçut dans les montagnes des Kabyles.

Les deux voyages que l'Émir a faits dans l'Est sont, à vrai dire, deux événements politiques : l'un, celui dont la relation se rattache à la première partie de cet ouvrage, et l'autre, celui que nous venons d'écrire, avaient un triple but.

C'était d'abord de frapper d'un coup terrible les tribus dont le pays est d'un accès facile, et qui ne lui

(1) Bordj-el-Boyra est le lieu qui sur la carte est désigné sous le nom de Bordj-Hamza.

étaient pas soumises encore; ensuite de réveiller par sa voix puissante et sa présence de marabout le fanatisme des populations pour les préparer à la guerre sainte, dont son esprit avait déjà mûri les hautes combinaisons; il espérait, enfin, non seulement gagner les Kabyles, mais encore en tirer des secours, que sa position et ses projets rendaient chaque jour plus urgents.

Dans les deux premières parties de son thème, Abd-el-Kader réussit complétement : il détruisit les Zouathenas, et ses prédications savantes lui firent de nombreux prosélytes. Ainsi que nous l'avons vu, il fut moins heureux pour la question des impôts; toutefois l'ensemble de la combinaison lui fut favorable. La simplicité de ses mœurs, son affabilité, sa science, son titre vénéré de marabout et de hadj, sa brillante élocution de prédicateur, et la réputation de guerrier qu'il s'était déjà acquise, lui gagnèrent tous ceux qui le virent et l'entendirent. Et, bien qu'il ait trouvé une assez vive opposition chez les Zouaouas, son voyage n'en fut pas moins un succès.

E. Daumas.

Alger, le 5 mai 1844.

RAPPORT *sur les travaux de l'Association royale maritime et coloniale de Lisbonne, fait à la Société de géographie,*

par M. le vicomte de SANTAREM.

MESSIEURS,

Dans une de vos dernières séances, servant d'interprète à la Société maritime et coloniale de Lisbonne, je vous ai témoigné le désir qu'elle avait d'entrer en relation avec la Société de géographie; non seulement vous avez accueilli cette demande avec bienveillance et empressement, mais encore vous m'avez fait l'honneur de me charger de vous faire un rapport sur les travaux de cette association savante. Malheureusement le temps me manque pour vous rendre un compte détaillé des nombreux documents dont cette Société a déjà enrichi la science géographique.

Plus tard, je me propose de mettre sous vos yeux un résumé de ses travaux. Pour le moment, je me bornerai à dire que cette Société, fondée il y a un peu plus de quatre ans, a déjà publié près de cinq volumes de ses transactions, qui paraissent tous les mois sous le titre d'*Annaes maritimos e coloniaes* (Annales maritimes et coloniales).

On y trouve une série de documents curieux, non seulement sur l'Asie et sur l'Afrique, mais encore d'autres qui intéressent la géographie et l'histoire de cette science, ainsi que celle des colonies du Portugal, et d'autres nations de l'Europe.

Je citerai : 1° une série de documents des XVe et XVIe siècles, tirés des archives du royaume, placées maintenant sous ma direction, documents tous inédits, et

relatifs aux navigations des Portugais. Telles sont les instructions données par les rois de Portugal aux différents marins qui commandaient leurs flottes, ainsi que les navires partant pour l'Inde et pour d'autres pays ; des lettres et des rapports des mêmes, adressés au gouvernement, etc. Le dernier document qui a été publié de cette série est daté du 13 juillet 1509, sous le règne du roi Emmanuel. Ces documents servent aussi à corriger les dates de plusieurs faits qui se trouvent altérés par les différents historiens et géographes. Cette publication est due au zèle éclairé de M. da Silveira jeune, qui à un grand amour du travail réunit beaucoup de modestie.

2° L'Association a publié une série de mémoires historiques et statistiques des établissements portugais en Asie et à Macao en Chine (1). Ceux qui concernent les possessions asiatiques sont dus à M. Louzada d'Araujo, secrétaire de la Société, qui a résidé longtemps dans l'Inde. Nous sommes charmés de pouvoir dire ici que nous ne connaissons pas de publication récente qui puisse mieux faire connaître l'état actuel des possessions portugaises en Asie, leur commerce, leurs ressources, les lois, les mœurs et les usages des habitants, etc.

3° Nous citerons encore un travail très curieux et érudit entrepris par M. de Mattos Correa *sur la priorité des découvertes faites par les Portugais sur les côtes orientales de l'Amérique du Nord.*

4° Une série de documents originaux sur les explorations des Portugais dans l'intérieur de l'Afrique méridionale en 1804 et en 1839.

(1) Mémoire sur l'établissement des Portugais à Macao et sur son état actuel.

5° Une notice curieuse sur l'état du commerce du Portugal avec ses possessions d'outre-mer, par M. Tavarez de Macedo.

Enfin la Société publie les ordonnances royales et les arrêtés ministériels concernant la marine portugaise, les rapports faits par le ministre aux Chambres, la liste des navires de guerre et des stations où ils se trouvent, les rapports faits dans quelques Académies étrangères relativement à la marine des autres nations, aux voyages, etc., ainsi que des extraits du *Nautical Magazine*.

La Société a publié une carte topographique de Goâ.

A l'instar des autres Sociétés, elle donne dans son Bulletin mensuel les procès-verbaux des séances.

En terminant ce rapport succinct, je crois pouvoir prédire un brillant avenir à cette Société, qui compte parmi ses membres plusieurs noms des plus recommandables.

Placée sous la protection immédiate du gouvernement, elle tient tous les ans une séance générale, que la famille royale vient toujours honorer de sa présence.

Paris, ce 17 mai 1844.

Extrait *d'une lettre de* M. Fis de Castelnau *à* M. Jomard.

—

Goyaz, ce 22 mars 1844.

Monsieur,

Vous m'avez tellement habitué à votre bienveillance, que je suis assuré de l'intérêt avec lequel vous recevrez des nouvelles de mon expédition. Après bien des fatigues et bien des privations, nous sommes arrivés ici,

au centre du Brésil, et à près de 400 lieues dans l'intérieur de ce vaste empire.

Partis de Rio de Janeiro, nous avons traversé la Serra d'Estrella, qui est une des branches des monts Organs; puis, entrant dans la province des mines, nous nous sommes dirigés sur Barbacena, où nous avons fait des séries d'observations magnétiques, ensuite nous avons atteint Ouro-Préto, la capitale de la province et le centre de la région aurifère; nous avons visité les principales mines qui sont entre les mains des compagnies anglaises, et j'ai recueilli des renseignements intéressants sur leurs produits, etc. Ici tout le monde nous conseillait de séjourner pendant la saison des pluies, et l'on nous représentait le passage du désert dans cette saison comme mortel, à cause des maladies qui se répandent dès que le soleil vient darder ses rayons brûlants sur des terres rendues vaseuses par les pluies tropicales. Je ne crus pas devoir me rendre à ces raisons; je n'ai qu'à m'en féliciter, car bien que nous ayons traversé des parties très malsaines, nous sommes tous en bonne santé. Nous passâmes le Rio-San-Francisco au port d'Abernard, et nous entrâmes dans la province de Goyaz par l'Aldea indienne de Santa-Anna. Il m'est impossible de vous dire combien j'ai à me louer du gouvernement brésilien; partout l'on me donne des escortes, et mon expédition est comblée de marques d'honneur et de considération.

La saison des grandes pluies ne nous permettant pas de continuer en ce moment notre voyage vers l'ouest, nous allons faire une grande expédition sur la rivière des Tocantins. Mon intention est d'entreprendre une chose qui n'a pas encore été faite, de descendre cette rivière, et de revenir à Goyaz en remontant

l'Araguay. Le gouvernement me fait préparer des canots ; l'on me donne des rameurs indiens, et une escorte de vingt-cinq soldats. Nous serons tout le temps parmi les tribus les plus hostiles du désert.

Je m'occupe ici beaucoup de l'étude des races indiennes, et je recueille des vocabulaires ; je fais des portraits, etc. Les Indiens les plus voisins sont les Charantes.

De retour à Goyaz, je me dirigerai sur Cayaba, qui est séparé du point où je suis par une forêt de plus de 200 lieues.....

F. de Castelnau.

Extrait *d'une lettre de* M. Hugh Murray *à* M. Jomard.

Edimbourg, 7 juin 1844.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous envoyer une édition de Marco-Polo, que je viens de publier avec des notes, pour être présentée à la Société de géographie. Quoiqu'elle soit destinée pour l'usage populaire, j'ai fait de mon mieux pour jeter de la lumière sur la route et la relation de ce célèbre voyageur. Vous pourrez remarquer le grand cas que je fais de l'édition publiée par la Société de géographie, ne doutant pas même qu'elle ne soit l'originale, et ayant de grands doutes sur l'authenticité de Ramusio, quant à tous les passages qui ne se trouvent pas dans cette première version. Je me flatte d'avoir éclairci quelques difficultés, et prouvé que la relation est plus régulière et continue qu'elle n'a été généralement supposée. Dans le voyage du Thibet (p. 159-60

et dans celui de Sumatra (p. 281-7), j'ai cru pouvoir tracer des routes toutes différentes de celles qui sont supposées par Marsden et autres écrivains. Il me serait très intéressant de savoir comment ces opinions sont envisagées par les savants géographes de Paris.

Je suis avec grande considération, etc.,

Hugh Murray.

Extrait *d'une lettre particulière de M. le général* Marey.

(Communiqué par M. JOMARD).

—

Le général Marey, parti de Tiaret au mois de mai dernier, est allé avec son corps de troupes à Taguin, puis à Tedjmout, et jusqu'à Ayn-Madhi, de là à El-Aghouat. Auparavant, il avait traversé le Grand Atlas, le Djebel-Amour et le Djebel-l'Aghouat. Il s'est porté ensuite, en rayonnant, à El-Assassia, à Ksir-el-Hiran, à El-Houeta et autres endroits; puis, il s'est avancé à une grande distance dans le Sud. Le terrain partout est de bonne terre, recouverte d'une légère couche de sable; jusqu'à 120 lieues d'Alger, il a retrouvé encore le même sol : c'est cependant (à cette hauteur) le *Sahara* de toutes les cartes, et ce qu'on appelle le désert; mais il n'a point aperçu de désert proprement dit : le *Sahara semble reculer* à mesure qu'on avance (1). Il est allé ainsi jusqu'à Boudrin, à 80 lieues de Tiaret; partout il a trouvé des tribus paisibles.

Il y a de ce côté des dromadaires d'une très grande vitesse, faisant 50 à 60 lieues dans un jour. On appelle

(1) Voy. *Bulletin* de février 1844 (tome Ier, 3e série, page 142), la note sur le Sahara.

cette espèce *moharis* ; ils sont rares et d'un grand prix : c'est l'*éguin* des déserts d'Égypte.

Un grand cours d'eau, passant à l'Aghouat, et près d'Ayn-Madhi, se porte dans la direction de Tunis ; il s'appelle Oued-Mesir : c'est peut-être le même que l'Oued-Djeddi.

Le général est retourné par Taguin à Tiaret, où il attendait dernièrement l'ordre d'opérer sur la frontière de Maroc.

DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENCE DE M. ROUX DE ROCHELLE.

Séance du 5 juillet 1844.

Madame Chodz'ko, petite-fille de Venture de Paradis, écrit à la Société en son nom et au nom de sa famille, pour la remercier de l'hommage qu'elle vient de rendre à la mémoire de son aïeul, en publiant la Grammaire et le Dictionnaire berbères qu'il avait composés.

M. le chevalier Amédée Jaubert prie la Commission centrale d'adresser à la Société orientale un exemplaire de cet ouvrage : sa proposition est agréée.

M. le secrétaire de la Société géographique de Bombay remercie la Commission centrale de l'envoi de son Bulletin.

M. Jomard offre à la Société, de la part de M. Hugh Murray, d'Edimbourg, un exemplaire d'une nouvelle édition des voyages de Marco-Polo qu'il vient de publier en anglais avec des notes. L'auteur annonce qu'il s'est principalement servi pour sa traduction et son travail, de l'édition publiée par la Société de géographie. La Commission centrale remercie M. Murray, renvoie sa lettre au comité du Bulletin, et prie M. Roux de Rochelle de rendre compte de cet ouvrage.

M. Jomard communique une lettre de M. Francis de Castelnau, datée de Goyaz, le 22 mars 1844. L'expédition qu'il dirige était parvenue dans cette partie du Brésil, après un voyage de 400 lieues, accompagné de beaucoup de fatigues et de privations.

La lettre de M. de Castelnau, contenant des détails intéressants sur son voyage, est renvoyée au comité du Bulletin.

Le même membre annonce que M. Félix Mengin vient de succomber au Caire sous le poids de l'âge. Il était établi en Égypte depuis quarante ans, et il était en quelque sorte l'historiographe du vice-roi, Méhémed-Aly, qui lui faisait communiquer toutes les pièces relatives à l'administration. M. Mengin a écrit trois volumes de l'histoire d'Égypte, depuis la retraite des Français en 1802, jusqu'à l'année 1837. C'est le seul ouvrage qui contienne l'historique entier des événements, même dans leurs détails minutieux.

M. le Président annonce la mort de M. le colonel Denaix, un des membres de la Commission centrale. L'assemblée apprend cette perte avec un vif regret, et prie M. le Président de rendre compte des travaux géographiques de ce savant distingué.

M. Roux de Rochelle lit une Notice biographique sur feu M. Du Ponceau, membre correspondant de la Société. Cette Notice est renvoyée au comité du Bulletin par la Commission centrale, qui en écoute la lecture avec beaucoup d'intérêt.

M. le Président entretient l'assemblée du nouveau géorama établi par M. Guérin aux Champs-Elysées, et il désigne une Commission composée de MM. Berthelot, Jomard et de La Roquette, pour rendre compte à la Société d'un établissement qui a pour but de répandre et de faciliter l'étude de la géographie, et qui paraît très digne d'encouragement.

MEMBRE ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 19 juillet 1844.

M. Octave Didelot, lieutenant de vaisseau.

(*La suite au numéro prochain*).

INSCRIPTIONS ABYSSINIENNES

Bulletin de la Société de Géographie
(Juillet 1844.)

Fig. 1.

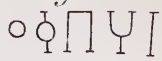


Fig. 2.

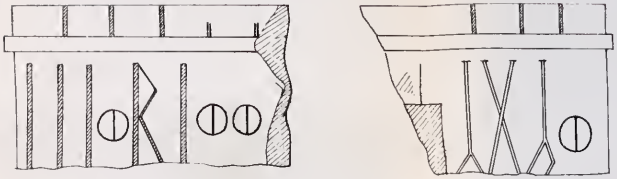


Fig. 3.

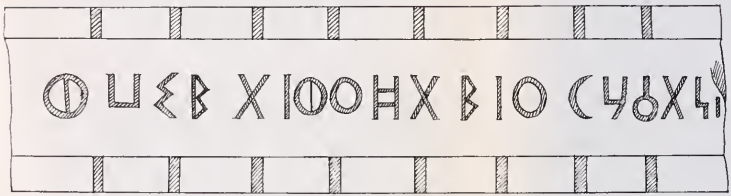


Fig. 4.

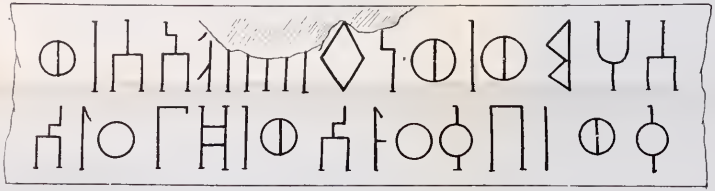


Fig. 5.

Lith. de A. Gratia

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

AOUT 1844.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

La Turquie d'Europe, *ou Observations sur la géographie, la géologie, l'histoire naturelle, la statistique, les mœurs, les coutumes, l'archéologie, l'agriculture, l'industrie, le commerce, les gouvernements divers, le clergé, l'histoire et l'état politique de cet empire; par* M. Ami Boué. 4 vol. in-8°. Paris, 1840.

(Analyse par M. ALBERT-MONTÉMONT.)

—

L'ouvrage dont nous allons ici présenter l'analyse est une composition remarquable à la fois par l'étendue des recherches, la profondeur des aperçus, la nouveauté des découvertes et le savoir du voyageur. La vaste contrée qu'il a visitée, et qu'il décrit dans ses moindres détails, après un séjour de quatre ans sur les lieux mêmes, était encore imparfaitement connue; nous n'avions, avant l'apparition du livre de M. Boué,

que des notions très incomplètes ou fautives sur la Turquie d'Europe ; la géographie de ce pays attendait toujours une publication qui répondît au besoin de la science : cette lacune, ce nous semble, est maintenant comblée. M. Boué a vu non seulement les cités, mais jusqu'aux moindres bourgs, et les montagnes les plus sauvages de cette belle péninsule européenne ; il les décrit avec une consciencieuse exactitude, ainsi que leurs peuplades, et il met sous nos yeux le relief et les divers ornements du sol. Il a causé à cœur ouvert, comme il le dit lui-même, avec le grave et « bon Ottoman, avec » le spirituel Albanais, le fin Grec, le rusé Valaque, » le laborieux Bulgare, le belliqueux Serbe, le rus- » tique Bosniaque et le jovial Herzégovinien. » Il a étudié les langues de ces peuples divers, observé leurs usages comme les localités, et pu asseoir, en connaissance de cause, une opinion bien arrêtée sur les hommes et les choses.

Son ouvrage se divise en trois parties : la première partie, presque toute nouvelle, ainsi que l'auteur le remarque avec juste raison, est consacrée à la géographie, à la géologie, à l'histoire naturelle et à la météorologie ; la deuxième partie traite de la statistique et de l'ethnologie, et la troisième, qui est historique et politique, a pour but d'exposer l'état politique des huit peuples de la Turquie, soit entre eux, soit vis-à-vis de l'Europe, avec l'importance militaire de chaque province, son histoire et ses traits caractéristiques. Nous ne suivrons l'auteur que dans les divisions ou descriptions qui se rattachent d'une manière plus directe à la spécialité du *Bulletin* de la Société.

GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE.

La Turquie d'Europe est placée entre quatre bassins dissemblablement situés, savoir : la mer Noire, la mer Adriatique, la mer Égée et la mer Ionienne. Un prolongement de l'Hémus et du Balkan paraît séparer deux grandes cavités dans la partie occidentale de la mer Noire, l'une au nord du Bosphore, l'autre en-deçà du Balkan et du fond de mer rehaussé qui lie ce dernier à la chaîne de la Crimée. D'une autre part, une grande profondeur existe dans cette mer au sud-est de cette dernière chaîne, au sud-ouest du Caucase et au sud-est de la chaîne asiatique, entre Samsoun et Amastrah. La mer Adriatique offre trois cavités moins profondes que celles de la mer Noire, et trois points indiquant une ancienne liaison des continents; les cavités existent dans son milieu, entre l'Istrie et la Romagne, entre Ancône et Zara, et le promontoire de Bataglia, entre ce cap, Raguse, Manfredonia et Bari. La mer Ionienne ne présente qu'une petite cavité dans le golfe de Tarente, et une plus grande dans la Calabre et les îles Ioniennes. La mer Égée, parsemée d'îles, n'est qu'une nappe d'eau, ne couvrant pas de grandes profondeurs, mais se liant à d'énormes enfoncements qui appartiennent à la Méditerranée.

Sur le continent turc, on trouve les chaînes bordées au nord par les bassins du Danube inférieur, de la Hongrie et des pays serbes ; à l'est par ceux de la mer de Marmara, de la Thessalie et de l'Hellada ; au sud par ceux de la Maritza et des débouchés du Strymon, du Vardar et du Bistritza ; tandis qu'à l'ouest, il n'y a, excepté la grande cavité herzégovienne et celle de

Scutari, que les petits bassins au débouché des rivières épirotes et albanaises. En étage au-dessus de ces plaines et dans les terres, sont échelonnés beaucoup d'autres bassins que la carte signale; et au-dessus de ces bassins existent de petits plateaux, surtout dans la Turquie occidentale et la Servie.

Les provinces de la Turquie d'Europe sont, à l'ouest, la Bosnie, l'Herzégovine, le Monténégro et l'Albanie; au sud, l'Épire, la Thessalie, la Macédoine et la Thrace; à l'est, la Bulgarie et la Valachie; au nord, la Servie; au centre, la Mœsie, avec une partie de la Bulgarie et de la Macédoine. Ces différentes provinces, selon M. Boué, ont presque chacune une physionomie particulière. La Bosnie devient pour lui la haute Suisse de la Turquie; les frontières de la Bosnie, de l'Albanie et du Montégréno y remplacent la crête du Mont-Blanc, malgré le voisinage de la mer Adriatique, tandis que la Servie, la Mœsie supérieure et la Macédoine septentrionale sont plutôt le pendant des parties élevées du pays bas helvétique. A l'opposé de ces contrées bien arrosées, l'Albanie et l'Herzégovine ont des surfaces très rocailleuses et dépourvues d'eau en été. La Bulgarie est en grande partie le prolongement des plaines valaques, et pourrait être mieux cultivée. En deçà du Balkan et du Rhodope, la Thrace, la Macédoine méridionale et la Thessalie ont de l'analogie avec nos pays montagneux, et offrent quelques parties qui rappellent le Delta du Nil.

Le *Monténégro*, mot qui signifie *montagne noire*, est une portion élevée de terrain entre la plus haute ride de la Turquie occidentale et celle qui borde l'Adriatique en Dalmatie, et il est traversé dans son milieu par une troisième arête, dont le Loukhavitza est le som-

met. Le Monténégro doit son nom à la quantité de forêts de conifères qui donnent à ces montagnes, vues de loin, une teinte foncée. En faisant dix à douze heures par jour, on peut parcourir ce pays en six jours du midi au nord, et en cinq jours de l'ouest à l'est. La principale rivière qui l'arrose, la Nahie de Moratsha, mot tiré de *mor, bleu*, à cause de la couleur de ses eaux, est formée par la réunion de deux torrents. La baie de Cattaro et les bouches du Cattaro sont dominées du côté de Monténégro par une montagne escarpée et nue qui conserve de la neige dans ses crevasses jusqu'en juin et juillet. Les montagnes n'offrent guère ici que des chemins de piétons. Cetigne, bourg central du Montégréno, ou plus exactement réunion d'habitations isolées parmi lesquelles sont groupés ensemble un couvent, la maison du sénat et l'unique auberge du Monténégro, a un chemin praticable pour les chevaux jusqu'à la ville de Cattaro.

La *Bosnie*, dont le voyageur mettrait à parcourir le territoire quinze jours dans sa longueur et six à huit dans sa largeur, offre un immense plateau de montagnes et de nombreuses vallées, ainsi que des cours d'eau plus ou moins considérables, accidents naturels dont M. Boué passe une revue développée. La ville de Bosna-Seraï, assise sur les rives de la Migliazza ou Miliaska, est la capitale de cette province, qui touche à l'*Herzegovine*, pays formé par le prolongement septentrional des trois ou quatre crêtes du Monténégro, qui sont parallèles à la grande chaîne sur la frontière bosniaque. Une particularité de l'Herzégovine est la fréquence des cours d'eau qui se perdent dans des gouffres, et qui ont ainsi formé jadis de nombreux lacs sans canaux d'écoulement. Cet accident

géologique se retrouve, du reste, dans le Monténégro occidental, dans la Croatie turque et la Bosnie.

A l'est du Monténégro est l'*Albanie*, qui se divise en haute, moyenne et basse. La haute Albanie s'étend jusqu'à Elbassan; la moyenne Albanie jusqu'aux montagnes du Tomor et de Skrapari, et la basse Albanie ou l'*Épire* jusqu'en Acarnanie. Ce pays a une longueur de 78 lieues sur une largeur variable de 18, 20, 24 à 30, et il est bordé au sud par la mer Adriatique. Il y a de hautes montagnes et de petites rivières. La capitale de l'Albanie est Janina sur le lac de ce nom, qui va verser ses eaux dans le golfe d'Arta.

La *Thessalie*, dont la capitale est Larisse, n'est qu'une grande plaine quadrangulaire entourée de tous les côtés de montagnes; celles de l'ouest se lient à celles de l'Épire. Parmi les crêtes, figurent l'Œta, l'Olympe, le Pinde, le Kisavo, le Pélion ou Mavro-Vouno, montagnes très bien boisées.

Au nord de la Thessalie s'offre la *Macédoine*, pays montagneux, dont la capitale est Salonique, située sur le golfe du même nom, et au pied du mont Koriach. Vers l'est se présente la *Thrace*, qui développe ses frontières au midi sur la mer Égée, le détroit des Dardanelles et la mer de Marmara; tandis qu'au nord de cette province s'étend la *Bulgarie*, vers les Balkans, et avec Sophia pour capitale, entre deux rivières, l'Isker et la Nissava.

Au centre de la Turquie se trouve un carré de pays montueux, placé entre six provinces, de manière à servir de passage de l'une à l'autre : c'est la *Mœsie supérieure*, plateau couvert de rides, et contenant les bassins supérieurs de plusieurs rivières qui sortent des

défilés, dont ceux du nord-est en envoient en *Servie*, province séparée des autres provinces turques par trois chaînes montagneuses, pendant que son centre est traversé par une quatrième partant de Belgrade, grande et belle ville, jadis une des places les plus fortes de l'Europe. La Servie s'unit vers l'est à la *Valachie*, dont la capitale est Bukarest, ville moderne, le Paris de la Turquie d'Europe. Cette province forme une principauté, ainsi que la *Moldavie*, dont la capitale est Jassy. Nous passons sous silence la *Romélie* proprement dite, avec ses deux grandes villes, Andrinople et Constantinople, villes trop connues pour être rappelées.

D'après M. Boué, les systèmes de montagnes se réduisent en Turquie à sept ou huit, et aucun d'eux ne forme réellement une chaîne centrale. Les points de jonction de ces systèmes sont marqués le plus souvent par de grandes cavités, dans quelques unes desquelles se trouvent des lacs. Les plus hautes crêtes sont toujours près des plus grandes cavités. Il y a des cavités à fond tout-à-fait plat et à niveau élevé. Les plaines ou les grands bassins sont comme des vallées longitudinales relativement à l'un ou l'autre système de rides. Au centre de la Turquie, et au pied méridional des crêtes qui la traversent de l'ouest à l'est, on remarque une suite de cavités. Les vallées transverales de la Turquie sont le plus souvent dirigées à angle droit de la direction des chaînes. Enfin, le relief de la Turquie a encore le caractère particulier d'offrir beaucoup de facilité pour des routes qui la traversent à l'ouest et au centre, du nord au sud, ou du nord-ouest au sud-est, tandis qu'il présente toujours plus ou moins de difficulté pour celles qu'on a établies ou qu'on vou-

drait faire de l'ouest à l'est ou du sud au nord dans la partie orientale.

De ces généralités géographiques, M. Boué passe à la géologie et à la végétation de la Turquie d'Europe. Les recherches et les observations du voyageur sont savantes et profondes ; mais leur examen nous éloignerait trop de la spécialité de cette analyse. Disons seulement que, dans l'exposé des régions végétales, on remarque notamment des détails curieux sur la végétation forestière, classée en trois zones distinctes, savoir : celle des chênes, qui s'élève jusqu'au-delà de 1,060 mètres ; celle des hêtres, qui se tient, suivant les localités, entre 660 et 1,630 mètres, et celle des pins, que l'on rencontre entre 820 et 2,000 mètres, pendant qu'il y a aussi des espèces qui descendent jusqu'à la mer. La Servie est avec la Bosnie le pays des bois de chêne par excellence; les sapins règnent dans la haute Bosnie et la haute Albanie. Le platane se trouve en Thrace, vers le Bosphore et les Dardanelles. La flore de la Turquie européenne est aussi riche que variée.

Parmi les mammifères de la Turquie, on remarque les chauves-souris, la musaraigne, l'ours brun, la taupe, la belette, le putois, le blaireau, la martre, la fouine, la loutre, le loup, le chacal, le renard, la genette, le chat, le lynx, le rat, le sanglier, la gazelle, le chamois, le daim, etc. L'ours habite surtout les hautes montagnes boisées entre l'Albanie et la Macédoine ; on le prend quelquefois avec un tonneau d'eau-de-vie mêlée de miel ; il s'enivre avec cette liqueur, et s'épuise à force de danser. Le loup est commun partout, et sauf dans les hautes montagnes, il n'est guère funeste ailleurs que pour les bergeries. Le sanglier se trouve dans les forêts des pays slaves, du Pinde, du

Rhodope et de l'Acarnanie. Le chamois parcourt en troupeaux les hauts pâturages des montagnes entre la Valachie et la Transylvanie ; on en voit aussi en Bosnie, en Herzégovine et en Macédoine. Les chiens abondent en Turquie, surtout les races dites chiens de bergers, chiens loups et chiens dogues. Les grandes villes turques, excepté en Servie et en Valachie, possèdent toutes un nombre plus ou moins grand de chiens, qui n'appartiennent à personne, et qui mènent le genre de vie des chiens marrons de l'Amérique, vivant en familles, divisés en quartiers, ne tolérant point le mélange d'individus d'une famille étrangère, et s'entr'aidant pour se défendre contre leurs ennemis communs. Ces chiens font en Turquie, avec les oiseaux de proie, l'office de balayeurs des rues. Leurs aboiements la nuit sont très désagréables pour les voyageurs, qui, dans les villages, sont également exposés à l'attaque de ces bêtes incommodes. Les moutons sont les compagnons de l'homme dans toute la Turquie, et constituent la principale nourriture des habitants. Il y a aussi beaucoup de chèvres. Le buffle est fréquent, surtout en Valachie, en Bulgarie et en Thrace. Le cheval turc est de taille moyenne et dur à la fatigue ; on ne le desselle jamais ; il passe la nuit comme le jour avec la selle ou le bât, par suite de l'incurie ou de la nonchalance des conducteurs ou voyageurs indigènes.

Après avoir consacré un chapitre à la météorologie, et résumé la température moyenne de la Turquie, M. Boué aborde la partie ethnologique de son ouvrage, et traite des habitants, de leurs langues, de leurs caractères, de leurs mœurs, coutumes et usages. Suivons le voyageur dans ses remarques et descriptions les plus saillantes.

HABITANTS.

Les *habitants* de la Turquie d'Europe sont surtout des *Slaves*, des *Valaques*, des *Schkipetares* ou *Albanais* et des *Grecs*. Les autres nations qui habitent aussi ce pays ne sont qu'entremêlées à ces quatre peuples, sauf dans la Bulgarie orientale, la Thrace et le sud-ouest de la Macédoine, dont presque les seuls habitants sont des *Turcs*. L'ensemble de cette population dépasse quatorze millions d'habitants, non compris le royaume de Grèce et les îles de l'archipel. Les *Valaques* ou *Roumains*, groupés dans la Valachie et la Moldavie, forment près de quatre millions. Les Slaves se divisent en Croates, Serbes, Bulgares et Cosaques-Dobroutscha. Ces derniers, qui avoisinent la mer Noire, sont peu nombreux. Les *Bulgares* ou Boulgares occupent la Bulgarie, la Mœsie inférieure et la plus grande partie de la Mœsie supérieure, en même temps qu'ils forment le noyau principal de la population de la Macédoine. Leur nombre excède quatre millions et demi. Les *Serbes* comprennent les habitants de la Servie, de la Bosnie, de l'Herzégovine, du Monténégro et une partie de ceux des pachaliks de Pristina, d'Ipek et de Prisren. La Servie actuelle compte près d'un million d'âmes. Les Schkipetares (habitants des rochers) ou Albanais comptent environ un million 600,000 habitants, qui s'étendent depuis l'Épire jusque dans la partie occidentale de la Mœsie supérieure, où ils se mêlent avec les Serbes dans la plaine entre Prisren et Ipek, entre Vrania et Mitrovitza, tandis qu'ils occupent presque à eux seuls, sous le nom d'*Arnaoutes*, le pays aux sources du Lepenatz, le sud-ouest de la plaine de

Pristina, diverses petites contrées, et se mêlent aux Bosniaques dans les montagnes entre l'Albanie et la Bosnie. Les Albanais s'associent encore aux Bulgares, vers la frontière macédonienne. Il y a aussi le pays des *Guègues* dans la haute Albanie; puis les Albanais *Toskes* en Epire. Les Guègues sont catholiques, et les Toskes sont de la religion grecque. Cette différence de culte fait que ces deux peuples ne se sont jamais associés sans se disputer, et en venir même à des collisions.

Quant aux *Grecs*, ils forment un mélange hétérogène de Slaves, d'Albanais, de Valaques, de Grecs byzantins et d'Asie : cependant cette nation commence à se reconstituer sous son gouvernement représentatif dans la Grèce propre. Les autres Grecs demeurés sous la domination turque habitent principalement la Thrace et la chaîne côtière de la mer Noire ; on compte environ 200,000 Grecs à Constantinople, 300,000 en Macédoine, et 400,000 dans les autres provinces. Enfin, outre les Grecs dispersés, il y a les *Zinzares*, tribus valaques, vivant isolément en famille, et se livrant surtout au commerce ; puis viennent les *Turcs*, épars dans toute la Turquie, puisque ce sont eux qui remplissent presque toutes les charges importantes, et qu'ils forment les seigneurs de campagne dans les pays chrétiens. Le plus grand nombre est resté concentré dans la partie orientale de l'empire, c'est-à-dire à Constantinople et à Andrinople, ainsi que dans quelques autres villes et villages de la Thrace. Des statisticiens pensent que le nombre des Turcs bulgares, grecs et asiatiques, en Europe, est d'environ 700,000, c'est-à-dire environ le tiers de la population musulmane, ou plus du 10e de celle qui est chrétienne. M. Boué trouve ce nombre

petit, eu égard à la population turque de Constantinople, du Bosphore et d'Andrinople, qui est déjà de 3 à 400,000 individus; mais il ne donne pas lui-même d'évaluation bien déterminée.

Enfin, aux peuples que nous venons de nommer, il convient d'ajouter les Bohémiens de la Turquie, appelés *Zingares*, et qui ne sont pas les Zinzares de la Valachie, dont nous avons parlé tout-à-l'heure. Il paraît que les Zingares descendent des Parias de l'Indostan, lesquels avaient émigré en 1408 et 1409, lors de l'invasion de ce pays par Timour, et sont venus en Europe par la Turquie d'Asie. Ce peuple nomade, actuellement au nombre de 200,000 individus, est méprisé des Turcs et des chrétiens, et on ne le trouve plus guère qu'en Bulgarie, en Valachie et dans le Mousaché.

Voici, en résumé, les nombres que donne M. Boué des diverses populations de la Turquie d'Europe.

Peuples de la Turquie d'Europe.

	Population.	
Valaques : Valachie	2,400,000	habitants.
— Moldavie	1,419,000	
Serbes de Servie	886,000	
Musulmans en Servie	10,400	
Bosniaques	700,000	
Herzégoviniens	500,000	
Croates	200,000	
Monténégrins	100,000	
Bulgares	4,500,000	
Albanais	1,600,000	
Grecs	900,000	
Zinzares	300,000	
Turcs	700,000	
Arméniens	100,000	
Juifs	250,000	
Zingares	150,000	
Étrangers ou Européens	60,000	
Total approximatif	14,775,400	habitants

Faisons suivre cette évaluationrelative au nombre des habitants de la Turquie par quelques traits principaux sur leurs langues, leurs caractères et leurs usages.

La langue turque est la plus répandue dans la Turquie d'Europe, puisqu'elle est celle des gouvernants. La plupart des Bulgares et des Grecs de la Thrace et de la Macédoine la comprennent; mais il n'en est pas de même des Serbes ni des Bosniaques, et surtout encore moins des Albanais, qui affectent de ne pas la savoir. Le turc est une langue belle, expressive, brève, aisée à parler; mais moins facile à écrire. La langue slave est moins riche; elle est parlée par les Serbes. La langue bulgare se rapproche davantage du russe, et est moins agréable à l'oreille que le dialecte serbe. Le serbe est aux langues slaves ce que le latin est aux langues qui en sont dérivées. Le dialecte albanais est restreint à l'Albanie. La langue valaque est un mélange de latin et de slave avec d'anciens mots illyriens. Les Zingares ou Bohémiens ont une langue à part et assez pauvre. Les Juifs de la Turquie parlent souvent l'espagnol ou l'italien; une bonne partie de ces Hébreux descendant d'exilés d'Espagne ou d'Italie. Le français n'est guère parlé qu'à Bukarest, Constantinople et Salonique. L'allemand n'est guère appris que par les Serbes, et le russe que par les Grecs ou les Slaves, qui commercent avec la Russie.

Un caractère commun à tous les peuples de la Turquie est la sobriété, comme aussi l'indifférence pour les commodités de la vie. Le Turc a la tête bien conformée et les traits réguliers. Les femmes musulmanes sont en général fort blanches, parce qu'elles évitent les regards du soleil; elles ont de belles formes, et ne portent ni corsets ni jarretières; l'habitude d'une vie

sédentaire contribue à leur donner un embonpoint quelquefois trop grand.

Les Turcs sont naturellement phlegmatiques ; ils ont un grand fond de bonté, de générosité, de probité et de résignation aux événements ; ils sont portés au fatalisme. Les Bulgares sont de moyenne taille ; ils sont bons, humains, économes et laborieux, enclins à la jovialité ; les femmes bulgares sont petites et fort gracieuses. Les Albanais sont peut-être la plus belle race de la Turquie ; ils se rapprochent plus des Grecs que des Slaves. Si l'Albanais, comme l'observe M. Boué, a les qualités des Suisses et des Tyroliens, s'il est comme eux un marcheur intrépide, escaladant, le fusil sur l'épaule, les montagnes à l'instar des chèvres, il a de plus qu'eux une vivacité et une gaieté méridionales réunies à une perspicacité extraordinaire et instantanée. C'est, comme les Grecs, le peuple à réparties heureuses par excellence. L'orgueil national se montre dans les moindres paroles des Schkipetares, dans leurs gestes, dans leur démarche légère ou même théâtrale. Le courage leur est inné, et civilisés, au lieu d'être les Suisses de l'Orient, ils en deviendraient les Français, c'est-à-dire de ces peuples auxquels les conquêtes sourient le plus. La vie aventureuse est un de leurs éléments. Le Bosniaque, le Serbe, le Bulgare, ont un caractère totalement opposé ; car, s'ils détestent toute domination étrangère, s'ils savent s'en défaire ou l'adoucir d'une manière ou d'une autre, ils ne portent pas leurs vues au-delà des pays où on parle leur langue ; ils ne se plaisent que parmi les leurs, tandis que l'Albanais serait tenté de recommencer des conquêtes comme celles d'Alexandre-le-Grand, et aimerait à régenter d'autres nations. On reproche aux Albanais,

ajoute M. Boué, une sauvagerie et une dureté innée dans le caractère ; mais ces particularités semblent résulter bien plutôt de leur genre de vie que d'un type primitif ; en effet, quoique le Serbe et le Bosniaque musulman soient de la même souche, ce dernier a une écorce bien plus rude que celle du premier.

Parmi les tribus albanaises, on distingue surtout le Guègue et le Toske. On reconnaît, observe M. Boué, que le Guègue, bien plus sauvage que le Chamide, a en général quelques qualités supérieures à celles des Toskes, et se rapproche en cela du Serbe. Les Albanais sont divisés en clans, et gardent ainsi plus longtemps le souvenir de parentés fort éloignées. Lorsqu'un Guègue a reçu chez lui un étranger, qu'il a mangé avec lui, ne fût-ce que du pain et du sel, cet individu devient un ami, un frère qu'on doit défendre, tandis que parmi les Toskes mahométans la bonne foi n'existe pas toujours, et les lois de l'hospitalité ne sont pas si sacrées. Un Toske refusera même de vous loger, lorsqu'un Guègue s'empressera de le faire. Les Toskes brutalisent leurs femmes et leur rendent la vie dure, beaucoup plus que les Guègues ; les uns et les autres sont également fort jaloux de leurs épouses et de leurs filles, et les dérobent à la vue avec un soin particulier.

Les Arméniens sont laborieux, mais manquent de vivacité ; assez jaloux de leurs femmes, qui sont voilées presque autant que les femmes turques ; ils ont beaucoup d'analogie avec les Ottomans par leur phlegme et leur patience, mais sans avoir leur courage. Ils sont, du reste, peu portés à la révolte, et le négoce est leur élément ; leur soumission envers les Turcs va jusqu'à l'humilité souvent la plus abjecte. A l'inverse de l'Ar-

ménien, le Zingare est vif, étourdi, rusé, vindicatif et sensuel, sans aucun respect pour la décence; il profite de tout ce qui se présente sans avoir égard à la morale, et en se contentant d'être assez fin pour n'être pas attrapé ou ne pas s'exposer à des punitions. Il change de religion avec autant de facilité que de domicile, ou plutôt il n'a pas de religion, et se moque même de tout ce qui est vénéré comme saint par d'autres peuples. Il sait se plier à toutes les exigences de sa position et de sa vie nomade. En Valachie, les Zingares composent en partie les domestiques et les gens de cuisine des boyards, et en Turquie ils sont surtout postillons, maquignons, charrons, maréchaux-ferrants, chaudronniers, étameurs, mineurs, orpailleurs, musiciens, gendarmes et bourreaux. Ils ont le monopole de l'art musical en Turquie. Leurs femmes font des vêtements et disent la bonne aventure; quand elles sont jeunes, elles vendent leur corps au premier venu, et les mères mêmes envoient leurs filles bien vêtues s'offrir aux étrangers. Les enfants, de leur côté, poursuivent les voyageurs et leur demandent l'aumône.

Tout divers que soient les peuples de la Turquie, ils ont des caractères communs que n'offrent pas les nations d'Europe; chez tous, l'amour des enfants est si proéminent que les femmes stériles sont regardées généralement avec mépris; la stérilité est un cas de divorce chez les Turcs, et en Servie un mariage ne se fait guère par inclination, mais pour avoir des descendants entre deux familles amies. La mort d'un enfant peut affecter une mère slave au point souvent de se détruire elle-même. Une femme grecque se livrera volontiers, si on lui donne une presque certitude de conception d'enfant. Les femmes slaves et albanaises ont

une tendre amitié pour leurs frères, et cette amitié est quelquefois plus vive que leur attachement à leurs maris. L'hospitalité est sacrée chez les peuples turcs, et surtout chez les Slaves. Cette vertu est presque la sauvegarde des voyageurs dans les pays sauvages et montagneux de cet empire, et elle est pratiquée avec désintéressement. Un ouvrier, un homme, qui se contentent des mets les plus communs, peuvent traverser toute la Turquie sans avoir besoin de débourser un centime : cependant les Arnaoutes de la haute Mœsie sont moins hospitaliers, surtout quand on ne sait pas leur langue. Partout, une fois qu'on a reçu l'hospitalité de quelqu'un, une fois qu'on a mangé à la table de son hôte, on devient l'ami de la maison ; l'hôte, surtout dans la Turquie occidentale, se considère comme le défenseur naturel de l'étranger, ayant ainsi partagé avec lui le pain et le sel. En Épire, on échange ses armes et on se donne le baiser de paix ; chez le Serbe, on devient comme deux amoureux liés par des serments indissolubles. Outre ce lien d'amitié, les Slaves et les Monténégrins ont des réunions formées sous serments pour des buts particuliers. Les musulmans respectent cet usage, et se lient aussi quelquefois en Albanie, en Bosnie et en Servie, même avec des chrétiens.

Mais, après ces sentiments affectueux, il en existe un autre très funeste et qui, dans la plupart des contrées turques, a une grande énergie : c'est celui de la vengeance systématique du sang. L'Albanais, le Monténégrin vous dira froidement que telle action demande du sang. L'injure prouvée, et surtout le sang versé, se vengent par le sang de celui qui a commis l'affront ou le meurtre, et les haines se perpétuent de génération en génération.

Tous les Orientaux ont une imagination plus ou moins vive ; tous aiment la poésie ; mais les habitants d'Herzégovine, les Monténégrins, les Bosniens et les Serbes tiennent en ce genre le premier rang ; les musulmans viennent ensuite, puis les Grecs, les Bulgares et les Albanais. Parmi les Serbes, on entend sortir quelquefois des bouches les plus communes des chansons extrêmement gracieuses. Les récits homériques plaisent beaucoup à ces peuples, qui les écouteraient pendant des journées entières. Les Bulgares de la Mœsie supérieure et de la Macédoine ont presque les mêmes chansons que les Serbes ; s'ils ont moins de poëmes épiques, ils possèdent peut-être plus de chansons joyeuses et érotiques. Les Albanais ont des poëmes plus courts que ceux des Serbes et aiment les chants guerriers. Les Valaques ont des chansons pastorales ; les Zingares, de jolies chansons un peu grivoises ; les Grecs chantent quelquefois en chœur ; mais les Turcs n'ont qu'un chant monotone et nasillard, et semblent plus occupés du sexe et de la volupté. Les instruments de musique, en Turquie, sont de la dernière simplicité, depuis la cornemuse jusqu'à la guimbarde.

La danse est fort goûtée des Grecs et des Albanais ; mais presque toujours ce sont des femmes seules et des hommes seuls qui l'exécutent ; on voit rarement des réunions des deux sexes. A défaut d'instruments, on s'accompagne de la voix. Chez les Serbes et les Bosniaques on danse souvent, hommes et femmes en hiver comme en été, et même sur la neige. Le Turc ne danse presque jamais; il regarde cet exercice comme au-dessous de sa dignité ; mais il aime à voir danser, soit chez lui, soit ailleurs. La danse des femmes au harem est très lascive.

Les Orientaux sont généralement portés à la superstition. L'astrologie est encore aujourd'hui en bonne renommée en Turquie, même parmi les grands seigneurs, et le sultan a encore ses astrologues de la cour. On voit l'avenir dans le Koran, et ses commentaires dans les miroirs; on consulte surtout les sorciers pour les naissances. A Constantinople, on s'adresse encore aux astrologues et aux devins à l'effet de connaître le jour favorable pour le commencement de certaines entreprises, pour l'ouverture de certains établissements, la conclusion des traités, etc. En Turquie, le meilleur temps pour le mariage est celui où la lune est dans le scorpion; les meilleurs jours pour se couper les ongles sont le mardi et le mercredi. Les Turcs croient à des prédictions renfermées dans les livres saints relativement à leur expulsion d'Europe. Les Slaves croient que les étoiles influent sur le sort des hommes. Les Zingares passent pour sorciers, et les vieilles juives pour sorcières. L'ail est regardé comme un préservatif contre leurs sortiléges. Les muletiers diminuent leur fatigue à la marche en plaçant des pierres dans des creux d'arbres. Les chrétiens ont des reliques et les musulmans des talismans pour se préserver des malheurs. Les Turcs, si peu scrupuleux pour tuer un chrétien, ont une bonté outrée pour les animaux, surtout pour les chiens et les chats. Ils respectent aussi les cigognes, les hirondelles et les moineaux; ils n'osent tuer la vermine qui les ronge; ils se contentent de s'en débarrasser; s'ils tuent un poulet pour le cuire, c'est en lui en demandant parden. Comme les Juifs, ils ne mangent pas de porc, et seraient offensés à la vue d'un jambon ou d'un morceau de cochon. Ils ne touchent pas aux animaux tués sans

les saigner auparavant. Quant au vin, un bien grand nombre de Turcs, selon M. Boué, ne se font aucun scrupule d'en boire; mais ils préfèrent, ajoute-t-il, fort souvent de l'eau-de-vie.

Les Turcs ne peuvent souffrir qu'on les dessine, parce qu'ils s'imaginent que ces images reparaîtront avec eux au jugement dernier, et qu'elles seront sans âme, ou que leur âme sera partagée. Il n'y a guère que le sultan qui se soit mis au-dessus de ce préjugé. Les Turcs ne se servent pas de brosses, parce qu'elles sont faites de soie de cochon. Le poil de chameau ou le chiendent forme la brosse du riche. Beaucoup de musulmans croient qu'il ne leur est pas permis de prier au café, mais bien dans une auberge, parce que dans ce dernier lieu, on n'est censé que manger et coucher, tandis que le café est destiné à la conversation sur toutes sortes d'objets. Un grand qui épouse une sœur du sultan ne peut entrer dans le lit nuptial que par les pieds, et il est obligé de se prosterner devant sa femme. Une sultane fit un jour étrangler un pacha seulement pour avoir rapporté à son épouse du sang royal un mouchoir brodé qu'elle avait laissé aux lieux d'aisance.

L'amour de la patrie est très vif en Turquie. L'Albanais même, qui aime tant la vie errante, ne cesse de regretter ses montagnes, et de comparer ce qui l'entoure avec les lieux de sa naissance. Le Serbe et le Bosniaque ne se trouvent nulle part véritablement bien que dans leur pays, dont ils rappellent les sources abondantes, le miel delicieux, les gras troupeaux, les riantes vallées et les bois touffus. Les Turcs aiment les enfants et respectent la vieillesse.

Les costumes des habitants de la Turquie sont, dit

M. Boué, aussi varies que pittoresques ; la civilisation n'y a pas encore réduit, comme chez nous, les vêtements nationaux presque à un seul modèle. Le costume militaire a seul été modifié, comme nous allons le dire. Les Ottomans n'ont guère qu'un ou deux costumes à leur disposition, parce qu'il est cher, et les Slaves n'ont aussi que le strict nécessaire en habillement. Personne en Turquie ne porte de bretelles ni de cravates, si ce n'est quelques officiers du Nizam. Comme chez les Romains, nos boutons et boutonnières sont remplacés par des agrafes. Les ornements en cordonnet et les broderies sont en grande mode. La chemise de toile ou de calicot du Turc est sans col, et aussi longue qu'une de nos chemises de femme. Les Turcs, ainsi que tous les habitants de la Turquie, hommes et femmes, portent des caleçons de toile de lin ou de coton, et couchent avec cet habillement. Au lieu de souliers, le Turc a des pantoufles, et des chaussettes en place de bas. Il a des bottes lorsqu'il est à cheval, mais dès qu'il arrive quelque part, il les quitte pour reprendre ses pantoufles.

On semble croire en Europe, dit M. Boué, que le sultan a réformé tellement le costume turc, qu'à l'exception du chapeau, l'habillement européen est devenu à la mode ; il n'en est rien : les réformes ne portent que sur les vêtements des dignitaires de l'empire ; le feu sultan l'a simplifié, et a costumé aussi ses troupes à l'européenne ; mais après sa mort, les Oulémas ont posé le fess ou bonnet pour reprendre le turban. De plus, aucun musulman n'a jusqu'ici et de lui-même adopté l'habit européen. Quant aux chrétiens, il n'y a guère, même en Servie, que des Grecs ou des Zingares qui aient pris notre costume. D'après le Koran, les Turcs doi-

vent se raser la tête et les favoris; ils ne conservent qu'une mèche de cheveux au haut de l'occiput : ils croient cette mèche nécessaire pour que l'ange puisse les sortir du tombeau, le jour du jugement dernier. L'usage ancien de se laisser croître la barbe est extrêmement diminué, et n'est qu'une mode des gens âgés, des derviches et des hadgis ou des personnes ayant fait le voyage de la Mecque.

Aucune femme en Turquie ne porte de corset. Les dames turques s'épilent tous les poils du corps au moyen de mélange de chaux et d'alun. Elles se parfument avec des huiles odoriférantes, et prennent beaucoup de bains chauds ; elles se fardent et se teignent les ongles et les cheveux. Les femmes grecques font de même, et ont le goût des broderies et des bijoux. Les jeunes filles serbes ont les cheveux découverts et tressés avec des fleurs. En Valachie, les femmes des paysans vont pieds nus en été, et lorsqu'il pleut ou qu'elles lavent du linge, la pudeur ne paraît pas leur défendre de se relever la chemise fort au-dessus du genou. L'arrivée au marché, de femmes bien bâties, en cet état, éveille singulièrement l'attention et la surprise de l'Européen. Les parapluies et les parasols ne sont pas en usage en Turquie. On ne s'y sert pas de cendres pour les lessives ; on lave simplement avec du savon, et plus encore à l'eau froide qu'à l'eau chaude.

En Turquie, chez les gens riches ou aisés, les repas commencent, comme chez nous, par le potage; viennent ensuite le ragoût, le rôti, les légumes et un plat doux : on termine par le pillav, comme en Suède par la soupe, avant de passer au dessert, qui se compose de fruits. Les Turcs qui boivent de l'eau-de-vie ont l'habitude de vider leur carafon avant de dîner pour

s'ouvrir l'appétit, et ne boivent guère ensuite qu'un peu d'eau, et rarement un ou deux verres de vin. Beaucoup ne comprennent pas encore comment nous pouvons manger et boire en même temps. Dans les pays slaves, les dîners s'ouvrent comme les déjeuners en Écosse, par un verre d'eau-de-vie de prunes que chacun boit à son tour dans le même vase, après le maître de la maison. La politesse veut qu'on vide le verre d'un trait. Ensuite on mange un peu de fromage blanc et une gousse d'ail. On prend le café, en général, sans sucre, en réservant ce dernier ingrédient pour honorer quelqu'un.

Sous le rapport des habitations, en Turquie, celles des Valaques sont les moins élégantes, pour ne pas dire les plus misérables. Chaque habitation slave est entourée d'un enclos ou trèillage de branches d'arbres ou de palissades en bois. L'ameublement est très mesquin. A Constantinople, et dans d'autres grandes villes turques et serbes, la presque totalité des maisons sont bâties sans caves, en traverses et poteaux de bois, dont les intervalles sont remplis de terre ou de chaux entremêlée de briques ou de petits morceaux de pierre. Les seules maisons en pierre sont des établissements publics ou des habitations franques à Galata et Péra. La capitale est la seule ville en Turquie où la grande majorité des habitations soit à deux étages. Le premier étage avance plus dans la rue que le rez-de-chaussée, et il y a un grand nombre de fenêtres garnies de jalousies. Des vitrages sans jalousies se voient surtout dans les quartiers chrétiens, hors de Constantinople.

Dans les villes, les maisons des musulmans sont divisées en deux portions ou deux logements: l'un pour

le harem, le gynécée des Grecs, et l'autre pour la réception, le selamlik ou triclinium des anciens. A Constantinople, un corridor lie ces parties détachées. Les salons consistent en des carrés entourés de trois côtés d'un large divan et couverts de tapis; un quadrilatère près de la porte sert à déposer les pantoufles, et les domestiques s'y tiennent. En général, les fenêtres descendent assez bas pour qu'accroupi sur le canapé et appuyé sur les coussins, le long du mur, on puisse regarder à travers, et les pièces se trouvent parfaitement éclairées. On ne voit de cheminées que dans les salons des gens riches, et de petits poêles en tôle que dans les maisons des Francs.

Les auberges en Turquie s'appellent hans, et se divisent en quatre classes : celles qui sont tenues à l'européenne, les grands caravansérails, les hans ordinaires des villes, et les hans de villages. Les auberges à l'européenne, c'est-à-dire avec des chambre vitrées, des lits, des tables et des chaises, n'existent guère en Turquie que dans les grandes villes. A Péra, il y a des hôtels à table d'hôte. On ne voit de grands hans ou caravansérails qu'à Andrinople et à Constantinople. Les hans ordinaires sont nombreux : ce sont des maisons où les écuries sont en bas ou à côté d'elles, et offrent au premier étage cinq ou six chambres plus ou moins habitables. Une ou deux sont toujours garnies de nattes. En Turquie, du moins dans la Thrace, l'Albanie, la Thessalie et la Macédoine, on est réduit, lorsqu'il fait froid, à la chaleur du mangala, ou bassin de cendre chaude. Si le voyageur n'a pas son lit avec lui, on lui donne du foin, des nattes et quelquefois un tapis. Dans les montagnes, les chandelles sont remplacées par des lattes de bois résineux.

En Turquie, il ne faut pas s'attendre à rencontrer des monuments autres que des bazars, des mosquées, des bains, des fontaines et quelques tombeaux de sultans ou de visirs. Les Turcs ne sentent pas la beauté des obélisques, des colonnes, des aqueducs et des arcs de triomphe ; voilà pourquoi ils démolissent souvent d'anciens édifices grecs ou romains, au lieu d'aller chercher leurs pierres dans les carrières voisines. A Constantinople, le sol de l'hippodrome est couvert de plusieurs mètres de décombres, de manière qu'on ne peut plus voir ni le pied de l'obélisque ni l'inscription latine. Les arches de l'aqueduc de Justinien servent à préserver de la pluie les barques turques. Il n'y a que les fontaines qui soient bien entretenues. Parmi les cinq cents fontaines de Constantinople il y en a quelques unes de fort belles et à bassin ; ces fontaines sont alimentées par des réservoirs établis dans la forêt de Belgrade.

En Turquie, les cimetières sont généralement à la sortie des villes et assez près des villages, ou bien sur les grandes routes : cependant à Constantinople, et dans quelques autres cités turques, il y en a au milieu de la ville. Chacun, du reste, peut se faire enterrer où il lui plaît. Les Turcs couvrent leurs tombes d'une grande pierre carrée oblongue, et sans inscription. Les gens riches de la capitale la remplacent quelquefois par une bière en pierre. On a en Turquie beaucoup de respect pour les morts ; ce qui n'empêche pas, dans la capitale et à Scutari, de faire servir les cimetières à des promenades publiques. Les cyprès y sont nombreux et énormes ; mais c'est moins, dit M. Boué, comme signe de deuil que pour mettre les rares promeneurs à l'abri des feux du soleil.

Les villes turques occupent bien plus d'espace que les nôtres, à cause des jardins ou carrés plantés d'arbres qui s'y trouvent compris. Dans les grandes cités turques, l'Européen est frappé de l'absence du tintement des cloches, du manque des voitures et des balayeurs de rues, de l'absence de tout éclairage pour la nuit, de l'irrégularité du tracé des rues, de la quantité des ruelles, où l'on ne voit pour ainsi dire que des murailles sans fenêtres; de la couverture de certaines rues au moyen de toits ou simplement de planches ou de toile, du très petit nombre de places publiques, de l'absence du nom des rues et du numérotage des maisons, de la mauvaise qualité du pavé, s'il en existe, et de l'affluence des chiens, surtout à Constantinople. Une seule ville en Turquie a quelques rues éclairées : c'est Smyrne, dans le quartier des Francs. Comme on n'est pas accoutumé en Turquie à se promener pour prendre de l'exercice, mais qu'on a toujours un but en sortant de la maison, il n'y a pas proprement de promenades publiques plantées exprès ou entretenues; les lieux de ce genre qui peuvent exister datent de l'empire grec, et encore plus souvent ils ne sont qu'un don fortuit de la nature, comme les belles pelouses ornées de platanes aux Eaux-Douces, et dans la vallée du Sultan sur le Bosphore.

A ces détails concernant les mœurs, les usages, les costumes, les habitations, les monuments et autres, ajoutons quelques nouveaux traits sur la sociabilité et la vie des Orientaux.

N'oublions pas qu'ils diffèrent totalement d'avec nous par leurs idées, leur mise, leur genre de vie, leurs pratiques et leur culte. Ainsi, presque tous vont tête nue, sauf le turban, et souvent pieds nus; ils

mangent avec les doigts ; ils s'accroupissent au lieu de s'asseoir ; ils ne cultivent pas, ou cultivent fort peu, les arts d'agrément, tels que la musique, la peinture, le chant ; nos chapeaux, nos habits leur paraissent ridicules, comme aussi notre manière de saluer en nous découvrant la tête ; ils nous taxent de malpropreté, en ce que nous prenons place à table sans nous être lavés les mains, ce qu'ils font toujours ; nos maisons leur sont incommodes ; nos théâtres leur paraissent contraires à la décence ou au respect dû au Créateur ; nos danses leur semblent un amusement de fous, et notre politesse est à leurs yeux sans aucune dignité. Nos conversations banales sur la pluie et le beau temps leur paraissent inutiles ou frivoles ; enfin, en voyant nos sociétés, ils ne peuvent comprendre que nos dames ne soient pas toutes des filles publiques, à cause de leurs causeries avec les hommes ; et d'un autre côté, tous étant élevés à peu près de même, et ayant les mêmes mœurs, ils ne peuvent pas se figurer les divers échelons de notre état social. Chez eux, le fakir le plus misérable ne craint pas d'adresser familièrement la parole au plus riche seigneur, et celui-ci ne croit pas déroger en causant avec un domestique ou un pauvre comme avec son égal. Les dettes de nos États font penser aux Turcs que nous avons une manière d'administrer fort vicieuse ; et les lenteurs de la justice en occident effraient les musulmans, tout aussi bien que les surprennent nos interminables procès et le nombre de nos gens de lois.

La sociabilité turque, dit M. Boué, s'exerce pendant la journée dans des visites les uns chez les autres, ou bien, pour les hommes, à des rencontres dans les cafés. Aucun peuple n'aime plus que le Turc à res-

pirer l'air frais et à voir la belle nature. Les femmes, dans le jour, se font entre elles aussi beaucoup de visites; et à cet effet, pour n'être pas obligées de se montrer dans les rues, elles ont des portes dérobées où aucun homme ne peut, ne doit même passer. Lorsqu'il y a des pantoufles de femme à la porte de la chambre des femmes d'un Turc, ce dernier ne se permet pas d'y entrer. Dans certaines occasions et assemblées solennelles, où les deux sexes peuvent être réunis, les femmes sont toujours derrière des grillages ou très voilées. Aux harems, on paie des danseuses de profession, qui exécutent les danses les plus voluptueuses. Les hommes ont des joûtes, des tirs, comme le disque et le dgirit.

Le fatalisme des Turcs s'étend à tous les rapports usuels de la vie et perpétue ainsi parmi ce peuple les préjugés les plus funestes, outre qu'il a aussi son côté ridicule. Si on demande à un Turc ce qu'il pense d'un nuage qui annonce la pluie, il répondra : Je ne sais, ou Dieu le sait. Il attend que l'averse tombe sur lui, pour reconnaître qu'il fait mauvais temps. Le musulman qui converse interrompt l'entretien pour fumer ou manger tranquillement, lorsqu'il ne lui vient à l'esprit rien qui lui semble digne d'être articulé; la causerie est donc tout-à-fait sans gène et compte de fréquents intervalles de silence; elle est d'ailleurs toujours calme, dépourvue de gesticulations, de bruit et de vivacité.

Nous avons déjà vu que chez les Turcs, les femmes sont très subordonnées aux hommes : les Serbes et les Arméniens, les Albanais, les Bulgares et les Grecs n'ont guère plus d'égards pour le sexe; mais nulle part il n'est plus asservi que chez les Valaques et les

Monténégrins. Chez ces peuples, les femmes sont obligées d'élever les enfants, de filer, de tisser la toile, de cuire, de traire, et même de partager les plus rudes travaux. Au retour de leurs maris, elles leur baisent la main, leur ôtent leurs souliers et leurs bas, leur lavent les pieds, les servent à table, et ne mangent qu'après eux, avec les enfants et les servantes, s'il y en a.

En Orient, regarder fixement une femme et lui parler sans nécessité est un affront, lors même qu'on ne peut apercevoir que ses yeux noirs et quelquefois le nez. Celles qui montrent la bouche et le menton ne sont déjà plus de mœurs pures. La mendiante porte le voile comme la plus grande dame. Les blanchisseuses ôtent le leur pendant leur travail, mais elles le reprennent à la vue d'un homme. Il n'y a que dans la campagne où l'on surprend quelquefois des femmes turques sans voile, et à Constantinople où l'on voit des esclaves noires à visage découvert; mais celles-ci même vous prient de vous éloigner au plus vite. Les femmes turques, tout en ayant peur de se montrer, aiment, pourtant, à regarder, si on ne les aperçoit pas; elles vous observent par une porte entr'ouverte, par un trou, une fenêtre, etc. Si une femme turque a une liaison avec un chrétien, on la coud dans un sac et on la noie. Il n'y a pas d'écoles pour les filles : aussi n'ont-elles d'autre instruction que celle de leurs parents; au surplus, les maris ne les prennent que pour en avoir des enfants et non pour causer avec elles. Le viol en Turquie est puni de la potence, s'il a été commis sur une fille musulmane; mais on ne le punit que d'une amende, s'il s'agit d'une fille chrétienne.

Nous n'étendrons pas davantage ces remarques sur

les habitants de la Turquie d'Europe ; elles suffiront, nous le pensons, pour donner, sous ce rapport, une idée de l'ouvrage de M. Boué. Nous terminerons notre analyse par quelques mots sur l'agriculture, l'industrie, le commerce, l'administration, la justice et les cultes.

AGRICULTURE, INDUSTRIE, ETC.

L'agriculture turque est encore en grande partie à l'état où elle était au moyen-âge. On ne cultive que juste le terrain nécessaire pour les besoins du pays, et l'on suit à cet égard une routine invariable. On laboure généralement la terre très peu profondément et avec de très mauvaises charrues. Le maïs se plante comme dans la France méridionale, c'est-à-dire sur des alignements élevés et séparés par des sillons ou fossés, afin que l'eau puisse s'y rassembler et y couler. Le blé se coupe moins près de la terre que chez nous, parce qu'en général on jette la paille. Les vignobles sont sans échalas ou supports ; le cep est rampant, et dans les contrées méridionales aussi petit que dans les Pyrénées-Orientales. Il y a le long des routes, surtout dans la Turquie du sud, beaucoup de vignes sauvages à gros raisins, qui s'élèvent sur les arbres, et en retombent en pampres richement chargés. Les oliviers ne sont jamais taillés ni émondés. Les pommes de terre ne se mangent guère que dans la Bosnie, la Servie et l'Herzégovine. Celles que l'on trouve à Constantinople et à Smyrne viennent de Malte et d'Angleterre. Les légumes semblent inconnus à la presque totalité des Turcs.

Les arts et métiers exercés en Turquie sont très arriérés; on y manque d'ingénieurs, d'architectes, de mécaniciens; ceux qu'on y rencontre viennent des pays étrangers ou sont fort médiocres. Les routes sont mauvaises, mal tracées ; il y en a peu de praticables pour les voitures, et peu de pavées. Toutes les bâtisses sont extrêmement légères et il y entre beaucoup de bois, ce qui rend les incendies si dangereux en Turquie. Les paratonnerres sont inconnus. La plupart des ponts sont en bois et de construction grossière ; s'il en existe en pierre, ils appartiennent à la domination romaine. La peinture, comme la sculpture, est tout-à-fait entre les mains des Grecs et des Arméniens. L'horlogerie est peu connue en Turquie ; à Péra même on ne peut citer qu'un ou deux horlogers parfaits. Les horlogers musulmans sont très médiocres. La bijouterie est exploitée principalement par les Grecs, et il arrive beaucoup d'articles de l'étranger. Les Turcs possèdent de nombreux chaudronniers; ceux de Schoumla et de Bosna-Seraï égalent en réputation leurs confrères de Saint-Flour. Les serruriers turcs sont peu instruits dans leur art; mais les couteliers et les armuriers se montrent fort habiles. Les boulangers sont en même temps restaurateurs ou rôtisseurs, et les barbiers en même temps chirurgiens. La Turquie possède encore la fabrication des soieries que les chevaliers normands ont transplantée de ce pays en Europe; mais cette industrie souffre de la concurrence étrangère. Les châles ne se fabriquent pas dans la Turquie d'Europe, mais en Asie, et surtout à Damas. Il y a des fabriques assez considérables de tapis, qui se font à la main sur une trame tendue verticalement. Ces ouvrages rappellent celui des Gobelins ; mais on

ne travaille pas à l'envers, et l'ouvrier voit toujours ce qu'il fait. Il y a en Turquie quelques fabriques d'étoffes imprimées en coton, en mousseline, en organdine et étoffe de soie. Les tanneries sont communes, et on livre au commerce beaucoup de peaux de chèvre. La broderie est partout l'occupation des femmes. L'art du potier est encore dans l'enfance. L'imprimerie n'existe encore qu'à Buckharest, à Belgrade, à Constantinople et à Getigne dans le Monténégro. Sauf à Buckharest, on ne voit dans tout l'empire aucun libraire proprement dit.

En Turquie, le commerce est surtout exercé par des Grecs, des Arméniens et des Juifs. Les ventes et les achats se concluent en se tapant mutuellement dans les mains devant témoins ; des contrats réguliers et écrits ne se font que rarement. Le taux de l'intérêt est bien plus élevé que chez nous ; il atteint 12, 15, 18 et même 25 p. 0/0. Le terme moyen des prêts est de 20 p. 0/0

M. Boué fait connaître les divisions politiques et administratives de la Turquie ; mais on les retrouve dans les traités de géographie ainsi que les formes du gouvernement. Il expose aussi l'état militaire de l'empire, dans un chapitre qui n'est pas un des moins curieux de son travail ; viennent ensuite les chapitres de la justice de la police et du clergé et des cultes, et enfin le tableau de l'instruction publique, à peu près réduite à l'enseignement élémentaire. La partie historique remplit le quatrième et dernier volume, qui offre é alement, comme les autres, sa portion réelle d'intérè .

Notice *sur le Georama de* M. Ch. A. Guérin, *situé dans un des carrés des Champs-Élysées ;*

par M. S. Berthelot, secrétaire général de la Commission centrale.

—

Le Géorama de M. Ch. A. Guérin est disposé dans une vaste enceinte sphérique, et il a environ 32 mètres de circonférence. Des cercles de fer, qui tiennent lieu de méridiens et de parallèles, forment la courbure de cet immense globe, dans lequel on pénètre par une longue ouverture ménagée vers le pôle austral. Ainsi, cette entrée touche aux dernières limites des mers navigables, et la partie sphérique retranchée, pour donner accès dans l'intérieur du globe, ne supprime aucune indication géographique, les explorateurs des mers antarctiques n'ayant pu s'avancer jusqu'à ce jour au-delà du 78e degré.

Un escalier en spirale circule autour de l'axe du globe, et conduit à une galerie située dans le plan de l'équateur. C'est de là que le spectateur peut promener ses regards sur toute la surface concave du sphéroïde, dont le tracé géographique, bien que restreint, d'après les dimensions du globe, aux proportions de 1 mètre pour 770,000, a permis néanmoins d'exprimer sur cette échelle, avec assez de vérité, tous les grands accidents du sol, et un bon nombre de détails topographiques. Le relief des montagnes est en général bien senti, et le dessinateur a mis tous ses soins à en faire ressortir les effets.

Cette grande peinture du globe que nous habitons a été embellie en outre par le prestige de la couleur. Sa

teinte est chaude et brillante dans la zone tropicale ; elle se perd en des tons plus obscurs et plus froids à mesure qu'on se rapproche des régions polaires. Ainsi, par cette dégradation de lumière on peut se faire une idée des lois climatériques qui président à la distribution de la chaleur terrestre. Sous le rapport de l'exactitude du tracé, de la précision des détails et de la perfection du dessin, le nouveau Géorama est une œuvre d'autant plus remarquable qu'elle a été exécutée en moins de cinq mois, grâce à l'activité et à l'intelligence de M. Vivien, un de nos collègues, et de M. Jodot, répétiteur à l'École polytechnique. La coopération de ces deux géographes a été une bonne fortune pour le Géorama, et leur zèle a puissamment secondé M. Guérin dans une entreprise pour laquelle il n'a épargné aucun sacrifice. Nous avons remarqué avec plaisir, M. Jomard et moi, que les découvertes les plus récentes avaient été indiquées par M. Vivien. Telles sont, par exemple, la partie du Bar-el-Abiad explorée dans la dernière expédition aux sources du Nil, le lac Torrens, dans l'Australie méridionale, la belle reconnaissance des côtes septentrionales de l'Amérique par MM. Dease et Simpson, et les terres antarctiques que nous ont révélées les courageuses explorations de notre infortuné d'Urville et du capitaine James Ross.

Quant à l'effet général, l'œil se familiarise aisément avec cette représentation des terres et des mers figurées en sens inverse; l'imagination la comprend sans efforts; car le dessin n'est pas représenté tel qu'il se verrait par transparence de l'intérieur à l'extérieur, ainsi que plusieurs personnes ont pu le croire, mais tel qu'on le voit extérieurement sur les globes ordinaires, de manière à ne rien changer dans les idées reçues, et que

nous puisons sur les cartes. Aussi tous les problèmes géographiques peuvent être parfaitement étudiés et résolus, malgré la fausse apparence sous laquelle ils sont représentés. Prise en détail, même sur les portions du globe de plusieurs degrés, la concavité des surfaces est fort peu sensible, et ne nuit en rien à l'expression des reliefs ; prise dans son ensemble, cette concavité a l'avantage de laisser voir tout le développement du sphéroïde, en permettant au spectateur d'embrasser d'un coup d'œil les parties les plus opposées, et d'en saisir tous les rapports. Considéré sous ce point de vue, le Géorama, fruit d'une pensée ingénieuse de M. Delanglard (1), rendra de grands services aux études élémentaires. C'est dans ce but qu'il a déjà été apprécié par un géographe plein de zèle, qui annonce l'intention de mettre ce nouvel établissement à profit en y ouvrant des cours. Utiliser le Géorama dans l'intérêt de l'instruction publique, c'est lui donner tout-à-coup une haute valeur, et le placer en quelque sorte sous le patronage des amis de la science. « Ce globe, où sont » inscrits tant de noms, et qui peut dire tant de choses » (observe M. Mac Carthy dans son programme), ne se» rait qu'une machine inutile si l'on ne savait l'inter» préter, et l'idée qui lui a donné naissance a besoin » du secours de la parole pour apparaître dans toute sa » grandeur. » En effet, l'enseignement ne peut que gagner, devant cette représentation fidèle des différentes contrées de la terre, étudiées dans leurs corrélations géographiques et dans les grandes voies de communication qui les lient entre elles, aussi bien que dans leur

(1) La première idée du Géoroma est due à M. Delanglard, qui la réalisa vers l'année 1824 Le Géorama qu'il fit construire au boulevard des Capucines avait plus de 10 mètres de rayon.

isolement au milieu des mers. Les jeunes intelligences, souvent rebelles aux longues définitions, arriveront très promptement à une conception nette et précise de la géographie ; car la distribution des terres et des eaux, la forme des continents, la position, la grandeur et les distances relatives des pays, leurs limites respectives, le gisement de ces îles lointaines presque perdues au sein des mers, l'immensité des océans, tout ce que les cartes les plus étendues ne peuvent donner, tout cela, dis-je, est tellement frappant, qu'il suffit de quelques leçons pour acquérir les notions que les livres et les atlas ne procurent qu'à force d'études. Certes, de pareils éléments d'instruction, mis à la portée de tous, doivent populariser la science.

En résumé, le Géorama de M. Guérin me semble digne de l'intérêt de la Société de géographie. Cette entreprise mérite d'être soutenue et protégée, pour les services qu'elle peut rendre à l'enseignement. Au point de vue scientifique, ce nouveau Géorama est sans contredit très supérieur à celui que plusieurs d'entre nous se souviennent d'avoir vu à Paris, il y a quelques années; pourtant ce n'est encore qu'un essai, un établissement provisoire que M. Guérin se propose de reproduire sur une plus grande échelle avec des perfectionnements, dans l'emplacement qui lui a été concédé. Espérons que la sollicitude du gouvernement lui viendra en aide. Un Géorama de 100 pieds de diamètre serait un monument digne de la capitale du monde savant, une œuvre glorieuse pour le ministre qui en aurait ordonné la construction, importante et utile pour la propagation des connaissances géographiques.

—

Notice *sur les travaux de feu* M. Denaix, *membre de la Commission centrale, par* M. Roux de Rochelle.

Lue dans la séance du 2 août 1844.

—

M. Denaix, que la Société de géographie vient de perdre, et qui a de si justes droits à nos regrets, était un de ces élèves de l'École polytechnique que l'on retrouve si fréquemment dans les honorables carrières où il faut du savoir, des lumières et l'amour du travail. Il était devenu, par son mérite et ses services, colonel au corps royal d'état-major et chef d'administration au Dépôt général de la guerre : il était au nombre des fondateurs de la Société de géographie, formée à Paris en 1821, et il fut nommé membre de sa Commission centrale le 23 mars 1827.

M. Denaix venait alors de faire paraître les deux premières livraisons de ses *Essais de géographie*, et son but était d'améliorer l'enseignement de cette science et de lui faire faire de nouveaux progrès.

D'abord il examine quelle est la distribution de la terre et des mers dans les différentes contrées du globe. Le plan de la surface des eaux est uniforme ; mais celui des régions de la terre a une extrême variété : l'étude de leur relief est infinie, et l'on a besoin de la ramener à un système général qui puisse faire saisir l'ensemble et les détails de l'orographie des différentes parties du monde.

Pour offrir quelques uns des points les plus saillants du système de l'auteur, voyons les différentes données de son travail sur l'Europe et sur les grandes divisions

naturelles qui en caractérisent le sol et y déterminent le partage et la direction des eaux. Une longue chaîne de hauteurs, surmontées quelquefois de pics plus élevés, s'étend avec un grand nombre de sinuosités, depuis le détroit de Waigatz jusqu'à celui de Gibraltar; elle partage en deux versants principaux les différentes régions qu'elle traverse. Mais cette division ne se fait pas d'une manière semblable, et tous les fleuves ne prennent pas leur source dans cette longue série de hauteurs qui dominent l'Europe en la traversant du nord-est au sud-ouest. D'autres élévations de terrains se rattachent à cette ligne principale, et les montagnes qui en font partie ont des contre-forts et des embranchements. Plusieurs systèmes de hauteurs sont même entièrement distincts de celui qui se prolonge de l'une à l'autre extrémité de l'Europe. La chaîne des montagnes de Scandinavie en offre l'exemple. D'autres montagnes traversent la Turquie européenne, d'autres s'étendent dans la longueur de l'Italie, et chacune de ces sommités particulières a des versants et des cours d'eau qui varient selon les inégalités et l'inclinaison du terrain.

On est ainsi naturellement conduit à reconnaître, non seulement une direction générale de hauteurs dans l'orographie de l'Europe, mais plusieurs systèmes de montagnes qui s'en écartent. Quelle que soit, au reste, cette exception à la pensée dominante que M. Denaix a développée, le plan d'étude qu'il propose s'applique également aux différentes parties du relief de la terre ; il tend à les faire dépendre les unes des autres dans un ordre systématique, à partager les versants et les bassins en différentes classes, et à signaler par des caractères qui leur soient propres, les di-

visions naturelles de la terre et les diverses configurations de sa surface.

L'auteur a voulu rendre plus sensibles les distinctions qu'il a établies dans sa classification des montagnes, dans celle des fleuves qui y prennent leur source, dans celle des différents bassins occupés par les rivières principales ou par leurs affluents ; et il a créé de nouveaux mots, qui peut-être s'écartent trop de la langue habituelle pour être facilement admis, et qui pourraient compliquer un genre d'étude dont il faut simplifier les principes. On comprend les désignations de *dorsales* et de *costales*, qui sont empruntées de la construction du corps humain, et que l'auteur applique aux principales chaînes de montagnes et à leurs contre-forts ; mais on cesse de concevoir des rivières *appendiculaires*, ou *subintrantes*, ou *axillaires*, ou *faîtières :* d'autres mots plus usités seraient mieux entendus. La géographie a déjà son langage ; et s'il peut suffire, on doit craindre des innovations qui tendraient à l'obscurcir. On ne peut trop rendre claires et naturelles les études que l'on voudrait populariser : la géographie est de ce nombre ; et comme elle s'adresse d'abord à de jeunes esprits, il faut toujours la tenir à leur portée. Plus le système géographique de M. Denaix devient utile à suivre, lorsqu'on veut avancer les progrès de la science, plus il faut le dégager de quelques formes qui paraissent étranges, et qui nuiraient peut-être aux études élémentaires, par où l'on doit toujours commencer.

Déjà nous avons eu à rendre compte des premières publications de M. Denaix ; et, à mesure qu'il développait les différentes parties de son système, nous les avons suivies avec un vif intérêt.

Les recherches de l'auteur sur l'orographie de l'Europe, sur la différence des niveaux, des degrés et des expositions, le conduisaient naturellement à d'autres observations sur les climats et les températures. Il s'attache ensuite à peindre la diversité des produits qui leur sont propres, soit dans le règne végétal, soit dans le règne animal ; il parcourt les richesses minéralogiques qu'offrent les différentes contrées de l'Europe, et il montre l'enchaînement de ce genre de recherches avec celles de la géologie, science étroitement liée à la géographie, puisqu'elle aide à expliquer les soulèvements ou les dépressions du sol, ses ondulations, son relief et les causes qui l'ont produit, et qui peuvent le changer encore.

Après avoir étudié la terre, le géographe nous la montre couverte de ses habitants : il la partage en différents empires, assigne les limites que la nature leur avait données, et indique les modifications que leur fit éprouver la conquête.

La même science s'unit bientôt aux recherches de la statistique, à la connaissance de la population et aux ressources dont elle dispose. La géographie devient civile et politique : elle suit les changements qu'ont éprouvés les empires, et signale les différentes époques de leur existence.

Nous croyons devoir indiquer d'une manière plus précise les travaux de M. Denaix sur l'Europe, en rappelant les titres des cartes dont se compose cette partie de son atlas. Elle comprend une carte sur les divisions naturelles, une sur les divisions politiques, une sur les climats, une sur la distribution des peuples par familles ou par langues, trois sur les lieux célèbres par des siéges, des batailles ou des traités, une sur la

théorie de l'analyse géographique naturelle, deux sur la géographie ancienne et la géographie moderne comparées, une sur les migrations des peuples, huit sur la division politique de l'Europe en différents temps, depuis 590 jusqu'en 1815 ; une sur un tableau synoptique et comparatif de l'importance relative des États, à chacune des époques indiquées dans la carte précédente, et enfin un tableau additionnel pour les lieux célèbres et pour les principaux personnages de l'histoire.

En rassemblant des travaux si nombreux et si divers sur la description de l'Europe entière, l'auteur nous la fait connaître sous tous les rapports, et il a soin de s'attacher à un objet spécial dans chacun des plans ou des tableaux de son atlas. Cette sorte de classification peut sans doute faciliter les recherches ; mais elle a des bornes, et l'on aurait pu moins multiplier les divisions. Il y a dans le cours des événements historiques un grand nombre de détails que le temps fait disparaître : il ne conserve et il ne transmet à la postérité que les changements qui eurent le plus d'influence sur le sort des nations, tels que ceux qui résultèrent des conquêtes des Romains, de celles des Arabes, de celles de Charlemagne, des règnes de Charles-Quint, de Napoléon. On vit, à ces différentes époques, changer le partage d'une portion de la terre, et ces grandes révolutions de puissance doivent être spécialement rappelées ; mais il est peut-être superflu de constater par des cartes particulières de simples changements de limites entre les empires, lorsque ces mutations se bornent à quelques morcellements de territoire.

M. Denaix, après avoir analysé la géographie de

l'Europe, pense que chacune des grandes régions dont elle se compose doit être étudiée avec le même soin. Ce travail serait immense, et l'auteur n'avait pas l'intention d'en embrasser toutes les parties; mais il l'avait entrepris pour la France, et il a indiqué comment les autres États pourraient être décrits.

Ce recueil de cartes et de documents chronologiques s'applique aux différentes époques de notre histoire, et rend sensibles à nos yeux tous les changements que la France a éprouvés successivement dans son étendue, ses divisions de territoire et ses formes administratives, depuis la fondation de la monarchie.

La carte physique de la France en indique les divisions naturelles par chaînes de montagnes et par bassins de fleuves. Les autres cartes sont celle de la Gaule, celles des établissements formés par les Francs, des partages de souverainetés entre les fils de nos premiers rois, des conquêtes jusqu'au temps de Charlemagne, des démembrements de son empire, des partages, des acquisitions, des réunions qui ont eu lieu sous le gouvernement féodal, et des autres situations où s'est trouvée la France, jusqu'aux époques de 1812, où elle jouissait de tous ses agrandissements, et de 1815, où elle a été renfermée dans ses limites actuelles. Cet intéressant travail est accompagné d'un grand nombre de notices, gravées en marge de chaque carte, ou formant des tableaux particuliers. Ces éclaircissements donnent un mérite de plus à l'ouvrage de M. Denaix, et en consultant son atlas de la France, on en étudie aussi l'histoire.

Il ne restait plus à l'auteur, pour compléter le plan qu'il s'était proposé, qu'à publier une carte administrative et militaire de ce royaume, et une carte des

lieux célèbres par quelques événements militaires, lorsque la mort est venue interrompre ses travaux.

En considérant la géographie sous tous ses rapports, M. Denaix en avait encore relevé l'importance : il s'en était habituellement occupé ; et c'est par une telle constance et par des études spéciales que l'on peut effectivement agrandir le champ de la science. Une étude devient stérile si elle n'est que superficielle : c'est au travail à l'approfondir et à la féconder. Aussi nous devons honorer la mémoire des hommes qui nous ont aidés dans cette carrière, en dirigeant nos recherches, en les étendant sur d'utiles objets, en multipliant les applications d'une science, qui se lie à d'autres connaissances, s'éclaire par leur secours, et leur prête elle-même ses lumières.

Coup d'œil sur quelques villes de la Russie, par M. P. T.

SAINT-PÉTERSBOURG.

La nouvelle capitale de la Russie éclate et brille aux yeux de l'étranger par la régularité, la propreté et la longueur des rues, par l'immensité des places et la beauté des maisons, et par de superbes trottoirs en granit.

C'est surtout en hiver que Saint-Pétersbourg est intéressant pour le voyageur. Mille traîneaux ou voitures montées sur patins glissent rapidement. Chacun est chargé de fourrures plus ou moins riches; le paysan, le marchand russe, l'ouvrier, reprennent leurs pelisses et leurs hauts bonnets fourrés : tout change d'aspect.

La Néva et tous les canaux, quelques semaines auparavant encore chargés de barques et de riches navires, ne portent plus que les traîneaux qui s'y croisent dans tous les sens. Le froid qui saisit les hommes et les chevaux semble donner des ailes à tous, et c'est un spectacle vraiment fantastique que celui de Pétersbourg, surtout par une belle nuit d'hiver, quand le ciel si limpide du Nord a allumé toutes ses étoiles, et que les rues et les riches magasins de la *Perspective* de Newski sont éclairés. On voit alors circuler comme des ombres dans les rayons de lumière qui arrivent de tous côtés, le piéton hâtif, le modeste traîneau de louage et les somptueux équipages des seigneurs avec leurs lanternes, dont les feux courent et se croisent sans cesse. Le bruit, amorti par la neige, n'est plus qu'un frottement sourd à peine sensible, et qu'interrompent de temps en temps les cris et les jurements des cochers.

L'été étant très court, tous les seigneurs vont le passer, les uns dans leurs terres, et les autres dans les riches maisons de campagne qu'ils possèdent aux environs de Saint-Pétersbourg. C'est aux îles et dans les résidences impériales que se rendent les plus grands seigneurs. Ces îles n'étaient, il y a cent ans, que des marais ou des dunes formés par la Néva à son entrée dans le golfe de Finlande; mais le temps en a fait un lieu de délices pour la voluptueuse mollesse des grands. Entrecoupées de canaux que sillonnent sans cesse des barques aux couleurs variées, unies entre elles par des ponts élégants, parsemées de cottages brillants de fraîcheur et de coquetterie, ces îles, pendant le mois de juin, où la nature, en s'éveillant tout-à-coup, semble vouloir se dédommager de son long

sommeil, sont bien le séjour le plus délicieux qui se puisse rêver sur terre. En outre, chaque maison est entourée des plantes exotiques les plus rares, conservées à grands frais pendant neuf mois dans des serres, les plus riches du monde après celles de Moscou.

La pensée qui domine l'esprit lorsqu'on se promène dans les rues si larges et si propres de Pétersbourg, au milieu de ces palais de *la ville monumentale*, comme l'appellent les poëtes russes, c'est la pensée de Pierre-le-Grand, de ce rude et puissant génie qui fit surgir tant de merveilles du milieu des marais impraticables de l'Ingrie : aussi parlerai-je avant tout du monument que lui fit ériger la grande Catherine.

Il fallait à Pierre Ier un monument simple, mais imposant comme lui, durable comme ses œuvres, impérissable comme sa renommée : aussi Falconnet, artiste appelé de France à cet effet par Catherine II, alla-t-il arracher aux montagnes de la Finlande un immense rocher, qu'il jeta presque brut au milieu de la place d'Isaac, pour servir de piédestal à la statue équestre du héros. Sur le roc Catherine fit graver cette inscription ambitieuse, mais qu'ont justifiée les grands événements politiques accomplis sous son règne :

« A PIERRE PREMIER, CATHERINE SECONDE. »

Sur la même place, à l'autre bout, entre le palais d'hiver et l'hôtel de l'état-major, s'élève la colonne Alexandrine, ainsi nommée parce qu'elle a été érigée par l'empereur Nicolas à son frère Alexandre. Cette colonne, d'un beau granit rouge, pris aussi dans les carrières de la Finlande, est monolithe; elle est surmontée d'un ange qui tient une croix et auquel l'artiste a voulu faire courber la tête. L'élévation totale

du monument depuis la base jusqu'à la partie supérieure de la croix est de 51 mètres.

L'église de Saint-Isaac, située à l'angle qui fait face à la statue de Pierre-le-Grand, a été commencée en 1819 par Alexandre, et doit être consacrée en 1846. Ce sera un des plus beaux monuments de ce genre qui aient été érigés depuis bien des siècles dans la chrétienté. M. Montferrand, artiste français d'un grand mérite, en traça le plan et fut chargé de l'exécution. Déjà la coupole dorée, soutenue par vingt-quatre colonnes de granit, qu'on s'étonne de voir transportées à une telle hauteur, domine tous les autres monuments de la capitale. Le péristyle principal est aussi soutenu par d'immenses colonnes en granit d'une seule pièce, surmontées de chapiteaux en bronze. L'habile statuaire français Lemaire, à qui la Madeleine doit les sculptures qui décorent son fronton, vient de terminer celui du nord de la cathédrale de Saint-Isaac, et cette œuvre est un nouveau titre de gloire pour ce célèbre artiste.

La cathédrale de Notre-Dame-de-Kasan a été construite sur le modèle de l'église de Saint-Pierre, mais ses proportions sont beaucoup moins vastes; la grande colonnade qui en précède l'entrée est en briques plâtrées; la voûte de l'intérieur est ornée de drapeaux recueillis sur la neige ou enlevés aux mains glacées de nos soldats, lors de la désastreuse retraite de 1812.

C'est du portail de cette cathédrale que l'empereur Nicolas calma l'orage populaire soulevé en 1831, par les ravages du choléra. « A genoux! s'écria-t-il à la populace qui vociférait des cris de mort contre les médecins et les employés du gouvernement, à genoux!

priez Dieu de chasser le fléau : lui seul en a le pouvoir ! »

Au même instant les portes de la cathédrale s'ouvraient, tout le haut clergé, couvert de ses riches habits sacerdotaux, s'avançait en chantant des hymnes sacrées pour apaiser la colère du Très-Haut; et le peuple, à ce spectacle de son Empereur qui courbait sa tête devant le Dieu du ciel, s'humilia ; tous, comme frappés par le doigt de Dieu, se mirent à genoux, implorant leur pardon...

Parmi les bâtiments curieux de Pétersbourg, il faut mettre en première ligne le palais d'hiver, ainsi nommé parce qu'il sert de résidence à la cour pendant cette saison. Consumé en 1837 par un incendie, il fut rétabli en un an, comme l'avait voulu le Tsar; mais, 18 mois après, la salle du trône s'affaissa et s'abîma dans les caves.

Une fois par an, le 31 décembre, les salles de cet immense et riche palais s'ouvrent au peuple ; tous les habitants munis de billets, dont il se distribue plus de trente mille, peuvent circuler à leur aise dans la somptueuse demeure de leur souverain : le Tsar reçoit son peuple ; les gentilshommes de la chambre, en grande tenue, sont chargés d'en faire les honneurs, et jamais cette fête n'a été troublée par le moindre accident, malgré la foule compacte qui se presse dans toutes les parties de ce vaste édifice. C'est qu'en Russie encore, de la part du peuple, tout ce qui tient au souverain est sacré ; ce n'est plus du respect, c'est une religion ; ce n'est pas seulement le Tsar, c'est leur *Dieu Terrestre*, comme ils l'appellent.

L'Empereur le sait bien : aussi jamais il ne manque l'occasion de se mêler au peuple. Le voyageur est tout

surpris de voir le souverain se promener seul, à pied, dans les rues de sa capitale, en simple costume de général. Le Tsar sait bien en effet qu'il n'a rien à craindre dans la rue, car là est le peuple, qui l'adore, quel qu'il soit.

Un peu au-dessus du palais d'hiver est l'Ermitage, autre palais où se trouve la collection de tableaux la plus riche de Russie. Plus haut encore se trouve le jardin d'été, dont la grille en fer est d'une grande magnificence.

En face du palais d'hiver, de l'autre côté de la Néva, sur une île formée par la grande et la petite Néva, s'élève la sombre forteresse où l'on enferme des prisonniers d'État et où repose la cendre des souverains.

Parlerai-je du vieux palais Michel, où périt le malheureux Paul ; du palais d'Anitchkoff, propriété du grand-duc Michel, frère de l'Empereur ; du jardin de Tauride, de l'arsenal, des théâtres, des superbes casernes élevées par l'empereur Nicolas, de l'académie, de la bourse, des bazars, etc. ? Mais je n'ai pas la prétention de faire un livre, et je ne veux offrir que des observations plus ou moins incomplètes.

Et maintenant que je viens d'esquisser rapidement la physionomie extérieure de la capitale russe, il n'est pas, je crois, sans intérêt de jeter un coup d'œil sur sa physionomie morale.

Séjour de la cour la plus fastueuse de l'Europe, cœur de l'empire le plus vaste de la terre, où viennent se concentrer les forces de la moitié d'un hémisphère, habité par tous les grands fonctionnaires de Russie, possédant dans son enceinte des corporations savantes de toute espèce, des écoles militaires pour toutes les armes, et une garnison de 80,000 hommes, dont les

chefs sont la fleur de la société russe, Saint-Pétersbourg est sans contredit une des villes les plus somptueuses de l'Europe. Qu'on joigne à tous ces éléments de grandeur et de prospérité l'activité d'un port très commerçant, un concours immense d'étrangers qu'attire et retient l'amour du gain, les relations si actives du corps diplomatique avec toutes les contrées du globe, et l'on comprendra comment la ville de Pierre-le-Grand, sortie des marais glacés de l'Ingrie en 1710, qui en 1750 n'avait encore que 60,000 habitants, en compte maintenant 450,000.

A chaque instant des courriers se croisent dans les rues de la ville : celui-ci arrive de Tobolsk, cet autre du Caucase, celui-ci d'Astrakan, celui-là de Constantinople; d'autres portent les ordres du maître aux points les plus reculés de l'empire, pour leur donner le mouvement et la vie.

De brillants magasins, qui soutiendraient la comparaison avec ceux de Paris, étalent leurs richesses dans la *perspective* ou rue de Newski, la plus longue et peut-être la plus belle de l'Europe : aussi le luxe est-il effréné.

A Saint-Pétersbourg, transportons-nous dans une de ces réunions choisies où l'on peut juger superficiellement, il est vrai, des hautes classes de la population d'un pays. Allons au théâtre Michel, un des trois jours de la semaine réservés aux représentations de la troupe française. L'étude de notre langue étant un des apanages de la classe instruite, nous sommes sûrs de n'y trouver que l'élite de la société russe et quelques étrangers établis à Saint-Pétersbourg. Aussi, dès l'entrée, le théâtre respire-t-il un air de bonne compagnie qu'on ne peut retrouver dans aucun théâtre de Paris,

où le public est toujours plus ou moins mêlé. Les précautions les plus minutieuses ont été prises pour que le spectateur n'y éprouve aucun de ces petits désagréments qui ne sont que trop fréquents dans nos théâtres. Ainsi la salle est parfaitement close et chauffée, dès l'entrée, à une température de 13 à 14 degrés; toutes les places sont numérotées; chacun, au parterre, a son fauteuil ou sa chaise particulière. Le billet d'entrée portant le numéro de la place que vous devez occuper, vous êtes bien sûr que cette place est à vous et que nul ne viendra vous l'enlever; puis, ne pouvant distribuer qu'un nombre de billets égal au nombre des places, l'administration ne s'avisera pas de parquer 1,000 individus dans un espace qui n'en peut contenir que 500.

Dès vos premiers pas dans la salle, vous comprenez que ce théâtre n'a été construit que pour le riche, vos yeux éblouis ne rencontrent que de brillants uniformes surchargés de croix et tout chamarrés d'or ou d'argent; et les toilettes les plus élégantes sont calquées sur les dernières modes de Paris.

Autour de vous on ne parle que la langue de Racine et de Molière, et vous ne savez plus si vous êtes en France ou en Russie. La toile se lève, et des artistes choisis parmi les meilleurs de Paris, attirés à Saint-Pétersbourg par la munificence impériale, transmettent aux Russes les œuvres de notre scène dramatique. A ces applaudissements spontanés, à ce fou rire qui gagne toute la salle, vous voyez que le spectateur n'est étranger ni aux beautés les plus mâles ni aux subtilités les plus délicates de notre langue : aussi l'illusion est-elle complète, et si ce ne sont pas là les indices d'une civilisation en progrès, je ne sais où les trouver.

Mais pourquoi tout ce parterre de généraux et d'officiers vient-il de se lever en inclinant respectueusement la tête vers la première loge d'avant-scène, à gauche du spectateur? C'est qu'un personnage en uniforme de général vient de s'y montrer. Une seule décoration brille sur sa poitrine, mais c'est celle de Saint-George, la plus estimée de toutes. D'une stature colossale, il semble avoir été taillé sur le modèle d'une belle statue antique. Quelques cheveux blonds couvrent encore les côtés de la tête, mais déjà le sommet en est dégarni, ainsi que le front vaste et plein d'intelligence où se dessine une large bande que le soleil des camps a fortement coloriée. Toute cette figure, haute et fière, porte l'empreinte de la fermeté; les yeux, d'un bleu vif, doivent recevoir tout leur éclat d'une âme forte et énergique. Cet homme, c'est l'Empereur de toutes les Russies, souverain de 60 millions d'hommes, dispensateur de la vie et de la mort dans le plus vaste empire de la terre. Dans les moments d'orage, on dit que cette figure s'assombrit, et que les plus braves n'en peuvent soutenir le regard.

Pendant l'hiver, tous les jours sont marqués par de brillantes soirées où s'étalent toutes les richesses d'un luxe souvent extravagant. Il n'est pas rare de voir figurer à un dessert au mois de janvier d'énormes plateaux de cerises dont chacune coûte 1 franc. Le noble Russe se ruine avec sang-froid, pour ne le céder en magnificence à aucun de ses pairs.

Tout le monde s'accorde à vanter l'hospitalité des Russes, mais à Pétersbourg il perce dans cette hospitalité un désir de briller qui en détruit tout le charme. C'est à Moscou, dans quelques familles de la haute aristocratie, qu'il faut aller pour retrouver cette hospi-

talite cordiale, franchise, pleine de grâce et de simplicité, qui nous rappelle les habitudes généreuses des anciens Boïards.

Si Lyon craint le Rhône, Pétersbourg ne redoute pas moins la Néva, cause cependant de tant de richesses. En automne, lorsque le vent d'ouest souffle avec violence, il refoule les vagues du golfe sur la Néva, dont les eaux, refluant alors vers leur source, inondent la ville et la menacent d'une destruction complète. Des vingt inondations à peu près qui ont eu lieu depuis la fondation de Pétersbourg, celle du 7 novembre 1824 a été la plus funeste. Toute la ville, à l'exception de trois quartiers, fut sous les eaux, qui s'élevèrent à plus de 4 mètres au-dessus de leur niveau. Des vaisseaux furent lancés au milieu des rues; 482 maisons furent détruites de fond en comble, près de 400 furent plus ou moins endommagées; tous les ponts, excepté ceux en pierre, furent emportés. En voyant sur les maisons des quais la ligne rouge indiquant la hauteur des eaux en 1824, on ne peut s'empêcher de frémir en pensant qu'à chaque automne, cette cité si populeuse et si fière peut être engloutie sous les flots. Et pourtant la crainte d'une pareille catastrophe ne chasse personne de la ville. Ne dort-on pas au pied du Vésuve?

Dès le mois de novembre, et quelquefois même en octobre, la Néva est gelée à 2 pieds de profondeur, malgré la rapidité de son cours; la navigation est fermée jusque vers le milieu d'avril. En décembre et au commencement de janvier, le soleil n'apparaît au-dessus de l'horizon que vers 11 h.; son disque est d'un rouge sanglant, toujours enveloppé de brouillards, et ses rayons pâles et obliques sont entièrement privés de chaleur. A 9 heures du matin, on est encore

obligé d'avoir de la lumière, et dès 3 heures les magasins sont éclairés. En revanche, la dernière moitié de juin est constamment éclairée, et fait de quinze jours un seul jour sans nuit. Rien de plus bizarre que Saint-Pétersbourg à cette époque, vers 2 heures du matin. Les rues sont désertes, les boutiques fermées, le silence règne partout, et cependant il fait déjà grand jour : on se croit transporté dans une ville enchantée dont une baguette du magicien aurait frappé de mort tous les habitants au milieu de leur sommeil.

MOSCOU.

Il est peu de villes en Europe dont un Français approche avec autant d'émotion que de Moscou. Souvenirs de gloire et de malheurs, pensées d'avenir et de crainte, et je ne sais quoi de mystérieux qui se rattache à l'originalité et à l'éloignement de cette ville, tout contribue à faire battre le cœur à la première vue des dômes qui couronnent le Kremlin, comme une auréole d'or. Les Russes eux-mêmes ne peuvent se défendre de cette vive émotion, soit qu'ils arrivent à Moscou pour la première fois, ou qu'ils revoient cette ville après une longue absence. Aussi, dans leur langage si énergique et si pittoresque, l'appellent-ils *la ville sainte*, *la cité aux blanches murailles*, *la mère de la Russie*. Transportez-vous pour un instant sur la montagne des Moineaux, le point le plus élevé des environs de la ville, et voyez si, le soir, au coucher du soleil, le spectacle magnifique de la grande cité n'est pas digne de l'admiration que professent pour Moscou tous ceux qui l'ont vue.

Charmés d'abord par l'immensité du tableau, les

yeux n'en aperçoivent que l'ensemble, puis insensiblement ils s'enquièrent des détails. A vos pieds, coule lentement la Moskwa, rivière tortueuse qui, dans ses caprices, semble d'abord entrer dans la ville près du couvent de Diévitchié, puis s'en éloigne tout-à-coup, fait encore un long détour, vient baigner le pied de la montagne où vous êtes, les jardins attenant à un palais de l'impératrice, les superbes hôpitaux, se décide enfin à pénétrer dans la ville et va caresser de ses ondes le quai du Kremlin. Devant vous, de l'autre côté de la Moskwa, s'étendent de vastes prairies jusqu'aux murs crénelés et flanqués de tours qui, dans le moyen-âge, défendaient le couvent de Diévitchié contre les attaques des Tartares. Au-delà, sur la même ligne, c'est la ville avec ses toits verts, ses vastes jardins, ses clochers nombreux aux formes si bizarres, aux dômes multiples dont les couleurs variées brillent aux rayons d'un beau soleil. Mais c'est un peu à droite que le spectacle est réellement magnifique. De beaux édifices entourés de verdure, de jolies maisons s'avancent jusqu'aux murs du Kremlin. Ce quartier, situé au sommet d'une éminence, est un carré d'un demi-kilomètre fermé de tous côtés par des murailles ; il se dessine vivement sur l'horizon avec ses tours bleues ou grisâtres, ses murailles blanches et crénelées, avec son arsenal, son palais des Tsars, moderne et grave construction, son Téréma, antique demeure et harem des anciens Khans; puis enfin, s'élève comme un géant le clocher d'Ivan-Veliki, surmonté d'un dôme doré qui semble être une couronne et d'une croix d'or, emblèmes de la double puissance temporelle et spirituelle des Tsars. La cité tout entière qui va se prolongeant vers l'horizon, derrière le Krem-

lin, aussi loin que la vue peut s'étendre, ne paraît être là que pour lui servir de piédestal. Et puis, que de grands et tristes souvenirs viennent à la pensée! Napoléon, la grande armée, l'empire, l'incendie de Moscou, ce premier anneau de la longue chaîne de malheurs qui aboutit à Sainte-Hélène!

Le Kremlin est divisé en deux parties séparées par un mur intérieur. Dans celle qu'on nomme proprement Kremlin et qui aboutit à la Moskwa, se trouvent la cathédrale, l'arsenal bordé d'une immense ligne de canons, le corps du sénat, les tribunaux, le palais impérial que l'on reconstruit maintenant et l'ancien château des Grands-Princes, restauré par l'empereur Nicolas, et rétabli tel qu'il a dû être sous ses ancêtres. Toutes les traditions y ont été religieusement conservées, et c'est réellement une des curiosités les plus intéressantes de Moscou. C'est entre la cathédrale et le palais qu'est la fameuse cloche de Moscou, pesant 360,000 livres. C'est aussi dans cette partie du Kremlin que se trouve un vaste bâtiment appelé en russe *granavitaïa palata*, et que nous pouvons nommer musée national, à cause de sa destination. On y conserve tous les objets précieux appartenant à l'histoire de la Russie. Il s'y trouve une très riche collection d'armes, la chaise sur laquelle on portait Charles XII à la bataille de Pultava, le grand drapeau des Strélitz, les bottes de Pierre-le-Grand, la couronne et le sceptre envoyés à Vladimir-Monomaque, par Alexis Comnène, travail grec, d'une délicatesse et d'un fini admirables; puis, quantité de vaisselles d'or et d'argent de toutes les époques, et plusieurs housses et selles, enrichies de pierreries, présents offerts par les sultans et les schahs aux souverains de la Russie.

L'autre partie du Kremlin comprend le quartier chinois. C'est là que se trouve le grand bazar de Moscou, immense carré entrecoupé d'arcades, dont les voûtes vitrées laissent pénétrer la lumière dans ce labyrinthe de boutiques. Tout ce bazar est subdivisé en lignes ou galeries dont chacune est consacrée à une sorte de marchandise. Ainsi, il y a la ligne de la coutellerie, celle de la quincaillerie, de la tannerie, de l'épicerie, etc.

Jamais on n'y fait de feu, même en hiver. Les marchands russes ne s'y tiennent que pendant la journée; tous les soirs, au coucher du soleil, on ferme solidement toutes les portes du bazar, et chaque marchand revient au logement qu'il occupe en ville. Enveloppés dans leur pelisse en renard, recouverte de drap, ils se promènent devant leur petite boutique en attendant les acheteurs. Le passant est arrêté à chaque pas par les sollicitations les plus obséquieuses et les plus polies. Mais il faut entendre cela dans la langue russe qui abonde en diminutifs caressants et en formules pleines de politesses. Qui ne se laisserait tenter? Prenez garde cependant, ce marchand si poli ne manquera pas de vous demander le triple de la valeur de l'objet que vous voulez acheter. Offrez hardiment le tiers du prix voulu, le marchand russe ne s'en offusque pas; il s'y attend, et c'est alors qu'il commence avec vous une lutte de paroles et de serments qui se termine toujours à son avantage.

La suite au numéro prochain.

Extrait *d'une lettre de* M. Mac Queen *a* M. Jomard.

—

M. Krapf était à Brava en décembre dernier. Le Webbe n'est qu'à 5 milles du lieu. Barder, sur le Jub, est exactement où je l'ai placé sur la carte. Il atteste que le lac où la rivière se termine est plus près de la mer qu'on ne l'a placé, et seulement à deux ou trois journées de Juba sur le Jub. Il a traversé l'embouchure de cette rivière. Il dit que c'est une belle rivière ; mais qu'il n'a pas eu le temps de l'examiner en détail ; que dans les basses eaux elle avait seulement 2 pieds, et que dans l'intérieur elle était profonde de 15 à 20 pieds.

A Brava, il a vu un esclave de l'espèce des nains appartenant à cette partie de l'Afrique où il est prouvé qu'il existe une race très petite, le pays des Dikos : c'était un individu, âgé de trente à quarante ans, qui avait l'apparence d'un garçon de huit à dix ans; il ajoute cependant que cette stature courte pourrait provenir de quelque conformation naturelle. Les gens de Brava lui ont parlé d'une race diminuée dans l'intérieur, du côté du nord-ouest.

Je voudrais engager mon pays à suivre les traces du vôtre, à faire quelque chose pour l'amélioration de l'Afrique ; non, je vous assure, par aucun esprit de jalousie et d'hostilité, mais parce que je pense que la France et l'Angleterre sont mieux situées qu'aucune autre nation de l'Europe pour effectuer cette œuvre désirable.

Je suis empressé de connaître les résultats des travaux de MM. Ferret et Galinier, et de ceux de M. Lefèvre, qui, à ce qu'il paraît, est de retour. Sa route à

l'est de l'Abyssinie est très importante, et je ne doute pas que ses opérations ne soient très exactes. Dès que nous aurons son travail, nous serons en état de tracer, avec une certitude suffisante, la route de M. Krapf, ainsi que celle de MM. Combes et Tamisier à travers l'Abyssinie centrale; alors, avec ce que j'ai donné dans la partie du midi, et ce qu'on doit attendre de M. d'Abbadie, nous posséderons des matériaux nécessaires pour une carte complète du pays.

Malgré les doutes élevés en Angleterre sur l'authenticité du voyage de MM. Combes et Tamisier dans le Choa et Gojam, je n'en ai, pour ma part, jamais douté. Le président de la Société géographique de Londres vient d'en rendre témoignage. La cause de ces doutes était, selon moi, que ces voyageurs avaient pris pour base la carte de M. Salt, laquelle est très fautive.

DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENCE DE M. ROUX DE ROCHELLE.

Séance du 19 *juillet* 1844.

M. le ministre de la guerre adresse à la Société un exemplaire du Tableau de la situation des établissements français dans l'Algérie en 1842-43.

M. le conseiller de Macedo écrit à la Société pour lui offrir un exemplaire du Mémoire qu'il vient de publier pour chercher à prouver que les Arabes n'ont pas connu les Canaries avant les Portugais. M. le vicomte de Santarem est prié de faire un rapport sur cette dissertation.

M. Roux de Rochelle fait hommage d'une Histoire des villes anséatiques, qu'il vient de publier, et qui fait partie de la collection de l'Univers pittoresque.

D'autres ouvrages sont également offerts à la Société. La Commission en ordonne le dépôt à sa bibliothèque, et vote des remerciements aux auteurs.

M. Jomard appelle l'attention sur une circonstance récente qui prouve la possibilité de pénétrer avec quelque sécurité dans les parties les plus reculées de l'Algérie, et jusque sur le revers méridional de l'Atlas (1). M. Durieu botaniste, membre de la Commission scientifique, parti d'Oran, le mois d'avril dernier, a pénétré jusqu'à près de vingt-cinq lieues au sud de Mascara, sans autre escorte qu'un domestique arabe; il a tranquillement herborisé et rapporté sa récolte de plantes

(1) Voy. le *Bulletin* de février 1844.

nouvelles. Il s'est élevé au-delà du parallèle de Biskara jusqu'au désert, et il y a observé un double mirage. Pendant deux mois de voyage, il n'a rencontré aucune espèce de danger.

Le même membre donne lecture d'un Mémoire de MM. Ferret et Galinier sur les antiquités d'Axoum, l'obélisque et les inscriptions hémiarites. Ces officiers ont trouvé dans les ruines une médaille qui paraît unique. On n'a pu jusqu'à présent en fixer l'attribution.

M. Jomard offre ensuite, de la part de M. Gräberg de Hemsö la Notice des *progrès de la géographie* pendant le cours de l'année 1843, notice lue au dernier congrès de Lucques. Il annonce ensuite une nouvelle carte de la Méditerranée en 3 feuilles, que va publier le bureau topographique de Naples.

Enfin, il présente à la Société, M. *Van de Velde*, officier de la marine royale hollandaise, qui a séjourné plusieurs années dans les Indes Néerlandaises, et qui publie un ouvrage sur ce pays, accompagné d'une grande carte.

MM. les membres du bureau et ceux de la Commission du monument d'Urville sont priés de se réunir le 20, pour aller prendre connaissance des travaux de ce monument, qui sont très avancés, et pour convenir de ceux qui ne sont pas encore terminés.

M. Roux de Rochelle fait un rapport sur l'édition anglaise des voyages de Marco-Polo, publiée par M. Hugh Murray, d'Edimbourg. — Renvoi de ce rapport au comité du Bulletin.

M. Albert-Montémont lit quelques fragments d'une Notice, qu'il a reçue d'un voyageur français, sur les villes de Saint-Pétersbourg, Moscou, Kiew et Kasan.

Séance du 2 août 1844.

M. le ministre de l'Instruction publique auquel M. le Président avait adressé une demande de souscription à la Grammaire et au Dictionnaire berbers de Venture, regrette que l'insuffisance des fonds dont il peut disposer en ce moment ne lui permette pas d'accéder à cette demande, quelque prix qu'il attache aux travaux et aux publications de la Société de géographie.

M. Russegger remercie la Société de la mention honorable qu'elle a accordée à ses voyages, dans le rapport sur le concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie

M. le comte Annibal Rannuzzi et M. Dally écrivent à la Société pour lui offrir, le premier, un Annuaire géographique de l'Italie, et le second, un Aperçu de sa méthode géographique ou division naturelle de la surface de la terre.

M. Dubois de Montpéreux adresse la dernière livraison de son voyage en Crimée et au Caucase, qui a obtenu en 1838 le prix annuel de la Société.

M. le Président est prié d'adresser à l'auteur les félicitations de la Société sur l'achèvement et le succès de cette belle publication.

Plusieurs autres ouvrages sont offerts. La Commission centrale en ordonne le dépôt à sa bibliothèque, et vote des remerciements aux auteurs.

M. d'Avezac communique une lettre qu'il a reçue de M. Hodgson, et par laquelle il le prévient de la publication du voyage de M. le capitaine Wilkes au pôle antarctique. Si cet ouvrage, qui doit être exécuté avec un grand luxe aux frais du gouvernement fédéral, est adressé à quelques Sociétés étrangères, M. Hodgson espère que celle de géographie se trouvera comprise dans cette distribution.

M. le Président propose à la Commission centrale d'offrir à M. Hodgson, qui s'est beaucoup occupé de la langue berbère, un exemplaire du Dictionnaire et de la Grammaire de Venture. M. d'Avezac fait la même proposition pour M. le Dr Newman, qui prépare également des matériaux pour un Dictionnaire berbère. Ces deux propositions sont accueillies par la Commission centrale.

M. Jomard annonce l'arrivée d'un nouvel envoi fait par M. Boilat, l'un des Sénégalais élevés en France : cet envoi contient entre autres ouvrages la chronologie des rois trarzas.

Le même membre donne communication de la reconnaissance faite par le général Marey au sud d'El-Aghouât jusqu'à 120 lieues d'Alger.

Enfin il appelle l'attention de la Société sur la partie géographique d'un ouvrage où M. Boucheporne expose une nouvelle théorie des révolutions du globe. L'auteur prend pour base *la régularité géométrique des chaînes de montagnes*, toutes alignées, dit-il, ainsi que leurs ramifications en arcs de cercles parallèles. Déjà ce système de parallélisme avait été signalé par M. Élie de Beaumont et par d'autres géologues. M. Boucheporne lui donne une extension nouvelle ; il le retrouve dans les *diverses époques* du globe; il en propose l'explication ; enfin il rapporte à la même cause les grandes fractures planes qui traversent les couches du globe et qui divisent en fragments réguliers toute l'enveloppe terrestre. L'auteur a dressé une carte où l'on voit que les lignes montagneuses embrassent toutes les chaînes. Il résulterait de ses recherches qu'une des principales chaînes de *notre époque* doit se trouver au centre de l'Afrique.

M. Berthelet, secrétaire général de la Commission

centrale, rend compte, dans une notice étendue, du Géorama de M. Ch. Guérin, situé dans un des carrés des Champs-Élysées. — Renvoi au comité du Bulletin.

M. Roux de Rochelle rend compte des travaux géographiques de feu M. le colonel Denaix, enlevé récemment à la science à laquelle il s'était consacré avec tant de zèle et de dévouement. Ce rapport est également renvoyé au comité du Bulletin.

Séance du 16 août 1844.

M. Cunin-Gridaine, ministre de l'agriculture et du commerce, écrit à la Société pour la remercier de l'envoi qu'elle lui a fait de la Grammaire et du Dictionnaire berbers de Venture. M. le ministre regrette que l'insuffisance des ressources dont il peut disposer, sur l'exercice de 1844, ne lui permette pas d'encourager cette année les travaux de la Société; mais il espère être plus heureux dès le commencement de l'année prochaine, et pouvoir donner encore à la Société une nouvelle preuve de l'intérêt que lui inspirent ses travaux.

M. Didelot, lieutenant de vaisseau, adresse ses remerciements à la Société qui vient de l'admettre au nombre de ses membres; dès qu'une destination à la mer lui sera donnée, il s'adressera à la Commission centrale pour lui demander des instructions qui lui permettent de coopérer plus utilement à ses travaux.

M. l'abbé Rondon écrit à la Société pour appeler son attention sur un opuscule dans lequel il indique l'utilité et le moyen de faire passer désormais au détroit de Behring le méridien principal des nations civilisées. M. Daussy est prié d'examiner cette brochure, et d'en rendre compte à la prochaine séance.

M. Jomard donne lecture de deux lettres de M. Beke, voyageur en Abyssinie et de M. Mac Queen au sujet de cette contrée.

Le même membre, ayant pris connaissance dans le dernier Bulletin de la Société de quelques observations de M. Fuss sur la ligne de premier méridien, fait remarquer qu'en applaudissant au vaste savoir du secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, on ne peut pas néanmoins partager son opinion, lorsqu'il pense que le méridien de Greenvich est le plus ancien de tous. M. Jomard, rappelle à cette occasion que l'usage du méridien de l'île de Fer était déjà reconnu comme le plus ancien, lorsque Louis XIII, en 1634, publia une ordonnance pour qu'il continuât d'être adopté dans le royaume.

Le même membre appelle l'attention sur l'intéressant discours prononcé par le président de la Société géographique de Londres, à la séance générale du mois de mai dernier. Il annonce ensuite la mort du savant père Spotorno, directeur de la bibliothèque de la ville de Gênes, connu par une histoire de sa patrie, ouvrage estimé universellement.

M. Raffenel, récemment de retour d'une mission au Sénégal, donne communication d'un mémoire géographique et hydrographique qu'il a rédigé sur la Sénégambie.

M. Vivien lit un fragment d'un travail qu'il prépare sur l'histoire géographique de l'Asie. La Société témoigne à l'auteur l'intérêt avec lequel elle a écouté cette lecture.

(*La suite au prochain numéro.*)

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

SEPTEMBRE 1844.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

NAVIGATION DU DÉTROIT DE MAGELLAN.

(Extrait d'une lettre de M. *E. de Bovis*, enseigne de vaisseau, membre de la Société de géographie, à M. *Daussy*.)

La navigation d'un bateau à vapeur à travers le détroit de Magellan étant une chose assez rare, et le détroit étant lui-même un lieu de passage assez rare pour les bâtiments de guerre, qui, à tort ou à raison, préfèrent ordinairement aller chercher le cap Horn, soit en allant, soit en venant, je me permets de vous adresser un extrait de mon journal particulier, pour ce qui a rapport au détroit et à notre échouage de Gallegos.

Je ne sais si, dans ces notes, il pourra y avoir quelque chose qui intéresse la *Société de géographie;* vous en déciderez.

Échouage sur le banc de Gallegos.

14 *septembre* 1843. — Nous avons aperçu la terre le matin d'assez bonne heure; nous avions une erreur en

latitude qui nous la fit prendre d'abord pour le cap Fair-Weather : c'était la terre voisine de la baie de Coy. On la voyait à bonne distance, du haut de la mâture ; nous faisions l'ouest du monde. L'horizon à droite était terminé par une colline trapézoïdale, se présentant comme un gros îlot, paraissant plus élevée que tout le reste ; et, à mesure que nous nous rapprochions, la terre de droite semblait une suite non interrompue d'îlots. Devant nous, c'était une terre de hauteur moyenne, parfaitement plate et nivelée, d'un gris d'ardoise vers le haut, un peu moins foncée près du rivage. A gauche, c'est-à-dire dans le S.-O., on apercevait des terres plus éloignées, n'ayant encore aucune forme. Le temps était très beau, la brise faible au S.-E.

La latitude méridienne nous ayant fait connaître notre erreur, nous sommes venus sur babord, et nous n'avons pas tardé à voir le cap Fair-Weather, facile à reconnaître en ce qu'on ne doit voir aucune terre à sa gauche. Il a, du reste, la même teinte que j'ai déjà indiquée.

Le soir, la nuit se faisant, nous avons mouillé par 17 brasses de fond, sur l'accore intérieure du banc de Gallegos ; les terres hautes du cap nous restaient au S. 82° O. du compas. Le baromètre marquait 0,742. Nous avons filé 60 brasses de chaîne. Toujours très beau temps, le N. fort embrumé, le S. clair.

Je joins à ces notes le journal du mouillage de cette nuit.

15 *septembre*. — Le lendemain matin, à cinq heures, nous avons appareillé et fait route d'abord au S. pour doubler le banc qui court S.-E. 1/4 E. et N.-O. 1/4 O.

du monde, gouvernant sur notre sonde et sur les indications de la carte.

Sur les six heures et demie, on a vu se dessiner, comme un double horizon, la terre basse de la rive droite du Rio Gallegos; nous pouvions en être à 10 milles; il faisait très beau, brise faible, variant du N.-E. au S.-E., point de mer, un peu de brume sur le cap. Ce banc de brume se voyait depuis la veille au soir dans le N.-O., mais il n'avait pas encore touché la terre. Le soleil s'était couché fort jaune, il se levait de même; le baromètre était fort bas. Mais comme les instructions sur la navigation de cette côte s'accordaient sur ce point, que les brises de N.-E. et de S.-E. sont si rares, qu'on ne les voit guère qu'en été comme brises de beau temps, ou en hiver dans quelques coups de vent fort terribles, nous n'avions aucune préoccupation. En effet, si c'était du beau temps il n'y avait rien à craindre; si c'était un coup de vent, il fallait aller se mettre à l'abri puisqu'on en trouvait l'occasion.

La terre se dessinait donc à gauche du cap Fair-Weather, mais la terre du rivage seulement, car aucune hauteur à l'intérieur n'était visible; les bancs de vase noire que la marée couvre et découvre à l'embouchure de la rivière commençaient à être distingués, ainsi que des brisants par le bossoir de babord. A mesure que nous avancions, ces derniers passèrent successivement jusque par le travers, et alors on voyait briser avec continuité, depuis le cap jusque par la vergue de misaine. La sonde donnait 10 et 12 brasses. Toute l'eau qui était entre le cap et nous paraissait fort jaune; mais nous n'étions plus guère qu'à 3 milles 1/2 de la terre basse, d'après la carte anglaise; nous

pensions tous être en plein chenal. Il n'y avait guère moyen de se tromper beaucoup sur la distance, car on voyait distinctement les Patagons et leurs chevaux se promener sur le rivage. Tout-à-coup le fond, qui s'était fort longtemps soutenu à 10 brasses, saute à 8 et 6 brasses, il n'y en avait pas davantage sur l'accore du banc ; mais à peine le capitaine avait-il fait fermer les registres, que nous touchions sur un fond de sable, gravier et vase; après une première secousse, le navire franchit et alla s'échouer à environ 1/4 d'encablure de là.

L'apparence de la mer n'avait pas changé depuis une heure; rien ne brisait devant nous; l'eau était fort jaune depuis notre mouillage de la veille. A peine étions-nous touchés, qu'il me sembla que l'eau faisait un peu *barre* à côté de nous; mais cela pouvait bien venir du courant de flot en travers duquel nous étions placés, et de la brise du large (S.-S.-E.) qui se faisait insensiblement.

Au moment de l'échouage, le compas donna

Cap Fair-Weather,	N. 30° O.
Pointe basse de gauche de l'embouchure,	N. 55° O.
Pointe basse de droite,	N. 82° O.

Le gouvernail jouait aisément; nous étions fortement chargés sur l'avant, et l'avant seul avait porté. On sonda du bord : 3 brasses partout; devant, 2 brasses 1/2.

La mer ayant monté, nous franchîmes aisément en virant sur notre chemin (environ 9 h. A. M.); puis, à l'aide de notre machine, nous gouvernâmes successivement du S.-E. au S., venant sur un bord ou sur l'autre aux indications de la sonde, et nous atteignîmes ainsi facilement un fond de 10 brasses.

Là, le fond fut très longtemps le même; la brise fraîchissait fortement; nous étions à 2 milles, 2 milles

et 1/2 de terre, et quand nous venions sur babord, le fond diminuait. Enfin, sur les 2 heures 1/2, étant environ E. et O. des Moines (qui avaient été visibles pendant quelques heures), nous vînmes sur babord, et heureusement le navire tint assez le vent pour nous faire gagner le large sans rencontrer le banc; il ventait fort.

Il me semble que l'on doit conclure de cet échouage qu'il faut se défier des explorations d'embouchures de rivières, lorsque les travaux n'ont pas été revus depuis quelques années; car, soit dit sans nul préjudice à la mémoire du brave capitaine Stokes, nous avons touché en un lieu sur lequel il donne 10 brasses d'eau. Il est bien possible que la rivière ait formé depuis des atterrissements considérables sur l'accore intérieure du banc.

18 septembre. — *Détroit de Magellan.*

Le 18 au matin, sur les 8 heures, nous avons commencé à apercevoir distinctement le cap des Vierges, du haut de la mâture. Nous avons été quelque temps dans l'indécision, ne sachant pas si c'était, ou non, la pointe Dungeness; car à droite il se présentait une autre pointe, à 8 milles environ du cap, plus basse et formant une petite baie qui, de loin, semble une entrée de rivière, et qui, en approchant, se trouve fort peu profonde.

Le cap des Vierges est haut et grisâtre; la pointe Dungeness est fort basse et couleur de sable, en sorte que lorsqu'on vient du large, on ne voit rien à gauche du cap des Vierges, la Terre de Feu étant trop éloignée pour être distinguée. Quand nous avons été à environ 4 milles du cap, dans l'Est, la pointe Dungeness com-

mençant à paraître, nous avons fait route vers le Sud jusqu'à la relever au S. 40° O. du compas; alors nous avons gouverné directement sur elle, ce qui nous a fait passer entre le banc du cap et celui de Sarmiento, n'ayant jamais dans la passe moins de 11 brasses de fond (petit gravier et vase).

Le courant portait dans le détroit; nous avions eu depuis 10 milles au large, jusque fort près du cap des Vierges, des fonds de 30 et 40 brasses inégaux du reste (sable vaseux).

Arrivés à la pointe Dungeness, dont nous avons passé à 1 mille, nous avons fait route à l'Ouest du monde jusqu'à ce que le mont Dinero (petite élévation conique qui mérite à peine le nom de colline) nous restât au N. 35° O. (1). Ce mont Dinero est pourtant assez remarquable par sa position au milieu de terres en forme de table et de très médiocre hauteur.

Jugeant alors que nous avions paré la basse Dinero qui se trouve dans l'alignement indiqué, nous avons mis le cap sur le mont Aymont, qui était déjà ouvert du cap Possession. Si, lorsqu'il a commencé à paraître, nous l'eussions gardé par le cap Possession, un peu ouvert, il nous eût menés droit sur la basse Dinero.

De là, nous avons gouverné jusqu'à avoir le cap Possession au N.-E. à peu près, faisant souvent l'Ouest du compas. Alors la nuit étant faite, la brise ayant tourné, fraîche au N.-O., le courant commençant à nous contrarier, nous avons mouillé par 25 brasses, fond de petits cailloux (2), ayant laissé loin derrière

(1) C'est probablement N. 35° E.

(2) Ces petits cailloux ne sont qu'à la surface; l'ancre a rapporté une terre glaise extrêmement tenace.

nous, sur babord, le brig baleinier français *le Fleurus*, mouillé assez près du banc Orange.

Relèvement de notre mouillage	M. Aymont	N. 51°O.
	Direct.-Hill.	N. 61°O.
	Pic Orange	S. 2°O.

Le temps avait été fort beau tout le jour; la brise avait varié peu à peu du S.-E. à l'E., au N.-E. au N., puis au N.-O. en fraîchissant. Ciel clair, température fort tolérable [+ 4 à 5° centig.]; le baromètre extraordinairement bas [0,735]. Depuis 5 ou 6 jours il descendait graduellement. Le soir, le ciel s'était un peu voilé au coucher du soleil; mais à la nuit il redevint singulièrement clair.

Le passage du cap des Vierges, en venant de l'Est, est, selon mo, un des trois endroits les plus difficiles du détroit; on n'a guère pour se diriger que la distance de la terre, surtout si le temps est brumeux. Comme la pointe Dungeness devient alors tout-à-fait invisible, on estime en général assez mal cette distance, vu que l'on vient de faire une longue traversée, après laquelle le coup d'œil est toujours faussé par l'impression des dernières terres qu'on a vues, et aussi par l'habitude de l'horizon de la mer.

Je joins à cette note le journal du vent et du courant pendant notre mouillage dans la baie Possession. Ce journal nous servait pour savoir l'heure de la marée du lendemain; car ici, jusqu'à Gregory et un peu au-delà, les marées se compliquent d'un phénomène singulier, signalé, du reste, par les Anglais qui ont fait ces reconnaisssances. Lorsque la mer est haute, le courant porte encore dans l'Ouest jusqu'à la moitié du jusant, et ainsi du suite. Cependant tant que le courant nous a été utile à connaître, nous l'avons calculé et

observé avec beaucoup de soin, et l'observation a toujours concordé avec les calculs faits au moyen des établissements donnés par MM. King et Fitzroy.

19 septembre.— *Baie Possession. 1er goulet Gregory.*

Le 19 au matin, sur les 6 h. 1|2, le capitaine et moi nous avons fait route, avec la yole, sur Direction-Hill. La marée était pour nous d'abord, mais elle a renversé ensuite; la brise était faible du N.-O. Nous avons mis environ 3 heures; mais, arrivés à un mille de Direction-Hill, le passage nous a été intercepté par un inextricable banc de *Kelp* (fucus giganteus). La sonde a donné dessus 6 brasses, mais il y a eu impossibilité matérielle d'aller plus loin. Nous sommes alors venus sur tribord, et nous avons enfin réussi à accoster par un endroit où les herbes laissaient plus d'espace vide.

La grève est formée de galets et de coquillages, mais les coquillages sont beaucoup plus nombreux que les galets; ce sont des moules et des sepo.

La côte forme une espèce de talus incliné à 25° qui, de loin, a l'air d'une falaise jusqu'à ce qu'on soit tout-à-fait dessus. Ce talus paraît devoir couvrir tout entier dans les très hautes marées ; à son pied s'étend un banc plat peu étendu, formé de coquilles adhérentes, et fréquenté par des myriades d'oiseaux de mer.

Arrivés au haut du talus, nous avons vu s'étendre un pays plat, à peine accidenté de quelques monticules peu élevés. La terre paraît propre à la culture et est couverte d'herbes; les petits mornes en sont aussi couverts ; en sorte que, si loin que l'œil peut atteindre, le paysage présente un immense rideau d'une verdure pâle tout-à-fait monotone, borné au loin par les montagnes brunes et nivelées de Grégory. On trouvait

çà et là des ossements de guanacos, et des amas circulaires d'excréments de ces animaux, ce qui confirmerait le fait avancé par plusieurs voyageurs, « que ces animaux ont l'habitude d'aller faire leurs ordures dans des places choisies et toujours les mêmes.» Quant à ce qu'ils ajoutent d'ordinaire, « qu'ils en font autant pour le lieu de leur mort, et qu'il existe ainsi des espèces de cimetières de guanacos, » je n'ai jamais rencontré assez d'ossements réunis pour pouvoir me permettre de confirmer cette opinion.

Vers 11 h. 1/4, nous sommes repartis, et, le vent et la marée aidant, nous montions à bord à midi et demi.

A 2 heures, le courant ne filait plus qu'un nœud environ contre nous, nous appareillâmes. Mais la brise était très fraîche et de l'O.-S.-O ; néanmoins, en deux heures nous sommes arrivés à mettre Direction-Hill par le mont Aymont, ce qui est la marque pour avoir paré les bancs qui sont à l'entrée du premier goulet. Le goulet fut passé rapidement, et nous avons continué à gouverner du S.-O au S.-S.-O. jusqu'à être E. et O. de la pointe S.-E. du goulet ; alors nous sommes venus sur tribord pour fermer le goulet par la pointe Barranca qui est assez basse, aussi bien que la pointe Delgado. Quand l'ouverture a été ainsi fermée, nous avons gouverné un peu au vent du cap Gregory pour le mettre au Sud du compas, gardant le Hummock à l'Ouest; mais la nuit s'étant faite assez obscure, nous avons mouillé à environ 2 milles de la côte.

Cap Grégory,	S. 22° O.
Extrémité de la montagne Grégory,	S. 76 °O.
Pointe N^a Sta de Valle,	N. 32° O.

Il est bon d'avertir que le cap Grégory est très bas : il ne faut pas confondre avec lui l'extrémité

des hautes montagnes qui viennent finir à quelques milles de la pointe. Le Hummock est un petit tertre conique qui, lorsqu'on vient de l'Est, se distingue très bien sur la langue de terre basse du cap.

Avant d'entrer dans le premier goulet, j'avais aperçu de dessus les barres, babord à nous, de forts remous de marée qui étaient sans doute sur l'extrémité du banc Orange. Nous en avons passé à environ 1 mille. Direction-Hill était encore ouverte du mont Aymont.

Nous avons mouillé à 7 heures, encore que la marée ait été pour nous. Certes, on n'aurait pu s'attendre à cela, d'après les courants indiqués, mais nous nous en doutions, ayant trouvé à Possession-Bay des courants bien plus faibles que les courants moyens marqués sur la carte. La lune était au milieu de son dernier quartier.

20 et 21 septembre. — *Gregory-Bay.* — *Entrevue avec les Patagons.* — *Quelques remarques à ce sujet.*

Ce matin de bonne heure, le capitaine est allé à terre avec sa yole. Il a ramené deux Patagons, un homme et sa femme. L'homme pouvait avoir 5 pieds 6 pouces de haut; il avait une très belle figure, le nez fort aquilin, les lèvres assez fortes, la bouche arquée, les deux coins tombant très dédaigneusement; le front haut et droit, uni et large, débordé largement par les arcades zygomatiques, qui donnaient aux pommettes une telle saillie, que l'on pouvait prendre en cet endroit le petit axe de l'ellipse formé par la projection de sa face. Ils avaient tous deux une ample provision de cheveux noirs semblables à des crins de cheval, et qui tombaient sur leurs épaules. Ils étaient

vêtus de peaux de guanacos, dans lesquelles ils se drapaient à la manière de gens qui ont froid. Au bout d'un moment consacré à les considérer curieusement, l'homme nous a dit en assez bon espagnol : « Que diable avez-vous à nous regarder? vous avez l'air de vrais sauvages. Que n'offrez-vous quelque chose à ma femme? »

Ils ont ensuite bu et mangé avec une bien meilleure façon qu'on n'aurait pu l'attendre de pareils retardataires dans la voie de la civilisation, se servant de cuillères, portant le verre à leur bouche de leur seule main droite : seulement la femme léchait impitoyablement les assiettes lorsque le contenu était absorbé.

Le capitaine avait essayé de faire marché avec eux pour du guanaco ; mais leurs prétentions étaient si exagérées qu'il avait fallu y renoncer.

Le sauvage qui était à bord parlait, comme je l'ai dit, assez bien l'espagnol; il l'avait appris à Montevideo, où il avait été conduit pendant sa jeunesse par un capitaine de baleinier qui l'avait pris à son service ; il déclara emphatiquement être chrétien, et s'appeler *don* Casimir.

Quand nous fûmes saturés du sauvage et de sa moitié, et que leur odeur eut commencé à infecter le carré des officiers, et jusqu'à leurs chambres, je tâchai de les entraîner à terre. Je me convainquis promptement que si j'obtenais quelque chose de mon sauvage, ce ne serait que par de nouveaux dons; de plus, il avait lui-même peu de chose à m'offrir, et il ne se proposait guère que comme interprète dans mes marchés, auxquels je résolus de l'intéresser en lui promettant des frais de commission.

Mais j'obtins fort peu de viande, et elle me coûta

fort cher. Ils sont très friands de piastres, de quelque timbre qu'elles soient; et après l'argent, la chose contre laquelle ils échangent le plus volontiers leurs viandes, leurs peaux de guanaco, leurs plumes d'autruche, c'est le biscuit; le rhum et l'eau-de-vie les tentent beaucoup, mais ne suffisent pas pour les décider à se départir de leurs objets de première nécessité. Plusieurs d'entre eux que je pressais vivement de me céder quelques quartiers de guanaco pour du rhum, me demandaient du biscuit, et me montraient leurs familles. Quant aux colliers et aux verroteries, ils s'en soucient presque aussi peu que nous-mêmes.

La vieille Maria, dont parle si souvent le capitaine King, se trouvait là; elle était bien vieille, et il me parut que ses facultés s'en allaient; du reste, elle ne jouissait plus dans cette tribu d'aucune influence, ce qui peut être un effet de son âge, car il me sembla que les vieilles gens étaient plutôt tolérés que vénérés.

Maria me parla pourtant beaucoup, en mauvais espagnol, du capitaine King (captain Phillip), et me demanda si je pourrais lui donner des nouvelles de son fils, M. Giloley-King, qui était alors presque un enfant. Elle montra à ce sujet beaucoup plus de sentiment qu'on ne pourrait croire en trouver chez une sauvage, surtout après un si long intervalle; malheureusement elle termina en me disant qu'elle voudrait bien être ivre, qu'il était très agréable d'être ivre. Je demandai alors à Maria ce qu'était devenu son propre fils, qui était cacique à cette époque; elle montra tristement le N.-E., et me dit qu'il était parti avec une autre tribu, il y avait longtemps; puis elle me fit voir là un jeune sauvage d'assez mauvaise mine, qu'elle me dit être son fils aussi, et constamment il a bien été

pour moi le plus ennuyeux personnage de sa tribu, se fourrant au milieu de tous les marchés que je tâchais de conclure dans son voisinage, et où rien ne le regardait personnellement.

Maria habitait sous le même toit que don Casimir, et une autre famille séparée de celle-ci par une cloison en peau; je présume pourtant que tous les habitants d'un même toldo (1) ont entre eux de proches relations de famille.

Pendant ce temps, don Casimir, par les fréquentes libations qu'il faisait avec le rhum que je lui avais donné, n'avait pas tardé à me devenir complétement inutile, étant entré dans un état d'ivresse morne et stupide qui nuisait singulièrement à son intelligence habituelle.

Un moment avant, il m'avait dit en me montrant sa tente, que ceux qui l'habitaient étaient chrétiens. Du reste, ce toldo, ainsi que les cinq ou six autres qui étaient au bas de l'éminence située là, étaient comparativement étroits pour le monde qu'ils renfermaient, et devaient sans contredit appartenir à la plèbe de la tribu.

Dans un de ces derniers toldos, nous trouvâmes un Espagnol de douteux aloi, qui habitait là depuis quinze ans, nous dit-il. Nous le distinguâmes facilement à sa barbe, à sa petite taille, et surtout à ses yeux grands et clairs. Il avait des enfants en grand nombre, et semblait avoir déjà un peu oublié sa langue, que don Casimir parlait mieux que lui, et, chose bizarre, cet homme avait perdu le souvenir de l'appréciation des

(1) Tous ces toldos sont de peaux de guanaco, soutenues par des perches en forme de parallélipipède, tronqué par un plan incliné vers l'ouest qui forme le toit; l'ouverture toujours à l'est.

années ; car il s'embrouilla tellement dans les époques qu'il voulut nous citer, même à deux ou trois ans de date, qu'en cela je le trouvai presque semblable aux autres sauvages. Il nous débita sur son séjour en Patagonie une histoire à dormir debout, et nous restâmes persuadés que c'était un déserteur de quelque navire, car il avait dans son toldo un assortiment d'objets de bord dont la présence en ce lieu n'avait rien de fort naturel.

Sur le haut du monticule dont j'ai parlé se trouvaient deux toldos beaucoup plus spacieux que les autres et mieux conditionnés ; les peaux en étaient plus belles.

On y faisait cuire de la viande dans une marmite ; les pelleteries, les plumes d'autruche y étaient en plus grande abondance. Les maîtres de ces deux toldos étaient deux hommes superbes, même chez les Patagons, l'un d'eux surtout, qui nous fut désigné comme le cacique : c'était un jeune homme de vingt-cinq à trente ans, qui avait bien au moins 6 pieds de haut, et d'une force probablement herculéenne. Je fis mettre à côté de lui plusieurs hommes de taille moyenne, qui, se levant sur la pointe des pieds, arrivaient à peine à sa bouche, ce dont il parut très fier. Il était bien fait ; les épaules surtout, ainsi que dans toute la tribu, étaient magnifiques ; seulement les contours des membres sont arrondis, comme chez les femmes, et ne présentent pas les formes musculaires qu'ont, parmi nous, les hommes robustes.

Ces deux propriétaires de toldos, que je prendrais volontiers pour les deux chefs, dans la hiérarchie de vigueur de la tribu, se distinguaient des autres par plus de gravité et de dignité ; or, ces deux qualités sont très communes parmi eux.

Ces deux tentes (non compris celle de l'Espagnol défroqué) sont les seules où j'aie trouvé des armes de nos pays : c'étaient de vieux sabres de cavalerie d'un modèle tout-à-fait primitif. Le cacique avait pour son cheval une espèce de bât orné de grelots, et pour lui un bizarre chapeau à larges bords, orné de feuilles de laiton, qui était sans doute réservé aux grands jours, car je le vis le lendemain à cheval sans aucune marque distinctive ; il avait plusieurs femmes, et une série d'enfants qui n'en finissait pas. En somme, le nombre des gens de la tribu pouvait monter à plus de cent personnes, tout compris.

Le moment de leur repas approchait, leur viande rôtissait sur des morceaux de bois fichés en terre autour du foyer ; j'en goûtai et la trouvai succulente ; ils mangeaient aussi une racine crue qui, lorsqu'elle est fraîche, rappelle la noix de coco.

Enfin nous nous quittâmes assez peu satisfaits les uns des autres, eux de voir qu'on les croyait plus sauvages qu'ils n'étaient, et nous désappointés de ne trouver que peu de viande, et bien plus cher que nous n'avions espéré. J'en emportai pourtant un repas pour tout l'équipage et les officiers ; mais cela coûta 4 piastres, deux bouteilles de rhum, douze biscuits, trois mouchoirs que j'avais par hasard sur moi, et autres babioles qu'il fallut donner aux femmes et aux enfants pour qu'ils ne s'opposassent pas à la conclusion des marchés.

Ces gens-là ont passé l'époque des fantaisies, ils ont actuellement des besoins, et si l'on veut commercer avec eux pour leurs pelleteries, leurs plumes, etc., je crois qu'il sera sage de se munir d'objets d'utilité réelle, tels que des chemises de laine, du biscuit,

du tabac, des liqueurs, etc. Nous leur avons trouvé des pipes qui dataient de la campagne du *Beagle*, et l'un d'eux nous montra son bras tatoué par un matelot de *l'Astrolabe*, au nom du navire.

Cette tribu s'appelle O'Keinkhé ou Ksinkhé. Si O est un article, le kh se prononce comme le *X* des Grecs. J'ai trouvé de la ressemblance entre ce nom et celui de Tekemice, donné par Fitzroy à une partie des habitants de la Terre de Feu. Peu de mots de son court vocabulaire patagon ont pu être compris par eux. Ainsi pour *chien* ils n'ont pas compris *warchies*, ils disaient *wahas;* mais ils comprenaient très bien le mot espagnol *perro;* pour femme ils disent *khi*, etc., et ils ont aussi des mots que M. Fitzroy attribue uniquement à la Terre de Feu, tels que harmans pour guanaco. Mais ils le disaient entre eux, et avec nous ils se servaient indifféremment du mot *co* ou *wernaco*. Je distinguai aussi le mot *yammer schoner*, *donnez-moi quelque chose*, qui m'était adressé par tous les petits enfants en passant près de moi. Il pourrait donc se faire que les deux langues n'eussent pas entre elles l'énorme différence que semble marquer M. Fitzroy; mais les Patagons ont retenu et corrompu une foule de mots espagnols dont ils se servent de préférence avec les étrangers; c'est ce qui a pu facilement induire en erreur. Ils ont, du reste, une incroyable facilité pour s'approprier des mots d'une autre langue.

Le front est chez eux généralement large, uni, bas et incliné. Les facultés perceptives très fortes, sans cependant bosseler l'arc sourcilier; les pommettes très larges et assez saillantes; la partie postérieure du crâne large à la base, déprimé au sommet, dans la région des organes affectifs. Le nez souvent aquilin,

rarement épaté ; mais rarement ou même jamais large et carré à la racine. La bouche est épaisse, mais sans difformités ; souvent vermeille et invariablement dédaigneuse ; les dents grandes, égales et d'une blancheur merveilleuse ; le teint cuivré, mais peu foncé et de même nuance sur tout le corps ; les pieds plutôt petits que grands, ainsi que les mains, eu égard à leur haute stature ; ce qui rendrait fort surprenant le nom de *Patagones* (grands pieds), que leur donnèrent les Espagnols, si l'on ne faisait attention qu'ils portent à cheval des espèces de bottes dont les dimensions sont peu soignées. Leurs jambes et leurs avant-bras sont grêles, eu égard au reste du corps. Leurs femmes sont de grandes et fortes créatures, qui seraient certainement fort passables, même aux yeux des Européens les plus difficiles, si leur fumet sauvage pouvait se tolérer ; leurs cheveux sont invariablement longs, durs et plats comme des queues de cheval. Ils se peignent avec une sorte de balai fort dru. Les traits les plus uniformes de leur visage sont les yeux petits et noirs comme du jais, la cornée injectée de rouge, les paupières supérieures toujours recouvertes et cachées par la peau inférieure de l'arcade sourcilière, et ils ont une expression sauvage qu'il est aussi impossible d'analyser que d'oublier lorsqu'on l'a une fois rencontrée.

Cette tribu pouvait avoir environ 40 chevaux, à moins que je n'aie pas vu tous ceux qu'ils avaient mis à paître dans les plaines ondulées. Ce qui me frappa dans ces animaux, ce fut leur taille au-dessous de la moyenne, leur poil long et laineux, le maxillaire inférieur très développé, toutes choses qui nuisent fort à leur élégance ; leur bouche est très peu fendue, comparativement à nos chevaux d'Europe ; ils sont

souvent de couleur pie, et il s'en trouve plus de tout blancs que d'aucune autre couleur.

Quant à leurs chiens, le nombre en est à peine calculable ; il y en a par vingtaine devant chaque wigwam ; ils ressemblent beaucoup aux chiens de bergers du nord de la France, et quelquefois un peu à ceux de Terre-Neuve, seulement ils sont plus maigres et plus efflanqués. Cependant on trouve çà et là autour des toldos quelques uns de ces petits chiens bâtards qui font l'opprobre de leur race et de nos carrefours. Du reste, tous ces chiens sont fort bien élevés ; ils aboient furieusement aux étrangers, mais leurs maîtres les réduisent promptement au silence.

En résumé, les Patagons étaient les gens les plus commodes du monde. Leur apathie ne doit pas être prise précisément pour de la bienveillance ; mais ils ont certainement des dispositions très pacifiques à l'égard des étrangers. Aucun de nous n'eut à se plaindre de la moindre insulte ou molestation d'aucun genre ; ils ne cherchèrent pas à voler, et lorsque le marché ne se concluait pas, ils rendaient d'eux-mêmes l'objet d'échange sans qu'il fût besoin de le leur redemander. Un d'eux, à qui j'offrais une demi-carotte de tabac et une gourde espagnole pour un petit quartier de guanaco et deux très beaux chiens, avait accepté l'échange ; mais les femmes se jetèrent sur le matelot qui emportait les chiens, en poussant des lamentations tout-à-fait pitoyables ; alors l'homme me tendit tristement ce que je venais de lui donner, d'un air qui signifiait : *que voulez-vous que j'y fasse? elles ne veulent pas.* Je repris la gourde, pensant lui laisser le tabac pour rien, mais il me le posa lui-même sur les mains.

Le lendemain, le capitaine et moi nous allâmes ob-

server sur le rivage des hauteurs du soleil, pour assurer la marche de nos chronomètres. Nous fûmes aussitôt entourés d'une foule de sauvages; mais quand nous eûmes témoigné que nous désirions que personne ne passât devant le soleil, ils firent la police eux-mêmes, s'empêchant mutuellement de crier, de peur de nous gêner, et nous observâmes à notre aise; il est certain que peu de populaces des pays civilisés eussent été moins gênantes. Cependant autant ces hommes sont doux dans les circonstances ordinaires, autant ils doivent être terribles lorsqu'ils ont à venger une insulte. La bravoure va volontiers avec le calme et l'orgueil; mais lorsqu'elle est accompagnée de la force et de l'adresse, elle est tout-à-fait respectable. Leurs armes sont des poignards, des coutelas, quelques vieux sabres; mais la plus terrible est le redoutable bolas, dont ils se servent à la chasse pour enlacer à distance les jambes des guanacos. Il se compose de deux balles en pierre ou en plomb, de la grosseur d'un œuf de poule ou à peu près, suivant la matière, revêtues d'une peau de vessie de guanaco, et réunies par une tresse en cuir, longue de 2 ou 3 brasses, fort artistement confectionnée. Malheureusement, les deux premiers cadeaux que la civilisation des baleiniers ait faits à ces pauvres gens sont le goût de l'ivresse et la prostitution, érigée en transaction commerciale.

Comme je l'ai déjà laissé entrevoir, j'ai été frappé du peu d'influence et de considération dont jouissent les vieillards dans cette tribu. Les gens jeunes et forts seuls vont à la chasse et à la guerre, et se font ainsi respecter d'office. Du reste, c'est peu surprenant, la vénération pour la vieillesse étant un des plus beaux attributs de la civilisation. De telle sorte que nous la

trouvons dans l'histoire à un degré d'autant plus haut que les peuples ont été élevés à un plus haut point de splendeur et de gloire.

Je passai avec eux presque toute cette journée, et la trouvai fort courte, tant il y avait à voir : aussi, rendus à bord, nous ne tardâmes pas à nous apercevoir quelle ample moisson nous avions faite.

Le lendemain, quand nos observations du soleil furent finies, j'allai me promener sur les collines environnantes. Jusqu'au pied de la montagne Saint-Grégoire, le sol est généralement plat et couvert d'herbes. Les accidents de terrain varient graduellement de hauteur depuis 50 mètres jusqu'à 15 m., qui est la hauteur moyenne de la plaine près de la mer. Les monticules offrent tous plus ou moins la forme tabulaire. Il me semble, d'après la disposition du terrain, qu'il devait y avoir sur la gauche, à peu de distance, un ruisseau ou rivière tournant d'abord la plaine, et la coupant ensuite pour se jeter dans le voisinage de la baie qui est à la sortie du 2e goulet. Je rencontrai quelques sauvages qui allaient à leurs chevaux, d'autres qui en venaient; quelques uns ne me regardaient pas plus que si j'avais été un des leurs; d'autres me dirent bonjour à leur manière en faisant signe de la tête et de la main, en disant le mot *bueno*, qu'ils connaissent presque tous.

Quand nous vînmes à la yole pour nous embarquer, le cacique vint à nous sur la grève; il poussa son cheval vers moi, me tendit la main et me la serra; puis ce fut fini, pour nous, des Patagons.

22 septembre. — *Passage du second goulet. Mouillage à Port-Famine. Une goëlette chilienne. Sarmiento.*

Le 22, nous avons appareillé un peu avant le renversement du courant, la brise à peu près du N.-O.

Le passage du 2e goulet est facile ; il y a bien un petit banc près de la côte nord à moitié goulet, mais pour l'éviter il suffit de regarder la carte.

On ne tarde pas à voir sortir de derrière la pointe Saint-Vincent l'île Élisabeth, qui est une terre assez basse. L'île Sainte-Marthe se montre ensuite ; on la voit d'assez bonne heure. Son élévation est médiocre ; mais elle est taillée accore au-dessus de l'eau, et son sommet arrondi lui donne la forme d'un bouton de l'uniforme d'un artilleur, de telle sorte qu'il n'y a pas moyen, sachant tout ceci, de la confondre avec autre chose. A gauche, on voit des terres bleuâtres, puis l'île Sainte-Madeleine, un peu plus grande que l'île Sainte-Marthe, beaucoup plus petite que l'île Élisabeth.

Dès qu'on aperçoit cette dernière, on peut courir sur la pointe nord, près de laquelle on trouvera peut-être, comme nous l'avons trouvé, un remous de marée très effrayant. Je ne crois pas néanmoins qu'il y ait aucun danger à l'approcher quand on a beaucoup d'air. Nous avons passé sur la lisière du remous, et nous n'avons pas trouvé de fond à 25 brasses.

Pour ne pas tomber sur le banc de Wallis, où le courant vous jette, parce qu'on doit avoir eu la marée pour soi pour passer le second goulet, n'ouvrez jamais l'île Sainte-Marthe à gauche du cap Saint-Vincent, de telle sorte qu'elle paraisse par le milieu du goulet, mais gardez-les l'un par l'autre, le plus longtemps que vous pourrez, et courez sans rien craindre. Quand on sera ainsi arrivé sur une ligne est et ouest, qui passe à peu près sur les pointes sud de Sainte-Madeleine et d'Elisabeth, on est paré, et l'on pourrait à la rigueur mettre le cap au sud du monde.

S'il fait beau temps, on commencera à apercevoir le

mont Tarn, à gauche duquel divers pics couverts de neige commenceront à montrer leurs sommets. Il y aurait du danger, lorsqu'on est près de la pointe voisine de Port-Famine, à prendre le mont Saint-Philippe pour le mont Tarn, à cause de la pointe Rocky. Le mont Saint-Philippe est beaucoup moins haut, et ne porte de la neige qu'accidentellement; de plus il est boisé du sommet à la base sans interruption. Pour éviter la pointe Sandy, il faut passer à 2 milles de terre, ou mieux, ne jamais fermer la pointe sud d'Élisabeth par la pointe Porpoise que vous n'ayez dépassé le parallèle de la pointe Sandy, ce que vous reconnaîtrez d'après le relèvement du cap Monmouth, qui commencera à se montrer sur babord; c'est une terre très haute.

Le cap Valentin est une terre très basse. Il sera d'abord invisible, étant mordu sur le *Nose-Peak* et les terres voisines; en descendant ensuite dans le sud il finira par ne plus rien vous rester à gauche de sa pointe, jusqu'à ce qu'on l'ait à l'est; on pourra courir à peu près aussi près de terre qu'on voudra (cependant, dans le voisinage de la baie Freshwater, on fera bien de ne pas approcher à moins d'un demi-mille), mais dès qu'on l'aura à ce dernier relèvement, il faudra venir sur babord jusqu'à ce que le mont Tarn paraisse en dehors de la dernière pointe, qui est celle de *Santa-Anna*. Quand le mont Tarn se présentera ainsi, on gouvernera sur lui jusqu'à ce que la pointe Santa-Anna, qui est saine, étant doublée, on découvre le mont Saint-Philippe tout entier au fond de la baie de Port-Famine; on peut alors mettre le cap sur le mont Saint-Philippe, et mouiller comme nous l'avons fait, à toucher la côte N.-E. dans les relèvements suivants :

Tombe Ainsworth.	N. 2 O.
Pointe Santa-Anna.	N. 69° O.

Mais à cause des vents régnants d'ouest et de sud-ouest, on fera mieux de mouiller plus près de la côte sud. Près de cette côte s'étend une plage fort peu inclinée, et sur laquelle le fond, qui est très petit, est assez long à croître. Nous avions choisi le mouillage de la côte nord-est, à cause de la facilité qu'on y trouve pour faire du bois et de l'eau.

Nous avons fait tout le trajet de Grégory-Bay à Port Famine avec une brise d'ouest et d'ouest nord-ouest très forte; *le Phaëton* filait 9 nœuds, avec sa misaine et sa machine; jamais il n'avait atteint un semblable sillage. Nous serrions de près la terre, et par conséquent nous n'eûmes pas de mer. Nous étions partis le matin à 7 h. 1/2 de Grégory-Bay, et nous arrivâmes à 4 h. 1/2 à Port-Famine. La distance est de 74 milles.

Sur la rade de Port-Famine, nous avons trouvé une goëlette chilienne qui avait arboré un pavillon sur la pointe Santa-Anna. Cette goëlette avait la mission de prendre des données sur les moyens d'établir dans le détroit de Magellan une ligne de bateaux à vapeur chauffant au bois, et de chercher aussi un établissement commode pour une colonie.

Sarmiento avait compris l'importance d'un point militaire et commercial dans le détroit de Magellan, et en marin habile, il avait bien choisi la place. Je crois qu'à présent même les points qu'il occupa sont ceux qu'il faudrait occuper encore.

Ayant réussi à faire entrer le roi Philippe II dans son projet de colonisation, Sarmiento arriva avec vingt-trois navires à Rio de Janeiro, où il éprouva

toutes les contradictions possibles de la part de son collègue Diego Flores de Valdes, commandant des côtes du Brésil, et qui avait mission de l'aider de tout son pouvoir. Sa première tentative fut malheureuse. De ses vingt-trois navires, six seulement atteignirent l'entrée du détroit, et ils étaient si maltraités qu'il fallut retourner se réparer à Rio. Il repartit avec cinq navires commandés par Ribeira, arriva au détroit en décembre (1584), jeta une colonie qu'il appela *Jésus* sur les terres voisines du 1er goulet, du côté de la pointe N.a S.a da Valle, et fit de Port-Famine le centre, l'établissement principal auquel il donna le nom de Saint-Philippe. Mais un de ses navires fit côte, et un jour, Ribeira, qui jusque là n'avait prêté ses services que de fort mauvaise grâce, disparut, ne laissant à la colonie qu'un seul navire, *la Maria*, d'un assez faible tonnage.

Dire ce qu'il fallut à Sarmiento de courage, d'énergie et de dévouement à son œuvre pour suivre cette entreprise où pas un obstacle ne lui manqua, serait dépasser de beaucoup les bornes que je me suis imposées : c'étaient ses hommes qui se révoltaient, c'était une attaque des sauvages, c'était le climat, etc., etc.; enfin l'abandon et l'inertie des siens. Enfin un jour, comme il allait de Port-Famine au 1er établissement de Jésus, un coup de vent le jeta au large, et pendant vingt-deux jours lui ferma l'entrée du détroit; de telle sorte qu'il lui fallut revenir à Rio de Janeiro avec son équipage malade et démoralisé.

Ce n'est pas tout : son navire fait naufrage sur la côte du Brésil. Sarmiento court à Bahia chercher des moyens de sauvetage ; à son retour *la Maria* avait coulé. Il s'efforce alors de fréter des navires qui puissent porter des vivres à ses compagnons du détroit ; rebuté

de toutes parts par les empêchements matériels, ainsi que par l'inertie et le mauvais vouloir de ceux qui pouvaient et devaient l'aider, cet homme infatigable ne perdit pas l'espoir de secourir sa colonie ; il courut en Espagne, espérant trouver au moins là du secours et des sympathies ; mais, en route, trois navires anglais rencontrèrent le sien et le prirent.

Quand l'homme intrépide qui avait fondé la colonie du détroit eut disparu de dessus la scène maritime, ces malheureux colons virent chaque jour leur position empirer. Ils purent presque calculer, dans les dernières angoisses du froid et de la faim, le terme probable de tant de maux. Au premier hiver, c'était la colonie de Jésus, affamée et affaiblie, qui venait par terre demander à Saint-Philippe un pain qu'on ne pouvait déjà plus partager avec eux; puis, c'était un canot de sauvetage perdu sur les rochers, et dont les gens furent abandonnés au commencement de l'hiver sur le rivage, où l'on put compter leurs ossements au printemps suivant.

Cavendish entre dans le détroit en 1587. Il sauve un de ces malheureux pour savoir son histoire, détruit Saint-Philippe, qui n'était plus guère qu'une nécropole, et s'en va. Enfin, en 1589, un seul Espagnol restait qui fut pris par le navire d'André Mérick. Il s'appelait Hernandez, et il avait survécu à tous les autres, pour qu'aucune des angoisses de leurs derniers soupirs ne fût ignorée !

Avec cette colonie, si cruellement sacrifiée, se perdit son nom, changé en celui de Port-Famine, et depuis il n'est resté de cela qu'une opinion vague et confuse, un souvenir lointain et triste qui éloigna tous les esprits d'un retour à l'idée d'une colonisation.

A bord de la goëlette chilienne, j'ai trouvé un naturaliste prussien naviguant aux frais du Chili : cet homme avait fait deux fois le tour du monde, et en outre beaucoup de voyages par terre fort intéressants. Il a eu naguère la mission de chercher des passages dans la Cordilière des Andes, et il en a trouvé, m'a-t-il dit, plus de dix au sud de Talcalhuano, dont deux sont si faciles qu'ils pourraient conduire en une journée de l'ouest de la montagne dans les pampas de Buénos-Ayres. L'un de ces deux serait à environ 2 ou 3 minutes plus sud que Valdivia.

23 *septembre*. — Nous sommes allés de bonne heure profiter d'un reste de soleil pour régler nos montres. J'avais d'abord cherché dans l'ouvrage du capitaine King l'endroit où il avait fait ses observations; car nous n'avions trouvé sur la pointe Santa-Anna que le tombeau de M. Ainsworth, master de l'*Adventure*, noyé en revenant de Saint-Antonio à Port-Famine.

Si quelqu'un voulait régler ses montres à Port-Famine en observant au point même dont King a déterminé la latitude et la longitude, il n'aurait qu'à mettre la pointe Santa-Anna par le cap Valentin, et cette direction le conduirait droit sur le pilier en bois planté sur un petit tertre fait de mains d'homme.

Autour de ce pilier, on trouve encore des vestiges de puits creusés par les Anglais. Plusieurs de ces puits ont encore de l'eau en abondance. Nous avons fait notre eau dans de pareils puits situés sur la côte nord, et elle a été trouvée très bonne. On les retrouvera à une encablure au moins de la pointe Santa-Anna.

Dans le fond de la baie du côté de l'observatoire, on trouvera les tombeaux de diverses personnes de l'expédition anglaise, et entre autres celui du malheureux

capitaine Stokes, dont l'herbe a envahi la pierre tumulaire.

J'eus de bonnes observations, quoique les circonstances fussent fâcheuses; mais il fallait profiter de tout. A peine nos observations étaient-elles achevées que le temps se couvrit, et il tomba de la neige à profusion.

Le soir, le baleinier *le Fleurus*, notre compagnon depuis le parallèle de la Plata, est entré dans la baie. Le temps a continué à être pluvieux et neigeux toute la nuit.

Le matin, après les observations, nous étions allés jusqu'à l'embouchure du Sedger (Rio San-Juan de Sarmiento), en suivant sur la grève les traces d'un grand animal qui ne pouvait être qu'un jaguar ou un puma. Elles étaient très récentes; à côté on distinguait celles d'un animal plus petit, tel qu'un renard.

24 *septembre*. — La marée était plus haute que les jours passés. La lune était nouvelle la veille, et c'était l'équinoxe. Cependant une chose m'a frappé depuis notre entrée dans le détroit: ce sont les faibles courants que nous y avons rencontrés, bien que nous fussions dans le voisinage de l'équinoxe. Néanmoins les courants marqués sur les cartes existent à d'autres époques de l'année; car, d'après les renseignements du baleinier qui était avec nous, la violence des courants qu'il a trouvés au mois de janvier dépassait encore ceux que marque le capitaine King.

M. Philippe, ce Prussien qui est à bord de la goëlette chilienne, m'a donné des détails fort intéressants sur les canaux qui longent la côte occidentale, depuis le détroit jusqu'à la péninsule de *Très Montes*.

Il m'a indiqué près de cinquante mouillages dans les canaux, et m'a assuré que la navigation y était facile, qu'il y avait navigué lui-même de jour et de nuit, et que la côte y est partout saine, hormis un seul endroit où il est nécessaire de faire quelque attention.

Nous avons rapporté de terre des lignites de fer et du gypse anhydre accolé à une espèce de schiste amphibolique. Les montagnes et les côtes sont en grande partie des formations de schiste argileux et d'ardoise. J'y ai trouvé du granit sur le rivage, mais à l'état erratique seulement.

Ce pays est sur la lisière d'un épanchement volcanique, de telle sorte qu'à l'endroit où la couche de roches ignées est appliquée sur le schiste ardoisé, il ne serait pas étonnant de rencontrer une couche métallique.

25 *septembre*. — En deux jours nous avons fait 12 tonneaux d'eau et coupé 50 stères de bois. Aujourd'hui pluie battante.

Une des choses les plus remarquables dans ce singulier pays, c'est l'extrême variabilité du temps : le ciel se couvre et se découvre plusieurs fois par heure ; mais lorsque les vents fraîchissent, ils halent presque toujours le sud-ouest, et alors ils apportent toujours de la pluie.

Aujourd'hui, la marée a monté de 1 m. 96. C'était hier le jour donné par la *Connaissance des temps* pour la plus grande marée de l'année. Il y a environ 7 ou 8 pouces entre la marée d'hier et celle d'aujourd'hui (la différence en faveur de celle d'hier). King ne donne que 6 pieds pour la plus forte marée.

Nous sommes allés prendre des hauteurs de soleil à l'observatoire de King, le capitaine et moi ; après

quoi nous nous sommes mis en route pour remonter la rivière.

Le Sedger étend sa barre vers le large, en débouquant dans la baie; il entraîne aussi assez fréquemment des arbres déracinés ou des troncs pourris au milieu de ses eaux fortement colorées : ce qui peut faire craindre à ceux qui arrivent sur la rade de rencontrer des bancs dans des parties fort saines en dehors et en dedans de la baie ; car selon l'heure de la marée, il se dessine quelquefois des bandes d'eau de différentes couleurs et fortement tranchées du bleu le plus pur au jaune le plus foncé. Un coup d'œil sur la carte délivrera bientôt de toute préoccupation à ce sujet.

Nous avons remonté le Sedger jusqu'à 3 milles environ, et n'y avons rien trouvé qui embarrassât notre route; et si ce n'eût été le courant, qui, ayant commencé à être de 2 nœuds environ, devint graduellement plus fort jusqu'à être tout-à-fait insurmontable, nous aurions pu remonter beaucoup plus haut ; le fond était encore de plus d'une brasse sur chaque point du lit, qui, en cet endroit, se trouve large d'environ 50 brasses. Mais les canotiers n'en pouvaient plus, et les arbres de la forêt vierge qui étendent au ras de l'eau leurs troncs et leurs branches tourmentés par le torrent, s'opposent irrésistiblement à toute tentative de halage à la cordelle. Nous devions pourtant n'être guère qu'à un demi-mille de l'endroit où s'est arrêté King (si même nous n'y étions déjà), et pour lequel il dit que les troncs d'arbres ont fini par lui barrer le passage d'une façon tout-à-fait inextricable. Il est possible qu'à l'époque où King fit cette excursion, l'eau étant beaucoup plus basse, les troncs

d'arbres, dont le fond est sans doute jonché, et qui se montrent à fleur d'eau en bien des endroits, présentassent des obstacles réels.

Nous avons mis pied à terre dans les bois qui couronnent les bords d'un feuillage épais, et nous avons éprouvé que dans une forêt vierge où il n'y a point de lianes, il est très facile de pénétrer tant que l'on voudra, à la condition de ne savoir ni où l'on va ni d'où l'on vient. De plus, dans ces forêts, le menu bois étant fort cassant, cède aux moindres efforts; mais à peine arrivé dans une clairière, il faut un certain esprit de localité pour découvrir l'endroit par où l'on est entré. A peine à un quart de mille du bord, malgré la précaution que nous avions prise d'échelonner les canotiers de distance en distance, ce n'est qu'en nous hélant fréquemment que nous sommes parvenus à nous rejoindre après quelques minutes de séparation.

27 *septembre.* — Nous sommes partis à six heures du matin pour aller à *Port Gallant.* Il faisait d'abord calme; mais au bout de peu de temps, le vent de sud-ouest est survenu et a fraîchi très promptement, ce qui nous a fait relâcher à la baie Saint-Nicolas (baie Française de Bougainville). Nous chauffions d'abord au bois; mais la pression étant tombée au-dessous du zéro du manomètre, nous avons été obligés de remettre du charbon dans les fourneaux. Le bois du détroit (1) est un triste combustible, parce qu'il est humide et poreux,

(1) Il se réduit à peu près à trois espèces d'arbres, une sorte de hêtre (fagus betaloïdes), une sorte de bouleau (fagus antarctical, et une troisième espèce que les Anglais appellent winter's bark (winteana aromatica).

et de plus un détestable bois de mâture, parce qu'il est lourd et cassant.

La navigation de Port-Famine à la baie Française est facile ; il n'y a d'autre danger que les roches de la pointe S. Isidro, qu'il faut avoir soin d'écarter à un mille.

Le mouillage de la baie Française est un des meilleurs et des plus commodes du détroit, sous tous les rapports. Pour venir le prendre, on n'aura qu'à découvrir l'embouchure de la rivière de Gennes à gauche de l'île, et pénétrer dans la baie entre la côte ouest et l'îlot, jusqu'à ce que ce dernier soit par la pointe de l'île Nassau. Il ne faudra pas se rapprocher beaucoup plus de la rivière à cause d'une espèce de barre qu'elle projette à son entrée dans la baie ; mais on pourra mouiller avant d'être rendu à ce relèvement par 10, 11 et 12 brasses. L'île est à peu près accore ; elle a un récif à sa pointe ouest ; on le voit parfaitement. On trouve à toucher, 4 brasses et 4 brasses 1/2 du côté du large, 6 et 7 brasses partout ailleurs le long des rochers, dans les herbes.

Pointe Nassau.	N 50° E.	Relèvements du mouillage du *Phaëton* dans la baie Française.
Pointe Glascott.	S 18° O.	
Embouch^re^ de la rivière de Gennes.	N 37° O.	
Ile Brivoisin.	N 10° E.	

On pourrait mouiller entre l'île et l'embouchure de la rivière, à deux encablures de l'île ; mais, en général, il sera inutile d'aller s'embarrasser là.

L'aspect de cette baie est assez riant pour cette latitude ; il ne manque ni de pittoresque ni de grandeur. — Les chasseurs trouveront des canards et des oies sur l'île et dans la rivière.

J'ai été observer sur l'île. La latitude que j'ai obtenue ne diffère de celle des cartes anglaises que dans les secondes.

28 *septembre.* — Nous avons passé la journée, le capitaine et moi, à faire un croquis hydrographique de la baie pour servir de vérification des travaux anglais.

29 *septembre.* — Lassés d'attendre la brise, nous sommes partis avec vent debout.

Si le temps est clair (et il faudrait qu'il fût bien obscur pour s'y opposer), on a un excellent amer pour parer les dangers qui sont à la pointe nord-est de la baie Snug (1), en ne fermant pas la baie que l'on vient de quitter, ou mieux, en gouvernant de manière à conserver la coupure de l'île Nassau par les terres du cap San-Isidro. Du reste, le danger ne s'étend pas à un mille, et on reconnaît qu'on l'a dépassé dans l'ouest, lorsque le mont Tarn est caché par le pic des Novales.

La brise d'ouest ayant fraîchi, et portant avec elle des grains très serrés de pluie et de neige, ne nous a pas permis encore cette fois d'atteindre *Port-Gallant;* nous nous sommes donc dirigés sur le mouillage de Wood-Bay, sous le cap Holland.

Ce mouillage est assez difficile à trouver lorsqu'on longe la côte. Le plan particulier de King est trop peu étendu, et avant d'être aux fonds de 17 brasses qui y sont marqués, si on suit la terre, on passera sur 14, 13, 12, 11 brasses, enfin 10 et 9 1/2, à environ un mille de terre et 3 milles du cap Holland; mais on

(1) La baie située entre la baie Saint-Nicolas et le cap Froward, et à laquelle M. de Bovis donne le nom de Snug, n'est par dénommée sur la carte du détroit, tandis qu'on trouve à l'ouest du cap Froward une baie de Snug, qui porte aussi ce nom dans les instructions.

pourra très bien mouiller sur la côte par 13 et 14 brasses avant d'arriver au mouillage indiqué par le plan particulier. Le fond y est de très bonne tenue, et à moins d'être au fond de la baie, qui est fort petite et d'un difficile accès, à cause du banc de la rivière et d'un danger sous le cap, on sera tout aussi bien mouillé que si l'on était sur le point déjà mentionné.

Le Phaëton y a mouillé par 13 brasses 1/2, et y a passé la nuit.

Pic des Trois-Pointes,	N. 60° O.	relèvement du mouillage.
Cap Froward,	N. 88° E.	
Cap Holland.	S. 87°O.	

Le capitaine m'a envoyé sonder. Arrivé à 1 mille du navire, dans la direction du cap Holland, par 9 brasses 1/2 de fond, la mer a grossi au point de me forcer à rebrousser chemin avec la yole; et bien que l'endroit où nous étions mouillés parût moins abrité, la mer a diminué comme je m'en rapprochais, et je l'ai retrouvée le long du bord comme je l'avais laissée; la brise avait plutôt fraîchi.

Le cap Holland et le cap Froward sont des terres très hautes, coupées presque à pic; ils sont formés par des rochers d'un gris foncé, hauts de 600 pieds environ. La côte entre les deux caps est très haute, et les mouillages y sont indiqués par la nature même de la côte : lorsqu'elle présente un rivage incliné ou une plage basse, il y a souvent, pour ne pas dire toujours, mouillage.

30 *septembre*. — La côte entre le cap Holland et Port-Gallant est très élevée. Après s'être un peu abaissée autour de la baie Saint-Michel, elle se rehausse encore auprès du Port-Gallant, qui est entouré de hautes montagnes. Pour parer les bancs qui sont dans

le voisinage de la baie Saint-Michel, il faut ne pas cacher le cap Froward par le cap Holland, jusqu'à ce qu'on puisse voir la pointe Wigwam (1). On peut entrer dans la baie Fortescue jusqu'à ce qu'on ait la pointe Milagro, et celle qui reste au S.-E. auprès d'elle, l'une par l'autre; ces deux pointes sont très basses. On mouille alors en relevant la pointe Wigwam au Nord environ; mais il ne faut pas dépasser le relèvement vers le N. N.-E. à cause des bancs qui avoisinent la presqu'île Wigwam dans le N.-O. et dans le Sud. Le mouillage est par 9 à 11 brasses; il sera bon d'avoir une longue touée, quoique le fond soit excellent, car on est sujet à recevoir de terribles raffales qui descendent de la montagne de la Cruz. Si on voulait entrer dans *Port-Galant*, il faudrait envoyer deux canots baliser la passe, car elle est fort étroite.

Cinq malheureux Fuégiens (habitants de la Terre de Feu) ont allumé des feux sur la pointe Milagro, et nous ont fait des signaux en agitant en l'air des lambeaux de peaux de veau marin. On a communiqué avec eux. Ce sont de misérables et stupides créatures, tremblantes de froid, hideuses, chétives, de petite taille, gros ventre, membres grêles, bouche fendue jusqu'aux oreilles; en somme, satires attristantes de la nature humaine, caricatures ignobles des Patagons auxquels ils ressemblent cependant. Comme eux, ils répètent à satiété : Tabac et gallettas; comme eux, ils s'appliquent à imiter les sons qui sortent de votre bouche. On leur a donné quelques biscuits qu'ils ont aussitôt dévorés avec voracité. Ils avaient caché leurs

(1) L'île Wigwam n'est pas une île; elle tient à la terre au S. O. par une petite plage basse.

femmes dans les broussailles. Ils sont timides et farouches, bien différents en cela des Patagons, qui viennent tout de suite au-devant des étrangers avec plaisir et confiance.

Le temps est devenu de plus en plus mauvais. Pendant la nuit, il a venté coup de vent; nous avons laissé tomber une seconde ancre.

Pointe Milagro,	S. 79° E.	Relèvements du mouillage du *Phaëton* dans la baie Fortescue.
Pointe Wigwam,	N. 6° E.	
Pointe Sud-ouest,	S. 58° O.	
Pe Est de l'ilot de Wren,	S. 7° O.	

1er *octobre.* — Le vent d'ouest nous retient toujours; il est accompagné de fortes averses de pluie, de neige et de grêle. Le jour, il mollit un peu; mais, le soir, il recommence à venter coup de vent, et nous mouillons une seconde ancre.

2 *octobre.* — Le temps est décidément plus mauvais la nuit que le jour.

Le soir, le capitaine et moi, nous sommes allés faire une excursion dans l'intérieur de *Port-Galant.* La passe est fort étroite, et les atterrissements de la rivière la rétréciront sans doute encore. Le fond du port au N.-O. se termine par un banc fort étendu qui doit découvrir à basse mer. Le rivage est jonché de plus de coquillages qu'il n'est possible d'en imaginer.

Parmi les schistes ardoisés qui paraissent composer presque entièrement les montagnes du détroit, nous avons trouvé ici du talc en assez grande abondance, et des couches minces de très beau quartz séparent les strates de schistes.

3 *octobre.* — Nous attendons toujours que le temps se calme. Ma journée s'est passée à guetter vainement l'apparition du soleil.

4 *octobre.* — A 5 heures du matin, nous sommes

partis de la baie Fortescue : pluie, neige et vent debout cependant : nous trouvions cela, relativement aux jours précédents, très supportable.

Cet endroit du détroit est fort commode, il est sain, et de plus les îlots qui sont entre l'île de Carlos III et celle de Charles Ier fournissent d'excellents amers qui, à la rigueur, dispensent de se servir du compas de relèvement.

Je remarquerai, cependant, qu'il y a vraisemblablement une erreur dans la position de l'îlot Monmouth; car les amers que je prenais le matin en passant contre la côte opposée, ne cadraient guère lorsque cet îlot y entrait pour quelque chose. Il m'a également paru marqué plus petit qu'il n'est réellement. C'est une terre très haute tout-à-fait remarquable. L'îlot James est bas. L'île Rupert est plutôt basse que haute. L'île Carlos III est très haute, coupée de ravins profonds, ce qui pourrait la faire prendre pour un amas d'îles séparées

Après la grande île de Carlos III, sur la gauche, commence à se montrer le Morrion, pointe très remarquable, très noire, très escarpée ; il est impossible de la confondre avec aucune autre aux environs.

Si l'on gouverne pour aller au mouillage de la baie (1) Borja, on verra bientôt, quelque mauvais que soit le temps, une île d'environ un quart de mille, détachée de la terre. Il faut alors continuer à gouverner de manière à garder le milieu de l'île par la coupée du

(1) Ce mouillage est difficile à prendre pour un navire à voile, à cause des rafales et des variations de brise occasionnées par les montagnes. La frégate anglaise *le Fitzgard*, qui y a passé peu après nous, a couru pour atteindre le mouillage onze bords, et a failli se mettre autant de fois à la côte. Pour un bâtiment à vapeur, c'est très facile, car il n'y a jamais de mer.

double mamelon; on ne tardera pas à voir, sur la droite de l'île, cinq petits rochers qui obstruent la passe entre l'île et la côte ouest; au large, sur la gauche, se trouve un autre petit rocher élevé d'une brasse au-dessus de l'eau. Or, le double mamelon, c'est le cap Quod, qui changera de forme à mesure qu'on s'en approchera; mais, pour le moment, si l'on veut entrer dans la baie Borja, il faut approcher jusqu'à une encablure de l'île, puis venir en grand sur tribord, en ayant soin (vu les vents régnants) de rallier un peu plus la côte S.-O. que la côte N.-E., qui, du reste, de la hune, m'a paru passablement garnie de kelp.

Nous allions mouiller dans la baie Borja, lorsqu'une embellie dans le temps (toujours vent d'ouest) nous décida à passer outre. Mais de cette baie à celle de Playa-Parda, il y a peu de mouillages explorés. La côte du Sud offre quelques *abras* ou coupées qui, d'après ce qu'en dit le capitaine Stokes, sont peu rassurantes. En face du cap Quod, il y a encore le havre Swallow; mais, à partir de cet endroit, l'exploration anglaise est tout-à-fait incomplète.

Il y a, sans doute, un mouillage sous le cap Notch, et celui qui l'explorerait rendrait un véritable service à la navigation de ces parages; car, de la baie Borja à Playa-Parda, l'étape est longue, et il serait dur, sur la fin de sa journée, d'être obligé de laisser porter de la pointe du Glacier pour aller passer la nuit à Swallow.

A partir du cap Quod, l'hydrographie des *Reachs* est faite bien moins exactement que celle de la première partie du détroit, qui est très soignée. Il est vrai de dire que, vu les temps que l'on trouve ordinairement dans ce passage, elle était aussi bien plus difficile. Quoi

qu'il en soit, on fera bien de veiller, surtout le long de la côte nord, où l'on rencontre souvent des kelps. Les roches voisines du cap Notch ne m'ont pas semblé indiquées avec une exactitude tout-à-fait scrupuleuse.

Lorsqu'on a dépassé le cap Notch, et qu'on est arrivé à la pointe du Glacier, si le temps permet d'y voir clair un instant, on aura, en se tournant vers le cap Quod, un des panoramas les plus curieux qui se puissent voir. La brume ajoute à la longueur de ce bras de mer parfaitement droit, et qui va se terminer au loin contre les hautes terres du Morrion, en sorte qu'on ne voit nulle issue. Depuis le cap Quod jusqu'au cap Notch, une dizaine de caps sont alignés, tous à peu près à égale distance les uns des autres, tous avec des formes plus ou moins bizarres et pittoresques, tous hauts et taillés à arêtes saillantes et anguleuses; la côte du Sud offre à peu près le même spectacle, si ce n'est qu'elle est plus haute, que ses pointes sont taillées moins raides et plus couvertes de neige.

De temps à autre, entre deux montagnes, on voit briller les magnifiques teintes bleues d'un glacier qui contraste avec la couleur grise du ciel et du pays. Tout cela est admirable; mais quel temps! Dieu, quel temps! De ma vie je n'avais vu un temps semblable, et j'étais bien loin de m'en faire une idée. Depuis Port-Famine, nous trouvions que la saison s'était décidément gâtée, et que nous étions entrés dans le mauvais côté du détroit; mais maintenant nous trouvons que le temps de Port-Famine et de la baie Française était délicieux, semblable au printemps en toute chose. Depuis midi que je pris le quart, il n'a cessé de pleuvoir que pour neiger, et réciproquement. Chaque grain apportait un redoublement de brise, en sorte que, bien qu'il

n'y eût presque pas de mer, ce devenait une question de savoir si nous atteindrions Playa-Parda, ou non. Et dans ce dernier cas, je laisse à deviner ce que nous aurions pu faire. Passer la nuit à la vapeur, c'eût été dur; les terres des deux bords sont bien près, et de plus, il ne nous restait pas trop de charbon. Appareiller à la voile? Autant et mieux aurait valu mettre tout de suite le pauvre *Phaëton* à la côte, en choisissant une place.

Les grains de neige ne manquaient pas cependant d'une certaine variété. Quelquefois la neige était presque fondue; mais un moment après c'était une neige petite, dure, si semblable à la grêle, que ce n'était pas la peine d'en faire la différence, tombant dru et serré, ou plutôt ne tombant pas, se transportant parallèlement à l'horizon de toute la vitesse du vent, augmentée de celle du *Phaëton;* mais cette dernière était peu de chose.

L'île Shelter est assez haute; mais si le temps est comme nous l'avons eu, on ne la verra (entre deux grains) qu'à partir de la pointe du Glacier.

Quand on a dépassé la pointe du Glacier, qui se reconnaîtra facilement au glacier qu'elle touche dans l'Ouest, au fond d'une crique, il faut gouverner sur l'île Shelter; puis, quand on a la pointe Sud-Est de Playa-Parda au N.-N.-O., on gouvernera droit sur la pointe Wooding, on mouille par 9 ou 10 brasses; mais à une longueur de navire au large du premier fond de 10 brasses, on ne trouvera pas de fond à 15 brasses. C'est ce qui m'est arrivé en allant sonder avec la yole, pour chercher un mouillage plus sûr que celui que nous avions par babord sur l'ancre de la carte anglaise, où nous n'avions pas notre évitage, tellement nous étions près de terre.

P^e S. de l'île Shelter,	S. 33° O.	Relèvements du deuxième mouillage du *Phaëton* à Playa-Parda.
P^e Ouest de la fausse baie Playa-Parda,	S. 80° O.	
P^e Est vue du mouillage,	S. 65° E.	
P^e Wooding,	N. 86° O.	

Il y aurait peut-être un moyen de s'y trouver bien ; ce serait de jeter une ancre à 1/2 encâblure de la côte, entre la passe pour aller au port, et l'ouverture de la crique de 7 brasses, puis de continuer sur son air, et d'aller un peu en dedans de la pointe Wooding ; laisser tomber une autre ancre par 4 brasses dans les kelps serrés qui l'avoisinent.

Il est bon d'ajouter que pour aller mouiller à Playa-Parda, il ne faut pas s'effrayer des kelps, car on est nécessairement obligé d'en traverser beaucoup ; mais s'ils devenaient trop denses, on serait sur le banc de la pointe Wooding. En général, depuis que nous sommes dans le détroit, j'ai toujours vu les kelps sur de grands fonds. J'en ai vu au milieu des *reachs*, en deux endroits où la sonde n'apportait pas de fond à 25 brasses ; j'en ai vu sur les bancs voisins de la côte, mais je ne crois pas en avoir rencontré par moins de 3 brasses : cependant comme le kelp (*fucus giganteus*) vient de préférence sur les roches, il faut le considérer comme balisant des lieux où il serait très dangereux de toucher.

De la pointe Glacier, on voit, comme je l'ai déjà dit, tout le *reach* jusqu'au cap Quod, et c'est un magnifique spectacle. Mais à droite, sur la côte sud, on voit (au S. 47° E. du compas) une ouverture marquée simplement *Abra* sur la carte, et point du tout explorée. Cette ouverture laisse voir un bras de mer peut-être plus étroit, mais au moins aussi long que la partie du *reach* dont je parle, en sorte que la seconde terre que l'on voit au fond est au moins aussi éloignée

que le cap Quod, et que la côte nord de l'*Abra* qui est la côte sud du *reachs* paraît une île. Or, il est très possible qu'elle soit en effet une île; car cette *Abra*, qui, d'après la carte, paraît avoir été à peine vue, doit communiquer avec le Snowy-Sound ou avec les passages non explorés voisins de la baie *Breaker*, de l'autre côté de la Terre de Feu. Les Anglais ont conclu à peu près la même chose pour l'Abra de Sarmiento, qu'ils n'ont pas plus explorée que les deux dernières. Mais, chose singulière, on dirait à lire leurs relations qu'ils n'ont pas même vu celle qui est en face de la pointe Glacier.

Nous avons mouillé à 5 h. 1/2; il était temps, la journée avait été dure. Le baromètre, dans l'après-midi, est descendu à 0, 732. Pendant la nuit il est tombé près de 1 pied de neige.

5 *octobre*. —Nous sommes allés examiner le fond du port, et faire la chasse aux canards appelés *steamers* (1) Nos hommes ont fait du bois. On a ramassé aussi une grande quantité de coquillages, dont un bon nombre de Vénus.

Le port est très petit, on y est aussi bien à l'abri que dans sa chambre; mais entrer et sortir est une grande affaire, à cause du peu de largeur de l'entrée, qui forme un goulet recourbé.

6 *octobre*. — Nous sommes partis de Playa-Parda à 4 heures du matin.

A partir de Playa-Parda, les côtes sont fréquemment garnies d'une ceinture de roches très peu avancées vers le large, qui sortent de l'eau, et qu'on peut approcher. Mais ces roches ne sont pas toutes indiquées sur la carte; ainsi, par exemple, au N.-O. de la langue

(1) Voir la note sur cette espèce de canard à la fin, p. 176.

de terre qui forme la fausse baie de Playa-Parda, nous avons vu à un bon 1/2 mille de terre des rochers qui ne sont aucunement marqués sur la carte anglaise.

En arrivant dans le Sea-Reach, nous avons eu souvent de la peine à faire cadrer nos relèvements. Mais en cet endroit le courant est peu sensible, il n'y a guère de dangers cachés; toute la difficulté se réduit donc à bien reconnaître les terres devant lesquelles on passe.

Si l'on entre dans le détroit, la première terre qu'on verra sera probablement le cap Pilares, qui est une terre très haute, les Évangélistes n'étant que d'une médiocre élévation, et je crois qu'en général il y aura moins d'inconvénient à attérir sur le cap que sur ces derniers îlots. Le capitaine Fitz-Roy a donné un profil du cap Pilares, lorsqu'on vient de l'Ouest; j'en ai pris un lorsqu'on est dans le Nord. De cette position, Westminster-Hall reste au N. 30° E. C'est un rocher très haut et très remarquable. Cupola reste alors dans le N. 1/4 N.-E. Ce rocher, ainsi nommé probablement parce qu'il a la forme d'un dôme, est au bout d'un îlot de médiocre hauteur qu'il domine, étant lui-même deux fois plus haut. S'il n'a pas de neige, il est d'un brun mêlé de carmin. Westminster est beaucoup plus noir et le cap Pilares l'est tout-à-fait.

Mais, entre Cupola et Westminster-Hall (vu de la position indiquée), on verra une autre coupole de même dimension et de même couleur, et même plus unie et plus semblable à un dôme que le rocher Cupola. Mais pour porter le relèvement sur la carte, il faudra faire attention que celui des deux rochers qui porte ce nom est le plus ouest.

Le cap Parker est reconnaissable en ce que, lorsqu'on le voit, étant à peu près dans le Sud, il présente trois monticules échelonnés à peu près de même hauteur.

Le cap Philippe ne montre guère sa pointe détachée de la terre à un navire qui range la Terre de Feu; mais on peut prendre, pour les relèvements, le pic Santa-Anna qui le surmonte, et qui est notablement plus conique et plus élevé que toutes les hauteurs environnantes.

L'île Tamar est une haute terre qui paraît tenir au cap de même nom; et lorsqu'on passe dans le Sud avec une certaine vitesse, la solution de continuité ne se montre que pendant un instant très court.

Quant aux deux caps Victory (à la partie nord de la sortie), si on les voit (ce qui sera rare), ils présenteront en général une suite de montagnes neigeuses parmi lesquelles, aussi bien que dans l'archipel Narborough, il sera difficile de distinguer les points qu'on voudra relever, à cause de la quantité de montagnes remarquables qui ne sont point indiquées sur la carte.

Lorsqu'on veut entrer au havre de Mercy, comme la côte est très élevée et très saine, on peut la ranger jusqu'à la rencontre des îlots qui sont la marque du havre; on les laisse à terre et on range la pointe suivante, derrière laquelle on mouille.

Le cap Cortado est une très haute muraille de rochers taillés en falaise presque perpendiculairement; c'est peut-être l'endroit le plus haut de cette côte, déjà si élevée; mais il fait peu de saillie.

Le cap Cuevas ne se distingue que par induction; il y a là deux ou trois caps qui sont plutôt des points de repère que des caps; ils suivent presque la côte, qui est toute bosselée de montagnes bizarres, hérissée de pics effrayants, taillée à arêtes tranchantes comme celles d'une pyramide triangulaire. La pointe Félix est relativement basse; on peut la reconnaître à ce que, vue de l'Ouest, elle semble une île, étant séparée

de la terre par une *abra* non explorée, et qui paraît plus profonde que ne l'indique la carte. Entre la pointe Félix et les caps dont je viens de parler, se trouve une espèce de baie, au fond de laquelle on distingue avec peine un gros îlot qui marque le mouillage Valentyn.

Je donne beaucoup d'espace à ces détails de configuration des terres, parce qu'il nous a fallu beaucoup de peine pour nous les procurer par nous-mêmes, et que nous eussions été fort aises de les trouver écrits d'avance, car ils sont nécessaires pour savoir à tout moment le lieu où l'on est.

En somme, le travail des capitaines King, Stokes et Fitzroy est admirable; et s'il y a lieu de s'étonner de quelque chose à leur sujet, ce n'est pas de ce qu'ils ont laissé à faire, mais bien plutôt de tout ce qu'ils ont fait. Cependant on ne doit le considérer comme complet que jusqu'au Crooked-Reach (en venant de l'Est); à partir de là, il y a encore beaucoup à faire. Si l'on considère, en effet, la relation de leur campagne, on verra qu'ils n'ont guère fait que passer par cet endroit. Le capitaine Stokes, qui en était spécialement chargé, est le seul qui y ait fait, à proprement parler, de l'hydrographie pendant sa terrible expédition de 1827; et encore il eut des temps si effroyables, que, malgré son audacieuse ténacité, il se vit obligé de laisser bien des lacunes dans son œuvre.

Pourtant on aurait besoin de connaître quelques ancrages de plus entre Swallow et le cap Tamar; car, dans la navigation du détroit, chaque matin, le problème à résoudre est de trouver pour le soir un mouillage où l'on puisse passer la nuit sans être obligé de rétrograder.

Lorsqu'on vient de l'Ouest, le passage est plus facile.

on est toujours ou presque toujours vent arrière : aussi peut-on dans ce cas le passer dans toute saison. Mais lorsqu'on vient de l'Est, c'est bien différent; les vents d'Ouest soufflent douze jours sur quinze, et dès lors le gain de chaque journée est petit; il faut profiter des marées, du crépuscule, de la lune, etc.; or, dans le long *reach*, il peut arriver qu'un navire soit obligé de retourner du cap Notch au cap Quod, faute de savoir où mouiller la nuit, et cela arrivera chaque fois qu'on partira de Borja ou de Swallow avec une jolie brise d'Ouest. Cependant, je le répète, il doit y avoir mouillage derrière le cap Notch, la pointe du Glacier, et les coupées anonymes du Sud. Mais qui le sait? Quand le temps est beau, on n'a que faire de chercher un mouillage inconnu, si l'on n'en pas est chargé ; et lorsqu'il est mauvais, il est dur d'être obligé de le faire par nécessité.

Le 6 octobre au soir, nous avons donc vu défiler les dernières terres du détroit ; et ce n'est pas sans quelque peine, car c'étaient à chaque pas des spectacles admirables et une nature tellement différente de celle que nous connaissions, que, malgré son inflexible rigueur, elle a pourtant des charmes. Ce n'est pas sans peine aussi que nous avons vu s'évanouir l'espoir nourri depuis quelques jours de passer par les canaux qui conduisent au golfe de Penas. Certainement, M. Maissin a fait sagement de ne pas s'aventurer dans les détroits dont l'hydrographie est inachevée, n'ayant que très peu de charbon et de vivres, et surtout avec un navire qui, mauvais marcheur à la voile, n'est susceptible d'aucune évolution ; mais il n'est pas moins vrai qu'il était dur de perdre une occasion semblable de visiter des parages aussi curieux.

JOURNAUX DE MOUILLAGE

HEURES.	VENTS Direction.	VENTS Force.	CAP du navire.	Courant.	Ecartement du bateau de loch.	HAUTEUR du fond.	
Mouillage du 14 septembre devant la rivière de Gallegos.							
7	N.N.E.		N. 11° E.	1.m.1	0°	17 brasses	Baromètre 0,746.
8	»		N. 45 E.	0.8	»	17	
9	»		Est.	0.4	»	16	
10	»		E. S. E.	0.7	12° B.	16	
11	»		»	1.2	»	17	
12	»		»	1.0	3° B.	17 ½	
1	»		S. E. ¼ E.	0.9	11° B.	20	
2	»		Est.	0.8	»	20	
3	»		Nord.	0.3	O.	20	
4	»		»	0.5	O.	20	
5	»		»	0.8	15° B.	19	
Mouillage dans la baie de Possession, 18 septembre.							
8	N.N.O.	2	O. S. O,	1.0	0°	25	
9	O.N.O.	»	»	1.5	»	25	
10	»	»	S. O.	2.0	»	25	
11	»	»	»	2.2	»	26	
Minuit.	»	»	»	1.9	0°	27	
19 septembre.							
1	O.N.O.	3	S.O	1.6	0°	27	Baromètre 0,735.
2	»	»	»	1.0	»	27	
3	»	»	»	1.9	»	26.5	
4	Nord.	1	N.	1.9	»	26.5	
5	»	»	»	1.1	»	27.0	
6	»	»	»	1.2	»	27	
7	»	»	N.N.E.	1.2	»	27	
8	»	»	N.O.	1.6	»	25	
9	»	»	»	1.0	»	25	
10	»	»	»	1.4	»	25	
11	»	»	»	1.8	»	25	
Midi.	»	»	»	1.9	0°	26	
1	Ouest.	2	S. O.	1.9	0°	26	
2	»	3		1.5	0	25	
Mouillage dans la baie Gregory, 19 septembre.							
9	N.N.E.						
10	N.						
11							
Minuit.	E.N.E.						

JOURNAUX DE MOUILLAGE (suite).

HEURES.	VENTS. Direction.	VENTS. Force	CAP du navire.	Courant.	Ecartement du bateau de loch.	HAUTEUR du fond.	
Suite du Mouillage de la baie Gregory, 20 septembre.							
				m			
1	N.E.	6	Sud.	1 3	0°	12 brasses	Baromètre 0 755.
2	»	»	E. S. E	0.5	60° B.	12	
3	E.N.E.	5	N.E. $\frac{1}{4}$ E.	0.0	»	11	
4	Variable.	4	»	0.0	»	11	
5	Ouest.	4	N. $\frac{1}{4}$ N.O.	1.3	»	11 $\frac{1}{2}$	
6	»	»	N. N.O.	1.3	»	12	
7	»	»	»	1.3	»	12 $\frac{1}{4}$	
8	»	»	N.O. $\frac{1}{2}$ O.	1.3	35 B.		
9	O. N. O.	2	S. O. $\frac{1}{4}$ S.	1.0	»		
10	»	»	»	1.4	»		
11	»	»	»	1.8	»		
Midi.	»	»	»	1.9	»		
1	Ouest.	3	S. O. $\frac{1}{4}$ O.	1.3	0°	11	
2	»	»	»	1.4	»	11	
3	»	»	»	1.2	»	11	
4	»	»	S. O. 8° O.	0 0	»	12	
5	»	4	N.	1.0	»	12	
6	»	»	»	1.2	»	12	
7	»	»	»	1.4	»	12	
8	O.	5	Ouest.	0.5	»		
9	N. N. E.	»	N.	0.6	»		
10	»	»	N. N.O.	1.3	»		
11	E. S. E.	»	O.S.O.	1.2	»		
Minuit.	»	»	»	1.0	»		
21 septembre.							
1	S.O.	7	O.S.O.	1.2	0°		Baromètre 0 749.
2	»	»	S.O. $\frac{1}{4}$ O.	1.5	35° T.	11 $\frac{1}{2}$	
3	»	»	»	1.3	10° T.	11 $\frac{1}{2}$	
4	»	»	»	1.2	»	12	
5	O.S.O.	6	N. O. $\frac{1}{2}$ N.	0.1	70° B.	»	
6	»	»	»	1.2	»	»	
7	»	»	»	1.3	»	»	
8	»	»	»	1.4	»	»	
9	O.S.O.	5	O. S. O.	1.2	0°	11	
10	»	»	S. O.	0.8	»	11	
11	»	»	S.O. $\frac{1}{2}$ O.	1.3	»	10 $\frac{1}{2}$	
Midi.	»	6	»	1.5	»	10 $\frac{1}{2}$	

JOURNAUX DE MOUILLAGE (suite).

HEURES.	VENTS. Direction.	VENTS. Force.	CAP du navire.	Courant	Écartement du bateau de loch.	HAUTEUR du fond.	
Suite du mouillage de la baie Gregory, 21 septembre.							
				m.		brasses.	
1	O.S.O.	5	O.S.O.	1.5	0°	11	
2	»	»	S.O.	1.9	»	10 ½	
3	»	»	»	1.7	»	10	
4	»	»	S.O. ¼ O.	1.0	»	10 ½	
5	Ouest.	»	»	0.0	»	11	Baromètre 0,751.
6	O.N.O.	»	»	1.2	35° B.	11	
7	»	»	N. ¼ N.E.	1.2	»	11 ½	
8	»	»	»	1.2	»	11	
9	»	»	»	1.0	S. 10°O	11	
10	»	»	N. ¼ N.O.	0.3	S. 55°O	11	
11	N.E.	»	Ouest.	0.8	S. 31°O	11	
Minuit.	O.N.O.	3	O.S.O.	0.4	»	11	
22 septembre.							
1	N.O.	4	O.S.O. ½ S.	1.4	0°	12 ½	
2	»	»	»	1.5	»	13 ½	
3	»	»	»	1.5	»	13	
4	»	»	»	0.0	»	13	
5	»	»	O.S.O.	0.0	»		
6	»	»	N. ¼ N.O.	1.2	0°		Barom. 0,748.

NOTE *sur une espèce de canard qu'on trouve dans le détroit.*

Le steamer-duck (*canard-vapeur*) était déjà connu sous le nom de *canard-coursier;* il se sert de ses ailes comme des aubes d'une roue pour se pousser en avant. King, et avant lui beaucoup d'autres, en ont fait des descriptions assez détaillées; mais je n'ai vu nulle part qu'on ait mentionné la forme singulière de ses ailes, qui sont dénudées à la jonction de l'humérus et du cubitus, et armées en cet endroit de deux protubérances semblables aux dents d'une roue à engrenages; elles sont de couleur jaune, comme le bec et les pattes.

De l'Ouvrage de François Valentyn *sur les Indes orientales.*

—

Le grand ouvrage de François Valentyn, en hollandais, sur les Indes orientales, composé de neuf parties in-folio avec une multitude de cartes et de figures, quoique publié depuis cent dix-huit ans, et malgré la richesse et l'exactitude des notions qu'il renferme sur l'archipel indien et les contrées voisines, est encore à présent presque inconnu en France, faute d'avoir été traduit dans notre langue ou dans quelque autre langue européenne. Cependant le mérite de cet ouvrage est tel que, même aujourd'hui, l'administration néerlandaise dans les Indes le considère comme un tableau fidèle du pays, et digne d'être consulté avec confiance : on ne saurait en faire un plus bel éloge. M. le baron Van der Capellen, qui a géré dix années de suite le gouvernement des Indes néerlandaises, a déclaré plusieurs fois qu'il avait trouvé les observations de Valentyn aussi exactes que celles qu'on pourrait faire de nos jours, et qu'il avait tiré beaucoup de fruits de la lecture de son ouvrage, principalement pour ce qui regarde les Moluques. Un autre témoignage non moins imposant est celui du comte Vidua, le célèbre voyageur, mort dans l'Inde, qui rendit le même hommage à la véracité et au savoir de l'auteur. Ajoutons que le Nestor de la géographie en France, M. Eyriès, le juge le plus compétent, rend le même témoignage à l'ouvrage de François Valentyn.

Nous ferons connaître d'abord par une analyse très succincte en quoi consiste cet ouvrage; ensuite nous

exposerons le plan de traduction française qui vient d'être conçu à Haarlem par M. Van de Velden, officier de la marine hollandaise, qui a servi dans l'Inde, auteur d'un nouvel ouvrage intitulé : *Vues des Indes néerlandaises*, 1 volume in-fol. en hollandais, et qui s'est associé M. Valckenaer Van Coppenaal, jeune savant élevé en France. Le lecteur jugera par là de l'intérêt que présente l'ouvrage original, et des avantages qu'on peut attendre de la traduction française, soumise toutefois à de certaines conditions.

Disons d'abord quelque chose de la personne de l'auteur. François Valentyn était natif de Dordrecht. C'est en qualité de ministre du Saint-Évangile qu'il partit pour Batavia, en 1685, âgé de vingt-cinq ans. Il demeura près de vingt ans dans l'Inde, en deux fois ; il revint en Europe en 1694, et retourna à Batavia en 1706 jusqu'à 1714, époque de son retour définitif au pays natal. C'est en 1726 que parut la première partie de ce grand ouvrage, qui a, entre autres mérites, celui de nous donner, comme le remarque judicieusement son docte biographe, M. Eyriès, le Journal de voyage de Tasman (par extrait). Valentyn possédait si bien la langue malaise qu'il prêchait habituellement en malais, et qu'il a traduit la Bible dans cet idiôme.

Buffon a connu l'ouvrage de Valentyn, mais de nom seulement, et il l'a cité dans son Histoire naturelle. Le président Debrosses l'a cité aussi dans son Histoire des navigations aux terres australes, et il a fait même quelques observations critiques. Feu Langlès, dans son édition du Voyage de Thunberg, remarquait avec raison que cet ouvrage, qui renferme l'histoire naturelle, civile et ecclésiastique, la plus complète qui existe sur cette partie de l'Inde, et qui a fait con-

naître en Europe les découvertes des Hollandais aux terres australes, était à peu près ignoré en France. Ce n'est même qu'en 1796 qu'il a été introduit dans notre grande Bibliothèque nationale.

Voici maintenant le détail de la composition du livre dans l'édition la plus complète : Le titre général est comme il suit ; nous croyons devoir le rapporter *in extenso*.

Oud en Nieuw Oost-indien, *Vervattende een naaukeurige en nitvoerige verhandelinge van Nederlands mogentheyd in die gewesten*, ... etc., *door François Valentyn on langs bedienaar des goddeliken woords in Amboina, Banda*, etc., in vyf deelen : te Dordrecht, Amsterdam, 1726 ; c'est-à-dire, littéralement :

« *Indes orientales anciennes et modernes*, comprenant un traité précis et détaillé de la puissance hollandaise dans ces contrées, en outre une description étendue des Moluques, d'Amboine, de Banda, de Timor et de Solor, de Java et de toutes les autres îles comprises sous la même dénomination ; le comptoir hollandais à Surate et la vie des Grands Mogols ; de plus, un grand traité de ce qu'il importe de savoir de Coromandel, Pégu, Arrakan, le Bengale, Moka, la Perse, Malacca, Sumatra, Ceylan, Malabar, les Célèbes, Macassar, la Chine, le Japon, Tayouan ou Formose, Tonkin, Cambodje, Siam, Bornéo, Bali, le cap de Bonne-Espérance et l'île Maurice ; comprenant ainsi, ensemble, non seulement une description très précise de ce qui concerne l'Inde hollandaise, mais encore les rapports principaux des autres peuples européens avec ces contrées ; enrichi de plus de mille cinquante estampes, le tout décrit très exactement en ce qui concerne les pays, les villes, les forts, les mœurs des peuples, les arbres, les animaux de la terre et de la

mer, les actes religieux, et les faits qui se sont passés depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ; accompagné d'un grand nombre de cartes nécessaires pour l'intelligence de l'ouvrage, par François Valentyn, dernièrement serviteur de la parole de Dieu à Amboine, Banda, etc. — En cinq volumes, Dordrecht, chez Jean Van Braam, et Amsterdam, chez Gerard Onder de Linden, 1726. »

Les cinq volumes dont parle le titre précédent comprennent en effet neuf tomes ou parties, savoir, le premier, un seul tome, quoiqu'en deux paginations ; les quatre autres, composés de deux parties chacun, de manière qu'on pourrait diviser l'ouvrage en dix tomes.

Nous ne rapporterons pas les titres mis en tête de chacune des parties de l'ouvrage, mais nous donnerons une idée de leur contenu. A la suite du *titre général* que nous avons rapporté, viennent la dédicace du livre, la préface, le portrait de l'auteur avec une épître latine, etc. ; puis une introduction préliminaire qui est comme un abrégé des matières contenues dans l'ouvrage, ou plutôt l'exposé du plan suivi par l'écrivain. Cette introduction se partage en 3 livres et 17 chapitres, formant 316 pages.

Ici commence l'ouvrage proprement dit, par la *description détaillée des cinq Moluques*. Cette description donne une idée très étendue de l'île de Ternate, de Tidore, de Bat-sjan, de Makjan et de Motir, et des îles qui en dépendent ; elle est suivie du récit des principaux faits et événements depuis les temps les plus reculés, accompagné d'un grand nombre de dessins et de cartes qui se rapportent à cette histoire complète des Moluques, ce qui donne lieu à

deux parties, l'une formant 2 livres et 7 chapitres en 125 pages, l'autre 3 livres et 22 chapitres contenant 303 pages.

Le *second volume* roule sur la *description d'Amboine* et les faits dont Amboine a été le théâtre. La première partie se compose de 5 livres et 21 chapitres en 351 pages; elle donne le tableau d'Amboine, et de toutes les îles qui en dépendent, savoir : la grande île de Geram, Boero, Honimoa, Noessa-Laoet, Oma, Manipa, Bonoa, Kelang et autres îles, amplement décrites et accompagnées de cartes très détaillées, d'un récit des habitudes, des mœurs et des cérémonies de leurs habitants; la deuxième partie se compose de 4 livres et 21 chapitres en 282 pages. C'est une narration circonstanciée de tous les faits et événements arrivés à Amboine et dans toutes les autres villes précitées depuis les temps le plus anciens.

A la suite des affaires d'Amboine vient un chapitre consacré aux ministres employés dans cette colonie.

Le *troisième volume* a encore pour objet Amboine et les Moluques, mais avec d'autres développements curieux, et il traite notamment de son histoire naturelle; il est précédé d'une préface. En outre, il donne une description de Banda, de Timor, des Célèbes, de Bornéo, de Tonkin, Cambodje, Siam, etc.; enfin, le récit des événements arrivés dans tous ces royaumes et îles; le tout enrichi de beaucoup de cartes et de figures. La 1re partie, sur Amboine, se compose de 5 livres et 33 chapitres, en 586 pages, y compris l'avant-propos. Elle est suivie d'une description détaillée des arbres, plantes et arbrisseaux, des oiseaux, des poissons, des coquillages et des plantes marines que l'on trouve à

Amboine et dans les îles voisines; la IIe se compose de 6 livres et 32 chapitres, en 259 et 96 pages; elle traite en détail de l'île de Banda et des îles qui en dépendent, ainsi que des îles de Timor et Solor, des Célèbes et de Macassar, de Bornéo et de Bali, ainsi que des royaumes de Tonkin, de Cambodje et de Siam. C'est dans ce volume, 2e part. p. 46 et suiv., que se trouve l'extrait du journal de voyage de *Tasman*, document précieux pour l'histoire des découvertes.

Le *quatrième volume* est un des plus importants de l'ouvrage. Il traite de la grande île de Java (Groot Java, Java-Major) et de sa puissance, des îles gouvernées par l'empereur de Java, le roi de Bantam, le prince de Balamboang et l'histoire de ces princes. Il contient un récit du royaume de Jakatra et de tous les pays appartenant à la *Compagnie néerlandaise*, en outre une description détaillée de la ville de Batavia, de ses faubourgs et de ses possessions, suivie de l'historique des gouverneurs généraux des Indes, et de détails sur le comptoir des Hollandais à Surate et la vie des Grands-Mogols. Ce volume contient encore le narré des événements arrivés en Chine et une description de l'île de Formose ou Tayouan, plus le récit des voyages de Valentyn ; le tout enrichi de cartes et de figures nombreuses. La Ire partie, sur Java, est formée de 7 livres et 64 chapitres, en 633 pages; la IIe partie se forme de 6 livres et 23 chapitres, en 169 et 166 pages.

Le *cinquième volume*, enfin, est divisé en deux parties, comme les précédents. Il comprend des matières très variées. On trouve dans la Ire partie, composée de 8 livres et de 55 chapitres (en 360, 46 et 462 pages), une grande description de Choromandel, de Pégu, d'Arakan, du Bengale, de Ceylan, de Malacca, du

comptoir hollandais dans l'île de Sumatra, avec un récit des événements arrivés à Ceylan et de la vie de ses empereurs, et en outre la description du comptoir hollandais en Perse, avec quelques détails sur les ruines de Persépolis. La IIe partie, composée de 2 livres et 20 chapitres (en 166 et 160 pages), est consacrée à la description de Malabar et du comptoir hollandais établi sur cette côte, à celle du Japon et à leur commerce dans cet empire, au cap de Bonne-Espérance et à l'île Maurice, suivis des événements arrivés dans les principaux pays. Indépendamment des tables placées dans chaque volume, il existe à la fin du 5e une table alphabétique des matières contenues dans l'ouvrage, ainsi que l'explication de plusieurs mots javanais, enfin, des errata et des additions, etc. Le nombre des cartes et plans divers, en outre de ceux qui sont imprimés avec le texte, est de 78.

C'est peut-être la multiplicité des sujets traités dans cette collection, et la division d'un même sujet en plusieurs volumes, qui ont fait dire que l'ouvrage manquait d'ordre. Le reproche n'est pas sans quelque fondement ; mais il est peu de grandes compositions semblables qui échappent à ce défaut. Rien ne sera plus facile que d'y remédier dans la traduction. Ce qui était difficile, c'était qu'un seul homme ramassât tant de matériaux et tant de richesses géographiques et historiques sur un si grand nombre de pays.

Le projet conçu par M. Van de Velden d'en faire jouir la France est digne d'intéresser toutes les classes de lecteurs, en même temps que c'est un hommage rendu à notre langue. Traduit dans cet idiôme, l'ouvrage de Valentyn pourra être lu enfin de toute l'Europe. L'entreprise mérite donc, à plusieurs titres, la sympathie

du public français et la bienveillance des savants. Il nous reste à exposer le plan conçu par M. Van de Velden et son collaborateur, pour lui concilier l'intérêt général : le travail d'ailleurs est immense et le nouveau plan nous paraît judicieux : le lecteur en jugera.

Le but qu'on doit se proposer n'est pas de traduire Valentyn d'un bout à l'autre et mot pour mot, sans en rien retrancher : MM. Van de Velden et V. de Coppenaal l'ont bien compris. D'un côté, il y a des détails superflus, comme tout ce qui regarde l'histoire des ministres protestants aux Indes Orientales et les affaires de la religion (zaaken van den Godsdienst) ; il y en a d'autres entièrement surannés, qu'on peut aujourd'hui remplacer par des notions plus exactes et plus certaines. On supprimera de l'ouvrage toutes les parties qui rentrent dans ces deux catégories. Il en est de même en partie des cartes qui, malgré le prix et l'intérêt qu'elles avaient en 1726, ne peuvent plus aujourd'hui souffrir la reproduction entière, et encore du plus grand nombre des figures de l'ouvrage. L'histoire naturelle de ces régions a fait de grands progrès ; les navigateurs naturalistes ont amplement moissonné dans l'archipel Indien et sur le continent limitrophe (1). Les descriptions et les faits sans valeur seront donc sacrifiés; mais en même temps on ajoutera des notes et des observations conformes aux découvertes récentes, sans les confondre, bien entendu, avec l'ouvrage original dont il faut soigneusement conserver la physionomie. M. Van de Velden est heureusement dans une situation très favorable pour enrichir l'ouvrage des documents géographiques

(1) Voy. entre autres le grand Ouvrage publié par la Commission d'histoire naturelle à Leyde.

les plus récents, ayant déjà passé, quoique jeune encore, plusieurs années de suite dans l'archipel indien et réuni un très grand nombre de matériaux, en qualité de membre d'une commission chargée des travaux hydrographiques. Sa position actuelle et celle qu'il doit occuper bientôt dans l'Inde, lui permettront de s'engager à donner un atlas complet appuyé sur les observations les plus exactes que l'on possède aujourd'hui.

Une autre modification non moins utile et importante consiste à rétablir l'ordre qui manque un peu dans l'ouvrage. C'est répondre au principal reproche qui lui a été adressé. Ainsi disparaîtront les redites et répétitions qui nuisent à l'intérêt et même à l'étude; il faudra élaguer tantôt et tantôt rapprocher les parties semblables, dispersées dans cette vaste composition.

L'ouvrage de Valentyn prendrait ainsi en quelque sorte une forme nouvelle, sans rien perdre de sa valeur et de son caractère, et il donnerait toujours le véritable tableau de l'état des possessions néerlandaises pour l'époque où a écrit l'auteur. Ce qui n'a pas changé encore, malgré plus d'un siècle écoulé, c'est celui des mœurs, des coutumes et des habitudes des peuples, qui sont encore les mêmes aujourd'hui : il sera respecté religieusement. On peut en dire autant de l'histoire des temps antérieurs et de l'histoire de la navigation des Européens dans ces mers lointaines. On a reçu des secours des professeurs de langues orientales qui permettent de compléter en note, ce que dit Valentyn du continent voisin, et en même temps de le rectifier. Malgré ces modifications, on n'a pas le dessein de changer la marche de l'auteur dont le plan, sous un certain rapport, est irréprochable. Valentyn commence en effet, pour chaque pays, par donner la

description géographique, puis il décrit les mœurs et les coutumes : il fait connaître les habitants, leur religion, leur gouvernement, et il termine par traiter de l'histoire des Hollandais, des Portugais et des autres peuples qui ont eu des établissements dans ces contrées : cet ordre mérite d'être conservé. C'est en note seulement qu'on placera la critique géographique ou historique dont les traités sont susceptibles. L'histoire des connaissances géographiques et des découvertes commande de ne pas confondre les époques, et il importe de savoir en quel état était la géographie des Indes, lors de la publication de Valentyn.

Malgré les intéressants détails où il est entré sur les mœurs, les coutumes et la religion à Ceylan et dans l'Inde, à Siam et Cambodje, à la Chine et au Japon, les connaissances qu'on possédait alors sur ces sujets se sont fort étendues aujourd'hui, et, bien que l'auteur n'ait travaillé que sur des documents authentiques pour décrire ces contrées qu'il n'a pas visitées lui-même, on ne peut guère se dispenser de compléter ces notions intéressantes, mais sans les sacrifier aucunement : c'est à quoi pourvoiront les auteurs de la nouvelle entreprise; ils craindraient de dénaturer l'ouvrage original, d'ailleurs riche de faits qui paraîtront comme neufs aujourd'hui même, et qui doit subsister comme le tableau fidèle des connaissances qu'on possédait en 1726. M. de Van de Velden et M. V. Coppenaal ont considéré comme un dernier devoir de prendre des renseignements à Dordrecht, ville natale de Fr. Valentyn, afin d'y recueillir des renseignements biographiques, et de pouvoir composer une notice complète de sa vie, enrichie d'un portrait fidèle. Les cartes conservées seront réduites et lithographiées.

Le format de la publication sera le grand in-8°. Dix ou huit forts volumes paraissent devoir suffire à l'édition.

Tel est le plan conçu par les auteurs de la nouvelle entreprise. Il nous paraît digne d'être accueilli par les amis de la science dans les deux pays, et même dans l'Europe entière : il intéresse également l'histoire et la politique ; il donne enfin, pour la première fois, après plus d'un siècle, la vie et l'existence à une composition scientifique et littéraire qui était comme perdue pour plus des neuf dixièmes des lecteurs européens.

JOMARD.

NOTICE *sur l'ancienne géographie de l'Islande et du Groenland, par* CHARLES-C. RAFN ;

Communiquée à la Société de géographie.

—

Copenhague, le 20 août 1844.

L'ouvrage intitulé *Islendinga-Sogur*, dont le premier volume vient d'être récemment publié à Copenhague, par la *Société royale des Antiquaires du Nord*, contiendra, dans l'ancien texte primitif, d'après tous les manuscrits existants, les sources authentiques islandaises de l'histoire du Nord de l'Europe et de l'Amérique, surtout en ce qui concerne l'Islande, ainsi que l'origine et les exploits des Islandais, depuis le IXe jusqu'au XIVe siècle, c'est-à-dire depuis la première découverte et la colonisation de cette île jusqu'à l'époque de la véritable composition des sagas. Plusieurs de ces sagas n'avaient pas encore été édités, ou l'étaient d'une manière très incomplète, de sorte que le besoin d'une nouvelle édition critique avait depuis longtemps été senti. Le premier volume renferme deux ouvrages du plus grand historiographe de l'Islande, le prêtre Are Thorgilsson, surnommé Frode ou le savant (né en 1068, et mort en 1148), savoir le petit ouvrage intitulé *Islendingabok* ou *Schedæ de Islandia*, et l'œuvre importante qui a pour titre *Landnamabok* ou *Liber originum Islandiæ*, ouvrage historico-géographique, dont l'Islendingabok peut être considéré comme l'introduction. Cet ouvrage, qui paraît ici pour la première fois dans son ancienne forme primitive, traite des premières expéditions de découvertes, entreprises soit de Danemark, soit de Norvége et des îles Féröe, puis de l'émigration

des habitants de la Norvége qui allaient s'établir en Islande et en d'autres pays, à cause des guerres successives que le roi Harald à la belle chevelure faisait contre les petits rois ou Iarls de Norvége, guerres qui finirent par la conquête de tout le pays. La découverte de l'Islande eut lieu vers le milieu du IXe siècle; la première colonisation du pays est due à Ingolve, norvégien, qui s'établit à Reykiavik en 874. Au bout de 60 ans toute l'île était complétement habitée. Le *Landnamabok* offre un rapport détaillé de la colonisation de l'Islande et des colons (*landnamamenn*) avec leur généalogie. Il contient encore l'exacte indication du district dont chacun d'eux s'empara, en le partageant ensuite de différentes manières, soit entre leurs compagnons de voyage, soit entre leurs serviteurs. A peine existe-t-il un pays au monde qui possède sur sa première colonisation des renseignements aussi détaillés que ceux du Landnamabok; il pourra être consulté avec fruit, même encore aujourd'hui. Le volume est terminé par des suppléments empruntés à d'autres anciens manuscrits; ils servent à éclaircir les généalogies islandaises pendant les premiers siècles depuis la colonisation du pays, et font connaître l'idiome et l'orthographe usités pendant le XIIe siècle, époque à laquelle Are Frode rédigea ses ouvrages. Parmi ces suppléments, on distingue surtout comme un morceau d'un intérêt particulier un mémoire écrit en 1143, du temps d'Are Frode, sur plusieurs prêtres islandais d'origine indigène vivant alors, avec la liste des propriétés de l'église de Reykholt (*Reykholts máldagi*). Le chapitre le plus important de ce document est la description détaillée des biens immeubles qui, dans ce temps-là, appartenaient à cette église, ainsi que le château même avec toutes ses dépendances

et des propriétés situées dans d'autres territoires. C'est une véritable *máldagi* ou liste authentique des biens de l'église, semblables à celles que Thorlak Thorhallson, évêque de Skalholt (de 1178 à l'an 1193), essayait d'acquérir pour les églises de l'Islande, en s'appuyant sur le droit canonique et l'ordre de l'archevêque Eystein. Jusqu'au temps de cet évêque, les églises de l'Islande étaient entièrement sous la direction de leurs patrons qui, en qualité de premiers propriétaires et donateurs des terres des églises, s'étaient engagés à maintenir l'état de ces églises et à entretenir le nombre nécessaire de prêtres et de diacres, en se réservant le droit de disposer à leur gré des revenus des terres et des propriétés des églises. L'évêque Thorlak voulut au contraire qu'une liste authentique, dite *máldagi*, des propriétés de chaque église, fût rédigée et sanctionnée par un accord solennel entre l'évêque et le tuteur des biens de l'église, lequel cessant alors d'être le patron de ces biens, en abandonna toute la direction à l'évêque. Le 2e chapitre contient l'acte de cession qui eut lieu de l'église de Reykholt et de ses propriétés à Snorre Sturlason, célèbre historien, lorsque celui-ci y arriva de Borg, l'an 1208. On trouve dans le 3e chapitre l'inventaire de l'église; on y raconte que Snorre et Halveig, sa femme, lui ont donné deux vierges chantantes « (*saungmeyiar*) », c'est-à-dire deux cloches. Le 4e chapitre traite des droits maritimes de l'église, et le 5e, des saints auxquels elle a été consacrée. Le volume est enrichi de quatre fac-simile des parchemins qui ont servi à cette édition. On y voit la liste des prêtres de l'Islande de l'an 1143, et quatre tables généalogiques des auteurs du Landnamabok, de la famille de Sturlungar et de celle de Melar. On y a

joint la carte de l'ancienne Islande avec l'indication des colonies et la division en *things*, nom donné aux grandes juridictions. Cette carte, qui comprend l'espace de temps écoulé depuis l'an 934 jusqu'à l'an 1000, a principalement été dressée pour servir d'éclaircissement au Landnamabok. Les changements que le pays a subis pendant les années suivantes, ont été si peu considérables, qu'on peut très bien se servir de cette carte pour toute la série des sagas jusqu'à sa conclusion au XIVe siècle. On pourrait même en tirer parti pour les temps plus modernes, puisque les lieux qui sont aujourd'hui les plus remarquables l'étaient aussi dans l'antiquité, et surtout parce que la plupart des noms donnés par les premiers colons, à des montagnes, à des promontoires et à des vallées, à des rivières, à des golfes et à des lacs, à des districts habités et à des maisons, subsistent encore. C'est en général une chose digne de remarque que les anciens noms de lieux se sont conservés en Islande de même que la langue, beaucoup mieux que dans aucun autre pays du monde. L'achèvement des tables indispensables et la difficulté de l'impression, ont apporté du retard à la publication de ce volume qui par ces raisons n'a pu paraître plus tôt. Les manuscrits ont été copiés et collationnés par Ion Sigurdsson. La collation du texte, avec les anciens *codex* qui ont servi de base à la rédaction, a été faite par C.-C. Rafn ; la préface de l'ouvrage est due à Finn Magnusen.

Les deux premiers volumes de l'ouvrage, intitulé *Grönland's historiske Mindesmörker*, ou monuments historiques du Groenland, furent publiés par la Société royale des Antiquaires du Nord en 1838, et la première livraison du troisième volume parut en 1842. L'impres-

sion de ce volume a été continuée; c'est celui qui terminera l'ouvrage. On y trouve des *extraits des Annales islandaises* du moyen-âge sur l'histoire du Groenland, avec un recueil de diplômes concernant le Groenland, deux collections dont la rédaction est due à Finn Magnusen; des *notices géographiques*, recueillies pendant le moyen-âge sur le Groenland et ses environs, et rédigées par Finn Magnusen et C.-C. Rafn; enfin une traduction des relations des voyages des frères Zeni dans le Nord, avec des notes justificatives par S. H. Bredsdorff; de plus, deux articles rédigés par C. Pingel, qui a lui-même visité le Groenland où il a fait des voyages pendant un assez long temps. Ces articles contiennent d'abord un aperçu des *voyages* les plus importants qui, *pendant les derniers siècles*, ont été entrepris du Danemark et de la Norvége pour retrouver les côtes perdues du Groenland et examiner la partie qu'on en a de nouveau découverte; ensuite une *chorographie*, fondée surtout sur les voyages et les recherches archéologiques entrepris aux frais de la Société, pendant une série d'années dans les golfes les plus considérables du Groenland. A la suite de ces articles, se trouvera un aperçu de l'ancienne géographie du pays, fondée sur la comparaison faite des relations des anciens manuscrits avec les ruines d'édifices trouvés dans le pays, datant de l'ancienne colonisation européenne. Pour faciliter l'usage de l'ouvrage et pour éclaircir les faits, on y ajoutera la liste des évêques, un relevé historique des personnes remarquables qui y ont vécu, des index chronologiques et géographiques, enfin une table de matières.

Les différentes parties de l'ouvrage sont déjà rédigées; le dessin ainsi que la gravure de douze planches destinées à ce volume sont achevés. L'ouvrage contiendra

aussi deux cartes servant à faire mieux connaître les voyages entrepris par les frères Zeni; des dessins représentant des sceaux groenlandais; les plans des ruines trouvées à Ikigeit, Tessermiut, Igalikko et Kakortok; la vue perspective de l'église ruinée qui se trouve sur le dernier golfe; les dessins des inscriptions runiques et de l'écriture latine trouvées dans le Groenland; deux cartes très importantes, dont l'une représente le district de Iulianehaab, où la colonie orientale des anciens (Eystribygd) était située, et l'autre, la partie du district de Godthaab qui est présumée avoir été la colonie occidentale des anciens (Vestribygd), savoir Baals Revier avec les golfes qui en dépendent et le golfe d'Amaraglik. La première de ces cartes a été dressée d'après une nouvelle révision de la carte du district de Iulianehaab composée par le capitaine Graah, avec les matériaux dont il pouvait alors disposer, et publiée par les soins de la Société dans mes *Antiquitates Americanæ*. Pour les corrections et les autres améliorations adoptées dans cette nouvelle carte, on a soigneusement consulté les cartes spéciales et les descriptions des golfes dues aux voyages récemment entrepris par les soins de la Société dans le Groenland, ainsi que plusieurs renseignements communiqués par différents voyageurs qui ont visité ce pays. La seconde carte représentant une partie du district de Godthaab, a été dressée par le lieutenant C. Möller qui a entrepris, aux frais de la Société, des recherches le long de la plupart des golfes de ce district, et a été nommé récemment inspecteur royal de la partie septentrionale du Groenland. Ces deux cartes offrent encore des secours importants à l'étude de la géographie moderne du Groenland, quoiqu'elles doivent être considérées plus spécialement comme des

cartes destinées à représenter l'état ancien du pays, puisque toutes les ruines d'anciens édifices européens que les voyageurs y ont trouvées y sont indiquées par des signes particuliers; de sorte qu'on y voit clairement combien la colonisation du pays a été grande et étendue pendant ces temps reculés. Nous avons remarqué en dernier lieu une lettre de recommandation fort remarquable, écrite en latin, sous la date du *VI Idus Augusti* 1341, par Hakon, évêque de Bergen en Norvége, en faveur du prêtre Ivar Bardson, qui devait faire un voyage dans le Groenland. C'est à ce même Ivar Bardson que nous devons la description détaillée de l'ancien Groenland, publiée par moi d'abord dans les *Antiquitates Americanæ* (p. 300-318), et plus tard dans les Monuments historiques du Groenland (vol. III, p. 248-260).

J'ai supposé, dans les *Antiquitates Americanæ* (p. 282), que Ivar, dont l'origine norvégienne a maintenant été constatée, vivait dans le XIVe siècle; cette conjecture se trouve confirmée par la lettre en question, de sorte que l'on connaît à présent, avec certitude, la date d'un ancien document littéraire, si important pour l'histoire de la géographie du Groenland.

Extrait *d'une lettre de* M. d'Arnaud *à* M. Jomard, *membre de l'Institut.*

—

Alexandrie, le 14 août 1844.

Monsieur,

Je vous remercie mille fois de tout l'intérêt que vous me témoignez et dont vous venez de me donner une preuve éclatante, en faisant connaître et concourir notre voyage aux sources du Nil, pour le prix annuel de la Société de Géographie, où j'ai été assez heureux pour remporter la belle médaille, qui vient de m'être remise par son Excellence Artin Bey, au nom de S. A. Mohammed Ali, vice-roi d'Égypte, accompagnée d'un compliment très flatteur, terminé par cette phrase : « Son altesse, mon maître, me charge de » vous dire qu'elle compte toujours sur votre zèle in- » fatigable pour terminer la solution du problème des » sources du Nil blanc, avec une dernière expédition » égyptienne qu'elle ordonnera en temps opportun. » Après la séance officielle, j'ai demandé à S. E. si elle présumait que notre départ était prochain, mais elle n'a rien pu assurer à ce sujet.

J'ai reçu ces jours passés une lettre de mon compagnon de voyage, M. Thibaut (Ibrahim Effendi), qui fait le commerce dans le Sennâr, et je suis assez heureux pour annoncer que déjà nos découvertes ont profité aux négociants de ces pays : une petite expédition qui a été jusqu'au 7e degré de latitude N., composée de six à sept barques, est revenue avec un chargement complet

de défenses d'éléphants, et enfin qu'un autre plus considérable est sur le point de partir de Khartoum, aux mêmes fins ; elle est presque uniquement composée de navires des négociants européens; M. Thibaut doit en faire partie; ils se proposent d'aller de nouveau jusqu'au 4e degré 42m et, si faire se peut, plus avant encore. J'ai donné à ces Messieurs tous les documents qui pouvaient leur être utiles; d'ailleurs M. Thibaut sera avec eux.

J'ai bien compris tous les points de votre lettre, je vais répondre à votre dernière question relative à l'affluent Ouest qui tombe dans le Grand Lac vers le 9e degré. En allant, en 1839, à la recherche des mines d'or, au sud du Gourdofan, à une journée de marche de *Chebouy*, les naturels nous dirent qu'à deux journées au-delà, se trouvait une rivière qui venait du Dârfour, et qui s'appelait *Keilak* et que je rapportai en pointé sur la carte de Cailliaud; plus tard, lorsque je rapportai, sur la même carte, le cours du fleuve Blanc, notamment la journée de marche que nous fîmes dans un petit affluent, qui venait porter ses eaux au Grand Lac, je fus surpris de la parfaite coïncidence de ces deux résultats, qui se lient assez bien avec le Misselad, cette autre branche que Brown a découverte à l'Ouest du Dârfour, ce qui me fit croire que c'était probablement la même rivière.

Je regrettai beaucoup que le peu d'eau que fournissait cet affluent dans cette saison, ne me permît pas de le remonter haut; car bien que très petite à son débouché dans le lac, dont tout le contour est marécageux à plusieurs lieues, cette rivière pourrait s'accroître, et peut être devenir navigable lorsque toutes ses eaux sont réunies dans le moment de la crue. La différence

de l'étiage aux hautes eaux, dans le Grand Lac, n'est guère que de 0^m 50 à 0^m 65. Le lit du fleuve Blanc, lui-même, n'a plus, à son entrée, comme à sa sortie du lac, que 80^m de largeur; à tel point que sans la ligne blanche des eaux, nous aurions peut-être beaucoup cherché notre issue.

D'ARNAUD

DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENCE DE M. ROUX DE ROCHELLE.

Séance du 6 septembre 1844.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. d'Arnaud écrit d'Alexandrie à la Société, pour la remercier de la médaille d'or qu'elle lui a décernée pour ses premières découvertes vers les sources du Bahr-el-Abiad. S. A. le vice-roi, en lui remettant cette médaille au nom de la Société, lui a dit qu'elle comptait sur son zèle pour achever, avec une nouvelle expédition égyptienne, la solution du problème des sources du Nil Blanc.

M. le conseiller de Macedo annonce qu'il a présenté à l'Académie royale des sciences de Lisbonne la Grammaire et le Dictionnaire berbers de Venture, et qu'il s'empresse de transmettre à la Société les remercîments de l'Académie.

M. Warden écrit à la Société pour lui offrir le 18e volume de l'art de vérifier les dates, contenant une description géographique et historique des six provinces de l'Amérique du Nord, New-York, Pensylvanie, Ma-

ryland, les deux Carolines et la Géorgie, jusqu'à l'établissement de leur constitution respective comme états indépendants. M. Roux de Rochelle est prié de rendre compte de ce nouveau volume.

M. Thomassy présente un exemplaire de l'ouvrage qu'il vient de publier sur la vie de Gerson, auteur de la vie de J.-C. ; il annonce son prochain départ pour l'Italie et se met aux ordres de la Société pour les services qu'il pourrait lui rendre pendant le cours de son voyage.

M. Jomard fait part d'une lettre de M. Bèke, en date du 1er août : ce voyageur lui écrit que, malgré les doutes élevés en Angleterre sur l'authenticité du voyage de MM. Combes et Tamisier dans le Choa et Gojam, il n'avait pour sa part jamais douté du fait, et que le président de la Société géographique de Londres vient d'en rendre témoignage. Il ajoute que la cause de ces doutes, selon lui, était qu'ils avaient pris pour base la carte de M. Salt, laquelle est très fautive.

M. d'Arnaud écrit au même, en date du 14 août, pour lui donner des renseignements sur la rivière appelée *Keilak* (1).

Par une lettre adressée au même, en date de Khartoum, 5 mai 1844, M. Castelly, chirurgien-major à l'armée expéditionnaire de Nubie, écrit qu'il vient de faire une excursion dans l'intérieur à partir de Siro, qu'il a visité les Founghis, les Bourouns, les tribus errantes d'Abourour jusqu'aux tribus les plus reculées des Dyncas, sous le 7e degré de latitude, que l'expédition a pénétré dans le Sud, non sans avoir combattu les peuplades, et est revenue jusqu'aux confins des

(1) Voir *Bulletin* de février 1842

Gallas par des routes nouvelles. M. Castelly annonce avoir fait une nombreuse collection en quadrupèdes, oiseaux, reptiles et poissons.

Par une autre lettre, du même lieu, mais plus ancienne, M. Thibaut (Ibraïm Effendi) écrit au même, au sujet du voyage au Nil blanc, exécuté par M. Sabatier, et réclame la part d'honneur qui lui appartient.

—M. Jomard fait remarquer qu'il n'a pas attendu cette réclamation pour signaler les travaux et les longs voyages de M. Thibaut, qui ont été si utiles aux découvertes d'histoire naturelle et aux voyages scientifiques, et il cite à cette occasion les n^os^ du Bulletin où il mentionne cet infatigable et intrépide voyageur, auquel on doit, entre autres, les premières giraffes transportées en Europe dans le siècle présent.

Enfin M. Jomard annonce la présence de M. Marcus Porte, voyageur au Brésil, recommandé par le chancelier de France à Bahia, qui vient d'amener deux jeunes Botocudos de l'un et de l'autre sexe. La Commission nomme MM. Jomard et Vivien pour visiter ces Indiens et rendre compte de leurs observations à la Commission centrale.

M. le professeur Rafn, secrétaire de la Société royale des Antiquaires du Nord, adresse une notice sur l'ancienne géographie historique de l'Islande et du Groenland.

Séance du 20 *septembre* 184.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Hippolyte Flury, consul de France à Barcelone, adresse à la Société une histoire des comtes de Barce-

lone, publiée par M. Prosper Bofarull, directeur en chef des anciennes archives d'Aragon; M. Flury recommande ce savant comme un correspondant utile. La Commission centrale décide que M. Bofarull sera porté sur la liste des candidats pour les places vacantes de correspondant étranger.

M. Robert Greenhow, bibliothécaire et traducteur au département des affaires étrangères à Washington, écrit à la Société pour lui envoyer un ouvrage qu'il vient de publier sur l'histoire et la géographie du territoire de l'Orégon, de la Californie et des autres contrées de la côte Nord-Ouest de l'Amérique; il rappelle qu'en 1840, il a adressé à la Société, par l'entremise de feu M. Du Ponceau, un premier ouvrage sur ces contrées. M. Greenhow appelle particulièrement l'attention de la Société sur les chapitres renfermant la relation des voyages exécutés par les Espagnols sur la côte Nord-Ouest d'Amérique; sur les circonstances de la découverte de la rivière Columbia et sur la carte qui accompagne son ouvrage. Cette carte est le fruit de nombreuses recherches et il pense n'avoir rien oublié de ce qui pouvait la rendre complète. M. Greenhow envoie également un mémoire descriptif, historique et politique sur les îles Falkland. Il fait observer que ce travail a été publié dès le mois de février 1842. M. Greenhow fait cette remarque à cause de la ressemblance parfaite de ce mémoire avec celui publié en septembre 1842, par M. Grimblot, dans la *Revue des deux Mondes*.

M. Greenhow offre d'adresser à la Société tous les documents géographiques que ses fonctions et ses études le mettent à même de se procurer. Les remercîments de la Société seront adressés à M. Greenhow.

M. le secrétaire donne lecture de la liste des ouvra-

ges offerts à la Société. La Commission vote des remerciments aux auteurs et donateurs et ordonne le dépôt des ouvrages à la Bibliothèque.

M. Alexandre Lamotte, maire de Condé-sur-Noireau, écrit à la Société pour lui annoncer que l'inauguration du monument que la ville de Condé fait ériger à la mémoire du contre-amiral Dumont d'Urville, aura lieu le 20 octobre prochain, et il prie M. le Président d'assister à cette solennité. La Commission centrale décide que M. de Larenaudière, qui se trouve dans le même arrondissement, sera invité à représenter la Société à l'inauguration de ce monument.

M. Jomard communique une lettre de M. Fresnel, contenant quelques renseignements sur la géographie de l'Arabie méridionale.

Le même membre rend compte de la visite qu'il a faite avec M. Vivien des deux jeunes Indiens Botocudos amenés à Paris par M. Marcus Porte. Il signale plusieurs usages de ces Indiens, qui expliquent certaines représentations figurées, trouvées en Amérique. M. Jomard annonce que M. Marcus Porte, à la demande des commissaires de la Société, va s'occuper de recueillir un vocabulaire aussi étendu que possible de la langue de ces Indiens, et il communique à la Commission centrale le commencement de ce travail.

MEMBRE ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 septembre 1844.

M. José James Forrester, membre de l'Académie des beaux-arts de Lisbonne.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 5 juillet.

Par M. le ministre de l'agriculture et du commerce : Documents sur le commerce extérieur, nos 172 à 180.

Par M. Hugh Murray : The Travels of Marco-Polo, greatly amended and enlarged from valuable early manuscripts recently published by the french Society of geography and Italy by cont Baldelli Boni with copious notes illustrating, the routes and observations of the author and comparing them with those of more recent travellers. Edinburgh, 1844, 1 vol. in-12.

Par les auteurs et éditeurs : Annales maritimes et coloniales, juin. — Nouvelles annales des voyages, mai. — Annales de la propagation de la foi, juillet. — — Journal d'éducation populaire, Bulletin de la Société pour l'instruction élémentaire, avril. — Journal des missions évangéliques, juin. — Annales de la Société d'agriculture du département d'Indre-et-Loire, 23e liv. et 1 n° du tome XXIV, in-8. — L'Écho du monde savant.

Séance du 19 juillet.

Par M. le ministre de la guerre : Tableau de la situation des établissements français dans l'Algérie, 1842-1843, 1 vol. in-fol.

Par M. Roux de Rochelle : L'Univers : histoire et description de tous les peuples. Villes anséatiques, 1 vol. in-8.

Par M. de Macedo : Memoria em que se pertende

provar que os Arabes não conhecerão as Canarias antes dos Portuguezes. Lisboa, 1844, 1 vol. in-4.

Par M le comte Gräberg de Hemsö : Ultimi progressi della geografia. Milano, 1844, broch. in-8.

Par les auteurs et éditeurs : Journal des missions évangéliques, juillet. — Bulletin de la Société maritime, 12e cahier. — Lettres de M. Marec sur la condition des mousses à bord des bâtiments de guerre français, sur l'accroissement du personnel maritime de la France, etc., broch. in-8. — Bulletin mensuel de la Société d'abolition de l'esclavage, nos 5 et 6. — L'Écho du monde savant.

Séance du 2 août 1844.

Par M. Dubois de Montpereux : Voyage en Crimée, au Caucase, en Arménie, etc. Atlas, 21e et dernière livraison.

Par M. Hommaire de Hell : Les Steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée et la Russie méridionale; voyage pittoresque, historique et scientifique, 8e et 9e livraisons.

Par M. Ranuzzi : Annuario geografico italiano. Anno primo, 1844, 1 vol. in-12.

Par M. Dally : Aperçu de la méthode géographique, ou division naturelle de la surface de la terre, broch. in-8°.

Par M. Mauroy : Question d'Alger en 1844; précédée d'un précis de la domination romaine dans le nord de l'Afrique, et suivie d'un appendice sur le commerce de l'Algérie et de l'Afrique centrale, broch. in-8°.

Par les auteurs et éditeurs : Bulletin de la Société géologique de France, 2e série, tom. Ier, feuill. 26-27. — Statistique administrative de la Société géologique de France, depuis l'époque de sa fondation, en 1830, jusqu'au 31 décembre 1843 ; par M. Aug. Viquesnel, broch. in-8°. — Journal des Missions évangéliques, août. — Journal asiatique, juin. — L'Écho du monde savant.

Séance du 16 août.

Par M. Duflot de Mofras : Exploration du territoire de l'Orégon, des Californies et de la mer Vermeille, exécutée pendant les années 1840-41 et 42. Ouvrage publié par ordre du roi, 1er vol., première partie, in-8°.

Par M. le Ministre de l'agriculture et du commerce : Documents sur le commerce extérieur, nos 181 à 192.

Par la Société royale de Londres : Transactions de cette Société pour 1844.

Par la Société royale géographique de Londres : Journal de cette Société, tom. XIV, première partie.

Par M. Ashbel Smith : Reconnaissance de l'isthme de Tehuantepec faite pendant les années 1842 et 1843, 1 vol. in-8°.

Par M. Berthelot : Considérations sur l'acclimatement et la domestication, broch. in-8°.

Par les auteurs et éditeurs : Nouvelles annales des voyages, juin. — Journal de l'Institut historique, août 1844. — L'Écho du monde savant.

Séance du 6 septembre 1844.

Par M. Warden : L'Art de vérifier les dates, depuis l'année 1770 jusqu'à nos jours, tome XVIII. Suite de la chronologie historique de l'Amérique, comprenant les états de New-York, Pensylvanie, Maryland, Caroline du sud, Caroline du nord et Géorgie, 1 vol. in-8°.

Par M. Hommaire de Hell : Les Steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée et la Russie méridionale; voyage pittoresque, historique et scientifique, 10e livraison.

Par M. Jomard : Fragment sur les cartes géographiques. (Extrait de l'Encyclopédie du XIXe siècle), broch. in-8°.

Par M. Thomassy : Jean Gerson, chancelier de Notre-Dame et de l'Université de Paris, 1 vol in-12.

Par M. José James Forrester : Correspondencias de illustres corporaçoens em Portugal Acerca do melhoramento da navegação do rio Douro desde a sua foz ate à barca de Vilvestre em Hespanha e sobre as mappas do mesmo rio, e do paiz vinhateiro do alto Douro, broch. in-8°.

Par les auteurs et éditeurs : Annales maritimes et coloniales, août. — Boletin enciclopédico de la Sociedad economica de amigos del pais, avril, mai et juin. Valence, 1844.

Séance du 20 septembre 1844.

Par M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce,

Documents sur le commerce extérieur, numéros 193 à 200 ; juillet 1844 , in-8°.

Par l'Académie royale des Sciences de Turin. Memorie della reale Academia delle Scienze di Torino, serie seconda, tomo V, Turin, 1843, 1 vol. in-4.

Par M. Robert Greenhow. The history of Oregon and California, and the other territories on the North-West coast of North-America ; accompanied by a geographical view and map of those countries, etc. Boston, 1844. in-8. — The Falkland islands : A memoir descriptive, historical, and political. New-York, 1842, 1 vol. in-8.

Par M. Hyppolite Flury. Los condes de Barcelona vindicados, y cronologia y genealogia de los reyes de España considerados como soberanos independientes de su marca, por D. Prospero de Borafull y Mascaro, Barcelone, 1836. 2 vol. in-8.

Par M. Guiseppe Giulj. Saggio statistico di mineralogia utile della Toscana per servire agli Ingegneri, ai possidenti, ai medici, agli artisti e manifattori d ai commercianti. Bologne, 1843. 1 vol. in-8.

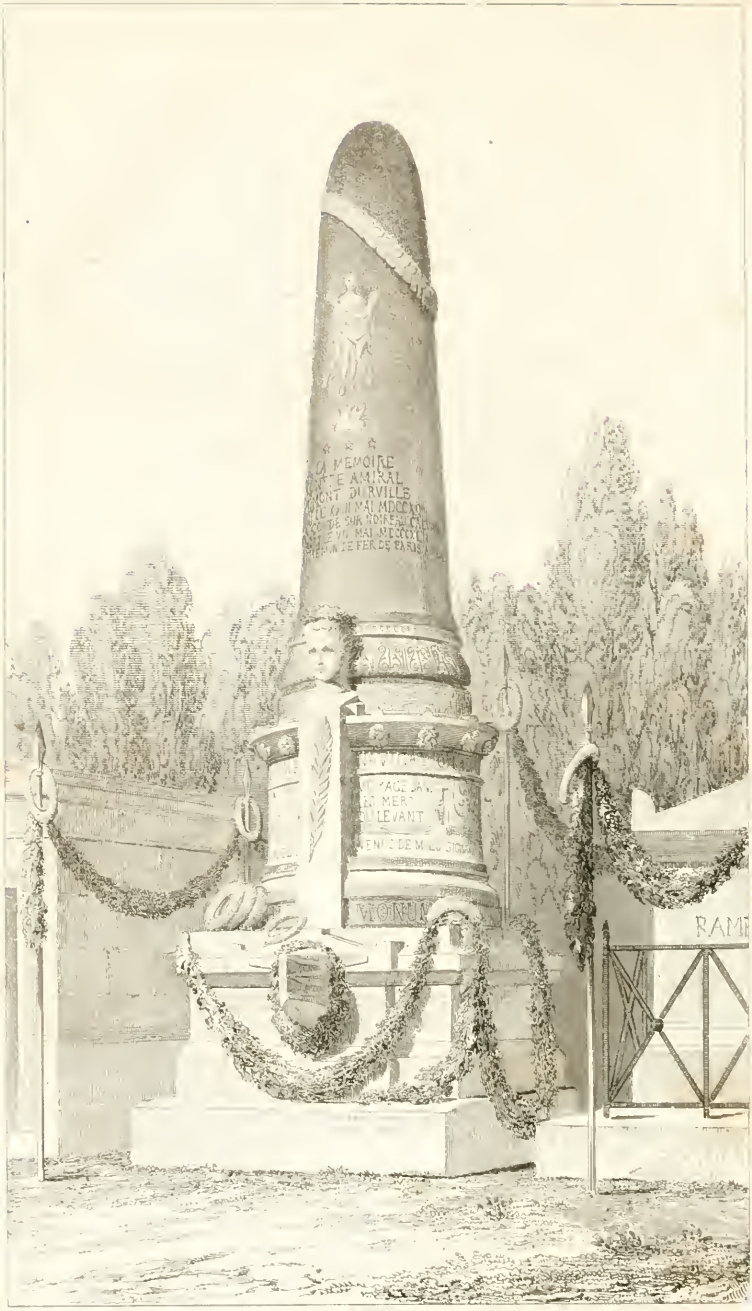
Par M. de Demidoff. Observations météorologiques faites à Nijne-Taguilsk (monts Oural), gouvernement de Perm, année 1842. Paris, 1843, broch. in-8.

Par M. Hébert. De l'utilité d'un système général d'immatriculation des hommes, des immeubles et des titres, broch. in-8.

Par les auteurs et éditeurs. Nouvelles annales des voyages ; juillet. — Annales de la propagation de la foi ; septembre. — Journal asiatique ; juillet. — Bulletin de la Société géologique de France ; août. — Mé-

moires de la Société royale des Sciences de Lille pour 1842. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique, septembre. — Journal des Missions évangéliques ; septembre. — Mémorial encyclopédique ; juillet. — Recueil de la Société Polytechnique ; août. — L'Écho du monde savant. — Bulletin de la Société industrielle d'Angers, numéros 4 et 5, 1844.

WELLCOME MUSEUM


MEMOIRE
AMIRAL
DURVILLE
LEVANT
RAM

BIRMINGHAM NATURAL HISTORY

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

OCTOBRE et NOVEMBRE 1844.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

INAUGURATION

DU

MONUMENT

ÉRIGÉ

PAR LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

A LA MÉMOIRE DU CONTRE-AMIRAL

DUMONT D'URVILLE,

AU CIMETIÈRE DU SUD, A PARIS,

le 1er novembre 1844.

—

L'inauguration du monument que la Société de géographie a fait ériger à la mémoire du contre-amiral Dumont d'Urville a eu lieu, le 1er novembre 1844, au cimetière du Sud.

MM. les membres de la Société, MM. les officiers de marine qui se trouvaient alors à Paris, plusieurs auto-

rités du département de la Seine, des conseils et des municipalités de la capitale, avaient été invités à cette cérémonie; et un grand nombre d'habitants, parmi lesquels on remarquait des hommes distingués dans les sciences, les lettres et les arts, s'y sont également rendus.

Le monument autour duquel venaient se réunir les hommes empressés de rendre à l'amiral un nouvel hommage, était encore couvert d'un voile ; plusieurs lances dorées soutenaient les guirlandes de lauriers et d'immortelles qui décoraient cette enceinte. Tout-à-coup le voile s'est abaissé ; et M. Constant Dufeux, architecte du monument, en a fait la remise à la Société de géographie en son nom et au nom de M. Dantan aîné, qui en exécuté les sculptures. Il a lu à l'assemblée un rapport sur la description de cet ouvrage d'art, sur les motifs qui en avaient déterminé la forme, sur les sculptures en ronde bosse et en bas-relief dont il est orné, sur leur caractère symbolique et figuratif, et sur l'emploi et l'imitation des moyens dont les anciens artistes avaient fait usage pour décorer leurs monuments.

Un discours d'inauguration a été prononcé, au nom de la Société de géographie, par M. Roux de Rochelle, président de la Commission centrale. Sans entrer dans les détails de la vie privée de Dumont d'Urville, l'auteur l'a suivi dans sa carrière scientifique et dans les grandes expéditions maritimes qui ont établi sa célébrité.

M. Albert-Montémont, membre de la Commission centrale, a fait lecture d'une ode qu'il avait composée pour cette inauguration.

M. du Bouzet, capitaine de corvette, et compagnon de d'Urville dans ses dernières expéditions, a rendu hommage à la capacité, au dévouement, au mérite du contre-amiral, dans une allocution touchante, où il était en même temps l'interprète des autres officiers de *l'Astrolabe* et de *la Zelée*, de tous les hommes d'équipage, et du corps de la marine ; il a ensuite déposé une couronne sur le buste du contre-amiral.

Cet honneur, qui lui a été rendu aux acclamations des spectateurs, terminait l'inauguration du monument. M. le président a remercié l'assemblée de son

empressement à se rendre à cette solennité ; il a fait spécialement remarquer que M. le général commandant de la garde nationale de Paris s'était fait représenter par M. Horace Vernet, et qu'aucun choix ne pouvait être plus agréable aux amis des arts et aux appréciateurs des grands talents.

Une pluie légère semblait contrarier la cérémonie ; mais on ne s'est aperçu que du monument du contre-amiral et des hommages rendus à sa mémoire.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. CONSTANT DUFEUX,

Architecte du Monument.

MESSIEURS,

Je viens, au nom de M. Dantan aîné, sculpteur, et en mon nom, comme architecte, remettre à la Société de géographie et à MM. les souscripteurs le monument de Dumont d'Urville, dont on nous avait confié l'exécution.

Ce n'est pas un mouvement d'amour-propre d'auteur qui me porte à prendre la parole sur cette tombe : je sens au contraire un certain embarras dont je ne puis me défendre, par le sentiment intime de ma faiblesse et de mon inexpérience dans l'art d'écrire et de parler ; mais c'est ici un devoir que je remplis. Je cède à l'invitation qui m'a été faite par M. le président de la Commission centrale, et je viens exposer à la Société de géographie et à MM. les souscripteurs les considérations qui nous ont fait proposer à la Commission le projet du monument qui est sous vos yeux.

Nous avons pensé qu'il fallait d'abord rechercher quelle devait être l'expression du monument.

Plusieurs questions se présentaient naturellement. Fallait-il faire un sarcophage destiné à recevoir les restes mortels? Devait-on élever un monument à la gloire de l'amiral? Ou bien encore, devait-on réunir le caractère funéraire au caractère héroïque, et, dans ce dernier cas, auquel des deux donnerait-on la prépondérance ? On s'est arrêté à ce dernier parti mixte, en faisant dominer l'expression monumentale, pensant qu'après avoir rendu aux dépouilles les justes honneurs qui leur étaient dus, ce qu'il importait le plus, c'était de faire connaître la belle vie et les utiles travaux du savant et intrépide navigateur, et, par là, de glorifier le plus convenablement sa mémoire et son nom.

C'est par ce motif que le monument se partage en trois zones distinctes. La première, celle qui repose sur le sol, est consacrée à la tombe; la deuxième au-dessus, de forme circulaire, est destinée à retracer la vie; et la troisième, qui forme le couronnement, offre sa glorification, et si je puis m'exprimer ainsi, son apothéose.

La première zone a été conçue de forme quadrangulaire, en vue de sa destination. Elle exprime dans le milieu un sarcophage qui porte les deux inscriptions funéraires de M. et madame d'Urville. Sur les deux parties à droite et à gauche, toujours sur le front de l'édifice, sont deux inscriptions pareilles pour leurs deux fils, dont l'un, mort en 1832, a été transporté dans ce tombeau; et l'autre, victime de la catastrophe qui a frappé son père et sa mère, repose aussi à côté d'eux.

Nous avons cru, avec la Commission, qu'il était in-

dispensable d'imprimer le caractère d'un sarcophage à cette partie, qui, reposant sur le sol, est immédiatement en contact avec les caveaux dans lesquels sont déposés les quatre corps. Une proue architecturale et caractéristique est placée en bossage, et sert de lien avec la partie supérieure, consacrée à rappeler les principales actions de la vie de l'amiral.

Cette deuxième zone, sur plan circulaire, commençant par un cippe posé immédiatement au-dessus de la proue, porte le buste de Dumont d'Urville, qui est dû au ciseau de M. Dantan aîné.

Nous avons adopté la forme d'un piédestal circulaire, parce qu'elle nous donnait la possibilité de représenter dans un bas-relief continu toute la vie de l'amiral. Nous espérions aussi qu'on y verrait une allusion symbolique aux mémorables voyages qui ont illustré le navigateur auquel ce monument est consacré. Enfin, et au risque de nous attacher trop minutieusement à l'expression symbolique, nous avons disposé les sujets de telle sorte que le voyage au pôle austral occupe dans le monument le point qui regarde le sud. Cette légère attention ne nous privait pas d'ailleurs de l'espace convenable pour les autres voyages; elle concourait même à les disposer dans l'ordre le plus naturel, partant à droite du cippe, et finissant à gauche.

Ainsi, nous avons cru pouvoir caractériser la vie de l'amiral par un bas-relief circulaire, représentant la mer et une partie des terres où il a abordé : nous l'avons subdivisé en quatre sections, en exprimant par des signes écrits, dessinés et sculptés en creux, à la manière des hiéroglyphes, les quatre voyages de Dumont d'Urville.

Le premier, à droite du cippe, est indiqué par un bâtiment portant le nom de *la Chevrette*. Dumont d'Urville, assis, montre de la main la Vénus de Milo. Au-dessous, entre deux ancres, on lit cette inscription : *Vénus de Milo, signalée.*

Cette circonstance de sa vie nous a paru, à nous artistes, devoir mériter une mention particulière sur le bas-relief. En effet, il est beau de voir le sentiment des arts s'unir au mérite d'un savant et d'un militaire. Nous devions d'ailleurs un haut témoignage de reconnaissance à Dumont d'Urville pour avoir appelé, le premier, l'attention sur un chef-d'œuvre qui fait le plus bel ornement de notre Musée ; chef-d'œuvre qui a déjà exercé en France une si favorable influence sur les arts.

Le deuxième voyage, qu'il fit comme lieutenant de vaisseau à bord de la corvette *la Coquille*, est exprimé par un bâtiment dans lequel Dumont d'Urville est assis entouré de plantes et de fleurs, pour rappeler les travaux importants de géographie botanique dont il s'occupa plus particulièrement dans cette expédition. A la proue, on voit le *Papilio Durvillianus*, et sur la barre du gouvernail, l'*Alecthélie de d'Urville*. Dans les mers, un *Crétodon céton* des îles Barabora et Ttaïti, un *Triodon macroptère* des mers de l'île Maurice, et un *Pélor obscur* de la Nouvelle-Irlande, servent à caractériser les mers parcourues dans ce voyage autour du monde, fait sous le commandement de M. Isidore Duperrey.

Quoique Dumont d'Urville ne commandât pas en chef, la mention de ce voyage nous a paru indispensable, ainsi qu'à la Commission, en raison de ses immenses travaux scientifiques, rappelés par cette

inscription placée entre deux ancres, *Géographie botanique*.

Le troisième voyage que nous avons représenté est celui qu'il fit, ayant le grade de capitaine de frégate, à bord de *la Coquille*, qui alors changea de nom et reçut celui de *l'Astrolabe*, en mémoire d'un des vaisseaux de la malheureuse expédition de La Pérouse, dont il avait mission de rechercher les tristes débris.

Bien que les travaux scientifiques du capitaine d'Urville aient eu une très grande part dans cette expédition, nous avons pensé que le trait le plus caractéristique et le plus intéressant était la découverte et la translation des débris du naufrage de La Pérouse. Nous avons représenté d'Urville appuyé sur la barre, pour rappeler qu'alors il commandait en chef. Sur l'avant du navire on a figuré la pyramide de débris, conservée maintenant dans une des salles du Musée de la marine. D'Urville abandonna Vanikoro, après avoir élevé à la mémoire de La Pérouse un cénotaphe pyramidal qui a quelque analogie de forme avec celui-ci. Ce monument rappellera aux navigateurs que la patrie honore ses enfants, morts si loin d'elle dans ces tristes parages, où les appelait le désir de se rendre utiles à l'humanité.

Au-dessous de cette partie du bas-relief est gravée cette inscription, entre deux ancres : *Débris du naufrage de La Pérouse, rapportés.*

Dans les mers sont indiqués, pour les caractériser, le *Priacanthe aux grandes Ventrales* de Sainte-Hélène, le *Priaticéphale ponctué* de Vanikoro, et le *Mérou-Gaimard*.

Le quatrième voyage, entrepris en 1837, est placé, comme nous l'avons déjà dit, dans la partie du monument qui regarde le sud. Dumont d'Urville, parvenu

alors au grade de capitaine de vaisseau, était chef de l'expédition. Elle avait pour but l'exploration des mers polaires antarctiques, et la recherche d'un continent austral. Deux bâtiments, *l'Astrolabe* et *la Zélée*, lui avaient été confiés; il montait *l'Astrolabe*.

Cette expédition, qui a excité la sollicitude du monde entier par les innombrables dangers que l'intrépide marin allait braver, a eu les résultats les plus favorables; elle atteste le courage, la résolution et le savoir de Dumont d'Urville; elle a mis le comble à sa gloire, par la découverte de plusieurs points de terres polaires appelées par lui terres *Louis-Philippe*, *Joinville* et *Adélie*.

On a placé les deux bâtiments, *l'Astrolabe* et *la Zélée*, en vue de la terre *Louis-Philippe*, qui fut seulement reconnue, et sur laquelle on ne put descendre à cause des extrêmes dangers que présentait le débarquement. La terre est caractérisée par un *Pingoin*, et la mer par un *Phoque*.

Au côté opposé de cette terre polaire, d'Urville, plus heureux, parvint à débarquer sur un point qu'il appelle, du nom de sa femme, *terre Adélie*. Des *Pingoins* et un *Dauphin* caractérisent ces parages.

Le bas-relief descriptif de la vie du contre-amiral est couronné par une inscription circulaire dans laquelle sont gravés les noms des sciences qu'il a plus particulièrement cultivées : *la Navigation*, *la Géographie*, *l'Histoire naturelle*, *la Philologie*.

Maintenant, et après avoir inscrit sur la pierre toute une vie laborieuse, nous arrivons à la troisième zone, celle qui doit porter l'inscription votive et couronner le monument; celle enfin qui est toute à la glorification de l'illustre marin.

Ici, le but que nous nous sommes proposé étant un peu du domaine de l'imagination, on est obligé de se créer des données à soi-même pour préciser et justifier la forme qu'on adopte. Toutefois, et en partant d'un motif vrai et positif, *la glorification*, il nous a paru convenable que cette partie l'emportât en dimension sur les deux autres : aussi avons-nous fait venir un monolithe aussi volumineux que les sommes mises à notre disposition le permettaient. Pour lui conserver son caractère d'unité, nous lui avons donné la forme la plus simple, le contour le plus continu que nous ayons trouvé, en évitant les lignes décoratives horizontales qui auraient pu servir à dissimuler des joints, ou qui auraient fait soupçonner leur existence. Enfin, pour compléter l'expression d'unité que nous voulions accuser, nous l'avons peint d'un seul ton rouge plein et fort. Nous avons choisi ce ton de préférence, parce que de tous ceux de la palette il est le plus noble et le plus fier.

Nous avons adopté pour le contour du monolithe la parabole ; cette courbe si belle, que décrit le projectile lancé dans les airs, et qui nous a paru être celle que l'œil suit avec le plus de plaisir.

Cette pierre parabolique, revêtue comme d'une robe triomphale, rouge et dorée, se dessinera fortement sur le ciel, comme la grande figure de Dumont-d'Urville se dessine, dans notre imagination, sur les blanches cimes des régions polaires.

Telles sont, messieurs les souscripteurs, les considérations qui nous ont fait adopter la forme d'un cône, ou plutôt d'un paraboloïde, et qui nous ont porté à le décorer comme vous le voyez.

Maintenant, une couronne placée obliquement sur

le monolithe a pour but de rappeler la cérémonie qui nous réunit aujourd'hui. Cette couronne est celle de l'inauguration du monument, comme l'inscription en est la consécration.

Jusqu'ici nous nous sommes borné à une simple description, à un simple énoncé des motifs, laissant au public à les juger. Toutefois nous disons à l'avance, et nous confesserons que ces formes, un peu exceptionnelles pour nous et pour notre temps, sont bien loin d'être nouvelles; elles étaient communes à toute l'antiquité. L'Égypte avait ses pyramides et ses obélisques, la Grèce ses stèles ; l'Étrurie, les Romains de la république et de l'empire avaient aussi leurs tombeaux coniques, pareils à celui-ci; la Sardaigne a ses nurhag; et jusqu'à notre vieille Gaule, qui, dans ses nombreux monuments, appelés menhirs, a consacré aussi cette forme conoïde, qui défie les siècles. Témoin les grandes pierres levées, si nombreuses en Bretagne, comme celle de Locmariaker, et comme le menhir du champ Dolent, encore debout près Dol.

En effet, messieurs, quoi de plus durable qu'un monolithe? Quoi de plus stable que la pyramide ou le cône? Aussi, ayant cette riche unité dans notre construction, nous avons voulu l'accuser par la forme d'abord, puis ensuite par la couleur.

Aurons-nous besoin, messieurs, de justifier auprès de vous la coloration polychrôme de notre monument? Vous le savez, nous n'avons fait que reproduire un usage général en Égypte, en Grèce, à Rome (1). Cet usage réunissait les trois conditions fondamentales

(1) Nous avons trouvé à Rome, en 1834, sur la colonne Trajane, construite, comme on sait, en marbre, des traces, qui à moi m'ont paru évidentes et incontestables, des traces de tons rouges sur les oves, et verts sur quelques parties des cannelures supérieures. Nous nous

d'une bonne architecture, celles que Vitruve nomme *Commoditas. Firmitas. Delectatio*, que je traduis et, que je développe ainsi :

Utilité dans la disposition.

Utilité dans la construction.

Utilité dans la décoration.

En effet, quoi de plus utile que la couleur dans la *disposition*, prise dans le sens le plus étendu qu'on puisse donner à cet mot? Par la couleur, on peut exprimer et compléter ce que la sculpture est souvent impuissante à rendre. On peut aussi augmenter le caractère et l'expression par le choix des tons. Il y a donc *utilité* dans la *disposition*.

Par la couleur, on ajoute une surface qui défend la pierre contre les ravages du temps, pour un temps limité il est vrai, mais qui pourrait être rendu plus long, quand la science, venant en aide à un usage reconnu utile, secondera les artistes, en leur donnant des moyens de perfectionner les stucs, les enduits et les couleurs. Ici il y aurait encore *utilité* au point de vue de la *construction* (1).

sommes fait descendre sur trois faces de la colonne, celles où ne se trouve point la porte, et nous n'avons pu rien reconnaître de certain sur les bas-reliefs de la spirale. Ils portaient beaucoup de traces jaunes; mais comme ce ton est assez commun sur les marbres antiques, il n'avait rien de concluant. Mais, quant aux tons rouges et verts sur quelques parties des ornements du couronnement, ils m'ont paru certains.

Les découvertes faites en Egypte, en Sicile et en Grèce, ne laissent plus maintenant aucun doute pour ce qui touche à la coloration polychrôme des monuments d'art de ces contrées.

(1) Nous avons retrouvé sur les parois du temple de Vesta à Tivoli près de Rome, des vestiges d'un stuc jaune, ayant l'épaisseur d'un ou deux millimètres, fortement adhérent à la pierre de travertin dont est construit ce temple.

Par la couleur enfin, et c'est ce qu'on ne pourrait pas nier, on peut rendre la décoration plus expressive et plus agréable encore, en revêtant les édifices d'une robe de jeunesse qui, les mariant avec la nature, les met en harmonie avec elle. La nature ne fait jamais rien sans couleur, elle semble même avoir horreur de son absence; puisqu'au bout de quelque temps, les travaux des hommes sont, par elle, teintés de ces couches harmonieuses, tant, et à si juste titre, appréciées des peintres (1). Elles viennent bientôt réparer, corriger ce qu'il y avait de discordant dans ces monuments blanchis avec tant de travail et de peine (2).

Enfin, trouvant dans la coloration polychrôme des monuments toutes les conditions de la bonne architecture, y retrouvant cette *trinité utilitaire* qui fait un seul tout, une seule loi, l'UTILITÉ, nous n'hésitons pas à dire que nous l'avons acceptée sans crainte.

En posant ici ce principe de l'UTILITÉ comme le souverain principe de l'architecture, on ne nous accusera pas d'être en dehors des idées du jour : car c'est l'*utilité* qui gouverne le monde, et nous devons y applaudir,

(1) L'orateur s'incline sur un signe approbatif de M. Horace Vernet, présent à cette inauguration, ainsi que beaucoup d'autres artistes, architectes, sculpteurs, peintres.

(2) Le tombeau de Dumont d'Urville, fait dans le cours de l'année, était déjà verdi par l'humidité, à tel point que l'architecte avait voulu le faire nettoyer avec des acides. Mais ces acides grugeant la pierre sans la blanchir, lui donnaient une couleur sale, désagréable. Cette circonstance, venant s'ajouter à une conviction profonde, il se décida, d'accord avec M. Dantan, à faire cette peinture qu'il rêvait depuis longtemps, et pour laquelle il avait disposé toutes les formes sculpturales. D'ailleurs, il lui paraissait odieux de venir inaugurer un monument déjà vieilli par les intempéries.

elle doit être le guide de toutes nos actions. Mais hâtons-nous, messieurs, d'expliquer notre pensée, et de dire que, par l'*utilité*, nous n'entendons pas seulement la satisfaction des besoins matériels, mais aussi la satisfaction de besoins d'un ordre plus élevé, je veux dire ceux de l'intelligence; et enfin l'*utilité* prise dans le sens élevé que je donne à ce mot, et qui conduit à la grandeur morale et au beau.

D'accord avec MM. les membres de la Commission, nous avons pensé qu'il ne fallait pas placer dans l'histoire de la vie de Dumont d'Urville la catastrophe qui la termina d'une manière si funeste. Nous nous sommes borné à y faire allusion sur le cône, en y introduisant une représentation d'une locomotive enveloppée dans les flammes, et au-dessus celle des trois victimes. Dégagées des liens de la terre, et s'élançant vers le Ciel, elles ne devaient plus offrir l'expression de la douleur, et nous avons préféré leur donner celle de l'Espérance.

En effet, messieurs, ce monument ne devait pas produire une accusation contre la plus belle découverte des temps modernes. Des malheurs inévitables, quelque tristes qu'ils soient, ne peuvent nous empêcher d'admirer une invention qui, en unissant les peuples par les liens de l'intérêt et par ceux d'une affection fraternelle, réalisera le but de la morale évangélique et développera les principes de l'humanité. Dumont d'Urville, lui qui avait agrandi le monde par ses découvertes, applaudissait aussi à ces moyens puissants de communication, qui, par une mystérieuse disposition de la Providence, allaient néanmoins lui être si funestes; comme si nous avions besoin des plus terribles avertissements et des plus déplorables sacrifices pour être rappelés à la prudence.

Maintenant, messieurs, je vais laisser à des voix plus éloquentes le soin d'exalter les hautes vertus de l'homme illustre auquel nous consacrons ce monument. Si j'ai tâché d'être bref dans l'explication que je vous devais, je n'ai pas craint toutefois d'outrepasser ma mission, en vous entretenant de questions d'art et de science au pied de ce mausolée. D'Urville avait une âme d'artiste et de poëte, lui qui, devant les glaces éternelles et les vastes solitudes du pôle, tristes parages où il est interdit à l'homme de vivre, s'écriait comme le Dante aux portes de l'enfer :

Lasciate ogni speranza, voi, ch' entrate.

Ne craignons donc pas, messieurs, d'avoir employé pour honorer l'homme exceptionnel qui repose sous cette tombe, des formes et des procédés qui, eux aussi, peuvent paraître tels. S'il appartenait à quelqu'un d'oser employer une forme nouvelle dont les principes soient tirés de la science et de l'histoire, certes c'est à une société savante comme la vôtre que devait être réservé l'honneur de permettre cette hardiesse. Nous sommes heureux, du haut de cette tribune, de la remercier de l'appui éclairé qu'elle nous a donné.

Maintenant, Dumont d'Urville, qu'il me soit permis à moi, à moi l'ouvrier de ton mausolée, qu'il me soit permis de jeter sur ta tombe un laurier consécrateur. Inconnu de toi, je fus ton compagnon dans ce fatal voyage ; je t'ai vu périr sous mes yeux, confondu avec tant de victimes ! Fallait-il qu'après avoir sillonné le monde, le fatal destin ait marqué ici ton dernier pas ! Que cette pierre, élevée à ta mémoire, atteste nos regrets, et conserve le souvenir de tes hautes vertus !

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. ROUX DE ROCHELLE,

Président de la Commission centrale.

MESSIEURS,

Nous ne venons point réveiller la douleur publique, et rappeler ce jour de deuil où une multitude immense suivait, morne et silencieuse, les obsèques d'un grand navigateur, et où son cercueil avait pour cortége celui de son épouse et celui de son fils. Écartons, s'il se peut, de si lugubres images, et que les regrets donnés à la mort du contre-amiral Dumont d'Urville fassent place au désir d'honorer sa mémoire par d'autres hommages.

Vous inaugurez aujourd'hui, messieurs, le monument qui lui est érigé par vos soins, et sa tombe a disparu sous le mausolée qui s'élève à sa gloire. Les honneurs que vous lui rendez étaient dus à ses éminents services; et la voix publique proclame hautement le nom d'un homme qui fut doué d'un grand caractère, parcourut avec une ardeur infatigable le domaine des sciences et des découvertes, et sacrifia le repos d'une vie paisible à la carrière orageuse qui devait éprouver ses forces, étendre sa renommée et lui réserver un rang dans l'histoire.

La biographie de Dumont d'Urville a déjà été retracée

plusieurs fois, et nous ne reviendrons point ici sur les détails de sa vie privée. Les événements qui nous sont communs à tous et qui entrent dans la condition de l'humanité ajoutent rarement à l'illustration : bornons-nous à signaler ceux qui tendent à séparer de la foule les âmes supérieures, et qui peuvent avoir quelque influence sur leur destinée.

Dumont d'Urville, né, en 1790, à Condé-sur-Noireau, dans le Calvados, se sentit de bonne heure entraîné vers la carrière maritime qu'il devait parcourir avec tant d'éclat, et les années qu'il passa à Bayeux pour y suivre ses études affermirent ce premier penchant. Ses fréquentes promenades aux bords de la mer qu'il avait sous les yeux l'accoutumaient au spectacle de l'Océan, et à ces idées d'infini et d'immensité, naturellement unies aux pensées religieuses qui lui avaient été inspirées dès l'enfance, et qui disposaient son âme à la méditation. Il joignit à l'étude des langues anciennes celle des mathématiques; et il en suivit les cours avec assez de succès pour être admis dans la marine à l'âge de dix-sept ans, lorsqu'il alla se présenter à Brest, où il fut reçu comme aspirant. D'Urville entrait dans l'âge où les vocations deviennent irrésistibles, où nos goûts prennent le caractère de la passion, où les dangers d'une lice environnée d'écueils lui donnent encore plus d'attrait, où l'état que l'on embrasse paraît être le premier et le plus noble de tous : heureuse préférence qui élève les pensées, encourage les efforts, dispose l'âme aux plus héroïques dévouements! D'Urville a déjà conçu l'espérance de se signaler parmi les navigateurs. Il sait que la palme est réservée au petit nombre, et qu'elle aurait moins de prix si elle était facilement obtenue; mais il entre au concours

avec ardeur et semble apercevoir, dès son entrée dans la carrière, le rang qu'il doit occuper un jour; car la vue de l'esprit a une longue portée; elle lui montre la voie qu'il pourra suivre, et lui apprend le secret de ses forces.

D'Urville fut envoyé à Toulon en 1810. Un séjour de huit années dans ce port lui laissa le temps de perfectionner les études de théorie et de pratique nécessaires au marin, et celles de philologie et d'histoire naturelle qui entraient dans ses goûts : il recueillit une flore de Provence, et joignit à la connaissance des langues classiques celle de plusieurs langues vivantes.

Sa première navigation date de 1814 : il servait à bord du vaisseau *la Ville de Marseille*, qui ramena de Sicile en France la famille d'Orléans. L'année suivante il épousa une jeune Provençale; et après trois années consacrées à de paisibles travaux, et embellies de bonheur domestique, il fut attaché à l'état-major du capitaine Gauttier, qui s'occupait du relèvement des côtes de la Méditerranée, et qui allait poursuivre dans l'Archipel le cours de ses opérations. Le goût de d'Urville pour l'archéologie s'était développé depuis quelques années dans un voyage à Rome. Là, il avait été frappé de la magnificence des ruines; il l'avait été des chefs-d'œuvre déposés au Vatican, au Capitole; et les vives impressions que lui avaient fait ressentir ces merveilles devaient se ranimer à l'aspect des monuments de la Grèce, qui avaient offert à l'Europe ce premier genre de perfection. D'Urville, en débarquant à Milo, y voit une précieuse statue dont un berger avait fait la découverte : il est ravi de sa beauté; il la dépeint dans un écrit, animé et coloré par sa vive imagination, et bientôt il en entretient avec admiration le marquis de

Rivière, ambassadeur à Constantinople. M. de Marcellus, premier secrétaire d'ambassade, homme de goût et ami des arts, fut alors envoyé à Milo pour apprécier aussi le mérite de cette statue : elle fut acquise au nom du marquis de Rivière, qui en fit hommage au roi, et la Vénus de Milo devint un des premiers trésors de notre Muséum. La Grèce païenne l'avait adorée; elle obtint dans la France chrétienne un autre genre d'hommages. Les arts changent quelquefois de religion : une antique statue de saint Pierre, qui orne depuis longtemps la basilique de ce nom, n'avait-elle pas été dans l'origine un Jupiter, armé de la foudre ?

La reconnaissance des parages de la mer Noire et les excursions que le capitaine Gauttier eut à faire sur tous ses rivages en 1819 et 1820, permirent à Dumont d'Urville d'y faire de riches herborisations. Il sut aussi profiter de ses autres études en histoire naturelle et en géologie, pour s'instruire de la constitution du sol et de ses diverses productions; il visita les bords de la Propontide, la plupart des îles de l'Archipel, les monuments d'Athènes, les galeries souterraines de Milo. Pendant sa relâche à Santorin, il en examina les produits volcaniques, et suivit la trace des phénomènes qui avaient autrefois soulevé l'île de Théra, et qui s'étaient renouvelés depuis dans les mêmes parages.

Toutes les observations dont d'Urville avait eu à s'occuper pendant cette exploration des mers du Levant, lui avaient fait contracter une habitude de recherches et d'examen qui devait ensuite s'exercer sur un plus vaste théâtre : c'est l'Océan tout entier dont il va embrasser le domaine dans un voyage de circumnavigation.

Depuis les expéditions de La Pérouse et d'Entrecas-

teaux, qui, malgré les malheurs de leurs entreprises, avaient enrichi la géographie et la science, il avait fallu attendre longtemps pour rentrer dans cette carrière de voyages scientifiques et de découvertes. Les guerres qui occupèrent en France toute la durée de la Révolution, du Consulat et de l'Empire, ne furent interrompues que par de faibles armistices; elles n'eurent un terme qu'en 1815, et la mer, qui n'avait été parcourue que par des vaisseaux ennemis, put enfin ouvrir un libre cours à la navigation et au commerce, rapprocher les peuples éloignés, agrandir le domaine de la civilisation, faire mieux connaître la physique de notre globe et l'histoire naturelle de ses différentes régions, y transporter les productions ou les espèces vivantes qui pouvaient s'y acclimater, et distribuer entre toutes les parties du monde les connaissances, les lumières, qui n'étaient pas encore généralement répandues.

Rendons hommage à cet esprit d'émulation qui, dès les premières années de la paix européenne, a dirigé vers ces grandes expéditions les vues des gouvernements les plus éclairés. Quel que soit l'intérêt particulier qui ait pu faire entreprendre une partie de ces recherches, on a dû remarquer, soit en France, soit dans d'autres pays, qu'elles tendirent à propager les connaissances humaines, qu'elles en accélérèrent les progrès, et préparèrent de nombreuses et paisibles conquêtes à l'ordre social. D'illustres voyageurs ont attaché leur gloire à semer dans des régions sauvages ces principes de sociabilité, de morale et d'industrie qui, cultivés avec douceur et avec constance, tendent à se développer partout où il y a des hommes. La bonté divine a fait luire pour tous le flambeau de la raison;

et si quelques nuages leur en dérobent encore la clarté, c'est aux nations plus avancées à la dégager de ses derniers voiles. La religion, la société, les sciences, les lettres, les arts ont leurs missionnaires : ils ont commencé cette grande œuvre d'enseignement moral et civil qui a pour but de perfectionner la race humaine, et de l'élever à toutes les vérités, à toutes les connaissances qui peuvent assurer son bien être.

Tels étaient les principes des instructions remises au capitaine de la corvette *la Coquille*, qui partit de Toulon le 11 août 1821. M. Duperrey commandait l'expédition, et Dumont d'Urville fut placé comme lieutenant en premier à bord de ce bâtiment. Les navigateurs gagnèrent successivement les parages du Brésil, des Malouines, du Chili, du Pérou; ils prirent vers l'ouest leur direction entre les tropiques, visitèrent une partie des îles de l'Océanie, la Nouvelle-Irlande, la Nouvelle-Guinée, l'Australie, les Moluques, et revinrent, le 23 mars 1825, au port d'où ils étaient partis.

Sans affaiblir sur aucun point le mérite et les services du commandant, nous devons reconnaître qu'un grand nombre de travaux sur l'histoire naturelle furent confiés à Dumont d'Urville, et furent accomplis avec une rare habileté. Il s'occupa spécialement de la géographie botanique des archipels où il s'était arrêté : il commença ses observations sur les différentes races distribuées dans l'Océanie, et il devait un jour reprendre avec ardeur ce nouveau genre d'étude, d'où l'on peut tirer tant de lumières sur les variétés ou les ressemblances des familles humaines, et sur la manière dont se sont peuplés les continents et les îles, tour à tour séparés par les mers et rapprochés par la naviga-

tion. D'Urville rapporta de nombreuses espèces d'insectes et de graines, forma de précieux herbiers, et nous enrichit d'une flore des îles Malouines ; ses mémoires furent publiés dans les recueils de l'Académie des sciences, et le gouvernement récompensa ses services en le nommant capitaine de frégate, le 25 novembre 1825.

Les travaux de d'Urville et l'expérience qu'il avait acquise sous les ordres des capitaines Gauttier et Duperrey, le firent juger digne du commandement d'une nouvelle expédition de découvertes. Sa carrière allait s'agrandir, et, devenu responsable de tous les événements que la prudence humaine pouvait amener ou détourner, il n'oublia aucun de ses devoirs. Il vit qu'il était entouré d'hommes de courage et d'honneur : une partie des équipages avaient déjà fréquenté ces mers éloignées, ils en avaient reconnu les courants réguliers ou variables, les calmes habituels ou les tempêtes ; un grand nombre d'écueils avaient été signalés sur la route qu'ils avaient suivie; mais combien il restait d'observations à faire pour déterminer la position géographique des différentes plages, pour sonder les passes, les détroits, les hauts-fonds qui barrent quelquefois l'entrée des rivières et qui rendent plus difficiles les atterrages!

D'Urville avait à suivre la route qui lui était tracée par ses instructions, et à diriger vers les régions tropicales de l'Océanie ses recherches et ses reconnaissances : cette direction était à peu près celle que le capitaine Cook avait suivie en 1769, dans son premier voyage de découvertes. D'Urville s'était proposé pour modèle ce grand navigateur : une notice qu'il avait publiée sur les trois expéditions de Cook, si doulou-

reusement terminées dans les îles Sandwich, nous montre qu'il reconnaissait en lui toutes les qualités de l'homme de mer, du chef toujours digne de sa haute mission, préférant à tout autre bien la gloire noblement acquise; bon et juste envers ses équipages; humain envers les naturels des îles qu'il visita, leur portant des plantes alimentaires, des animaux domestiques, quelques unes de ces premières notions d'agriculture et d'industrie qui conduisent les peuples sauvages à la civilisation.

Les mêmes principes de bienveillance avaient animé l'amiral de Bougainville, et c'était aussi un des navigateurs dont d'Urville avait écrit l'éloge et avait recommandé l'exemple. Ses propres inclinations le portaient à le suivre, et il était d'autant mieux disposé à entretenir des relations amicales avec les insulaires de l'Océanie, qu'il avait à suivre un grand nombre de recherches philologiques, déjà commencées dans ses premiers voyages. Ce genre d'études l'occupait depuis longtemps: il était versé dans la plupart des langues d'Europe; il avait appris plusieurs langues asiatiques, même le chinois; et dès le moment où il s'était proposé de voyager dans ces nouveaux archipels, il avait reconnu l'avantage de pouvoir en comparer entre eux les différents idiomes.

D'autres recherches sur l'origine et la conformité des familles humaines, ou sur les variétés physiques qui les caractérisent, allaient également occuper Dumont d'Urville : il donna une attention particulière à cette branche de la physiologie, persuadé que, de toutes les connaissances qu'on peut acquérir, aucune n'a autant d'importance que celles qui concernent la race humaine.

Enfin d'Urville était spécialement chargé de faire les plusactives recherches pour retrouver quelques indices de l'expédition de La Pérouse et des lieux où elle s'était mystérieusement arrêtée. Trente-huit ans s'étaient écoulés depuis son départ; ses dernières nouvelles étaient datées du Port-Jackson : elles remontaient à l'année 1788; et quoiqu'un silence si prolongé inspirât les plus vives inquiétudes, néanmoins il s'y mêlait encore un vague sentiment d'espoir. Un naufrage avait pu briser ses navires sur les côtes de quelque île inconnue : il se trouvait peut-être abandonné et prisonnier au milieu des flots. L'humanité voulait qu'on fît de nouvelles tentatives pour découvrir sa solitude et retrouver les compagnons qui pouvaient lui rester, et l'on désirait pouvoir rendre à leur patrie quelques malheureux exilés.

Notre voyageur partit de Toulon, le 25 avril 1826, sur la corvette *la Coquille*, qui prit le nom d'*Astrolabe*. Le lieu où La Pérouse avait fait naufrage était encore inconnu; mais le capitaine anglais Danby venait de publier qu'un navigateur américain avait vu entre les mains de quelques habitants d'un groupe d'îles entourées de récifs, une croix de Saint-Louis et plusieurs médailles relatives à l'expédition de La Pérouse. Quelque vagues que fussent des renseignements qui n'indiquaient ni la position des îles ni le nom du navigateur, on ne crut pas devoir les négliger, et d'Urville fut chargé de faire la recherche de ces parages inconnus. Il ne relâcha qu'un instant à Ténériffe et à Praya, reconnut l'île de la Trinité, alla doubler le cap de Bonne-Espérance, se rendit sur la côte méridionale de l'Australie, traversa le détroit de Bass, et mouilla au Port-Jackson, où allaient commencer ses

grandes opérations de reconnaissances. D'Urville explora ensuite une partie des côtes de la Nouvelle-Zélande, se rendit aux îles des Amis, reconnut l'archipel Viti, parsemé d'écueils dangereux, la plupart des Nouvelles-Hébrides, les îles Loyalty, les récifs du nord-ouest de la Calédonie, la Louisiade, les îles Laughlan, une partie des côtes de la Nouvelle-Irlande, de la Nouvelle-Bretagne, de la Nouvelle-Guinée ; enfin il se dirigea sur Amboine, où il donna quelque repos à ses équipages.

Le 12 octobre 1827, d'Urville reprit la mer, pour se rendre à Hobart-Town, capitale de l'île de Diémen. Là il apprit que le capitaine anglais Dillon avait retrouvé, le 7 septembre, sur l'île de Vanicoro les dernières traces de l'expédition de La Pérouse. Les naturels avaient fait entendre à Dillon, par un interprète européen, jeté fortuitement au milieu d'eux, qu'un grand navire s'était brisé depuis longtemps sur un écueil voisin, qu'un autre avait naufragé sur la côte, et que les esprits qui le montaient avaient construit une nouvelle maison flottante, dans laquelle ils s'étaient embarqués, sans avoir reparu depuis. D'Urville, éclairé par ce renseignement, partit d'Hobart-Town le 5 janvier 1838; il se porta sur l'île de Tukopia, où devait être encore le Prussien qui avait servi d'interprète au capitaine Dillon ; et s'étant ensuite dirigé sur Vanicoro, il mouilla, le 21 février, entre les récifs situés à l'orient de cette île. Des barques furent expédiées vers différents points de la côte, et l'on fut conduit par quelques insulaires sur le lieu où se trouvaient les débris du naufrage. La transparence des eaux permettait d'apercevoir sur les hauts-fonds les canons, les boulets, d'autres pièces de métal employées

dans la construction et l'armement d'un navire. Dillon en avait retiré une partie du fond de la mer; d'autres canons, des ancres, divers fragments furent recueillis par le capitaine d'Urville, et ne laissèrent aucun doute sur le lieu où s'étaient perdus les vaisseaux de La Pérouse.

Les hommes anciens se rappelaient que, depuis ce grand désastre, une génération d'hommes s'était renouvelée, que la terre avait repris bien des fois ses fleurs et ses fruits, et qu'eux seuls étaient parvenus à la vieillesse, sous l'abri de leurs forêts qui s'étaient rajeunies tous les ans.

Le monument simple que d'Urville érigea à La Pérouse, au milieu des récifs du naufrage, fut mis sous la protection des habitants de Vanicoro; et *l'Astrolabe*, chargée des dépouilles qu'on venait de recueillir, reprit bientôt la haute mer, pour gagner les îles Marianes, la Nouvelle-Guinée, Amboine, Célèbes, Gilolo; elle parcourut en plusieurs sens les archipels de ces régions, et cingla ensuite vers le cap de Bonne-Espérance, les parages de l'Afrique occidentale et la Méditerranée. Ce voyage, terminé à Toulon le 25 mars 1828, avait duré vingt-trois mois, et il avait donné lieu à un grand nombre d'observations scientifiques, les unes faites à la mer, les autres sur différentes plages où le navire avait abordé. Les recherches du capitaine d'Urville et des naturalistes qui l'accompagnaient ne s'étaient pas ralenties, et jamais de plus abondantes moissons ne furent récoltées pour le Muséum et le Jardin du Roi : le domaine de la botanique fut accru de plusieurs milliers de plantes. On reconnaissait, dans chaque voyage, combien les trésors de la nature sont inépuisables : elle donne à chacune des régions du

globe une physionomie qui lui est propre ; elle varie sa parure, en changeant de contrées, de distances, de climats : et quelles hautes pensées se réveillent et nous animent, à la vue de cette merveilleuse abondance, de cette extrême diversité dans les formes de la végétation, et dans celles de tous les corps organisés !

La même variété se montre dans les principes de la vie : les populations de la terre, de l'air et des eaux se sont multipliées ; l'observateur de la nature n'avait d'abord connu que les plus grandes espèces des êtres vivants, un monde microscopique lui est aujourd'hui révélé. D'Urville a fait de nombreuses recherches en entomologie ; il a découvert de nouvelles familles d'insectes, unies à celles des plantes, et il a vu quel accord se manifestait entre les phénomènes de la végétation et de la vie. Chaque plante a ses hôtes animés, qui s'attachent à son sein nourricier et qui vivent de sa substance, comme elle-même emprunte son accroissement des corps inorganiques qui l'environnent, des fluides qui l'abreuvent, la pénètrent et s'assimilent à sa sève, à ses fibres, à son tissu.

D'autres recherches furent faites par d'Urville dans les profondeurs de l'Océan : il découvrit plusieurs espèces de poissons qui n'avaient pas été décrites, et à son retour en France il enrichit de leurs familles notre muséum, et fit connaître leur organisation, telle que l'avaient analysée les naturalistes de *l'Astrolabe*.

Honneur aux savants et courageux voyageurs qui s'unirent aux recherches de Dumont-d'Urville, et qui secondèrent si bien ses travaux ! La science a des branches si nombreuses et si diverses, qu'un homme seul ne pourrait jamais les embrasser : il lui faut d'habiles auxiliaires, s'il veut se maintenir à la hauteur

de son siècle, sortir des routes déjà parcourues, et s'attacher à toutes les observations, propres à d nner plus d'importance, d'intérêt et d'utilité aux relations de ses voyages.

Les travaux de Dumont d'Urville avaient ce caractère : la publication en fut ordonnée par le roi. L'auteur vint se fixer à Paris pour y donner tous ses soins ; et un séjour de neuf années, uniquement consacrées à l'étude et à des recherches nouvelles, le mit à portée de perfectionner encore son ouvrage.

Tel est l'avantage des centres de lumières : et quelle autre capitale pourrait offrir plus de secours, et inspirer plus d'émulation aux amis de la science! L'homme instruit est jugé par ses pairs, quelquefois par ses modèles ; il cède à leur autorité, il écoute leurs conseils, pour acquérir le droit de leur être un jour associé : noble et brillante perspective qui l'encourage à faire sans cesse de nouveaux efforts. Ils ne sont pas toujours couronnés de succès, et la bienveillante affection de ses juges peut encore lui manquer; mais s'il obtient du moins la considération publique, ses premiers vœux ne sont-ils pas exaucés, et à quel prix plus honorable pourrait-il prétendre?

A cette époque de sa vie, d'Urville fit plusieurs rapports à la commission centrale de la Société de géographie, sur les découvertes faites ou publiées par d'autres voyageurs, sur la différence des races de l'Océanie, sur celle de leurs idiomes, de leurs usages, de leurs degrés de civilisation. En 1835, il termina l'impression de son voyage dans cette région du globe, et celle de son atlas hydrographique. Sa publication de *l'Univers pittoresque* remonte au même temps : elle lui valut un grand nombre de lecteurs, et rendit

plus populaire la connaissance de tous ces archipels éloignés, qui n'étaient encore que le domaine des géographes et des navigateurs.

Pour répondre à la faveur publique et pour continuer dignement sa carrière, d'Urville désirait entreprendre un nouveau voyage d'exploration. Le roi l'avait nommé capitaine de vaisseau : *l'Astrolabe*, qu'il avait commandée, fut remise sous ses ordres ; *la Zélée*, qui l'accompagnait, avait pour commandant M. le capitaine Jaquinot ; et tous deux partirent de Toulon, au mois de septembre 1837.

Ils arrivèrent, le 2 décembre, à l'entrée du détroit de Magellan, où ils firent quelques observations de marine et de géographie, et ils cinglèrent ensuite vers le midi. Le temps était alors favorable : d'Urville espérait faire quelques découvertes dans cette direction ; et il reconnut en effet, vers le 64e degré, les terres auxquelles il donna le nom de *Louis-Philippe;* mais des barrières de glace l'empêchèrent d'y attérir. La rigueur du froid était extrême ; on n'apercevait que des rochers et des montagnes, que ne couvrait aucune végétation, où la nature n'exhalait aucun souffle de vie, où les rayons du soleil s'éteignaient dans une brume épaisse. Après avoir couru, pendant quarante-quatre jours, d'innombrables périls à travers les glaces flottantes, dont il fallait parcourir les mobiles détroits, d'Urville fut forcé de ramener ses deux navires vers des régions plus tempérées. Les équipages étaient attaqués du scorbut et de fièvres pernicieuses ; plusieurs hommes avaient déjà péri ; d'autres étaient hors de service, et la maladie continuait ses ravages.

Attachons-nous à la situation pénible du commandant de cette expédition, cherchons à lire dans son âme,

voyons dans tous ses traits l'impression d'une douleur profonde, à l'aspect des progrès de la maladie qui a décimé les deux équipages. Les hommes qui lui restent sont presque tous atteints du même fléau ; ils deviennent trop faibles pour la manœuvre et languissent abattus; d'Urville veut prévenir leur découragement; et pourtant il éprouve lui-même de cruelles souffrances, et lutte contre le mal qui va peut-être l'accabler à son tour. Dans une telle extrémité, il cherche à rassembler ses forces : la vigueur de son âme le ranime et le soutient : aucun signe de faiblesse ne le trahit; et ses compagnons de péril, attachant sur lui leurs espérances et leurs vœux, le regardent encore comme un protecteur, comme une seconde providence. Cependant ses yeux sont éteints : la violence de la goutte, dont il avait déjà éprouvé les accès, le force au repos, et contracte malgré lui cette faible et fragile enveloppe d'une âme héroïque : mais il dissimule encore cet état d'angoisse; il n'en est pas atteré, et montre à ses équipages comment on doit souffrir, comment on peut vaincre la douleur. Le cours de ses observations scientifiques est à peine interrompu; il les poursuit avec un nouveau zèle, et, parvenu enfin à sortir des glaces, il gagne la côte du Chili avec ses équipages épuisés, et il s'y arrête assez longtemps pour les rétablir et les remettre en état de reprendre la navigation.

Les routes qu'il va suivre à travers les différents archipels de l'Océanie sont d'autant plus périlleuses, que la plupart de ces parages n'ont pas encore été complétement explorés, que les cartes de leurs sondages sont imparfaites, que la mer peut y changer de profondeur, et que les écueils s'y multiplient, par la prolongation de ces branches de zoophytes, de madré-

pores, qui, s'attachant aux terres sous-marines, s'élèvent par degrés jusqu'à la surface des flots. Voilà les fondements et l'édifice de ces îles naissantes, qui seront un jour en état de recevoir de nouveaux habitants, lorsque les vagues y auront charrié quelque limon, lorsque le cours des vents et le passage des oiseaux y auront semé les graines des archipels voisins, et que l'humidité et la chaleur les aura fait éclore. La nature est encore en travail dans ces régions maritimes : elle y enfante des terres nouvelles, qui augmentent l'héritage de la race humaine, et qui doivent être explorées à leur tour.

D'Urville atteint successivement les îles de l'archipel Gambier, de Nouka-Hiva, de Pomotow, les Marquises, les îles de la Société, les groupes d'Omoa, de Tonga, de Viti, les Nouvelles-Hébrides et Vanicoro, où il reconnaît que le monument de La Pérouse a été respecté. Il se rend ensuite aux îles Salomon, aux Carolines, à Ternate, revient dans la Nouvelle-Guinée et l'Australie, retourne aux îles Célèbes, s'avance jusqu'à Batavia, à Singapoor, et va faire d'autres reconnaissances dans les Moluques et les îles de la Sonde.

Depuis son départ du Chili, rien n'avait altéré l'état sanitaire de ses équipages, leur ardeur à chercher des découvertes, et leur gaieté au milieu des périls; mais les plages marécageuses de Sumatra et les miasmes funestes qui s'en dégageaient étendirent leur influence à bord des deux corvettes. La dysenterie se déclara au milieu des équipages : il fallut les éloigner de ce foyer de contagion, et les ramener dans une région plus salubre. Le tempérament de d'Urville, affaibli par les accès de goutte qu'il avait déjà éprouvés plusieurs fois, avait à lutter de nouveau contre de vives souffrances :

le deuil était à bord de ses navires; et après avoir déjà perdu vingt hommes l'année précédente, il fut condamné à voir encore périr autour de lui trois officiers et quatorze matelots, avant de retourner à Hobart-Town.

Tant de pertes mettaient à l'épreuve la constance de d'Urville, mais elles ne pouvaient le décourager; et ce capitaine ne renonçait point au projet de faire vers le sud quelques nouvelles tentatives, pour pénétrer à travers ces mers inconnues, jusqu'aux plus hautes latitudes australes où pouvait s'étendre la navigation. Sa Majesté lui avait elle-même prescrit ce genre de recherches : elle désirait que la France eût, sous son règne, l'honneur de quelque grande découverte, et d'Urville était digne de la mission qui lui était confiée. Aucun voyageur n'avait visité avant lui cette partie des déserts de l'Océan entre le 120e et le 160e méridien : d'Urville va s'engager dans cette région : ses deux corvettes remettent à la voile le 1er janvier 1840 : ses officiers, ses équipages, ranimés par l'espérance d'un glorieux péril, ont partagé la confiance dont il est rempli; et après de longs efforts, qui eussent lassé des hommes moins intrépides, il atteint le cercle polaire, et découvre sous sa latitude et dans sa direction une terre nouvelle. Le nom d'*Adélie* qu'elle reçoit appartient à une épouse chérie, et transmettra aux siècles à venir le témoignage d'une affection que le temps et la distance n'avaient point affaiblie. Des liens de famille et de bonheur étaient alors présents à sa pensée, et il mêlait à l'amour de la gloire ses plus chers souvenirs.

Le courageux navigateur cherchait encore à s'ouvrir de nouveaux passages vers le pôle sud; mais la terre

et des banquises continues l'en empêchèrent : ses découvertes ne pouvaient aller plus loin dans les régions maritimes qu'il avait explorées ; il dut chercher à regagner une mer plus libre, et il revint enfin à Hobart-Town, d'où il partit pour la Nouvelle-Zélande, la Louisiade et la Nouvelle-Guinée.

Une plus rude épreuve l'attendait dans le détroit de Torrès, où il faillit se briser sur des récifs qui n'étaient pas encore indiqués dans nos cartes maritimes. Faudra-t-il perdre à la fois le fruit de tant de fatigues? D'Urville aura-t-il sur quelque plage ignorée le funeste sort de La Pérouse, ou reviendra-t-il en France partager, à la vie et à la mort, la destinée de sa famille? Des manœuvres aussi hardies qu'intelligentes le dégagèrent enfin de ce péril ; il tourna ensuite ses voiles vers l'occident, pour franchir les vastes mers qui le séparaient du cap de Bonne-Espérance, d'où il allait revenir en Europe.

Cette dernière partie de son voyage fut signalée par des observations de physique, de météorologie, de magnétisme terrestre, qui avaient déjà occupé ce savant explorateur dans ses précédentes expéditions.

La Société de géographie avait constamment suivi de la pensée les longues navigations de Dumont d'Urville : elle avait appris ses périls, ses souffrances, ses découvertes, toutes les vicissitudes de ses voyages. Elle se félicita de son heureux retour en France; et lorsqu'elle eut, en 1842, à faire un choix entre les travaux géographiques les plus importants et les plus dignes de concourir à son prix annuel, elle l'accorda à cet illustre navigateur. La Commission centrale de cette société le choisit bientôt après pour son président ; et ses séances furent fréquemment animées et dignement remplies par

les intéressantes communications qu'elle reçut de lui.

Nous avons souvent éprouvé, en lisant les relations de d'Urville et celles de ses prédécesseurs, et en suivant les progrès de la géographie, combien le département de la marine avait de droits à notre reconnaissance. N'est-ce pas à lui qu'appartiennent la plupart des grands voyageurs dont notre siècle et notre pays s'honorent, et qui, en parcourant toutes les régions maritimes, étendent les communications et les échanges du commerce, portent la civilisation aux pays sauvages, et font respecter partout le pavillon de la France? Nous n'avons dû, messieurs, vous entretenir aujourd'hui que des travaux de Dumont d'Urville; mais combien de noms célèbres n'aurions--nous pas eu à retenir, s'il n'avait pas été étranger à notre sujet de rappeler tous les services rendus à la géographie, à la marine, à la France, depuis les savants navigateurs dont l'un a dressé les cartes hydrographiques du Brésil, dont l'autre a publié celles du Pérou et du Chili, jusqu'à celui qui, après avoir rempli à Sainte-Hélène une solennelle et pieuse mission, a partagé en Afrique, avec ses nobles frères, et en vrai fils de France, l'honneur de chercher les périls, de vaincre l'ennemi et de servir la patrie!

Le roi avait récompensé les services de Dumont d'Urville en l'élevant, aussitôt après son retour en France, au grade de contre-amiral : il ordonna la publication de son dernier voyage ; et les premiers volumes en étaient terminés, quand le navigateur qui avait affronté si souvent les tempêtes, périt, le 8 mai 1842, sur la route de Paris à Versailles, au milieu d'un épouvantable désastre, qui enveloppa sa famille entière, et ne laissa de lui que son nom et sa gloire.

Vous qui suivîtes la fortune de Dumont d'Urville et qui fûtes associés à ses expéditions, ne venez-vous pas de le reconnaître dans nos paroles? Le récit d'une vie si pleine et si remarquable est le seul éloge que nous lui ayons accordé : son nom appartient aux plus belles annales de la science et de la navigation, et sa mémoire sera toujours chère à la Société de géographie, dont vous m'avez accordé la faveur d'être l'interprète.

Le monument que vous inaugurez est sans doute périssable comme tous les ouvrages des hommes : il s'élève ici dans une enceinte funéraire, et il ne repose que sur la cendre des générations; mais c'est là qu'aboutissent la jeunesse, le courage, les plus hautes faveurs de la fortune : tout nous avertit de leur fragilité; et l'avenir se renfermerait pour nous dans de bien étroites limites, si le mérite n'attendait pas au-delà du tombeau une plus durable récompense.

Homme illustre! ce monument consacre aussi ton apothéose : je vois ton image s'élever vers le ciel et transporter avec toi ton épouse et ton fils, les deux êtres qui t'avaient fait aimer la vie et qui te suivent dans l'éternité. Tu t'échappes d'un tourbillon de flammes, et le monde est déjà loin de toi. Mais au-dessous de ces formes aériennes je vois ton buste colossal attirer aussi nos hommages; et quelques traits de ta carrière sont inscrits ou figurés sur ce tombeau monumental. Puisse le souvenir de ta vie enflammer le zèle des navigateurs qui te suivront, et leur rappeler d'âge en âge par quels travaux on s'élève à la renommée!

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. DU BOUZET,

Capitaine de corvette.

—

Messieurs,

Bien des voix éloquentes aujourd'hui, comme après la catastrophe du 8 mai, se sont chargées d'être les interprètes des douleurs de la France sur la tombe du célèbre navigateur, ravi si prématurément à la marine et aux sciences. Je n'essaierai donc pas de prendre la parole pour retracer les principaux faits de sa vie ; mais c'est un devoir pour moi de remercier M. le président de la Commission centrale de m'avoir réservé l'honneur de couronner ce noble buste.

J'éprouve aussi le besoin d'adresser des remerciements, au nom de la marine et des anciens compagnons du contre-amiral Dumont d'Urville, à messieurs les membres de cette société honorable, qui ont souscrit spontanément pour lui élever ce monument.

La pensée qui vous dirigea, messieurs, fut grande et féconde. Elle prouve que la France applaudira toujours à tous les dévouements, et que l'immortalité est acquise à ceux de ses enfants qui contribuent à grandir son nom parmi les nations civilisées. Honneur à vous, messieurs, qui vous êtes chargés de le prouver !

J'adresserai maintenant, au nom de tous ses anciens compagnons, un dernier adieu au chef qui m'honora toujours de son estime et de sa bienveillance. Adieu,

d'Urville, adieu! Si tu fus privé, en mourant, de la consolation de transmettre ton nom à un fils qui l'aurait dignement porté et auquel tu laissais de si beaux exemples, ce nom inscrit glorieusement sur tous les points du globe à côté de ceux de Bougainville, Cook, La Pérouse, d'Entrecasteaux et de tous les navigateurs célèbres, sera répété comme les leurs, d'âge en âge, avec reconnaissance et attendrissement; il enflammera le zèle de nos jeunes marins; comme toi, ils comprendront que la culture des sciences, des lettres et des arts occupe dignement les loisirs de l'officier de mer, que c'est par elle seulement qu'il peut se maintenir à la hauteur des progrès que les découvertes font faire à la marine et à la navigation, et acquérir les connaissances nécessaires pour bien remplir toutes les missi ons que l'État lui confie.

Adieu, d'Urville. Reçois cette couronne: c'est la France qui te l'offre, et l'Europe applaudit!

NOTICES *historiques et géographiques sur les villes de Trinidad, Sancto-Espiritu, San-Juan-de-los-Remedios et leurs juridictions.*

Communiquées à la Société de géographie par M. FRANCIS LAVALLÉE, vice-consul de France, membre de diverses Sociétés savantes, françaises et étrangères.

Trinidad est une des sept villes fondées dans l'île de Cuba par Velasquez, en 1514. Elle est située dans l'ancienne province indienne de *Guamuahaya*. Herrera dit dans sa première décade, livre X: « ..... Diégo « Velasquez donc désigna le lieu où la ville devait être

» assise, à 9 ou 10 lieues du port de Xagua, vers » l'orient, parce qu'il était plus voisin des autres bourgades indiennes, et aussi parce qu'il y avait une espèce de port, bien qu'assez mauvais, où se perdirent » plusieurs navires. Il voulut que cette ville s'appelât » Trinidad. Il ordonna également la fondation d'une » autre ville dans l'intérieur des terres, presque à égale » distance des deux mers du Sud et du Nord, et il lui » donna le nom de Sancti-Spiritus, etc.»—On sait que ce fut à Trinidad que Vélasquez, en 1518, voulut faire prendre Fernand Cortès, qui y réunissait du monde et se préparait à sa mémorable expédition du Mexique; que dans ce but il en envoya l'ordre formel au commandant François Verdugo, son beau-frère et son lieutenant dans cette ville, auquel il adjoignit les habitants notables Diégo de Ordaz, François Morla et autres; mais que Cortès sut si bien séduire ces derniers et tous ceux qui s'opposaient à l'exécution de son projet, que non seulement on le laissa librement s'embarquer et retourner à la Havane, mais encore que sa conduite parut entièrement justifiée. On se rappelle également qu'en 1527, la flottille destinée à la mémorable expédition de Panfilo de Narvaez fut en partie détruite dans le port de Trinidad par un ouragan.

Depuis lors, on ne conserve aucun fait certain de l'histoire de cette ville jusqu'en 1702, année où elle fut prise par les Anglais, quarante-sept ans après la conquête de la Jamaïque par l'amiral Penn, en 1655, sous le protectorat de Cromwell, époque où Trinidad fut saccagée et brûlée. Mais au milieu de ces désastres, et après bientôt un siècle et demi, la tradition conserve encore avec orgueil le souvenir de plusieurs actions héroïques qui forcèrent l'ennemi à prendre la fuite avec

de grandes pertes, entre autres celle de ses drapeaux, que la ville a placés dans ses armes comme trophées, afin de perpétuer ses efforts de courage, de patriotisme et de dévouement à son roi, aussi bien qu'à son pays, dans ces jours de calamité. Soixante ans après, ces mêmes et nobles dispositions se manifestèrent encore au sein du *cabildo* (municipalité), après la prise de la Havane par les Anglais, en 1762, dans la belle et énergique réponse faite au comte d'Albemarle, qui avait exigé sa soumission à la Grande-Bretagne.

Alors Trinidad ne comptait que quelques rues, et son agrandissement et sa richesse ne datent véritablement que depuis vingt-cinq ans, qu'elle vit son agriculture prendre un grand essor, le nombre de ses sucreries s'augmenter, et son commerce d'outre-mer acquérir une activité jusqu'alors inconnue.

Aujourd'hui Trinidad est le chef-lieu du gouvernement de ce nom, et de ceux des villes de Sancti-Spiritus, de Santa-Clara et de San-Juan-de-los-Remedios, ce qui l'a fait dénommer le gouvernement des Quatre-Villes. On a porté sa superficie à 686 lieues carrées. Elle est la résidence d'un officier général, ayant le titre de gouverneur et de commandant général militaire du département du centre, et se trouve située sous la latitude nord, à 21° 42′ 30″, et sous la longitude de 75° 46′ 30″ ouest du méridien de Cadix, à une petite lieue presque nord du port de Casilda et de la côte sud de l'île, sur le versant S.-S.-O. de la montagne de la *Vigia* et à proximité de la rive gauche de la rivière *Guaurabo* ou Tayaba. Trinidad se trouve ainsi placée sur un plan incliné exposé au midi, qui, du côté de la mer et de divers points à l'est et à l'ouest, la montre élevée en amphithéâtre, sur une hauteur moyenne

d'environ 240 pieds au-dessus du niveau de la mer. La partie supérieure est bâtie sur un terrain très inégal, sensiblement incliné vers l'O. et le N.-O.; et la partie inférieure, presque à la base du coteau, occupe le commencement d'une stérile savane qui s'étend vers l'E. et l'O., avec une pente très douce jusqu'au bord de la mer. La ville tend à s'accroître vers l'est et l'ouest, où se trouvent des terrains assez unis, bien qu'il semblerait qu'il dût être plus convenable aux intérêts de ses habitants qu'elle s'avançât vers le sud, c'est-à-dire vers son port. Au nord on remarque le sommet de la Popa, petite montagne qui la domine, et d'où l'on découvre d'heureux sites, et une fertile vallée semée de nombreuses et importantes sucreries. Cette hauteur touche à celle de la Vigia, beaucoup plus élevée (près de 900 pieds au-dessus de la mer), et qui est la tête d'une chaîne de collines qui court à l'est, 10 degrés nord, et qui s'abaisse et disparaît, peu après avoir traversé la belle rivière *Agabama*, appelée à son embouchure *Monati*. Vers l'O., N.-O. et N.-E., du côté opposé à cette rivière, s'élèvent les scabreuses chaînes de montagnes de San-Juan-de-Latran et de Trinidad, dont les hauteurs au-dessus de la mer varient de 1800 à 3,600 pieds, sans dépasser le second système de montagnes; car celles du troisième groupe que l'on rencontre ensuite, et qui s'étendent jusqu'à la ville de Santa-Clara, sont encore plus élevées. Ces montagnes renferment dans leur sein des richesses minérales non encore exploitées : on y trouve du charbon de terre, du fer, du cuivre, de l'argent, de l'or, des marbres, diverses brèches de poudings, et deux mines d'amianthe, nouvellement découvertes, l'une par M. Lanier, l'autre par M. Lavallée, auteur de cette notice.

Mais revenant à la ville dont nous avons à parler encore pour compléter sa description, nous ferons remarquer qu'elle est bâtie en briques, qu'elle a aujourd'hui une lieue et demie de tour et est divisée en six quartiers; que les rues principales sont belles et droites; toutes généralement sont pavées, ayant une pente naturelle très douce qui facilite l'écoulement des eaux pluviales, et les maintient en toutes saisons dans un état de grande propreté. On compte cinq places : la Mayor et celle de Carillo ou Paula sont les principales. La première est spacieuse, mais très inclinée, et obstruée d'un côté par plusieurs maisons qui la rétrécissent, et masquent désagréablement la plus belle maison peut-être de toute l'île, résidence de M. Béquer, riche propriétaire qui a dépensé un million de francs pour sa construction. La place de Carillo (nom de son fondateur) est aujourd'hui un très beau jardin public, avec de larges allées pavées en marbre, et une grille élégante qui l'entoure. Elle est très bien éclairée, et sert alors de rendez-vous au monde élégant, attiré tant par la verdure et les fleurs que par la musique militaire, qui, deux fois la semaine, exécute des morceaux d'ensemble et les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres.

La ville ne possède que trois églises assez pauvres, un marché et un théâtre assez bien bâti. Elle a un éclairage public et une compagnie de sapeurs-pompiers. En résumé, Trinidad, dans son ensemble, a un aspect agréable qui flatte l'étranger et lui fait bien augurer de l'aisance de ses habitans. Sa population est de 15,000 âmes, dont la moitié se compose de gens de couleur, libres et esclaves. C'est peut-être un des points de l'île qui, comparativement aux autres, renferme

les plus belles fortunes. Nous citerons celle du docteur Cantero, de deux millions de francs de rentes, celle du comte Brunet, de plus d'un million; celles des Yznaga, des Béquer et de plusieurs autres habitants, dont les revenus annuels s'élèvent jusqu'à 400, 500 et 800,000 francs.

Son port de *Casilda*, à une petite lieue, offre peu de commodités aux navires qui le visitent. Les vents S., S.-E. et S.-O., qui soufflent dans les ouragans de septembre à octobre, y sont très à craindre, et il est en outre embarrassé en grande partie par trois bancs, qui forment trois divisions bien distinctes : la plus orientale peut recevoir des trois-mâts de 4 à 600 tonneaux; celle du centre offre un bon mouillage aux brigs, et l'occidentale, qui est la plus rapprochée de terre, n'a d'eau que pour les goëlettes et autres petits bâtiments de cabotage de Cuba et des îles voisines. Les bâtiments de guerre, tels que corvettes ou frégates, doivent mouiller à l'entrée en face du fort, dans une anse peu abritée. Ce port est fermé à l'O. et au S. par une langue de terre basse et sablonneuse, à l'extrémité de laquelle se trouve le fort San-Pedro, petite batterie d'une complète inutilité. Il est situé sous les 21° 38′ de latitude boréale et 75° 45′ 45″ de longitude de Cadix, d'après les meilleures observations. Les approches en sont d'ailleurs très difficiles et exigent de bons pilotes, pour se maintenir sans danger dans les passes étroites et bordées d'écueils qui y conduisent.

En débarquant, on se trouve sur un beau quai couvert, d'une grande solidité, ayant une longueur de 330 pieds, que l'on quitte pour entrer dans le bourg de Casilda par une très large rue bordée de quelques belles maisons et de vastes magasins. Une route de

120 pieds de large et assez bien entretenue conduit à la ville ; mais les voyageurs y réclament depuis longtemps deux lignes d'arbres sur toute la longueur et de chaque côté, ce qui transformerait l'aridité du chemin en une agréable promenade. On espère aussi que le projet depuis longtemps conçu de construire un chemin de fer, sera prochainement réalisé.

A l'ouest et à une très courte distance de Casilda se trouve un second port nommé *la Boca*, formé par la petite anse du Guaürabo, et à l'embouchure de la rivière de ce nom, où les navires de moyenne grandeur peuvent ancrer. Il est protégé par une petite batterie et à l'abri de tous les vents, hors ceux de l'O. et du S.-O. La rivière est navigable pour les navires caboteurs, jusqu'à un mille de la ville où se trouve le débarcadère ; et s'il fut un temps, comme on l'assure, où les brigs remontaient jusque là, aujourd'hui ce lieu, interdit au commerce étranger, n'a plus son entrée tolérée que pour le carénage.

La belle baie de *Masio*, à 2 lieues environ S.-E. de Trinidad, est sans doute un meilleur port que Casilda et que la Boca. Son entrée est plus profonde ; il est plus spacieux, avec un fond excellent et un abri très sûr contre tous les vents. Ses abords O. et N. sont élevés, fermes, et sont de très bons attérages ; mais son plus grand éloignement de la ville et le manque d'eau potable, dans la saison de la sécheresse, ont paru des inconvénients assez graves pour le délaisser. Il n'est donc point ouvert au commerce ; mais il sert de refuge aux bâtiments de guerre dans les mauvais temps.

On ne peut s'empêcher de regretter ici l'abandon d'un si bon port, avec tant d'avantages ; car d'une part il contribuerait notablement à la prospérité de

ce pays, en donnant un tout autre élan à son commerce maritime, et d'une autre part il serait facile de le faire communiquer, par un petit canal intérieur, avec la rivière Manati ou Agabama, par où descend la plus grande partie des denrées, ce qui les assurerait contre tous les périls de mer et en accélérerait de beaucoup le transport.

D'après ce que nous venons de décrire, on remarquera que la ville de Trinidad a le rare et spécial avantage de posséder trois ports, et l'un d'eux, le Masio, de premier ordre.

L'eau de Tayaba, déjà citée, sert aux besoins des habitants; mais on donne avec raison la préférence à celle du *Rio Caballero*, qui mêle ses eaux à la première, à une très petite distance de la ville. Trinidad n'a point de puits, à cause de son sol caverneux; mais on y compte aujourd'hui un bon nombre de citernes.

La juridiction de Trinidad est actuellement très réduite, et encore la plus grande partie de sa superficie est couverte de montagnes inaccessibles et de terrains de savane entièrement stériles. Ce serait donc un pays pauvre, si l'on n'en était avantageusement dédommagé, dans la partie orientale, par la fertile vallée qui s'étend environ 7 lieues, jusqu'à la limite de Sancti-Spiritus, avec une largeur qui varie de 2 à 4 lieues. Et bien que, sur quelques points, elle soit coupée de collines de quelque élévation, les terrains onduleux qui les entourent sont d'une admirable fécondité. C'est dans cette vallée que sont situées toutes les sucreries, depuis la ville jusqu'à la limite indiquée, et dont plusieurs possèdent 500 et jusqu'à 700 esclaves. Plusieurs rivières la fertilisent: ce sont Tayaba et Agabama, déjà nommées, et leurs confluents *Cabaruao*, *Kakaïban*, *Rio*

de Ay, *Caracusey* et *Unimazo*, dont les rives et les terrains immédiats forment un délicieux labyrinthe de chaumières, de campagnes cultivées, de champs de tabac et de prairies.

Les caféières sont situées dans les montagnes, à des hauteurs dont quelques unes ont 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le climat de Trinidad est chaud et sec, mais très humide dans la saison des pluies, comme par toute l'île. La température du jour est généralement d'une délicieuse fraîcheur, même dans les mois les plus chauds, mai, juin, juillet, août, et même septembre, qui sont ceux des pluies. Ces mois sont aussi ceux où la fièvre jaune (appelée dans le pays *vomito negro*) est le plus à craindre pour les étrangers non acclimatés; pas à Trinidad, ni dans l'intérieur du pays, mais sur les côtes. Dans les mois de novembre à mars, on éprouve quelques froids assez sensibles, même aux habitants des zones tempérées; et parfois la gelée blanche, dans les terrains élevés, fait souffrir les plantations tropicales, particulièrement les cannes à sucre et les bananiers.

Dans nos montagnes, on observe une température proportionnellement plus basse; le frais est constant à l'ombre, et les nuits sont froides jusqu'à faire baisser le baromètre à zéro. La grêle n'est plus un phénomène géologique qui surprenne, et peu d'années se passent sans qu'il en tombe, et quelquefois de très grosse; car on a recueilli des grêlons du volume d'une olive et plus. La saison des vents du nord règne dès la fin d'octobre jusqu'en mars : alors la fièvre jaune n'a aucune intensité, et semble avoir disparu.

Ces vents et ceux immédiats à ce point cardinal de l'horizon ne soufflent pas avec cette impé-

tuosité qu'on remarque dans les autres parties de l'île, à cause des hautes montagnes qui dominent ce territoire; mais ceux qui viennent du S.-E. au S.-O. se font sentir une partie de l'année, et sont humides, tempétueux, avec des intermèdes d'un calme désespérant.

Trinidad est le point de l'île le plus exposé aux ouragans, et on a remarqué (observation digne d'être notée), depuis plus d'un demi-siècle, que les plus furieux se succèdent quasi de douze en douze années, en septembre, octobre et même décembre.

On n'y connaît point les tremblements de terre; et bien que la situation de la ville, entourée de hautes montagnes et assise sur un sol élevé et caverneux, puisse inspirer à ses habitants quelques justes craintes, jusqu'à présent on n'a éprouvé aucune commotion sérieuse.

La culture de cette partie de l'île se borne pour ainsi dire à celle de la canne à sucre, du café, du tabac et des plantes alimentaires des tropiques. Les trois premiers articles, surtout le sucre, forment la base de son commerce maritime, lequel, en vingt ans, a eu un accroissement très notable : l'extraction de cette denrée, ces dernières années, n'a pas été moins de 70,000 caisses (125,000 quintaux), dont l'exportation avec la mélasse, le rhum et le tafia, le café, le tabac, la cire, le miel, les cuirs crus, quelques bois de teinture et de construction et autres articles de peu d'importance, occupe annuellement une moyenne de 200 navires. En 1843, les importations montèrent à 754,066 piastres, et les exportations à 1,257,613, ce qui donne un mouvement commercial de 2,011,679 piastres, plus de dix millions et demi de francs.

De Casilda, suivant la côte sous le vent, on compte par mer 15 lieues à l'entrée de la baie de Xagua, 55 à Batabano; et au vent, 27 jusqu'au canal de Vertientes, 45 au havre de Santa-Cruz, 65 à la ville de Manzanillo, et 95 au port de Cuba, en prenant la ligne la plus directe. De Trinidad à la Havane par terre, on compte 89 lieues et demie N.-O.

C'est donc la ville maritime la plus centrale de l'île, et son avantageuse position géographique en face de la côte Ferme embrasse, depuis le cap Catoche jusqu'au golfe de Maracaïbo, 680 lieues de côtes des nouvelles républiques du Mexique, de Guatemala et de la Colombie. Cette situation peut la rendre un jour, avec son beau port de Masio, une place de commerce de premier ordre, comme marché et point d'entrepôt de cette grande partie du continent américain. Mais il faut que le pays retrouve sa tranquillité, et pour cela que les abolitionistes étrangers cessent leurs intrigues, qui ne tendent à rien moins qu'à perdre Cuba, en sacrifiant ses habitants et leurs riches propriétés.

SANCTI-SPIRITUS.

De même que Trinidad, Sancti-Spiritus, ou Santo-Espiritu, est une des sept villes fondées par Diégo Velasquez, dans la même année 1514, établie une ou deux années après par Fernandez de Oviédo, d'abord à l'extrémité de la *Hacienda*, appelée *Minas*, dans la partie Est, sur le point connu aujourd'hui pour centre de *Pueblo-Viejo*, et appelé *Cayo de la Iglesia;* mais huit ans après, en 1522, son siége fut transféré à 2 lieues plus à l'ouest, dans le lieu où elle se trouve aujourd'hui, et qui faisait partie de l'ancien territoire de *Ma-*

gon, entre les trois provinces indiennes *Guamuahaya*, *Cubanacan* et *Ornofay*, d'après l'érudit D. José Maria de la Torre. La chronique de ces temps reculés est très incomplète; l'événement le plus remarquable qui soit parvenu jusqu'à nous date de 1518, année où la tranquillité fut altérée à Sancti-Spiritus par des motifs semblables à ceux qui soulevèrent les fameuses communautés de Castille. Les membres du cabildo de cette ville naissante faussèrent les élections, et Diégo Vélasquez, pour rétablir l'ordre, envoya Vasco Porcayo de Figueroa. Celui-ci, en pleine assemblée, interpella Hernan Lopez, qui avait été élu alcade, et lui notifia sa démission au nom de l'empereur. Sa réponse fut de tirer son épée; mais Porcayo le prévint et le poignarda. Ensuite, il fit saisir tout le conseil, s'étant vu forcé de repousser et combattre un des régidors jusque dans l'église. Il séquestra tous les biens de l'*ayuntamiento* et en fit prisonniers tous les membres, qu'il envoya à Santiago de Cuba, au licencié Zuazo, pour être jugés. Après un grand laps de temps, nous voyons que cette ville fut envahie par les Anglais en 1667 et 1719, époques pendant lesquelles ses habitants souffrirent beaucoup et virent brûler une partie de leurs archives, dont le reste fut emporté à la Jamaïque. Ils avaient donc des raisons pour connaître et haïr ce peuple. Aussi, en 1762, quand la nouvelle de la prise de la Havane arriva à Sancti-Spiritus, avec l'intimation de se soumettre à la couronne d'Angleterre, le cabildo refusa avec fermeté et se prépara à la résistance.

Passons maintenant à la description géographique. Sancti-Spiritus se trouve située sur les bords de la rivière *Yayabo*, confluent de *Saza*, dans un coude qu'elle forme, en l'entourant de toutes parts, excepté du côté

du nord, sous la latitude boréale de 21° 50′, et sous le 73° 17′ 30″ de longitude O. du méridien de Cadix, près d'une spacieuse et onduleuse savane, agréablement accidentée par des points de vue charmants et très pittoresques, et par plusieurs ruisseaux d'eau cristalline qui la fertilisent. Cette ville est le chef-lieu de son d'strict, à la tête duquel se trouve un lieutenant-gouverneur, dépendant de Trinidad. La figure de la ville est elliptique, prenant la forme du coude mentionné; elle est divisée en quatre quartiers et possède le même nombre d'églises. La tour de la cathédrale est remarquable par sa hauteur et son bon style. On compte cinq places. Les rues sont peu droites; les principales sont ornées de quelques belles et solides maisons en briques, dont pl..sieurs à un ou deux étages, avec balcon et terrasse. Le théâtre est assez spacieux, mais d'un mauvais goût. Le pont qui l'avoisine est remarquable par sa solidité et ses cinq arches, dans le style ancien; il fut construit par un Français, ainsi que la tour mentionnée. Nous signalerons l'édifice de l'*ayuntamiento* et de la prison, dans la rue Royale. La ville manque de promenades, de fontaines publiques et de marchés convenables; sa population est de 10,000 âmes. Les habitants sont généralement affables, et l'on remarque chez les femmes de beaux traits, qui rappellent celles de Puerto-Principe, lieu où le type de la beauté castillane s'est le mieux conservé.

Les dentelles brodées que les femmes de Sancti-Spiritus travaillent avec goût et solidité, méritent une mention particulière; cette industrie, spéciale à ce point de l'île de Cuba, réclame plus d'attention et de protection de la part des autorités et des habitants. On assure qu'elle a été introduite par une famille française,

qui vint se fixer dans le pays au commencement de ce siècle.

Bien que la proximité de la rivière soit souvent cause de quelques fièvres périodiques et intermittentes, l'air de la ville est très pur, ainsi que celui des campagnes environnantes, généralement agréables et bien cultivées, excepté dans la partie septentrionale. On trouve à proximité, de très bonnes carrières de pierre à chaux, et des matériaux excellents de construction.

L'agriculture forme la base de son commerce, qui consiste principalement en sucre et tabac, beaucoup de riz et toutes les plantes alimentaires des Antilles. On élève aussi et l'on engraisse dans ses spacieuses prairies naturelles et artificielles, de nombreux troupeaux de bœufs et de porcs. Les moutons s'y élèvent difficilement; comme dans toute l'île, ils y dégénèrent, ils perdent leur laine, et leur chair est d'une médiocre qualité. Les chevaux et les mulets y sont recherchés et estimés par les étrangers. On cultive un peu de café qui se consomme dans le pays, du coton d'une qualité supérieure et un peu de cacao. Le pays fournit aussi en abondance de la cire, du miel et des cuirs. On pourrait sans doute utiliser pour le commerce d'exportation le rocou, le tamarin et la casse qu'on trouve en abondance. Les oranges et les ananas y sont très estimés : on exporte en outre beaucoup de bois de construction et de teinture, enfin du *guano* pour chapeaux et autre objets en paille, et de la *pita* pour cordages et cables.

Sancti-Spiritus est à 100 lieues S.-E. de la Havana, 17 à l'E. de Trinidad, 49 O.-N.-O. de Puerto-Principe, 26 S.-O. de Moron, et à 7 N.-N.-E. de l'embarcadère

de l'*Algodonal* qui est aujourd'hui le seul port de cette ville, ouvert au commerce étranger.

Cet embarcadère est situé sur la rive droite du beau fleuve de Saza, à plus de 4 lieues de son embouchure. A l'Algodonal, cette rivière a déjà 300 pieds de large, et 22 et 24 pieds d'eau avec un fond de vase. Plus bas elle est un peu moins profonde; on trouve 16, 18 et 19 pieds seulement. Ce serait certes un lieu où les navires trouveraient un abri très assuré, s'ils pouvaient l'atteindre, mais les avantages que ce port pourrait offrir au commerce et à la navigation se trouvent inutilisés par la barre qui s'étend à son entrée, et qui n'a que 4 à 5 pieds d'eau. On pourrait sans doute la franchir à l'aide d'un petit ponton à vapeur; mais l'Algodonal n'étant encore qu'un très petit village avec quelques pauvres cabanes et deux ou trois magasins, ne peut offrir que de bien faibles ressources aux équipages et aux navires. On y a construit cependant une douane et un quai très convenables pour les marchandises.

Les grands navires ne peuvent donc point pénétrer dans la rivière, et le petit nombre qui viennent d'Europe et des États-Unis, se dirigent vers l'îlot appelé *Cayo de Saza à dentro*, et mouillent dans la baie de Las-Tunas, à la distance de 200 brasses environ, par 16 et 18 pieds d'eau, sur un bon fond, mais exposé aux vents du S.-E., du S. et S.-O., les plus à craindre sur cette côte. Les marchandises se transportent en rivière par des chaloupes. On remarque une petite batterie sur une élévation, à 4 lieues de la mer, et à près d'un mille de l'embarcadère.

La distance de 7 lieues de la ville au port est grande, surtout dans un chemin si pénible et impraticable six

mois de l'année, d'ailleurs très inégal, scabreux, et coupé par plusieurs ruisseaux qui n'ont pas de ponts, et dont les bords sont très escarpés.

Une fois donc l'entrée de Saza canalisée, le bien du pays exigerait un chemin de fer qui réduirait la distance à une heure de parcours; mais ce n'est point dans ce pays une chose facile, car les obstacles naissent souvent de la nature, et encore plus de l'état social de ses habitants, et il arrive que ceux-ci sont beaucoup plus difficiles à vaincre que les premiers : une montagne élevée, une rivière profonde, un torrent impétueux, un marais fangeux et qui à chaque pas se creuse sous les pieds du voyageur, sont des obstacles que l'homme est habitué à vaincre; mais détruire d'un seul coup et en un seul jour, l'œuvre de longues années, les préjugés de tout un peuple, les idées de l'intérêt individuel, les droits acquis par des lois, sanctionnés par l'usage, et confirmés par une commune volonté, voilà ce qui arrive rarement parmi les hommes, voilà l'écueil où presque toujours échouent les nobles efforts des esprits réformateurs et patriotiques.

Dans la baie de Las-Tunas que nous venons de citer, à une lieue N.-O. de la pointe *Ladrillo*, on trouve le petit port du *Caney*, appelé aussi *Goleto*, qui a environ 6 pieds d'eau.

La juridiction de Sancti-Spiritus est une des plus vastes de l'île; on calcule sa superficie à 300 lieues carrées. Elle contient peut-être les meilleurs terrains de Cuba, fertilisés par les rivières *Agabama* et *Jatibonico du Sud; Las-Vueltas*, *Tiunucie* et *Jayabo*, confluents de la rivière *Saza*, la plus considérable. Elle s'étend jusqu'à la côte nord de l'île, où se jette la rivière de

Los-Perros, appelée d'abord *Las-Chambas*, qui a sa source au sud de la cordillère de Matahambre. On y trouve un grand nombre de vastes savanes, où paissent de nombreux bestiaux, mais qui sont très arides dans la sécheresse de novembre à avril.

Dans la partie O.-N.-O., à 4 lieues et 6 lieues de Sancti-Spiritus, le territoire de ce district est couvert de hautes montagnes qui renferment des mines de cuivre et diverses eaux thermales. Les montagnes de *Banao*, de *Gabilanes*, le *Pico-Tuerto*, *Caballete de casas* et *la Gloria* sont remarquables par leur élévation, et atteignent jusqu'à 6,000 pieds de hauteur absolue.

Le mont conique appelé *la Loma del Obispo*, situé à environ une lieue et demie de la ville, par sa position isolée sert de point de démarcation aux navigateurs, sur la côte méridionale.

Cette juridiction, outre son port principal, possède sur la côte du Sud divers autres débarcadères ou petits ports : celui de Goleto a déjà été nommé ; nous mentionnerons, en face du *Cayo Blanco de Saza*, *Basitijo*, *Juan Hernandez*, *Palo alto*, *Dos Hermanas*, *Jucaro* et *Sabana-la-mar*. Dos Hermanas joint à l'avantage d'être le port le plus profond et d'offrir un bon abri, celui de posséder des fontaines naturelles d'eau douce, qui jaillissent dans la mer, à 6 et 9 pieds du rivage : véritables puits artésiens naturels qui devraient appeler l'attention des hommes instruits. Peut-être y trouveraient-ils la solution d'un problème d'une transcendance incalculable pour le bien du pays (1).

(1) Près de la hacienda Dos Hermanas, dans un terrain bas, et à une distance de 3 lieues de la mer, en creusant un puits, on a rencontré à 54 pieds de profondeur des coquilles, des madrépores et des fossiles marins, au milieu d'un roc vif de plus de 40 pieds de

Sur la côte du nord, on remarque *el Embarcadero*, entre les deux embouchures des rivières *Jatibonico del norte* et de *los Perros*, le *Mamon*, petit port à l'entrée de cette dernière, *Don Juan*, *Las Lisas*, *Salinas*, *Naüyu*, *el Indio* et *Moron*, ou *Laguna Grande*, baie abritée par la petite île de *Turiguano*.

Enfin, cette juridiction est divisée en quatre partidos; et à 4 lieues de la ville, le bourg de *Banao* est remarquable par la beauté de ses sites, sa salubrité et ses eaux fraîches et exquises. Sa population totale est de 40,000 habitants, dont les deux tiers sont blancs.

SAN-JUAN-DE-LOS-REMEDIOS.

La juridiction de cette ville est divisée en douze *partidos* ruraux, ainsi nommés : *Egidos*, *Taguayabon*, *Guadalupe*, *Santa-Fé*, *Seïbabo*, *Mayajigua*, *Sagua la Chica*, *Vega-Alta*, *San-Felipe*, *San-Agustin*, *Caybarien* et *Guaracabuya;* chaque division ayant, comme dans toute l'île, un capitaine et un lieutenant pris généralement parmi les habitants, et plusieurs caporaux de ronde sous leurs ordres.

Quoique ce territoire, sur quelques points de sa vaste superficie, contienne quelques endroits inutiles à l'agriculture, parce qu'ils sont couverts de roches ou submergés, surtout ceux qui avoisinent cette partie de la côte, qui court environ 27 lieues E.-O., la plus grande partie est très fertile, et offre à l'agriculteur laborieux une admirable végétation qui le récompense avec usure de ses peines. Cette circonstance, unie à celle de fournir

hauteur. Nous avons noté également à *Tallaboca*, sur le chemin qui conduit à Sancti-Spiritus, un banc de coquilles marines fossiles, dont les échantillons ont été envoyés au musée du Jardin des Plantes, à Paris.

une denrée spéciale, le cacao, rend cette juridiction une des plus intéressantes de la province de Trinidad, à laquelle elle appartient.

On y rencontre de profondes vallées très fertiles, des chaînes de montagnes élevées, couvertes d'épaisses forêts vierges, et de vastes savanes ou prairies naturelles, où coulent un grand nombre de ruisseaux et quelques rivières. Nous citerons le *Jatibonico du Nord*, qui sert de limite juridictionnelle du côté de l'est au territoire de Sancti-Spiritus, et qui, avant de serpenter dans la plaine, traverse une caverne profonde, comme le *Rio de Ay* de Trinidad; la rivière *Sagua-la-Chica*, qui sert de limite à l'O., avec la juridiction de Villa-Clara; enfin, celle de *Las Calabazas*, qui sépare également ce district de celui de Sancti-Spiritus. La première de ces rivières n'est navigable qu'une lieue pour les chaloupes; mais Sagua-la-Chica permet aux embarcations de 6 à 7 pieds de tirant d'eau, de la remonter 2 lieues et demie. Toutes contiennent plusieurs espèces de poissons assez estimés.

Les montagnes les plus dignes d'être citées par leur élévation, sont celles qui sont connues sous les noms de las sierras de *Jatibonico*, *Buena-Vista* et *Santa-Rosa*; et sous l'un des rameaux principaux de cette dernière, appelé *Cerro de Guajabana*, on remarque trois belles cavernes tapissées de stalactites très variées, formées par les continuelles infiltrations de la voûte, ce qui donne un aspect vraiment curieux à ces lieux solitaires, dont les seuls habitants sont de nombreuses chauves-souris et des *tucutucus*, espèce de petite chouette. Du reste, ces cavernes ne sont pas rares dans l'île; on en rencontre de plus ou moins spacieuses, de plus ou moins belles dans beaucoup de lieux occupés par les

montagnes. On admire plus loin, sur le chemin de la hacienda *Güeyba* à celle de *Buena-Vista*, une jolie cascade formée par une petite rivière qui se précipite d'une hauteur de 90 pieds sur un lit de roches, et dont les eaux contiennent un grand nombre d'objets pétrifiés.

Tous les chemins appelés royaux et vicinaux sont très pénibles dans la saison pluvieuse; et bien que, dans les autres mois, ils offrent plus de facilité au voyageur, ils sont très tortueux et traversés par de nombreuses ravines. Mais on ne doit pas s'en étonner ici, quand les routes principales du milieu de l'île, à quelques rares exceptions près, offrent les mêmes inconvénients, sans qu'on ait suivi, jusqu'à présent, un système quelconque de construction.

La seule ville de cette juridiction est *San-Juan-Bautista-de-los-Remedios*, ou simplement Remedios, chef-lieu militaire et maritime, situé sous les 22° 3′ de latitude N., et 72° 22′ de longitude O. de Cadix, et à 2 lieues et demie S.-S -O. de la mer et de son port. Cette ville est bâtie sur un sol bas, égal, de couleur rouge et ferme, bien que, dans les temps des grandes eaux, il devienne humide. Cette situation, jointe au voisinage d'une grande lagune d'eaux presque stagnantes, occasionne en septembre et octobre quelques fièvres pernicieuses; mais, après cette époque, on y jouit d'une grande salubrité. Elle présente la figure d'un polygone irrégulier de près de trois quarts de lieue de périmètre, divisée en quatre quartiers. Les rues ne sont point pavées; mais elles sont assez droites et d'une largeur convenable, et la place Mayor est spacieuse et régulière. On y compte environ 1,100 maisons, la plupart couvertes en paille, excepté 121 en maçonnerie, briques et tuiles, toutes placées dans de vastes terrains se-

nés d'arbres fruitiers et parés d'une verdure qui en rend la vue très agréable. Cette ville est privée d'eaux courantes; mais les habitants y ont suppléé par de nombreux puits d'eau potable, qui suffisent à leurs besoins.

San-Juan-de-los-Remedios fut établie primitivement, d'après la tradition, depuis 1514 jusqu'à la moitié du siècle suivant, sur un *cayo* ou îlot de la baie de Caïbarien, très près de la côte, dans lequel on conserve toujours le nom de *El Cayo;* le même nom désigne encore communément cette ville. Mais les fréquentes irruptions des flibustiers déterminèrent les premiers fondateurs à s'éloigner un peu de la mer, en fixant leur résidence dans le lieu où elle se trouve aujourd'hui. La population totale est de 4,500 habitants, dont 1,300 de couleur, libres, et 600 esclaves.

Le port de cette ville est au S.-S.-O., à la distance déjà mentionnée de 2 lieues et demie, sur la côte septentrionale de l'île de Cuba, et sous la latitude N. 22° 31′, et la longitude O. du méridien de Cadix, 73° 20′. Il est ouvert au commerce étranger; mais il ne peut admettre que des navires de moyenne grandeur, n'ayant pas plus de 12 à 14 pieds de profondeur. Cet inconvénient détermina, en 1828, l'autorité supérieure à faire choix de la baie très abritée de Caïbarien, sur le bord méridional de laquelle un bourg a été dernièrement bâti; il est habité aujourd'hui par 300 personnes des deux sexes, blanches et de couleur. Le commerce extérieur, qui se fait par ce littoral, est très borné, et il est presque réduit au trafic du cabotage avec la Havana et Matanzas, et avec *Puerto-Principe*, ville de l'intérieur, Moron et l'île de la Providence. On n'y voit que très rarement quelques navires des États-Unis.

Le commerce intérieur consiste seulement dans l'envoi annuel à la Havane d'environ 2,000 bœufs, 3,000 porcs, et 300 chevaux et mulets, vu que tous les autres produits sont régulièrement exportés par le cabotage, ainsi qu'il a été dit.

Après la ville, nous n'avons à citer dans toute la juridiction qu'un seul bourg et deux villages très peu importants : *Mayajigua*, bourg et paroisse à 9 lieues E. de *Remedios*, sur le chemin royal de la côte du nord à Puerto-Principe, et à deux tiers de lieue seulement de la grande chaîne de Jatibonico, dans un terrain rouge, inégal, arrosé de plusieurs ruisseaux fertiles ; et à une demi-lieue, on trouve un bain thermal d'eau sulfureuse très efficace, mais presque oublié. L'air y est très sain, et sa population est de 380 habitants, la plus grande partie de couleur.

Guaracabuya, village et cure, à 9 lieues O., situé dans une spacieuse savane ou plaine qui traverse le chemin central de l'île, avec de très bons terrains ; population, 200 habitants, la plupart blancs.

Sagua-la-Chica, ou *Embarcadero*, village situé sur la rive droite de la rivière de ce nom, et qui s'étend jusqu'au point où s'arrêtent les petits navires caboteurs ; distance, 6 lieues et demie O. de Remedios ; population, 300 âmes.

Nous avons noté la population partielle de la ville et celle de quelques bourgs et villages ; il nous reste à résumer celle de toute cette juridiction, qui est de 16,000 habitants, dont le tiers environ de couleur, moitié libres, moitié esclaves.

La principale richesse de tout ce territoire consiste essentiellement dans l'éducation et l'engrais des bestiaux et des porcs, auxquels il faut ajouter un petit

nombre de chevaux et de mulets; les récoltes de tabac peu estimé, la cire, le miel, les bois de construction et de teinture, et le cacao, grain que produit presque exclusivement cette partie de l'île. Bien qu'il ne soit pas aussi estimé que celui de Guayaquil, il pourrait devenir un produit important, s'il était cultivé avec plus de soin.

On y récolte également un peu de café, triste reste des belles habitations qu'avaientformées des émigrés français de Saint-Domingue, et qu'ils se virent forcés d'abandonner lors des représailles de l'année 1809, qui sévirent dans toute l'île, depuis la Havane jusqu'à Santiago de Cuba.

Ce pays se priva alors de la partie la plus industrieuse de sa population et d'une source féconde de richesses, à peine recouvrée aujourd'hui que nous écrivons ces lignes, trente-quatre ans après. Il n'y a pas de doute que, sans ce malheur, la juridiction de Remedios se trouverait parsemée de sucreries et cafeteries, uniques établissements agricoles qui puissent donner un heureux essor à l'agriculture et au commerce maritime, bases principales de la prospérité de Cuba, si généreusement dotée par la nature.

Je conclurai en faisant remarquer que la proportion entre la population blanche, celle de couleur libre et les esclaves de toute l'île, ne doit pas être calculée d'après les chiffres que nous présentons dans cette notice; car nous n'avons entretenu nos lecteurs que de la partie centrale de l'île, qui possède, comparativement, très peu de grands établissements agricoles; mais dans les grands centres de culture de la partie occidentale de l'île, depuis le district de Filipinas jusqu'à Sagua-la-Grande inclusivement, auxquels il faut ajouter Trinidad et Santiago de Cuba, c'est-à-dire la plus grande

partie de leur territoire, le nombre des esclaves et des gens de couleur libres surpasse notablement celui de la race blanche ; si bien que, dans toute son étendue, Cuba, d'après le dernier cens de 1841, n'a qu'un tiers de blancs sur une population de près d'un million d'âmes.

Coup d'œil général *sur la topographie des plaines de la Russie méridionale*, *par* M. X. Hommaire de Hell (1).

Rien de plus triste et de plus saisissant au premier abord que l'aspect des steppes de la Russie méridionale. Dequelque côté que le voyageur étonné tourne ses regards, il ne découvre partout qu'une ligne parfaitement droite, dont rien ne vient briser la désolante monotonie; ou bien si parfois il aperçoit certains points saillants au-dessus de l'horizon, ce sont quelques cônes de terre élevés par la main des hommes; mais, plus souvent encore, les objets de son attention ne sont que les résultats trompeurs du mirage. Ces plaines si horizontales, auxquelles, comme à la mer, l'œil ne saurait assurer de limites; ces plaines si remarquables par leur complète nudité et l'absence totale de toute végétation forestière, comprennent toute la zone qui s'étend entre le fleuve Oural et les embouchures du Danube, en descendant au midi, jusqu'au littoral de la mer Noire, et jusqu'au pied des montagnes du Caucase et de la Tauride. Sur toute cette étendue, embrassant près de 22 degrés de longitude, et plus de 4 de latitude, le sol conserve invariablement la même physionomie.

(1) Extrait inédit du voyage. Les Steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée et la Russie méridionale.

Partout règne l'uniformité la plus absolue, et ce n'est que de loin en loin que les grands fleuves qui découpent le pays viennent servir de lignes de repos à la pensée, et rappeler au voyageur qu'en avançant il change véritablement de pays.

Deux immenses pentes se partagent les eaux qui ruissellent à la surface de cette partie de l'empire russe. La première, qui comprend le bassin du Volga et de l'Oural, se dirige vers la mer Caspienne; la seconde, la plus forte, s'incline vers la mer Noire, où elle déverse ses eaux par la voie du Dniester, du Boug, du Dnieper et du Don. A part les grandes et larges vallées de fleuves que nous venons de citer, tous les autres mouvements du terrain se bornent à des rivières et à des ravins sans aucune importance sous le rapport hydrographique.

En partant des embouchures du Danube, pour se diriger vers le N.-E., on traverse d'abord les plaines du Boudjiak, qui composent la partie la plus meridionale de la Bessarabie. Ces plaines, qui viennent se terminer le long de la mer Noire, en escarpes argileuses de 15 à 20 mètres de hauteur, présentent déjà tous les caractères des steppes de la Russie méridionale proprement dite; aussi, comme ces dernières, ont-elles été pendant plusieurs siècles le domaine de hordes nomades exclusivement adonnées à l'élève du bétail. Le seul trait qui semble distinguer cette région de celle que nous allons parcourir, ce sont des vallées moins privées d'eau, moins profondes et à pentes plus douces que celles que l'on rencontre au-delà du Dniester. Ces conditions hydrographiques proviennent évidemment d'un plateau moins élevé au-dessus du niveau de la mer; de la nature généralement argileuse du

sol, et enfin du contact immédiat de contrées presque montagneuses, où de nombreuses sources trouvent leur origine. Les steppes de Boudjiak, limités au midi par la mer Noire, à l'est par le Dniester, et à l'ouest par le Pruth et le Danube, ont au nord pour limite topographique une ligne passant par Bender et par Kahoul. Au-delà de cette ligne, le pays devient de plus en plus accidenté; et aux plaines horizontales, aux pâturages des anciens Nogaïs, succèdent des collines assez élevées, que beaucoup d'écrivains ont faussement considérées comme les dernières ramifications des Carpathes. Cette région montueuse, dont la hauteur moyenne peut être évaluée à 160 mètres, appartient depuis un temps immémorial aux Moldaves, population agricole qui trouve de vastes ressources, dans ses fécondes vallées, dans ses nombreux cours d'eau, et dans les magnifiques forêts qui recouvrent les collines.

Sur les rives du Dnieper cessent toutes les contrées accidentées de l'Europe continentale. De l'autre côté du fleuve commencent définitivement les steppes incommensurables de la Russie méridionale, qui vont se perdre au-delà de la mer Caspienne, dans les contrées immenses de l'Asie centrale. Entre les embouchures du Dniester et celle du Dnieper, les falaises, tantôt calcaires, tantôt argileuses, qui bordent le littoral de la mer, se maintiennent presque invariablement à 40 mètres de hauteur. Cette élévation du terrain va ensuite en augmentant insensiblement dans la direction du nord, jusqu'à ce que, sous le parallèle d'Ekaterinoslav, situé au haut des cataractes, 48° 27′ 50″, elle atteigne environ 100 mètres au-dessus du niveau de la mer Noire. La région comprise entre les deux fleuves que nous venons de nom-

mer forme, avec le territoire du gouvernement d'Ekaterinoslav, situé à l'orient du Dnieper, et dont il sera question plus loin, le plateau le plus élevé des steppes de la nouvelle Russie. Aussi, quoique les lignes horizontales prédominent généralement partout, l'on rencontre néanmoins, de distance en distance, des ondulations assez sensibles, surtout dans le voisinage de la chaîne granitique qui forme les rapides du Dniester et du Dnieper. Mais ce qui donne véritablement un caractère remarquable à ces premières plaines de l'Europe orientale, ce sont les larges et profondes vallées, appelées Balkas par les habitants, dont elles sont sillonnées. Ces vallées, presque toujours à sec, et que le voyageur ne découvre qu'au moment de les franchir, n'ont aucune espèce d'action sur le relief général du plateau, et constituent ainsi un type de pays où, chose étrange, les accidents du sol, au lieu d'être des proéminences, ne forment que des sillons, de véritables fissures plus ou moins profondes, et la plupart dirigées suivant le sens de la plus forte pente vers la mer Noire.

Lorsqu'après avoir longé les côtes de la mer, on arrive au-dessous de Kherson, sur la rive droite du Dnieper, où, comme nous l'avons déjà dit, le steppe n'a pas moins de 40 mètres d'élévation, l'on est réellement frappé d'étonnement à l'aspect du spectacle que la nature déploie aux regards. Au pied de l'escarpe, dans un immense bassin, coulent les eaux calmes du Dnieper, en formant une multitude de canaux et d'îles couvertes de saules et de peupliers. De l'autre côté du fleuve s'étend, aussi loin que l'œil peut atteindre, une plaine basse élevée de 3 ou 4 mètres au-dessus des eaux, et dont la ligne est si parfaitement horizontale, qu'elle semble, au midi, se confondre avec celle de la mer. Cet

étage inférieur, détaché du plateau général de la nouvelle Russie, et dont le voyageur domine toute l'immensité du haut de l'éminence où il est placé, comprend toute cette espèce de péninsul située entre le bas Dnieper et la côte de la mer Noire, qui s'étend depuis la pointe de Kinbourn jusqu'au-delà de la mer Putride, à l'extrémité septentrionale de la langue d'Arabat. Sur toute cette surface, sauf quelques dunes de sables, le long du Dnieper, il n'existe pas le moindre accident de terrain. Les Balkas, les ruisseaux, les ondulations, tout a disparu, pour faire place à l'uniformité la plus désolante, à la nudité la plus absolue. C'est au littoral de cette contrée qu'appartiennent les deux fameuses îles de Tendra et de Djaril-Agatch, connues autrefois sous le nom de Course d'Achille. Couvertes de bruyères et de roseaux, ces îles servent quelquefois de lieu d'hivernage aux troupeaux voisins. En les voyant allonger en mer leur étroit ruban de sable incessamment battu par les vagues, l'on est véritablement étonné du caractère de stabilité qui les distingue depuis tant de siècles.

Si maintenant, abandonnant les côtes de la mer Noire et de la mer Putride, nous marchons vers le nord, nous nous élèverons insensiblement le long du Dnieper, jusqu'à ce que, dans le voisinage de Kakofka, à 120 kilomètres de la mer, la rive gauche du Dnieper présente la même élévation que la rive droite. A partir de là, il y a égalité parfaite de niveau entre les deux plateaux; et bientôt après, à l'orient comme à l'occident du fleuve, la contrée offre de nombreuses Balkas et tous les caractères que nous avons indiqués dans la description de la plaine supérieure.

Le long de la mer d'Azof, le passage au plateau élevé se fait d'une manière plus brusque. A peine a-t-on

quitté les bords du Sivach, que déjà les steppes présentent d'importantes vallées, qui, le plus souvent, ne sont pas entièrement dépourvues d'eau. L'on trouve ainsi la Molochnia Vodi, la Berda et le Kalmious. C'est le long des deux premières rivières, et sur leurs affluents, que se sont établies les riches colonies allemandes de la Souabe et de la Prusse, et que le comte Maison, émigré français, est parvenu à fixer dans des demeures les hordes nomades des Tatars Nogaïs. Au-delà du Kalmious, on voit de nouveau une plaine basse se détacher du plateau général et former une lisière de 2 à 3 lieues de largeur le long de la mer d'Azof, entre Marioupol et Taganrok. A l'ouest de cette plaine, qui possède au plus 20 mètres de hauteur, s'aperçoivent distinctement les versants irréguliers de l'étage supérieur, qui, se terminant en véritables falaises, ressemblent parfaitement aux collines que l'on remarque dans les environs de Sarepta, sur le Volga et la Saupa, et qui ont servi à Pallas et à Gmelin pour leur travail sur les anciennes limites de la mer Caspienne. Cette division en deux étages se remarque également sur les bords du Liman, où viennent se perdre les eaux de la Molochnia Vodi. Chose digne de remarque, tandis que le plateau supérieur présente une surface fortement ondulée, le second offre toute l'horizontalité qui caractérise les steppes de la rive gauche des embouchures du Dnieper.

Dans le voisinage de Marioupol viennent expirer les dernières ramifications de la chaîne granitique de la Russie méridionale, que nous avons vues, se dirigeant à peu près vers le parallèle 48° 30′, former successivement les rapides du Dniester, du Boug et du Dnieper.

Jusqu'à ce moment, nous n'avons encore traversé, en fait de terrain de sédiment, que les assises parfaite-

ment horizontales du calcaire tertiaire et des alluvions ; mais à 40 kilomètres au nord du golfe de Taganrok, apparaissent d'autres formations plus anciennes et plus tourmentées. C'est d'abord, avec quelques lambeaux de craie, un vaste dépôt carbonifère, et avec ce dépôt le pays devient plus accidenté ; il est sillonné par une foule de ravins et de rivières. Ce sont les plus belles parties du gouvernement d'Ekaterinoslav et du pays des Cosaques du Don. L'on commence à apercevoir au fond des vallées et sur les versants abrités les premières traces de la végétation arborescente qui recouvre les provinces situées plus au nord. Les steppes reparaissent néanmoins, de distance en distance, avec toute leur monotonie ordinaire. Le relief général du sol ne comprend réellement ni chaînes ni collines bien caractérisées. Il se compose plutôt d'une réunion de plaines à inclinaison variable et irrégulière, dont la plus forte élévation ne dépasse pas 150 mètres. Cette configuration provient évidemment des inégalités produites par le soulèvement des terrains houillers, que n'ont pu faire disparaître entièrement les masses des argiles qui sont venues les recouvrir. Le caractère topographique tel que nous venons de l'indiquer appartient à toute la partie septentrionale du gouvernement d'Ékaterinoslav, ainsi qu'au territoire occidental du pays du Don. Au-delà du Donetz, affluent du Don, et qui sert généralement de limite au dépôt carbonifère, se montrent les terrains crétacés, qui à l'est s'étendent jusqu'au-delà du Don, vers le Volga, et à l'ouest pénètrent dans les gouvernements de Kharkof et de Poltava, traversent une partie de la Pologne, et vont s'arrêter brusquement dans le voisinage des Karpathes. Nous arrivons ainsi aux plaines centrales de la Russie, qui

se prolongent toujours vers leur pente dirigée du nord au sud, jusque dans le voisinage de Moskou, où elles sont limitées par ce qu'on appelle la petite chaîne du Valdaï, véritable arête où viennent se rejoindre le plateau du midi et celui du nord. Cette chaîne n'a pas plus de 340 mètres de hauteur au-dessus du niveau de l'Océan. C'est cette ligne de l'Altaï qui forme le partage des eaux entre la mer du Nord, la mer Caspienne et la mer Noire, et c'est dans son voisinage que prennent leurs sources tous les magnifiques fleuves qui traversent le sol de l'empire russe.

Reportons de nouveau nos regards du côté du midi, vers les embouchures du Don, où se sont arrêtées nos études. A Rostof, comme sur les bords du Dnieper, le voyageur se trouve placé sur les limites d'un plateau élevé, dont la hauteur mathématique est de 46 mètres : là, comme à Kherson, il se trouve en face d'un grand fleuve découpé par des îles et des canaux, et au-delà duquel se déploient à perte de vue les plaines si extraordinairement basses qui longent la rive gauche du Manitch, séparent la mer Noire de la mer Caspienne, et semblent effectivement avoir servi autrefois de lien de communication entre les deux bassins. Ici, plus encore que dans la péninsule du Dnieper, l'on est frappé du caractère océanien, si je puis m'exprimer ainsi, qui distingue les immenses déserts que l'on domine, et que l'on sait devoir se prolonger jusqu'aux confins de la mer Caspienne. Sur la rive gauche du Don, le steppe est si bas, qu'au moment des crues printanières, les eaux du fleuve refluent dans le bassin du Manitch, et submergent toute la contrée jusqu'à 25 myriamètres de distance. C'est alors que l'ancienne capitale des Cosaques, se trouve sous les eaux, que toutes les

communications par terre entre les habitants sont rompues, et que la mer semble, en vérité, vouloir reprendre possession de ses anciens domaines.

Les plaines du Manitch se prolongent, invariables dans leur configuration, jusqu'à 80 kilomètres de la mer Caspienne, où, à la suite d'une pente inappréciable à l'œil, elles atteignent, d'après mes opérations, 27 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer d'Azof. Au-delà, on descend dans le bassin de la mer Caspienne, et le plateau inférieur de la Russie méridionale atteint rapidement les dernières limites de son abaissement. Sur le littoral même de la mer, il descend de 11 mètres au-dessous du niveau de l'Océan, et depuis les embouchures du Volga jusqu'à celles du Térek, il présente des plaines d'une élévation relative si faible, que leur niveau se perd complétement avec celui de la Caspienne : aussi les vents d'est étant prolongés, font-ils refluer les eaux de la mer jusqu'à 3 et 4,000 mètres du rivage. Sans les dunes de sable qui bordent d'une manière irrégulière la côte, et qui sont comme la dernière expression de l'aridité de cette région, le voyageur explorateur de ces steppes serait souvent exposé à de véritables dangers.

Au nord du Manitch, parallèlement à son cours, dans la direction de l'ouest à l'est, se prolonge, sur plus de 400 kilomètres de distance, une ligne de petites escarpes de 10 à 12 mètres d'élévation. Près des sources de la rivière, elle se tourne brusquement vers le nord, augmente peu à peu de hauteur, et après avoir suivi dans toute sa longueur la vallée de la Sarpa, elle vient s'arrêter au-dessous de Saritzin, sur les rives du Volga. Ces deux lignes, qui se coupent à angle droit, servent de limites à un plateau supérieur

de forme triangulaire, borné à l'ouest par le Don, et formant au nord le steppe élevé qui sépare complétement le bassin du Volga du celui du Don. A l'orient de ce plateau, qui ne se distingue de ceux du même genre que par un relief encore plus monotone, sur les rives de la Sarpa, commencent les plaines du Volga, véritable dépendance de celles de la mer Caspienne, et où disparaissent toutes traces de rivières, de ruisseaux et de ravins. L'on arrive aussi par une pente insensible à l'extrémité du steppe, où le voyageur se trouve inopinément en présence du même spectacle qui l'a déjà si vivement impressionné sur les bords du Dnieper et du Don. Mais ici la nature déploie une grandeur plus frappante encore : c'est le Volga, c'est le plus beau fleuve de l'Europe, que l'on découvre du haut de l'éminence où l'on est placé; c'est le bassin le plus magnifique qu'il soit possible d'imaginer, qui déroule au regard ses innombrables îles et canaux; et au-delà, à ces plaines si basses, qu'elles semblent appartenir au niveau général des îles du fleuve, et où viennent se heurter les derniers efforts de la civilisation européenne, commencent les steppes des hordes khirguises, dont les nombreux campements se prolongent jusqu'aux frontières de la Chine.

Nous arrivons enfin à examiner les plaines les plus méridionales de l'empire russe, celles qui confinent d'un côté aux montagnes de la Tauride, et de l'autre à la grande chaîne du Caucase. En sortant de la péninsule du Dnieper pour entrer dans la Crimée par l'isthme de Pérécap, nul changement ne se manifeste d'abord dans la nature du sol. Sur une longue distance, c'est le même type aussi triste que celui qu'on a laissé derrière soi; mais insensiblement le plateau s'élève; des

montagnes se dessinent à l'horizon, et à 30 ou 40 kilom. en deçà de Symphéropol, commencent les premières ravines, les premières ondulations, et bientôt après se montrent les collines secondaires qui entourent le chef-lieu de la province. Au-delà, l'on entre déjà en plein pays de montagnes. Au terrain horizontal ont succédé les mouvements les plus pittoresques; aux steppes arides et privés d'eau, d'admirables vallées fécondées par de riches cours d'eau. On se trouve, en quelque sorte, sans transition, au pied du Tchatirdagh, qui élèvant orgueilleusement son sommet jusqu'à 1580 mètres au-dessus du niveau de la mer, forme le point central de cette étroite chaîne de la Tauride, dont les immenses déchirures bordent la côte, depuis la pointe de la Chersonèse jusqu'à l'ancienne Caffa des Génois. A l'est de Caffa (Théodosie), le steppe, qui vient s'intercaler entre la mer d'Azof et la contrée montagneuse, envahit tout le sol de la presqu'île de Kertch. Il y est cependant plus accidenté, plus irrégulier que partout ailleurs, et sa topographie semble avoir été considérablement influencée par les grandes révolutions qui ont fait surgir le chaîne de la Crimée, ainsi que par d'autres phénomènes géologiques dont il sera fait mention plus tard.

Ce même caractère, mais à un degré inférieur, se remarque également de l'autre côté du détroit de Kertch, dans la presqu'île de Taman. Au-delà, dans le pays des Cosaques de la mer Noire, les steppes reprennent tout leur empire. Toute la contrée située le long de la côte orientale de la mer d'Azof est si peu élevée, que les lits des ruisseaux, ou plutôt les sillons par lesquels se déversent les eaux pluviales, deviennent complétement invisibles pendant les chaleurs de l'été.

Aussi, à l'époque de la fonte des neiges, ces vallées ne pouvant suffire à l'écoulement des eaux, celles-ci débordent de tous côtés, envahissent la plaine, et forment sur la côte de vastes marais qui, s'avançant jusqu'à 60 kilomètres dans l'intérieur du steppe, interrompent ainsi presque toujours les communications sur la route qui conduit des rives du Kouban vers le nord de l'empire.

Du littoral de la mer d'Azof, le steppe se continue au nord du Kouban jusque dans le voisinage de Stauropol, chef-lieu du gouvernement du Caucase. Là se montre, suivant le 40me degré de longitude, un plateau beaucoup plus élevé que tous ceux que nous avons déjà explorés. Il sert de ligne de partage des eaux entre la mer Caspienne et la mer Noire, et semble former un véritable chaînon avancé et détaché du massif central du Caucase. Au-delà de cette espèce de cap, sur la rive droite de la Kouma, l'on atteint de nouveau le steppe, et de là jusqu'à la mer Caspienne, et jusqu'au Térek, se reproduisent toutes les conditions topographiques qui font du litoral nord-ouest de la Caspienne la contrée la plus aride et la plus désolée que l'imagination puisse concevoir.

Nous arrivons ainsi au pied de la grande chaîne caucasienne, muraille encore inaccessible jetée entre l'Europe et l'Asie, entre la mer Noire et la mer Caspienne et devant laquelle viennent s'arrêter sans transition, les plaines si étrangement remarquables de la Russie méridionale.

Rapport *fait à la Société de géographie, le 8 novembre 1844, par* M. Roux de Rochelle, *sur le second volume d'une Chronologie historique des Etats Unis, publiée en 1844 par* M. Warden.

—

Le savant ouvrage publié par les religieux de la congrégation de Saint-Maur sous le titre de *l'Art de vérifier les dates*, a eu des continuateurs, grâce au zèle éclairé du marquis de Fortia. L'Amérique tout entière manquait à cet ouvrage : elle était, lorsqu'il parut, partagée en un grand nombre de possessions coloniales, et elle se trouvait naturellement comprise dans l'histoire des gouvernements européens qui avaient fait la conquête et avaient fondé les colonies du Nouveau-Monde. Mais alors les événements et les descriptions qui concernaient spécialement l'Amérique étaient rappelés et présentés d'une manière très incomplète ; chaque puissance évitait, en général, de trop appeler l'attention des étrangers sur ces possessions éloignées : on se taisait sur leurs ressources ; on voulait se réserver l'usage et souvent même le monopole de leur commerce ; leurs relations avec la métropole restaient enveloppées de mystère, et il était difficile aux voyageurs et aux savants d'avoir accès dans leurs archives, jusqu'à l'époque où l'illustre de Humboldt put en consulter une partie, et appeler l'attention de l'Europe sur les richesses et la fécondité de ces vastes régions. Les Etats-Unis jouissaient depuis longtemps des bienfaits de leur indépendance ; les colonies espagnoles allaient bientôt obtenir leur émancipation ; et ces grandes contrées devaient à leur tour prendre rang

au nombre des nations, et faire entrer dans l'histoire du monde leurs propres annales.

Le soin de recueillir celles des différentes régions de l'Amérique avait été confié par le marquis de Fortia à M. Warden, ancien consul général des Etats-Unis dans notre capitale ; et ce savant et laborieux écrivain avait déjà fait paraître ses publications sur l'Amérique du Sud et les principales îles du golfe du Mexique, lorsqu'il a commencé ses utiles travaux sur les Etats-Unis. L'auteur a compris dans un premier volume la chronologie historique de la Louisiane, de la Virginie, du Massachusetts et du Maine ; et le second volume qu'il vient de publier comprend les Etats de New-York, de Pensylvanie, de Maryland, la Caroline du Sud, la Caroline du Nord et l'Etat de Géorgie.

M. Warden remonte, dans chacune des divisions de son ouvrage, à la situation ancienne du pays, lorsque les Européens sont venus s'y établir, à la description des tribus sauvages qui l'habitaient, aux guerres principales qui ont éclaté, soit entre elles, soit avec les conquérants. Il rapporte la plupart de leurs usages, de leurs traditions, de leurs croyances religieuses ; il suit l'ordre des faits qui se sont accomplis dans chaque contrée et qui sont assez importants pour trouver place dans l'histoire.

Ainsi l'on voit se succéder, dans les annales de l'Etat de New-York, de nombreuses observations sur les anciens voyageurs qui avaient découvert ou reconnu une partie de cette contrée : sur Verazzani, auquel M. Warden attribue la découverte du port de New-York ; sur Henri Hudson, qui donna son nom au plus grand fleuve de cet Etat ; sur les établissements que les Hollandais y avaient formés ; sur leurs guerres, soit avec

les Indiens, soit avec les Anglais, qui s'en emparèrent en 1664 ; sur le gouvernement que ceux-ci établirent dans leur nouvelle colonie, et enfin sur la suite des guerres qui éclatèrent à plusieurs époques entre les colonies de l'Angleterre et de la France, et qui eurent pour théâtre une partie de ce territoire.

Une succession d'événements si nombreux et si divers ne pourrait pas être analysée : on perdrait de vue l'intérêt des détails, qui doivent être cherchés dans l'ouvrage lui-même, et qui ont assez d'importance pour qu'il soit utile d'en examiner la suite et l'enchaînement, si l'on veut bien se rendre compte de ces annales, déjà chargées de faits quoiqu'elles n'aient encore qu'une durée de trois siècles.

Les remarques générales que nous venons de faire s'appliquent également aux autres parties de l'ouvrage de M. Warden. Chacun des Etats qu'il décrit a néanmoins des événements qui lui sont propres : les circonstances de la découverte ne sont pas les mêmes ; d'autres révolutions se sont succédé dans la forme du gouvernement : la législation n'a pas eu partout un caractère uniforme ; quelques changements se font remarquer dans le caractère et les coutumes des différentes nations indiennes, voisines des établissements européens et souvent en guerre avec eux. Ces variétés de tribus aborigènes sont particulièrement dignes d'être étudiées. On a pu aisément les observer à une époque où les anciens et les nouveaux habitants de l'Amérique étaient fréquemment aux prises, et où les oppositions de mœurs pouvaient être mieux remarquées; mais les destinées, les situations, les populations même ont changé depuis. Bientôt il faudra pour rencontrer des tribus indiennes, pénétrer au loin

dans les contrées d'Occident, et nous ne retrouverons plus que dans les récits des historiens ces types originaux des anciennes familles indiennes, qui furent autrefois dispersées sur tout le sol américain qui vécurent dans ses forêts et ses prairies, sur les rives de ses fleuves, de ses lacs, ou sur celles de l'Océan, et que la civilisation semble avoir bannies et rejetées de tous les lieux qu'elle a conquis.

Rendons grâce à M. Warden de nous avoir conservé des souvenirs si nombreux et si divers, dont les sujets sont dignes d'intérêt et d'attention, et dont le temps a déjà détruit une partie.

L'histoire de la Pensylvanie s'ouvre par un tableau touchant des rapports paisibles qui s'établirent entre Guillaume Penn et les Indiens, lorsqu'il vint acheter d'eux le territoire où il fonda sa colonie, et lorsqu'il mérita d'être aimé et respecté par eux comme un père. La première constitution du pays fut son ouvrage ; son autorité et son titre de propriétaire la firent longtemps maintenir : ses lois adoucirent l'esclavage des noirs qu'on introduisit en Pensylvanie ; les mœurs austères des quakers ou de la société des amis influèrent sur la douceur du gouvernement : il reçut une forme populaire ; il la conserva au milieu des guerres où il fut successivement entraîné contre les Indiens, les colonies françaises, l'Angleterre ; et lorsque les Etats-Unis eurent proclamé leur indépendance, la première assemblée de leurs représentants vint se former à Philadelphie.

La colonie du Maryland, où les Anglais arrivèrent en 1633, était d'abord la propriété de George Calvert, dont le frère vint s'y établir avec un certain nombre d'émigrants : la culture, le commerce, y attirèrent

bientôt d'autres Européens : un gouvernement royal succéda en 1691 à celui des propriétaires; et l'on peut ici faire remarquer qu'un changement analogue eut lieu dans d'autres Etats que les propriétaires avaient d'abord gouvernés. L'autorité royale pouvait paraître moins populaire; mais du moins elle assurait de plus puissants protecteurs à des pays souvent exposés aux incursions des sauvages, ou aux hostilités des nations voisines, lorsque la métropole était en guerre avec elles.

Dans la Chronologie historique de la Caroline, M. Warden remonte aux premiers établissements que les Français y avaient formés en 1562, mais qui n'eurent qu'une très courte durée. Les Anglais n'y fondèrent leur colonie qu'un siècle après. Elle appartint longtemps à ses propriétaires; mais la couronne en fit l'acquisition en 1729, et la partagea en deux provinces, celle du nord, et celle du sud, qui eurent dès ce moment deux gouvernements séparés. Ce pays fut souvent en guerre avec les Creecks et avec les Chérokees; il fut aussi exposé plusieurs fois aux soulèvements des esclaves noirs qu'on avait amenés dans la colonie, et qu'on appliquait spécialement aux travaux des plantations.

La colonie de Géorgie fut fondée en 1732 par Oglethorpe, qui en obtint le gouvernement, et qui, pendant dix ans d'administration, veilla avec un soin paternel aux intérêts de cet établissement. Il fit plusieurs traités d'alliance avec les Crecks, les Natchèz, les Chérokees, commanda avec succès une expédition contre la Floride, fonda plusieurs villes, y protégea le commerce, et agrandit la prospérité de la colonie.

M. Warden a cru pouvoir comprendre dans cette

partie de sa chronologie historique, un précis de différents traités par lesquels les Creeks et les Chérokees ont cédé aux Etats-Unis les vastes territoires qu'ils occupaient, pour aller s'établir dans d'autres régions, situées à l'ouest des Etats du Missouri et de l'Arkansas; et il décrit, à cette occasion, une partie des usages de ces nations indiennes, et des Chérokees surtout, qui avaient fait de grands progrès en agriculture, et qui étaient assez avancés dans l'ordre social pour avoir un système d'écriture, et même une forme de gouvernement analogue à celui de quelques Etats représentatifs.

L'ouvrage de M. Warden se termine par un état de la population des Etats-Unis, qui, d'après les derniers dénombrements ordonnés par le congrès, s'élevait en 1840 au nombre de 17,068,666 habitants. De nouveaux progrès sont réservés à cette population : il lui reste à défricher d'immenses territoires, et les régions fertiles et les gouvernements modérés ont toujours appelé et accueilli de nouveaux habitants.

Nous désirons vivement que M. Warden puisse continuer et compléter son travail, et que les encouragements donnés à cette entreprise par le marquis de Fortia soient imités par ses héritiers. Il avait attaché son nom à la publication d'un bel ouvrage : sa famille le regardera sans doute comme un monument qu'il ne faut pas laisser imparfait.

Extrait *d'une lettre de* M. Berthelot, *secrétaire général de la Commission centrale, à* M. Roux de Rochelle, *président de cette Commission.*

—

Cadix 29 octobre 1844.

Mon cher et estimable collègue,

Depuis que je parcours l'Espagne méridionale, j'ai eu plusieurs fois l'intention de vous écrire pour me rappeler à votre bon souvenir, mais j'ai toujours ajourné au lendemain ma résolution de la veille. C'est ce qui arrive assez souvent en voyage, surtout lorsqu'on s'arrête dans chaque endroit et lorsque les excursions se succèdent sans relâche ; de nouveaux objets, d'autres motifs d'observations viennent à chaque instant vous distraire pour vous préoccuper d'autres pensées. J'ai passé la fin du mois d'août et les premiers jours du mois de septembre sur les côtes de la Catalogne ; un séjour de neuf jours à Barcelonne et dans les environs m'a mis à même d'observer en détail l'industrie catalane en matière de pêche. Les Catalans sont de hardis pêcheurs, et l'Espagne possède sur ce littoral tous les éléments d'une excellente marine, mais pour cela elle a besoin de s'organiser.

A Barcelonne, le hasard m'a procuré quelques vieux livres : ils sont relatifs à l'histoire de l'Amérique. Une autre acquisition bien plus précieuse est celle du grand Dictionnaire des arts de pêche, avec des planches et des notes, contenant les statuts des anciennes corporations des gens de mer, en 5 volumes in-f°. M. de Navarette, que nous venons de perdre, avait

appris, peu de jours avant sa mort, mon arrivée à Barcelonne. C'est à sa recommandation que le ministre de la marine m'a fait remettre un exemplaire complet du bel ouvrage dont je viens de vous parler. J'ai reçu aussi du Dépôt hydrographique de Madrid les excellentes cartes de la côte, depuis le cap de Creus jusqu'à celui de Saint-Vincent. Ces cartes sont en six grandes feuilles; elles sont dressées sur celles de Tofino; mais on y a ajouté de nouveaux renseignements, beaucoup de détails et quelques rectifications. Les sondages et les points de reconnaissance vus en mer, les aspects des côtes les rendent très précieuses aux navigateurs. J'ai été à même d'apprécier leur exactitude; elles m'ont servi à visiter plusieurs points du littoral que j'aurais négligés si je ne les avais pas eues sous les yeux.

Rien de plus intéressant que cette navigation côte à côte à bord des pyroscaphes. Trois compagnies de bateaux à vapeur servent la ligne de Marseille à Cadix. J'ai pris et repris tour à tour ces différents navires, *le Gaditano* d'abord, excellent marcheur, qui m'a conduit à Barcelonne; car, partis de Marseille à 7 heures du matin, 8 heures nous suffirent pour traverser le golfe du Lion; au jour naissant, la côte de Catalogne, si accidentée, si pittoresque, se développait devant nous; nous naviguions souvent presque à toucher la terre, et vers 10 heures du matin, nous mouillions sous le mont Jouy. Je vous parlerai à Paris des archives d'Aragon que je n'ai pas manqué d'aller visiter. C'est bien l'établissement le plus curieux que je connaisse, et quel ordre, quelle excellente classification! Le savant Dⁿ Prospero de Bofarull est un homme vraiment étonnant; son érudition est vaste et profonde; il sait toutes ses archives par cœur. J'ai vu là

des manuscrits du temps de Charlemagne de la plus belle conservation.

De Barcelonne je me rendis à Valence sur *le Phénicien*, un de nos meilleurs pyroscaphes du commerce. Valence est une ville fort curieuse à visiter. Nous débarquâmes au port de Grao et suivîmes pendant une demi-lieue un chemin ombragé de grands arbres (chose rare en Espagne) qui conduisait à la ville, à la ville du Cid, comme l'ont appelée certains historiens. Ce fut aussi à l'hôtel du Cid que j'allai loger; il est juste de faire honneur au *Cid Campeador*, le héros de notre Corneille. J'ai vu la Lonja de Valence, cette superbe salle à colonnes torses qui n'a pas de pareille dans le monde entier. La voûte est quelque chose d'admirable. La Lonja de Valence sert de marché public : c'est celui de la soie, un des plus riches produits de la campagne de Valence. En face de la Lonja s'élève une église magnifique qui renferme plusieurs chefs-d'œuvre, et surtout les belles fresques de Palomino; le Christ au tombeau, de Ribalta. Je ne vous dis rien maintenant des admirables peintures des peintres valenciens; l'école de Valence a produit de grands maîtres. Il est malheureux que M. le baron de Taylor ne se soit pas procuré des tableaux de cette école. Nous aurons le temps, à Paris, de causer là-dessus. Je vous parlerai des admirables œuvres de Jean Juanès, d'Espinosa, du Padre Borras, de Ribalta surtout, si plein de verve, de Ribalta, qui joignit à la pureté du dessin tout le prestige de la couleur. La maison de l'ayuntamiento, à Valence, est un édifice remarquable qui date de 1300; on y conserve l'épée du conquérant, le roi don Jaymes : c'est une forte lame. La cathédrale de Valence est digne de son renom; mais c'est surtout la Huerta qui m'a

intéressé, la Huerta, cette belle campagne qui fait des environs de Valence un jardin délicieux. Les Arabes étaient nos maitres en horticulture; leur système d'irrigation est admirable et vaut la peine d'être étudié. Une expédition à Benimamet m'a été très utile pour examiner la Huerta dans son ensemble et dans ses détails. J'ai assisté à une séance du tribunal de l'Asiquia, singulier tribunal! Il est composé de trois juges choisis parmi les campagnards les plus importants. Les *jueces de l'agua*, les juges de l'eau, siègent tous les jeudis sous le portail de la cathédrale et jugent tous les différends en matière d'irrigation. Les débats sont publics, en plein air; les jugements sans appel, toujours justes. Cette institution patriarcale, qui s'est perpétuée depuis les Arabes jusqu'à nos jours, est des plus respectées. J'ai encore devant les yeux les trois vénérables vieillards qui composaient le tribunal. Quelles belles têtes! quel regard pénétrant! J'ai bien regretté de n'être pas peintre. Mon excursion à Benimamet fut suivie d'une autre à l'Albufera, ce vaste marécage situé dans les environs de Valence, et dont les fertiles bords ont favorisé la création des rizières qui font la principale richesse du terroir. Les marécages d'Albufera forment vers la mer un grand étang, qu'on m'avait désigné comme très poissonneux; il n'en est rien. Ces eaux, douces et bourbeuses, contiennent quelques belles anguilles, avec un poisson blanc qui fréquente la grande lagune et pénètre dans les canaux d'irrigation; mais cette espèce n'est pas très estimée. La chasse d'Albufera est bien plus productive que la pêche. En hiver, pendant les temps orageux, il arrive souvent que la mer franchit la langue de terre qui borde le littoral et sépare l'étang. Alors, le degré de température qu'ac-

quièrent les eaux des lagunes suffit pour donner la mort aux poissons qui les habitent. Le plus grand nombre va chercher un refuge dans les canaux, et les gens des rivières profitent de cette circonstance pour s'en emparer. Mais cette pêche ne constitue pas une bien grande industrie. Dans le grand étang de *Marmenor*, situé près du cap de Palos, à peu de distance de Carthagène, la pêche est bien plus importante et se fait d'une manière régulière. C'est le système des Phéniciens qui s'est perpétué jusqu'à nos jours; c'est le labyrinthe de Crète figuré en roseaux; c'est la poche qui termine l'ingénieux dédale; c'est le Minotaure qui engloutit tout ce qui a eu l'imprudence de pénétrer dans ses canaux. J'avais étudié ce système de pêche dans nos étangs salés du Bas-Languedoc et de la Provence; toutefois Marmenor m'a paru digne d'être examiné. A Marmenor, c'est la mer qui communique avec les eaux de l'étang; à l'Albufera, c'est tout le contraire: les eaux de l'étang se déchargent dans la mer. Cette différence change tout-à-fait les conditions d'existence des poissons qui fréquentent ces deux parages. Dans les lagunes de Valence, les poissons d'eau douce périssent aussitôt qu'ils sont en contact avec les eaux salées; dans le vaste étang de Marmenor, le poisson de la mer pénètre dans ce bassin aux eaux tranquilles et saumâtres. Il s'y plaît, s'y nourrit abondamment; il y dépose son frai; il y pullule. On pêche souvent à Marmenor, dans la bonne saison, jusqu'à 100 quintaux de poisson par jour. Ce produit frais est vendu pour la consommation des populations maritimes ou des villes et villages les plus rapprochés de ce littoral, ou bien on le sale pour l'expédier dans l'intérieur. Mais en voilà assez sur Marmenor. Je reviens à Valence, pour vous

dire un mot de sa population, dont le type dominant m'a frappé dès mon arrivée dans ce pays. Ce type de physionomie est celui des Berbers de race blonde, qu'un historien dont il est facile de combattre l'opinion fait descendre des anciens Vandales. Dans la partie maritime du royaume de Valence, chez la moitié de la population au moins, la physionomie présente un de ces caractères propres, spécifiques et dominants qui constituent le type national : visage plutôt rond qu'ovale, front étroit, teint blanc, plus ou moins hâlé et marqué de rousseurs, lèvres un peu épaisses, barbe rare, yeux bleuâtres, cheveux rouges, un peu crépus, taille moyenne, corps grêle, sec et nerveux. Au premier aspect, on croirait voir des gens de certaines tribus kabyles de l'Algérie, ou bien de cette partie du Maroc occidental, qui poussèrent leurs migrations jusqu'aux îles Fortunées, et dont les descendants conservent encore de nos jours leur caractère originaire. Ce qu'il y a de curieux, c'est que le costume des Valencieus a aussi beaucoup plus de rapport avec celui des Berbers du Maroc qu'avec celui des Andalous, qui ont en partie imité le leur des Arabes ; car la veste andalouse, si bizarre dans ses ornements, est tout-à-fait dans le goût oriental. A Valence, au contraire, c'est simplement la chemise berbère serrée au poignet, frangée ou brodée sur la poitrine, puis le large caleçon de toile, la pièce de laine blanche ou bariolée de couleurs jetée sur l'épaule, et dont on se drape au besoin, les jambes nues, la tête de même, ou seulement coiffée d'un mouchoir. Ces gens-là, soit qu'on les rencontre à pied, armés d'un long bâton, soit qu'on les voie passer montés sur leur âne ou sur leur mule, ont toutes les allure berbères. Dans plusieurs villages, j'aurais pu me croire

au milieu des populations campagnardes des îles de Ténériffe, de Gomère ou de Palma : ce sont des Schelouks bien caractérisés. Il y a plus encore : sur vingt noms de lieux, dix au moins sont plutôt berbers qu'arabes, et me rappellent cette nomenclature topographique qui s'est conservée aux Canaries, et dont l'existence m'a servi comme de point de repère pour jeter quelque lumière sur l'histoire des aborigènes de cet intéressant archipel. Dans le royaume de Valence, vous retrouvez *Alcova*, *Alchéfé*, *Alféché*, *Artana*, *Artax*, *Aiguès*, *Ayadar*, *Elché*, *Gaudia*, *Tabernes*, *Tarrateig*, *Trahiguera*. A côté de ces noms de lieux, évidemment d'origine berbère, vous remarquez *Masanasa*, *Masamagrell*, *Masalaves*, *Masafal*, qui rappellent les noms puniques de *Massinissa*, de *Massusa* et autres. Il en est aussi qu'on peut considérer comme des noms arabes berbérisés; il me suffira de citer Beneguida, Benejazet, Benetuzer, Beniarjo (nom d'un prince canarien), Benifayo, Benihumeya et Benituga (autres noms guanches). Je ne prétends pas que le type arabe, et même arabe pur sang, ne se retrouve dans le royaume de Valence; mais je tiens à démontrer que le type berber y domine, et que les populations qui l'ont conservé habitent en masse les lieux que je viens de désigner. C'est une question intéressante d'origine et qui demande à être approfondie. A Paris, j'aurai tout le loisir de le faire avec l'aide des anciennes chroniques de la conquête; mais je n'ai pas voulu passer outre sans vous en dire un mot maintenant.

J'ai assisté à une séance de la *Société économique des Amis du pays*. L'affiliation de cette société avec la nôtre m'a valu l'accueil le plus fraternel; cette soirée a eu pour moi un grand intérêt. Deux membres de la Société, qui avaient été envoyés à Paris pour examiner

les produits de notre industrie à la dernière exposition, ont présenté leur rapport, et il était curieux pour un Français d'entendre l'appréciation que l'on fait en Espagne de nos progrès industriels. Je dois vous l'avouer, je n'ai pu me défendre d'un sentiment d'orgueil national, bien excusable dans cette circonstance, puisque tout ce que j'entendais était un hommage rendu à la France, à la patrie! M. le baron de Santa-Barbara, président de la Société, m'a comblé d'attentions et de prévenances pendant tout le temps de mon séjour à Valence, grâce à la bonne recommandation de M. le comte Ripalda que j'avais rencontré à Barcelone; il a daigné désigner deux membres de la Société, qui m'ont accompagné partout, et dont les renseignements m'ont été très utiles. Le secrétaire, M. Chacomela, est un homme fort instruit et des plus obligeants. La Société économique de Valence est en général composée d'hommes très capables, dévoués au pays, amis du progrès, et qui, par leurs tendances patriotiques, toutes dirigées vers le bien public et les intérêts matériels, ont déjà rendu de très grands services.

Je quittai Valence avec regret. Le bateau à vapeur *le Baléare* se chargea de me transporter à Malaga, en faisant échelle à Alicante, à Carthagène, aux Aigles et à Almerie. Je trouvai à bord de ce bateau un des plus grands touristes de l'Europe; il voyageait avec sa femme et sa fille, et profitait de ses vacances pour faire sa *petite tournée*: c'est ainsi qu'il appelait une excursion de 400 lieues à travers la Hollande, la Belgique et la France, sans y comprendre sa longue caravane autour de la Péninsule hibérique. Il s'était rendu d'Utrecht à Bordeaux en chemin de fer et en diligence; il était venu à Marseille par le canal du Midi et les Bouches-

du-Rhône, et il en était reparti pour continuer sa tournée en bateau à vapeur. J'ai vu et revu plusieurs fois ce brave homme le long de ma route. Je le croyais déjà loin, lorsque je le retrouvai à Malaga, revenant de Grenade, où les merveilles de l'Alhambra l'avaient dédommagé de tous les désagréments de la route. Ses deux compagnes paraissaient moins satisfaites; les affreux chemins de la Sierra-Nevada les avaient désenchantées. A Gibraltar, à Cadix, nouvelles rencontres; à Séville, je le revis de nouveau, et cette fois, ce fut au sommet de la Giralda. Ces jours derniers encore, en poussant une course vers l'île de Léon, j'ai retrouvé mon voyageur et sa famille dans un omnibus qui le ramenait de Chiclana. J'ai su plus tard qu'il s'était embarqué sur le paquebot de Lisbonne, pour se rendre à Londres, en touchant à Oporto et à Vigo. Des côtes d'Angleterre, il passera au Havre, en traversant la Manche; puis un autre pyroscaphe le ramènera en Hollande. Il y a quinze ans, ce brave homme, sa femme et sa fille auraient mis six mois pour faire un pareil trajet. Vive la vapeur! Pour moi, je vais plus lentement; à voyager comme une valise, il vaut mieux rester chez soi. J'ai vu Alicante; j'ai visité Carthagène et son arsenal abandonné. Quelques barques de pêche, une felouque garde-côte, que mystifient les contrebandiers, voilà tout ce qui reste de la grande marine de Charles III. J'ai vu sous la pointe d'Europe une goëlette de guerre, portant pavillon national, impitoyablement coulée par le canon de Gibraltar. Quelques jours après, le journal de Cadix annonçait cet attentat, sans commentaire, comme une simple réclame; mais il donnait à la suite un article historique, comme une fiche de consolation : c'était une pompeuse description du fameux combat de Lépante, et l'orgueil espagnol paraissait satisfait.

Je reprends mon itinéraire; ce fut le 16 septembre que je quittai Carthagène : notre pyroscaphe continua sa route en rangeant de fort près le cap Thosa et la plage d'Almazarron. Vers le soir, nous entrions dans la petite baie des Aigles. L'exploitation des mines de plomb argentifère a fait de cette côte un point très important. Il y a quelques années que le mouillage des Aigles était à peine indiqué sur la carte; aujourd'hui une petite ville s'élève au pied des rochers. On y a construit déjà de grands édifices, d'immenses magasins, des fabriques, des usines. Ce fut au coucher du soleil que nous y arrivâmes : les montagnes des environs se coloraient de ces teintes chaudes qu'on ne voit que dans le Midi; de toutes parts dans cette baie où nous venions de mouiller, les rochers affectaient des formes bizarres qui semblaient changer d'aspect à mesure que le crépuscule se perdait dans l'obscurité de la nuit. Alors la montagne, en projetant ses grandes ombres, nous apparut gigantesque, imposante. La mer était tranquille, le silence régnait autour de nous; les feux qui éclairaient la côte, les grandes lueurs qui s'échappaient des fourneaux où l'on grillait le minerai, la beauté du ciel, la pureté de l'air, la phosphorescence des eaux, tout cela formait un tableau que le pinceau ne saurait reproduire, mais qui a laissé dans mon esprit un de ces souvenirs qu'on n'oublie pas.

Nous quittâmes le mouillage des Aigles vers dix heures du soir, par un temps superbe; le plus beau clair de lune favorisait notre navigation. A cinq heures du matin nous doublions le cap de Gate, si remarquable par sa roche blanche, qui termine sa base; et bientôt après, la plage de sable qui forme la partie orientale du golfe d'Almérie se déroula à nos yeux. A sept

heures du matin, nous étions à l'ancre devant la ville, près la pointe de Torrejon. Almérie a tout l'aspect d'une ville mauresque; ses fortifications sont l'œuvre des Arabes; le château qui termine la ville conserve encore le nom d'El Casaba. En débarquant je courus au marché : c'est le premier endroit que je visite en arrivant dans un pays que je ne connais pas. Rien de plus à propos qu'un marché pour juger d'un coup d'œil de la population sous le rapport des différentes classes dont elle se compose. Rien de plus pittoresque surtout que cette réunion de villageois qui chaque jour viennent porter à la ville les produits des champs : c'est le véritable *rus in urbe*. Hommes et femmes, vous les voyez là comme à la campagne, avec leur costume, leur langage, leurs manières, avec toutes leurs allures en un mot. Le marché vous fait connaître la richesse du terroir; il vous initie dans une foule de détails statistiques qui tiennent aux besoins de la vie, aux usages, aux habitudes du pays, à l'économie domestique en général. Vous rencontrez là toutes sortes de gens; vous remarquez les physionomies les plus expressives, les figures les plus animées; vous entendez souvent les paroles les plus étranges; et au milieu de cette confusion, parmi tout ce monde qui s'agite, qui plaisante, qui dispute, qui s'emporte parfois, au milieu, dis-je, de tout ce bruit de mille éclats de voix qui s'échappent de la cohue, l'observateur passe ignoré comme un bon bourgeois de la ville, flâneur par état, s'arrêtant devant chaque groupe, écoutant les débats et faisant son profit de tout. Le marché d'Almérie était abondamment fourni; la mer et la terre lui avaient apporté leur tribut; j'y comptai une vingtaine d'espèces d'excellents poissons, tous au sortir de l'eau,

c'est-à-dire pleins de vie et de fraîcheur; les fruits étaient aussi très variés, des melons délicieux, des pastèques d'une grosseur monstrueuse, d'excellentes oranges, de superbes grenades, des raisins plus sucrés que le miel, mais il y avait encore des figues fraîches, des pommes rainettes, des patates douces et des bananes en pleine maturité; je ne dis rien des herbages, ce serait une nomenclature à n'en plus finir. Malgré la saison avancée, la terre sous ce beau climat se montrait encore prodigue de ses biens; et même, dans le mois d'octobre, les marchés de Cadix et de Séville, que j'ai visités ensuite, n'étaient pas moins bien pourvus. Je m'y rendais ordinairement de grand matin. Ces sortes de promenades ont toujours eu pour moi beaucoup d'attrait. Le beau temps favorisait mes observations; les matinées étaient délicieuses et me rappelaient les plus beaux jours du printemps.

Nous quittâmes Almérie à cinq heures. J'avais eu le temps de voir le marché, de parcourir les anciennes fortifications, de voir des jardins, des plantations, de visiter la cathédrale et d'admirer les beaux marbres qui la décorent. Un vieux pêcheur chez lequel je m'étais arrêté en débarquant, m'avait donné quelques renseignements que je devais compléter à Malaga. Je partais donc satisfait de cette relâche, mais fort peu du bâtiment que j'avais choisi pour me transporter. Le nombre des passagers avait été en progression croissante depuis notre départ de Valence, et nous étions alors 153 à bord du *Baléare*. Dieu, quelle cohue! Marchands, brocanteurs et touristes, officiers, soldats, matelots, gens d'épée et gens d'église, employés et contrebandiers, grandesse et valetaille, femmes de toutes les conditions, c'était un brouhaha indéfinis-

sable, une véritable tour de Babel. Je n'ai vu de ma vie une pareille confusion de langues, un assemblage plus bizarre de costumes et de manières. Les chambres ne pouvaient guère contenir qu'une cinquantaine de passagers ; tout le reste était étendu sur le pont, couché pêle-mêle, hommes et femmes. C'était fort plaisant à voir ; heureusement le temps nous servait à merveille. Le soir, chaque oiseau fit son nid, et ce fut alors un redoublement de plaisanteries que rendait plus piquantes la verve joyeuse des Andalouses ; puis des cris, des éclats de rire, et au milieu de tout ce tapage, le chant des ballades populaires et le son discordant des méchantes guitares de quelques amateurs. Mais l'heure avancée de la nuit fit cesser ce bacchanal, et enfin chacun s'endormit ou fit semblant. A une heure du matin, nous doublions le cap Sacratif, et au point du jour nous mouillions dans le port de Malaga. On commence déjà à jouir dans cette ville de tout ce que la belle Andalousie renferme de gracieux et d'attrayant. Le ciel, le climat, les fruits, les fleurs, les femmes, tout vous séduit, tout vous ravit. Si les rues de Malaga étaient mieux pavées, plus propres, moins étroites, plus régulières, Malaga serait un petit Cadix; mais les maisons sont en général beaucoup plus petites, moins éclatantes de blancheur, moins élégantes à l'intérieur ; toutefois il y a déjà dans la construction comme dans l'ornement de ces édifices d'un effet si pittoresque, quelque chose de ce goût que je serais tenté d'appeler andalomanie. Que de coquetterie dans l'arrangement de ces balcons qui s'avancent comme des boudoirs sur la rue ! C'est là que les belles Malaguenas passent leur vie nonchalante et jettent un œil curieux sur les passants. Malaga, comme Babylone, a

aussi ses jardins suspendus où l'on cultive de jolis arbustes et de superbes fleurs. Les gracieuses mimoses, les jasmins odorants, les orangers de la Chine y étalent tout leur luxe, y répandent tout leur parfum; de toutes parts ce ne sont que festons et guirlandes de verdure qui montent, descendent, retombent et serpentent des balcons aux terrasses et des terrasses aux balcons. Chaque fenêtre a son petit jardin, ses arbustes qui l'ombragent, ses fleurs qui l'embaument, son vert grillage qui la protège et la défend. L'intérieur de ces charmantes habitations a aussi son genre de luxe; les appartements sont peints à fresque et le dessin est d'assez bon goût; pourtant tout cela n'est rien auprès de Cadix. L'étranger admire sans doute en entrant à Malaga toutes ses rues verdoyantes et fleuries; mais à Cadix, à Cadix la ville des beaux balcons, il est dans le ravissement, dans l'enthousiasme. Là les maisons sont grandes, spacieuses, presque monumentales; on dirait, à voir ces édifices si frais, si luxuriants de blancheur et de peinture, qu'on les a décorés pour un jour de fête. Peut-on rien imaginer de plus pittoresque, de plus agréable et de plus harmonieux que cette variété de belles et élégantes maisons? Où trouver un plus admirable point de vue que celui qu'on découvre de la promenade de mer? Mais je me souviens que j'en étais à Malaga, et me voilà déjà loin du détroit. Au fait, puisque les réminiscences m'ont emporté plus loin, je profite de l'occasion pour abréger mon récit; je n'aurais eu du reste rien de bien intéressant à vous dire, il m'eût fallu vous parler pêche et poisson. Sachez seulement que je passai neuf jours fort agréables à Malaga. J'en partis le 26 septembre à bord du *Royal-Georges*, le plus beau pyroscaphe de la

Méditerranée. Sa chambre est dorée comme une chapelle ; les sculptures de la boiserie sont dans le goût de la renaissance : c'est un luxe éblouissant ; mais on meurt de faim au milieu de toutes ces dorures, qui ne sont que vanité, ostentation. La nourriture des passagers est comprise dans les frais de passage, qui sont exorbitants. Eh bien, cette faveur n'est qu'une mystification, un désappointement des plus britanniques. *Le Royal-Georges*, comme les autres bateaux à vapeur qui servent la ligne de Marseille à Cadix, ne voyage que la nuit, et la nuit on ne mange pas. Au point du jour on se réveille affamé, mais rien ne paraît sur la table ; la terre est là pour vous restaurer. Il faut donc faire vos préparatifs de débarquement à jeun; vous quittez les enfants d'Albion pour tomber dans les mains de l'inexorable douane, et le soleil est déjà à moitié de sa course quand vous arrivez à l'hôtel. Heureusement que *le Royal-Georges* était un excellent marcheur ; en six heures nous arrivâmes à Gibraltar, où je passai deux jours. Nous franchîmes ensuite le détroit avec la même rapidité, et quelques heures nous suffirent pour atteindre Cadix. Une partie de l'escadre du prince de Joinville était encore sur rade, le pavillon national flottait au haut des mâts, et j'arrivai à Cadix en saluant la France; car, comme l'a si bien dit un de nos orateurs, *le drapeau, c'est la patrie.* Je laissai mes Anglais pour aller prendre langue à bord d'un de nos navires ; les officiers me reçurent à bras ouverts. J'en avais connu plusieurs à Toulon, à Paris, en Afrique ou ailleurs, car depuis trente ans nos marins sont partout. Vous devez comprendre qu'il fut question de Mogador, de nos succès, qu'on me parla beaucoup du prince qui a conduit si habilement

toute cette affaire : mais ce que je ne saurais vous décrire, c'est l'enthousiasme qu'il inspire, c'est la haute estime qu'il a su acquérir. Le prince de Joinville est devenu l'âme de notre marine.

Je prolongeai mon séjour à Cadix pendant trois semaines afin de visiter tous les environs de la baie ; j'avais des renseignements importants à prendre le long de cette côte, et la baie de Cadix était pour moi un excellent poste d'observation pour m'éclairer sur un des phénomènes ichthyologiques les moins étudiés ; je veux parler des migrations de ces poissons voyageurs que l'Océan envoie dans la Méditerranée. Chaque année, des bandes innombrables de thons, d'espadons, de bonites, des masses de maquereaux, de sardines et d'anchois viennent alimenter nos pêcheries du littoral. C'est vers le printemps que commencent ces passages périodiques, sur lesquels j'ai pu me procurer de nouvelles données, en m'éclairant de l'expérience et de la pratique des gens du métier. J'ai pris à cet égard des renseignements curieux que j'espère publier bientôt. Vous ne sauriez croire tout ce qu'il a fallu d'observation aux habiles pêcheurs de ces parages pour connaître les époques de ces mystérieuses migrations, varier avec une rare intelligence les artifices qui doivent les rendre maîtres de leur proie, et modifier leur système de pêche suivant la nature du fond, la profondeur, les instincts des espèces qui les fréquentent et les circonstances qui peuvent les favoriser ou leur nuire. Il est des pêcheurs le long de cette côte qui ne craignent pas de braver les plus rudes bourrasques. Les Catalans viennent de Barcelone, de Mataro, stationner un certain temps de l'année à Malaga, à Algésiras, à Cadix, pour se livrer à la pêche

aux embouchures du détroit. Je les ai vus partir du port par un temps des plus orageux, et manœuvrer leurs voiles latines avec une étonnante adresse : j'ai suivi leurs barques légères jusqu'au bout de l'horizon, et lorsque je n'apercevais plus que leurs blanches *antennes*, on les eût pris pour des oiseaux de mer se jouant au milieu des flots. Les pêcheurs d'Ayamonte ne sont pas moins intrépides : des embouchures de la Guadiana ils se dirigent sur la côte d'Afrique. C'est sur les atterrages du cap Spartel qu'ils vont pêcher la curbina et le méro ; ils descendent ensuite jusque devant Larache pour faire la pêche des gades et des alozes.

Voulant mettre à profit mon séjour à Cadix, j'ai poussé mon excursion jusqu'à Séville en remontant le Guadalquivir. Ce fut encore un voyage agréable à bord d'un bateau à vapeur. Deux jolis steamers, *le Trajan* et *le Rapide*, servent cette ligne. Deux ou trois heures suffisent pour atteindre les embouchures du fleuve. On s'arrête quelques instants à San Lucar de Barameda pour prendre des passagers, puis on continue sa route en longeant la rive, et ce n'est plus alors qu'une navigation paisible et des plus intéressantes. Le Guadalquivir serpente à travers des terres basses, souvent inondées ; à chaque détour ce sont de nouveaux points de vue, des effets de mirage comme en Égypte, des brins d'herbe, des touffes de roseaux que les vapeurs de l'atmosphère, combinées avec la réverbération d'un soleil éclatant, font apparaître comme des tours, des villages, des forêts. Quelquefois ce phénomène aux magiques effets prend des apparences grandioses ; souvent même la simple réalité devient merveilleuse, fantastique. Ces illusions d'optique ont lieu lorsque plusieurs bandes de terre se trouvent interposées entre

différents détours du fleuve. Alors, à la vue de ces troupeaux de cavales qui paissent sur l'autre rive, à l'aspect des grandes barques qui remontent ou redescendent le courant, des navires à la voile qu'on aperçoit à travers la plaine, de ces charrues qui semblent sillonner les eaux, à la vue, dis-je, de cette succession alternative d'objets disparates, l'imagination se perd et s'égare, car l'on a peine à s'expliquer ce qu'on voit.

Les bords du Guadalquivir étaient bien faits pour séduire les Arabes. Le taureau, le cheval, l'ardente et fougueuse cavale, se plaisent dans ces vastes solitudes qui rappellent le désert. Mais en se rapprochant de Séville, le paysage change d'aspect; l'orgueilleuse Giralda, cette tour mauresque si originale, si hardie, se dresse à l'horizon; on découvre déjà une masse de clochers, de dômes, de terrasses dont les formes bizarres se découpent sur l'azur du ciel. Des plantations régulières d'orangers, de citronniers, de grenadiers, s'étendent sur les deux rives. Ces délicieux jardins, arrosés par des *norias*, sont isolés au milieu d'une campagne sans arbres; leur contraste a quelque chose de singulier. L'air est imprégné d'une odeur suave, pénétrante, qui enivre les sens, et l'on aborde enfin à Séville dans la meilleure disposition d'esprit qu'on puisse désirer en voyage. En entrant dans la ville j'aperçus l'Alcazar, ce palais des rois maures qu'habita Pierre-le-Cruel. Je le visitai le lendemain, et j'admirai tout ce que ce beau monument de l'architecture arabe renferme de souvenirs historiques et de merveilles de l'art. De l'Alcazar je passai à la cathédrale, monument d'une autre époque, mais non moins digne d'admiration. Les tableaux qui décorent les dif-

férentes chapelles sont autant de chefs-d'œuvre de Murillo, d'Herrera, d'Alonzo Cano. On croit aux miracles devant le Saint Antoine de Padoue.

A propos de tableaux et de peintures, il faut que je vous raconte le plus singulier épisode de mon voyage; c'est une anecdote fort curieuse qui doit intéresser plusieurs de nos collègues, et plus particulièrement encore M. Jomard. Il s'agit de Christophe Colomb. Vous vous rappellerez peut-être que nous discutâmes dans une de nos séances sur l'authenticité des différents portraits du célèbre navigateur. Ce fut, je crois, à l'occasion d'un tableau représentant l'illustre amiral de la mer Océane, que M. Jomard avait trouvé en Italie et qui venait augmenter les nombreuses variantes que nous possédions déjà. M. Jomard, désirant s'éclairer dans les recherches qu'il avait entreprises sur ce sujet, m'avait prié d'écrire à un de mes amis de Séville, pour avoir une copie fidèle d'un portrait de Colomb, prétendu authentique, et qui, disait-on, était conservé dans le Musée Colombien. Il n'existe pas de musée de ce nom à Séville; mais le portrait en question décore une des salles du magnifique palais des archives des Indes. Or, comme mon ami ne m'avait pas répondu, j'ai profité de mon excursion dans la capitale de l'Andalousie pour voir par mes yeux et pour prendre les renseignements les plus précis sur l'authenticité de cette peinture. Eh bien, la question reste encore pendante, et nous ne sommes pas plus avancés. Le portrait que j'ai vu aux archives est bien celui qui appartient à la famille des ducs de Veragua, descendants naturels de l'illustre Génois; mais je soutiens que c'est un portrait apocryphe, et la preuve, la voici : d'abord cette peinture, d'assez mauvais goût,

ne paraît pas remonter au-delà de deux cents ans, on reconnaît le style du DIX-SEPTIÈME SIÈCLE; il y a plus, le prétendu personnage représenté dans ce tableau est autre que Colomb. Si cette toile m'appartenait, je vous dirais le nom du héros, car une inscription existe au bas de ce portrait. Cette inscription est couverte par un *repeint*. Toutefois, j'ai pu suivre sa trace et découvrir même jusqu'à trois lettres. Mais voici le plus curieux : le guerrier qu'on a représenté, je dis guerrier, puisqu'il est en costume de guerre, c'est-à-dire couvert d'une armure, le guerrier, dis-je, a le bras droit étendu, en signe de commandement; plus tard, lorsqu'on a voulu en faire un Christophe Colomb, on a peint sous ce bras une sorte d'écusson sur lequel on a inscrit une légende biographique qui retrace les principaux faits relatifs à l'amiral. Mais voici une preuve plus convaincante : le personnage qui figure dans ce tableau n'a ni les cheveux blonds, ni les yeux bleus, ni le front large, ni le nez aquilin qu'indique le fils de Colomb dans *la vie de l'amiral*. Du reste, ce portrait représente un homme de quarante à quarante-cinq ans, d'une figure assez commune; or, Colomb n'acquit de la célébrité en Europe qu'après son premier voyage dans le Nouveau-Monde, voyage qu'il entreprit, si je ne me trompe, à l'âge de cinquante-quatre ans. Avant cette époque, il était resté ignoré, et vous savez que les historiens se sont donné beaucoup de peine pour remplir à leur gré toute cette existence mystérieuse qui devança l'époque où l'illustre Génois vint tout-à-coup remplir le monde de sa gloire et de sa renommée. Colomb, tel que nous l'a dépeint son fils, était d'une haute stature; son visage était noble et sévère; son regard était plein de feu; ses cheveux d'un

blond argenté, des rides soucieuses sillonnaient son large front, son teint était hâlé par le soleil du Tropique et par ses longues navigations. Je n'ai trouvé aucun de ces signes caractéristiques dans le personnage du portrait. Ainsi l'homme cuirassé n'est pas l'amiral. Vers la fin du xve siècle, un génie se dévoila au monde étonné; il partit de l'extrémité de l'Europe pour traverser des mers inconnues et signaler ses routes nouvelles à travers un immense océan; il partit et trouva sur son chemin un continent ignoré. Missionnaire, armé de la boussole, il voulut conquérir à la foi des populations idolâtres. La cuirasse et l'épée n'allaient pas à l'homme pieux qui se revêtait souvent de l'habit des moines, qui logeait dans les couvents, et signait du nom de *Christophore*. Savant cosmographe, grand navigateur, philosophe profond, religieux jusqu'à l'exaltation, Christophe Colomb fut tout cela : pourquoi en faire un guerrier? Ces réflexions, je les faisais tout haut en présence du portrait que j'avais devant moi, lors de ma première visite aux Archives des Indes. L'archiviste m'écoutait, et il parut convaincu. « Nous possédons à Séville, me dit-il alors, » un autre portrait de l'amiral, et celui-là, selon moi, » est plus authentique. Il a été fait sur des documents » contemporains. » Je demandai aussitôt des explications, et j'appris que ce tableau faisait partie d'une collection de portraits qui ornaient la salle du Cabildo ecclésiastique. Je cours aussitôt à la cathédrale, je m'informe, on me désigne la salle de la Bibliothèque, je monte, et un des employés s'empresse de me montrer le tableau. Jugez de ma surprise; c'était celui que j'avais fait faire à Paris, et qui fut exposé, il y a six ans, au Louvre, mon Christophe Colomb, en un

mot, que je saluai comme une vieille connaissance. Voici l'histoire de ce tableau : M. Lassalle, un de nos artistes les plus habiles, voulut exposer un portrait historique. Il me consulta, je lui proposai Christophe Colomb, et m'offris de lui fournir tous les renseignements nécessaires. Je traduisis littéralement le portrait qu'en a fait le fils, je désignai le costume. M. Jomard eut la bonté de prêter quelques objets précieux qui devaient servir d'accessoires au tableau, une astrolabe du temps, rapporté d'Espagne, l'atlas de Benincasa, que Colomb pouvait avoir consulté, et une vieille boussole. Je dessinai moi-même le globe de Martin Behem, que l'artiste plaça près de la table devant laquelle Colomb était assis, méditant sa grande entreprise et mesurant l'espace entre l'Europe et le Cathay. Ce portrait fit de l'effet au salon. Lassalle avait bien compris mon héros ; il y avait dans la tête de Christophe Colomb tout ce qu'on pouvait désirer pour la supposer celle d'un homme de génie ; l'inspiration était peinte dans ce regard qui pénétrait au-delà des mers, la résolution et l'audace se dessinaient largement sur ce front méditatif. Le mouvement, la pose et le sentiment qui animaient cette noble figure étaient en harmonie, la pensée et l'action en parfait rapport. M. Taylor s'enthousiasma pour le Colomb de Lassalle et le fit acheter par le roi. J'étais fier du succès de mon ami, son tableau me tenait à cœur, et ce fut avec regret que je le vis emporter de l'atelier par les agents de la liste civile. Depuis lors je n'en entendis plus parler ; M. Taylor lui-même ignorait ce qu'il était devenu, et je ne m'attendais guère à le retrouver à Séville. Cependant c'était bien lui : le numéro de l'exposition était resté attaché à la toile, la signature de l'artiste

figurait au bas : *Emile Lassalle* 1839. Le bon bibliothécaire avait pris ma surprise pour de l'admiration, et me disait d'un air de connaisseur : « Le Cabildo ecclésiastique est redevable de ce tableau à la munificence de Sa Majesté Louis-Philippe. C'est une superbe copie d'un portrait contemporain qui doit exister en France. » Je me détournai pour ne pas rire, et me gardai bien de désabuser mon *cicerone ;* son désappointement lui eût fait mépriser mon Colomb, et l'on tient à ses œuvres.

Je termine ma longue lettre par cette anecdote, car je m'aperçois qu'en voilà assez, peut-être beaucoup trop. Du reste que pourrais-je vous dire encore sur Séville que vous ne sachiez pas? Je passai la majeure partie de mon temps aux archives des Indes, pendant mon séjour dans cette ville, et repris ensuite ma route vers Cadix, en redescendant le fleuve. Me voilà depuis huit jours attendant une occasion pour la France. Toutes mes dispositions sont faites, je suis en appareillage, prêt à lever l'ancre au premier signal. La belle saison touche à sa fin, la température a changé depuis mon retour ici ; le soleil se cache le matin et le soir, il fait presque froid. Ces jours passés, la pluie tombait par torrents, le tonnerre a grondé, le vent a fait furie, la mer était terrible et les navires qui descendaient le Gualdaquivir n'ont pu franchir la barre. Ces réactions atmosphériques sont très sensibles dans les climats méridionaux. Mais aujourd'hui voilà le soleil qui reparait, les nuages se dissipent, la mer est calme, et le ciel redevient d'un bleu d'azur. J'apprends en même temps que plusieurs de nos bâtiments de guerre ont reçu l'ordre de rentrer en France, et je cours au port. J'oublie Cadix et son beau climat, Sé-

ville et ses belles peintures et ses somptueux monuments, je ne vois plus que la France, la patrie! Oh! si vous saviez le respect, la vénération, l'enthousiasme qu'inspire la France partout où j'ai porté mes pas; il faut entendre tout ce qu'en disent ces étrangers qui en reviennent et qui regrettent de l'avoir quittée: il faut voir ce qui se passe hors de cette terre chérie, juger, comparer les hommes et les choses, et alors le cœur s'enorgueillit; on est fier d'appartenir à la nation généreuse qui remplit le monde de son nom et de sa gloire.

SUITE DU RAPPORT *sur la nouvelle carte topographique des Etats continentaux du Roi de Sardaigne* (1).

Résultats comparés avec ceux de la triangulation française.

DÉSIGNATION DES CÔTES.	VALEURS DES CÔTES SELON LA TRIANGULATION.		DIFFÉRENCE.
	SARDE, B. de Bordeaux.	FRANÇAISE, B. de Melun	
	m	m	m
Colombier (Mont) signal. — Crêt de la Goutte (Mont) signal.	30942.36	30942.58	+ 0.22
Genève (Tour sud). — Crêt de la Goutte.	22705.57	22704.80	— 1.37
Crêt de la Goutte. — La Dôle (Mont) signal.	35566.17	35564.17	— 2.00
La Dôle. — Lausanne (Clocher de la Cathédrale).	42502.50	42501.26	— 1.24
Lausanne. — Mont Tendre (signal)	26171.70	26169.45	— 2.25

Azimuths géodésiques et astronomiques.

Après avoir donné la comparaison entre les résultats des côtés des triangles et ceux qui proviennent d'autres

(1) Voir le n° 110 du Bulletin, février 1843.

triangulations, la notice offre la comparaison des azimuths de plusieurs sommets trigonométriques avec des résultats provenant des observations astronomiques faites sur ces sommets ou qui sont dérivés des triangulations de la France, de la Suisse et de la Lombardie. Cette comparaison est établie sur seize stations: nous nous bornerons à en citer huit d'entre elles qui nous paraissent suffisantes pour montrer dans quelles limites sont renfermées les anomalies que l'on a rencontrées dans les azimuths de divers sommets trigonométriques au moyen des opérations géodésiques provenant de Turin.

A l'Observatoire royal de Turin (Centre du cercle méridien).

		Différence.
Azimuth du centre de la coupole de Superga observé directement, et compté du sud à l'ouest.	260° 32′ 59″ 25	
MM. les astronomes Plana et Carlini ont trouvé.	260 33 0 00	+ 0″75

A l'hospice du Mont-Cenis (Observatoire provisoire dans le jardin).

Azimuth géodésique du signal de Bellecombe	70° 56′ 8″ 54	
Id. astronomique mesuré par MM. les astronomes.	72 55 7 20	— 61″34

Au Mont-Colombier (Observatoire contigu au signal).

Azimuth géodésique du signal du Granier.	344° 12′ 16″ 90	
Id. astronomique mesuré par MM. les astronomes.	344 11 40 30	— 36″60

A Genève (Observatoire nouveau sur le bastion de Saint-Antoine ; centre du cercle méridien).

Azimuth géodésique de la tour méridionale de Saint-Pierre.	113° 13′ 9″ 64	
Id. astronomique, mesuré directement.	113 12 52 20	— 17″44
Id. géodésique provenant de la triangulation française.	113 12 49 29	— 20 35

A Genève (Tour méridionale de Saint-Pierre dite de la Cloche d'argent).

Azimuth géodésique du signal de crét de la Goutte	75° 47′ 42″ 26	
Id. géodésique provenant de la triangulation française.	75 47 21 89	— 20″37

A Lausanne (Clocher de la cathédrale).		*Différence.*
Azimuth géodésique du Mont-Tendre. . .	107° 59′ 30″ 11	
Id. id. provenant de la triangulation française.	107 59 22 41	— 7″70
A Molesson, signal sur le territoire suisse.		
Azimuth géodésique du signal de Oldenhorn.	327° 10′ 28″ 15	
Id. id. provenant de la triangulation suisse.	327 9 36 30	— 51″85
A Milan, coupole du dôme.		
Azimuth géodésique du clocher de Busto.	121° 55′ 9″ 61	
Id. astronomique, déduit des observations d'Oriani.	121 54 41 40	— 28″21
Id. géodésique du clocher du dôme de Pavie.	5 38 16 05	
Id. astronomique, observé par Oriani.	5 37 5 11	— 70″94
Id. astronomique, observé par les ingénieurs français.	5 37 44 60	
Id. géodésique provenant de la triangulation française.	5 37 46 36	— 31″45

Nota. La différence — 70″ 94 qui existe entre l'azimuth géodésique du clocher du dôme de Pavie et l'azimuth astronomique *observé* par Oriani devrait se reproduire sur la même station dans la comparaison qui est faite entre l'azimuth géodésique du clocher de Busto et l'azimuth astronomique *déduit* des observations d'Oriani : or la différence n'est que de — 28″ 21.

Nous trouvons dans la description géométrique de la France, première partie, page 463 et 464, les angles sphériques suivants à la station de Milan (coupole du dôme) :

Entre Busto et Vigerano	70ᵍ 8446″ 4	
— Vigerano et Pavie	58 3570 7	
— Busto et Pavie	= 129ᵍ 2017″ 1	= 116° 16′ 53″ 54
Si l'on ajoute ce dernier angle à l'azimuth astronomique de Pavie *observé* par Oriani, on aura pour l'azimuth astronomique de Busto *déduit* des observations d'Oriani		5 37 5 11
		121° 53′ 58″ 65

(au lieu de 121° 54′ 41″ 40 mentionné ci-dessus) et la différence avec l'azimuth géodésique devient — 70″ 96. D'où provient donc la discordance entre deux comparaisons rapportées au même azimuth astronomique ?

Nous remarquerons que l'azimuth astronomique observé par les ingénieurs géographes français donne une différence moindre avec l'azimuth géodésique que par les observations d'Oriani.

Nous passons maintenant aux positions géographiques qui ont été calculées géodésiquement en partant de l'observatoire royal de Turin ; parmi ces positions, il se trouve plusieurs points sur lesquels des observations astronomiques avaient été faites précédemment pour la détermination de leur latitude et de leur longitude, et dont la notice offre les comparaisons respectives sur vingt-sept stations : nous nous bornerons à en présenter six.

Nous remarquerons qu'en vérifiant les résultats des longitudes provenant de la France, de la Suisse et de la Lombardie, qui sont mentionnés dans ces comparaisons, nous avons reconnu qu'on a fait usage, dans ces diverses déductions, pour la longitude de l'observatoire nouveau de Turin rapportée au méridien de Paris, du résultat — 5° 20′ 58″ 81 au lieu de 5° 21′ 24′ 75 que mentionne la notice (p. 12) comme étant la longitude de l'origine des coordonnées des points de la carte. La longitude de l'observatoire nouveau de Turin que l'on a employée est précisément celle que MM. Carlini et Plana ont adoptée dans leur beau travail sur les opérations géodésiques et astronomiques pour la mesure d'un arc du parallèle moyen, savoir : — 5° 20′ 58″ 83. (Voyez T. II, p. 254.)

POSITIONS GÉODÉSIQUES ET ASTRONOMIQUES.

A l'hospice du Mont Cenis.

		Différence
Latitude géodésique.	45° 14′ 8″ 76	
Id. astronomique.	45 14 0 96	— 7″86
Longitude géodésique rapportée à Turin.	+ 0 44 38 43	
Id. astronomique par les signaux de feu.	0 45 20 25	+ 41 82

Au signal du Colombier.

Latitude géodésique.	45° 52′ 49″ 07	
Id. astronomique.	45 52 49 80	+ 0″73
Id. géodésique provenant de la triangulation française.	45 52 56 60	+ 7 73
Longitude géodésique (de Turin).	+ 1 55 43 54	
Id. astronomique.	1 56 20 73	+ 37 19
Id. géodésique provenant de la France. .	1 55 43 37	— 0 17

Au signal du Granier.

Latitude géodésique.	45° 27′ 45″ 91	
Id. géodésique provenant de la France. .	45 27 53 62	+ 7″71
Longitude géodésique (de Turin).	+ 1 45 39 37	
Id. géodésique provenant de la France. .	1 45 39 32	— 0 05

A Genève (Observatoire nouveau sur le bastion de Saint-Antoine).

Latitude géodésique.	46° 11′ 52″ 64	
Id. astronomique déduite des observations de M. Henry.	46 11 58 47	+ 5″83
Id. id. déduite des observations de M. Gautier.	46 12 2 44	+ 9 80
Id. géodésique provenant de la France. .	46 12 0 31	+ 7 67
Longitude géodésique (de Turin).	+ 1 31 59 84	
Id. astronomique	1 32 16 18	+ 16 34
Id. géodésique provenant de la France. .	1 32 0 60	+ 0 76

A Genève (Tour méridionale de Saint-Pierre, dite de la Cloche d'argent).

Latitude géodésique	46° 11′ 56″ 73	
Id. géodésique provenant de la triangulation suisse.	46 12 5 03	+ 8″30
Id. id. id française.	46 12 4 40	+ 7 67
Longitude géodésique de Turin).	+ 1 32 13 56	
Id. id provenant de la triangulation suisse.	1 32 12 96	— 0 60
Id. id. id. française.	1 32 14 32	+ 0 76

A Milan, centre de la coupole du Dôme.

Latitude géodésique.	45° 27′ 42″ 69	
Id. astronomique déduite de l'observatoire de Brera.	45 27 34 90	— 7″79

Latitude géodésique provenant de la triangulation de la France.	45° 27′ 51″00	+ 8″31
Longitude géodésique de Turin.	— 1 30 23 39	
Id. astronomique déduite de l'observatoire de Brera.	1 29 51 90	— 31 49
Id. géodésique provenant de la triangulation française.	1 30 23 10	— 0 29

Résumé des différences trouvées entre les resultats géodésiques et astronomiques.

AUX STATIONS	SUR		
	LES LATITUDES.	LES LONGITUDES.	LES AZIMUTHS.
De Mont-Cenis.	— 7″86	+ 41″82	— 60″34
Colombier	+ 0 73	+ 37.79	— 36.60
Genève.	+ 5.83	+ 16.34	— 17.44
Milan.	— 7 79	— 31.49	— 70.94

Les anomalies qui ressortent de ces comparaisons et dont les erreurs d'observations ne forment qu'une bien faible partie, révèlent évidemment des influences locales propres à faire connaître le sens de la déviation du fil à plomb; elles peuvent, par conséquent, jeter quelques lumières sur la constitution physique du terrain.

Tels sont les curieux et utiles résultats que la triangulation générale du Piémont présente dans la comparaison que l'on a établie entre ses données et celles de la triangulation des pays limitrophes; comparaison qui manifeste avec évidence l'habileté des observateurs par le soin qu'ils ont apporté dans l'exécution de leurs travaux pour obtenir sur toutes les déterminations cette

rigoureuse exactitude qui caractérise de nos jours les opérations fondamentales d'une grande carte topographique.

La nouvelle carte originale des Etats continentaux du roi de Sardaigne a été dressée à l'échelle du 50 millième ; une réduction en a été faite au 250 millième, pour être gravée et livrée à la publication : elle est composée de six feuilles.

Cette carte a été gravée avec un soin bien remarquable : l'expression générale du terrain laisse peu à désirer, mais on y remarque, avec regret, l'absence de toute cote de hauteur, ce qui empêche de juger des différents degrés d'élévation du terrain.

CORABŒUF.

Sur la base adoptée pour les calculs, et sur la détermination des altitudes dans la triangulation du Piémont.

Lorsque, pour assurer la compilation de la carte topographique des États continentaux de S. M. le roi de Sardaigne, on a proposé de commencer par l'exécution d'une triangulation générale embrassant toute l'étendue de ces États, l'intention première de celui qui devait s'en occuper était de remesurer la base du Père Beccaria, et, faisant dépendre d'elle toutes les opérations trigonométriques intérieures, d'arriver aux confins de la France, au côté Granier-Colombier, et à ceux de la Lombardie, à la base du Tésin, avec des données tout-à-fait indépendantes des éléments étrangers pour en comparer la concordance, et de là en conclure le degré de confiance qu'elles auraient mérité. N'ayant pu obtenir l'autorisation de suivre ce projet, on a dû se borner à se servir du côté précité tel qu'il

avait été consigné par M. le colonel Brousseaud en 1822, d'après la convention signée à Saint-Jean-de-Maurienne pour la continuation de la mesure de l'arc du parallèle moyen. Sa longueur avait été fixée à 48204,82 mètres.

Pour une grande partie de points trigonométriques, tous les calculs des triangles, positions géographiques et coordonnées se trouvaient déjà terminés, lorsqu'en 1832 parut le tome VI du mémorial topographique du dépôt général de la guerre, contenant la nouvelle description géométrique de la France. Dans cette circonstance favorable, on se hâta de parcourir ce précieux résumé des opérations géodésiques françaises, où l'on a rencontré, aux pages 274 et 294, deux valeurs attribuées à la distance séparant les signaux de Granier et Colombier, valeurs provenant également du côté Montellier-Chandieu dépendant de la base de Bordeaux, et commun aux triangles étendus sur le sol de la Savoie, qui ont servi en 1829 à la correction du calcul de la hauteur du Mont-Blanc. A cette époque le mémoire de M. le colonel Brousseaud n'était pas encore publié, et, dans l'état de perplexité où l'on se trouvait sur le choix à faire, ne voyant dans le tableau des triangles aucune remarque particulière, et ne sachant point à laquelle des deux longueurs on devait donner la préférence, on se décida pour celle de 48208,10 mètres, soit parce qu'elle se rapprochait presque exactement de la moyenne des trois données jusqu'alors connues, soit aussi parce qu'elle fournissait pour la base du Tésin un résultat moins éloigné de celui que M. le ch^r. Carlini avait eu par sa dernière correction.

Toutes les stations du réseau qui de Superga et Massé vont se joindre à la base du Tésin ayant été en-

tièrement refaites, et ayant obtenu par cette vérification 9999, 01 mètres pour sa longueur définitive, on a dû conclure que celle du côté de départ, empruntée à la triangulation française, méritait toute la confiance désirable, et comme telle on l'accepta sans prétendre à aucun raccordement parfait et puéril, qui aurait fini par jeter des doutes sur l'opération entière. En effet, sur une distance d'environ dix mille mètres, et dans une combinaison de plus de soixante triangles pour arriver à une base, qu'aurait-on pu vouloir de plus satisfaisant qu'une différence de vingt-quatre centimètres entre le calcul et sa mesure directe? Aucun praticien ne saurait aspirer à une exactitude plus approchée. On doit même croire que cet accord remarquable est plutôt une suite des compensations que la preuve absolue d'une identité physique et mathématique des opérations respectives, quoique exécutées avec le plus grand soin possible.

Le manque d'instruments, le petit nombre d'officiers disponibles, la crainte de trop élever la dépense et le désir de terminer la carte avec la plus grande célérité possible, furent cause qu'on ne mesura pas les distances zénithales, pour faire concourir à la fois les deux méthodes usitées dans la détermination des altitudes : c'est une lacune bien regrettable sans doute, mais qu'on ne peut imputer aux officiers qui prirent part à la triangulation. Elle n'a pas été ordonnée d'un seul coup, et seulement par intervalles au fur et à mesure du besoin, et à des conditions marquées.

Dans la comparaison provisoire qu'on a faite des côtés communs avec les États limitrophes, on n'a pas eu pour but d'établir leur rapport exact et définitif résultant des opérations entreprises par ordre des

gouvernements différents, mais seulement de montrer la concordance plausible que celles exécutées en Piémont présentaient malgré le défaut d'une nouvelle base. Ne connaissant ni leur origine, ni leur dérivation secondaire, on ne pouvait pas assez compter sur les valeurs obtenues pour faire pencher la balance plutôt d'une part que de l'autre.

Le colonel Porrino.

Possessions Néerlandaises.

Il a été rendu compte, dans le Bulletin du mois de janvier dernier, d'une carte générale des Possessions néerlandaises dans le grand Archipel indien.

Cette carte, publiée par M. le baron Von Derfelden de Hinderstein, a été dressée d'après les meilleurs documents que l'on pouvait se procurer alors. Si les reconnaissances qui ont été faites depuis par le contre-amiral Dumont d'Urville s'écartent en quelques points des renseignements qui avaient été recueillis avant lui et que M. V. D. a consultés, le mérite de la carte générale qu'il a publiée n'en est pas moins recommandable; et l'on ne peut point lui reprocher de n'avoir pas fait usage de quelques observations qui sont plus récentes, et qui ne pouvaient pas être à sa connaissance.

Tel est le sort des travaux géographiques : ils se rectifient l'un par l'autre : cette science fait chaque jour des progrès; elle a de nombreuses obligations à M. Von Derfelden, et sa carte des Possessions néerlandaises dans l'Archipel indien est aussi parfaite qu'elle pouvait l'être lorsqu'elle a paru.

DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENCE DE M. ROUX DE ROCHELLE.

Séance du 4 octobre 1844.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Challaye, ancien vice-consul de France à Hon-kong, donne communication d'une lettre qu'il a reçue de M. de Maistre, missionnaire français en Chine, et dans laquelle ce missionnaire lui rend compte de ses excursions, et de son projet de pénétrer en Corée, dont il n'est plus éloigné que de quatre journées de marche.

Le même membre fait don à la Société d'un planisphère chinois et d'une carte de la Chine proprement dite, placée sur la même feuille que ce planisphère.

M. le colonel Corabœuf communique la suite de son rapport sur la nouvelle carte topographique des États Sardes, et il y joint une Note de M. le colonel Porrino, sur la base adoptée pour les calculs, et sur la détermination des altitudes dans la triangulation du Piémont. — Renvoi de ces deux documents au comité du Bulletin.

M. Jomard annonce qu'il a reçu de Haarlem une lettre de M. Van de Velden, officier de la marine royale hollandaise, dernièrement présenté à la Société, par laquelle il lui communique un projet tendant à publier, à Paris, une traduction française de l'ouvrage de Valentyn sur les Indes orientales. Il rappelle à cette occasion le suffrage qu'ont donné à ce livre important, et presque ignoré en France, le baron de Capellen et beaucoup d'autres Néerlandais, sous le rapport de l'exactitude et de la richesse des documents. Il pense qu'une telle publication mérite toute l'attention de la Société de géographie, surtout si l'on élaguait des détails qui aujourd'hui n'offrent plus d'intérêt. M. Eyriès appuie ces observations. M. Vivien ajoute que feu le comte Vidua, voyageur en Orient, a donné les mêmes éloges à l'ouvrage de Valentyn.

M. le Président rappelle les précieuses communications faites à la Société, dans sa dernière séance, par M. Greenhow, traducteur et bibliothécaire du département des Affaires étrangères à Washington, et il propose que le nom de ce savant soit porté sur la liste des candidats pour une des premières places vacantes de correspondant étranger. Cette proposition est accueillie par la Commission centrale.

M. le Président annonce que, pour répondre au désir de M. le maire de Condé-sur-Noireau, il vient d'écrire à M. de Larenaudière qui se trouve sur les lieux, pour le prier de représenter la Société de géographie à l'inauguration du monument que cette ville fait élever à la mémoire du contre-amiral d'Urville. M. le Président ajoute qu'il vient de visiter le monument élevé à Paris par les soins de la Société; les travaux de sculpture seront achevés dans quinze jours, et

la Commission centrale pourra, dans sa prochaine séance, fixer également le jour de l'inauguration. Il annonce ensuite que M. l'amiral de Krusenstern vient d'adresser une somme de 200 fr. pour sa souscription à ce monument, ce qui porte le total des souscriptions à 5,405 fr. 50 cent.

M. Roux de Rochelle lit une Notice sur la fixation du premier méridien; il a été amené, dit-il, à traiter cette question, par les observations qui ont été présentées sur le travail de M. Fuss dans une des dernières séances. — Renvoi de cette Notice au comité du Bulletin.

M. Vivien communique la suite de son travail sur l'histoire géographique de l'Asie.

M. Pelet de Cordova, officier de la marine royale, qui vient de suivre l'expédition de Tanger et de Mogador, offre de donner dans la prochaine séance quelques détails sur les mœurs des Arabes.

Séance du 18 *octobre* 1844.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. de Larenaudière écrit, en réponse à la lettre de M. le Président, qu'il est très sensible au choix que la Commission centrale a bien voulu faire de lui pour représenter la Société de géographie à l'inauguration du monument érigé par la ville de Condé à la mémoire du contre-amiral d'Urville, et qu'il accepte avec empressement cette honorable mission.

M. W^m^. Newman écrit de Manchester, pour remercier la Société de l'envoi du dictionnaire et de la grammaire Berbers de Venture.

M. le ministre de la marine adresse la sixième partie du Pilote français que vient de terminer M. Beautemps-Beaupré, ingénieur-hydrographe en chef de la marine.

Parmi les autres ouvrages qui lui sont envoyés, la Commission centrale remarque le Voyage dans l'Inde par M. Fontanier; l'Exploration du territoire de l'Orégon et des Californies par M. Duflot de Mofras; une notice sur la réduction des observations de l'intensité du magnétisme terrestre par M. le capitaine Duperrey, et l'ouvrage de Don José de Garay, sur un projet de communication des deux mers par l'isthme de Téhuantepec, ouvrage offert par M. Jomard.

La Commission centrale vote des remerciements aux donateurs, et ordonne le dépôt de leurs ouvrages à la bibliothèque.

M. Duflot de Mofras, dans une lettre adressée à M. Daussy, annonce la mort de M. Ferdinand de Navarrete directeur du dépôt hydrographique de Madrid. La Commission centrale apprend avec un vif regret une perte si sensible pour les amis de la science, et elle accepte avec empressement l'offre que lui fait M. Duflot de lui adresser une notice sur cet honorable et savant correspondant.

M. Jomard donne lecture d'une lettre de M. l'abbé Boilat, préfet du collége de Saint-Louis du Sénégal, qu'il vient de recevoir par le frère Entyme, directeur de l'école de cette ville. A cette lettre sont joints deux manuscrits; l'un contenant des documents sur les peuples de la Gambie, accompagnés d'une traduction faite par M. l'abbé Boilat; l'autre, une relation de l'expédition de feu M. Huart aux mines de Kebègue, écrite par trois jeunes Sénégalais récemment sortis du collége

de Saint-Louis, et qui avaient été associés à l'expédition.

M. le président annonce que la Commission du monument érigé au contre-amiral d'Urville s'est réunie avant la séance, pour s'occuper des préparatifs de l'inauguration, qui est fixée provisoirement au 1er novembre prochain.

M. Francis Lavallée, vice-consul de France à la Trinidad, lit une notice qu'il a rédigée sur la partie centrale de l'île de Cuba. — Renvoi au Comité du Bulletin.

Séance du 8 novembre 1844.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

L'Académie royale des sciences de Berlin et la Société philosophique de Philadelphie adressent la suite de leurs publications, et remercient la Société de l'envoi de son Bulletin et du tome VII de ses Mémoires.

M. le professeur Ritter offre à la Commission centrale, au nom de la Société géographique de Berlin, la collection de ses bulletins.

M. Desjardins est prié de faire un rapport sur les principaux articles de ce recueil.

M. Renou fait hommage à la Société d'une carte de l'empire de Maroc, et il lui annonce le prochain envoi de la notice géographique qui doit accompagner cette carte.

M. le maire de Condé-sur-Noireau adresse le recueil des discours prononcés à l'inauguration de la statue du contre-amiral d'Urville.

M. Jomard offre, de la part de M. Meidinger, un ouvrage relatif à l'hydrographie et à la constitution géo-

logique de l'Angleterre ; et il communique, au nom de M. Thomsen, une notice manuscrite sur le musée d'antiquités américaines, fondé à Copenhague par la Société royale des antiquaires du Nord, sur la proposition de M. Rafn, son secrétaire. — Cette notice est renvoyée au comité du Bulletin.

M. le vicomte de Santarem communique une lettre dans laquelle M. da Cunha-Barboza, secrétaire perpétuel de l'Institut historique et géographique du Brésil, lui annonce que l'Institut s'est empressé d'accueillir les voyageurs français qui lui ont été recommandés par la Société, et de leur fournir en même temps les indications qui leur étaient nécessaires pour faciliter leurs voyages dans l'intérieur du Brésil. M. de Barboza renouvelle à la Société l'offre de coopérer à tout ce qui pourra être utile aux progrès de la science.

Le même membre informe la Commission centrale de la découverte qui vient d'être faite d'une histoire manuscrite de l'archipel des Açores par le P. Monte-Alverne, terminée au XVIIe siècle. Ce manuscrit sera publié en 3 volumes, avec des notes par M. de Freitas: le 1er est déjà sous presse.

M. le président rend compte de l'inauguration du monument du contre-amiral d'Urville, qui a eu lieu le 1er novembre au cimetière du Mont-Parnasse, et il propose, à cette occasion, à la Commission centrale d'adresser les remerciements de la Société à MM. Constant-Dufeux et Dantan aîné, pour les soins désintéressés et empressés qu'ils ont bien voulu donner à l'érection du monument.

M. Jomard propose en outre qu'il soit offert à chacun de ces deux habiles artistes une médaille d'argent, comme un témoignage de la satisfaction et de la gra-

titude de la Société. — Ces deux propositions sont accueillies à l'unanimité.

La Commission centrale accepte également la proposition qui lui est faite par M. Oudiné, graveur, d'exécuter une médaille représentant d'un côté le portrait du contre-amiral d'Urville, et de l'autre le monument élevé par les soins de la Société à la mémoire de cet illustre marin.

M. Roux de Rochelle fait un rapport sur le deuxième volume de la chronologie historique des Etats-Unis par M. Warden.

M. Hommaire de Hell présente, dans une notice, un coup d'œil général sur la topographie des plaines de la Russie méridionale.

Ces deux communications sont renvoyées au comité du Bulletin.

Séance du 22 *novembre* 1844.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Vandermaelen écrit à la Société pour lui proposer l'admission d'un nouveau membre, M. Pouçin Casaquy, avocat, auteur de plusieurs œuvres littéraires et scientifiques.

M. le président communique une lettre datée de Cadix le 29 octobre, qu'il a reçue de M. Berthelot, secrétaire général de la Commission centrale, et qui contient des détails intéressants sur son voyage dans l'Espagne méridionale. — Renvoi au comité du Bulletin.

M. Jomard annonce, d'après une lettre de M. Fresnel, que, selon un certain Ibrahim natif du pays de Rounga (Dâr-Ronga) maintenant à Djeddah, il y a dans le pays de Fertit un grand fleuve coulant de l'ouest à l'est

et se jetant dans le Bahr-el-Abiad. Il affirme ce fait comme témoin oculaire (1).

M. Ashbel Smith offre à la Société un Atlas chorographique des Etats-Unis, imprimé avec des caractères mobiles, et dont le prix est excessivement modéré (environ 25 cent. la feuille).

M. Jomard rappelle à cette occasion les essais du même genre tentés en France, ainsi que les travaux exécutés en Autriche par M. Raffelsperger.

M. le vicomte de Santarem dépose sur le bureau plusieurs nouvelles feuilles de son grand atlas de mappemondes et de cartes hydrographiques et historiques du XIe au XVIIe siècle, pour la plupart inédites et tirées de diverses bibliothèques de l'Europe.

M. le président adresse à M. de Santarem les remerciements de la Société.

M. Lefebvre présente un coup d'œil sur l'état actuel de l'Abyssinie.

MEMBRE ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 22 *novembre* 1844.

M. Pouçin Casaquy, avocat.

(1) On sait que le Fertit est au sud-est du Waday (ou Bergou), vers le 9e degré de latitude nord, et que le Dâr-Ronga est au sud-ouest du Waday, vers le 9e degré et demi. Ainsi, le voyageur africain Ibrahim dont parle M. Fresnel, allant de son pays à Djeddah, a dû traverser le pays de Fertit.

Le cours d'eau mentionné par Ibrahim paraît bien correspondre à celui dont a parlé M. Durnaud, et qu'il a figuré sur la carte, tombant dans le Bahr-el-Abiad, vers le 9e degré et demi de latitude. Il ne serait pas impossible de l'identifier avec le Misselad, dont Brown a fait mention, comme situé au sud-ouest du Dârfour. J — D.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 4 octobre 1844.

Par M. Challaye : Mémoire sur l'émigration des Indiens et sur le travail libre dans les colonies de Maurice et de Bourbon. Broch. in-8. — Carte de la Chine proprement dite avec un planisphère, en caractères chinois, une feuille.

Par les auteurs et éditeurs : Annales maritimes et coloniales, septembre. — Journal asiatique, août. — Revue de l'Orient, septembre. — l'Écho du monde savant.

Séance du 18 octobre.

Par M. le ministre de la marine : Pilote français, sixième partie, comprenant les côtes septentrionales de France, depuis les roches de Porsal jusqu'au phare des Heaux de Brehat, levées en 1837 et 1838 par les ingénieurs-hydrographes de la marine, sous les ordres de M. Beautemps-Beaupré, ingénieur-hydrographe en chef, etc. 1 vol. in-fol.

Par M. le ministre de l'agriculture et du commerce : Documents sur le commerce extérieur, n°s 201 à 210 in-8.

Par M. Jomard : Reconocimiento del Istmo de Tehuantepec practicado en los años 1842 y 1843 con el objeto de una comunicacion oceanica, por la Comision cientifica que nombro al efecto el empresario Don Jose de Garay. 1 vol. 8.

Par M. Fontanier : Voyage dans l'Inde et dans le golfe Persique par l'Egypte et la mer Rouge, seconde partie. 1 vol. in-8.

Par M. Duflot de Mofras : Exploration du territoire de l'Orégon, des Californies et de la Mer Vermeille,

exécutée pendant les années 1840, 1841 et 1842. Tome 1er, 2e partie; tome II, 1ere et 2e parties, in-8. Atlas, 1re et 2e livraisons in-f.

Par M. Duperrey : Réduction des observations de l'intensité du magnétisme terrestre, faites par M. de Freycinet et ses collaborateurs durant le cours du voyage de la corvette l'Uranie par M. L.-I. Duperrey, broch. in-4.

Par les auteurs et éditeurs : Nouvelles annales des voyages, août. — Journal de l'Institut historique, octobre. — Bulletin mensuel de la Société d'abolition de l'esclavage, septembre et octobre. — Journal de la Société hollandaise d'abolition de l'esclavage, n° 4. — L'Echo du monde savant.

Séance du 8 novembre.

Par M. le ministre de la marine : Tableaux de population, de culture, de commerce et de navigation, formant, pour l'année 1841, la suite des tableaux insérés dans les notices statistiques sur les colonies françaises, 1 vol. in-8. — Notes statistiques sur la Guiane française, par M. Jules Itier, 1 vol. in-8. Paris, 1844.

Par M. E. Renou : Carte de l'empire de Maroc, par E. Renou, membre de la Commission scientifique d'Algérie, août 1844, 1 feuille

Par l'Académie des sciences de Berlin : Abhandlungen der Königl : Akad : der Wissenschaften zu Berlin 1842. 1 vol. in-4. — Bericht über die zur Bekanntmachung geeigneten Verhandlungen der Königl : Preuss : Akad. Juillet 1843 à juin 1844. In-8.

Par la Société géographique de Berlin : Monatsberichte über die Verhandlungen der Gesellschaft fur Erd-

kunde zu Berlin. Années 1840, 1841, 1842, 1843, et 1re partie de 1844. In-8.

Par la Société philosophique Américaine : Transactions of the American philosophical Society, heldat Philadelphia. vol. IX, part. 1. 1844. In-4. — Proceedings of the American philosophical Society, n° 26. In-8.

Par M. Russegger : Ueber den Lauf des weissen Flusses, des Bacher el Abiad und über die Lage der Mondberge. In-8.

Par M. Meidinger : England und Wales in geognostischer, und hydrographischer Beziehung. 1 vol. in-8.

Par M. Alex. Lamotte, maire de Condé : Recueil des discours prononcés à l'inauguration de la statue de Dumont d'Urville à Condé-sur-Noireau, le 20 octobre 1844, broch. in-8.

Par M. Albert Montémont : Ode sur l'inauguration du monument érigé à la mémoire de l'amiral Dumont d'Urville, au cimetière du Sud, à Paris, par la Société de géographie (1e novembre 1844).

Par les auteurs et éditeurs : Annales maritimes et coloniales, octobre. — Annales de la propagation de la foi, novembre. — Recueil de la Société polytechnique, septembre. — Boletin enciclopedico de la Sociedad economica de amigos del pais. Valencia, cahiers de juillet, août et septembre.

(*La suite au prochain numero.*)

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

DÉCEMBRE 1844.

DEUXIÈME ASSEMBLÉE GÉNÉRALE,

SOUS LA PRÉSIDENCE

DE M. COCHELET,

Conseiller d'État, consul-général de France, vice-président de la Société.

MESSIEURS,

Vous espériez que cette séance serait présidée par M. le vice-amiral baron de Mackau, ministre secrétaire d'État de la marine et des colonies. Honoré de vos suffrages dans l'Assemblée générale du 26 avril dernier, il aurait été heureux de vous témoigner ici sa reconnaissance du choix que vous avez fait de lui, et sa profonde sympathie pour tout ce que votre association a fait dans l'intérêt et la propagation de la science; mais il s'est vu forcé d'y renoncer à cause de ses importantes occupations, et il a écrit à notre digne Président de la Commission centrale, « que ses travaux, » toujours nombreux, au moment de l'ouverture de la

» session des Chambres, lui interdisaient une mission » qu'il avait tenu à honneur d'accomplir. » Il a chargé en outre M. Roux de Rochelle, de vous témoigner tous ses regrets.

Appelé par votre choix, dont j'ai éprouvé une vive reconnaissance, à l'honneur de suppléer M. le ministre de la marine et des colonies, j'ai eu très peu de temps pour m'y préparer. C'est pourquoi je vous prie, messieurs, de m'accorder toute votre indulgence.

Assez d'hommes honorables ont payé dans ces réunions solennelles un constant tribut d'éloges à cet amour de la science, à ce concours actif et persévérant, qui depuis vingt-trois ans vous a fait saisir toutes les occasions d'encourager les voyages lointains et de récompenser les découvertes utiles, quoiqu'avec des moyens très bornés. Je ne reviendrai donc pas sur tout ce qui a été dit de juste et de bienveillant à cet égard. Vous n'avez désiré d'autre récompense de vos travaux que l'estime publique, qui est la plus douce de toutes les jouissances. Vous devez être satisfaits, messieurs, car elle ne vous a jamais manqué.

On a beaucoup fait pour l'avancement des connaissances géographiques, depuis que votre Société est fondée, et cependant il semblerait qu'il reste encore beaucoup à faire. On ne cherche plus à découvrir de nouveaux mondes ; ce qu'on veut, c'est de rapprocher entre eux ceux qui sont connus ; c'est de les lier pour ainsi dire par les communications les plus faciles et les plus directes, pour satisfaire ce besoin impérieux, que le commerce semble éprouver chaque jour davantage, d'écouler vite et avec le moins de frais possible les produits du sol et de l'industrie de chaque pays.

Plusieurs grands projets fixent maintenant l'attention des gouvernements et des peuples. Celui dont le but est d'ouvrir une communication au centre de l'Amérique, entre les deux océans Atlantique et Pacifique; celui qui doit donner naissance au canal de Kustendji, sur la mer Noire, et celui enfin plus important peut-être, qui mêlerait les eaux de la Méditerranée et de la mer Rouge par l'ancien canal de Suez, ou donnerait plus d'activité, par un chemin de fer, à la voie de communication qui existe maintenant entre ce dernier port et le Caire.

Je n'ai pas eu, messieurs, le temps moral nécessaire pour traiter à fond ces grands projets, et ce n'est pas le moment de s'en occuper. Il y a d'ailleurs dans le sein de la Société de géographie des hommes spéciaux beaucoup plus compétents que moi sur ces sortes de matières, qui se chargeront sans doute de les approfondir et pourront mieux fixer votre opinion. Je vous demanderai cependant la permission de vous en entretenir brièvement.

—

Par un singulier rapprochement, j'ai eu l'honneur d'être le représentant de la France dans les pays où les projets de ces grandes entreprises ont en quelque sorte pris naissance, et qu'ils intéressent plus particulièrement. J'en ai entendu parler au Mexique, en Valachie, en Égypte. J'ai donc pour moi l'autorité des lieux et de mes anciennes fonctions. C'est quelque chose que de pouvoir dire ce que l'on a appris dans les pays mêmes où les projets s'élaborent. Je vais vous raconter, messieurs, avec toutefois la mesure conve-

nable, ce que j'ai su alors de ceux dont il est question.

Vous savez que, dans les temps anciens, on avait cru qu'il existait à travers l'Amérique un passage qui faciliterait la grande route maritime de l'Europe avec l'Asie. Christophe Colomb le chercha longtemps. Dans les temps modernes, on a eu l'idée d'exécuter ce passage dans le grand isthme qui sépare les deux Amériques par cinq points différents, mais principalement au Mexique par l'isthme de Tehuantepec, en Colombie par l'isthme de Panama, dans l'Amérique centrale par le lac de Nicaragua et la rivière San Juan.

Ce dernier projet semblait offrir moins de difficultés et une réunion d'avantages qu'on ne paraissait pas devoir trouver sur les deux autres points indiqués.

Le lac de Nicaragua, disait-on, semblable à une vaste mer, occupait à lui seul la moitié de l'espace qui sépare les deux Océans. Des eaux abondantes venaient affluer et se perdre dans son sein. Celles-ci présentaient pour les travaux hydrauliques de l'entreprise et le système général, sur lesquels ils seraient basés, des moyens assurés d'établir ces travaux, quelle que fût l'échelle de leur dimension. Des bois de construction, dont le pays abonde, et d'autres matériaux rapprochés pourraient y être employés. Une population assez nombreuse et convaincue des avantages qui devaient résulter pour elle du succès de cette entreprise était portée à l'aider de tous ses efforts. Des bêtes de somme pour les transports, des vivres, produits des tropiques, en grande abondance, un climat salubre semblaient devoir coopérer au succès de l'entreprise.

J'avais été accrédité en août 1831, auprès du gouvernement mexicain, en qualité de chargé d'affaires de

France, et je dirigeais en même temps la mission de l'Amérique centrale, où nous n'avions pas encore eu d'agent, lorsque des négociations étaient ouvertes depuis longtemps pour l'ouverture du canal de Nicaragua. Des propositions avaient d'abord été faites par les maisons Barclay, Herring, Richardson et compagnie, de Londres; Aron et Palmer, de New-Yorck, pour obtenir la concession de ce canal; mais il n'y avait pas été donné suite. Le roi des Pays-Bas s'était réservé la gloire de l'entreprendre. Pénétré de l'importance d'un tel projet, pour le commerce en général et celui de son royaume en particulier, puisqu'il devait faciliter les relations de celui-ci avec le Japon, Batavia et la Nouvelle-Guinée, il s'y intéressa vivement, et paraissait même disposé à prendre le quart des actions qui seraient émises. Les négociations étaient en pleine activité. Un plénipotentiaire hollandais était depuis longtemps à Guatemala, et un plénipotentiaire américain allait se rendre à La Haye. Tout était au moment d'être conclu, lorsque la révolution de la Belgique eut lieu. En compliquant les difficultés financières de la Hollande, elle dut nécessairement ôter à son souverain et à ses capitalistes le désir et les moyens de se jeter dans une entreprise qui exigeait de grandes avances de fonds.

Il est à regretter, messieurs, que ce grand et si utile projet ait été arrêté au moment où il allait probablement recevoir son exécution qui paraissait alors la plus facile. Il avait été conçu dans des vues très libérales. La propriété du canal devait appartenir entièrement à la république de l'Amérique centrale. Il aurait pu avoir de 50 à 60 lieues, à travers les lacs de Grenada et de Nicaragua qu'il traverse-

rait. Une de ses embouchures devait être près de la rivière San-Juan, et l'autre depuis le golfe de Nicoya jusqu'à Reabjos. Il devait donner passage à des bâtiments de commerce de 3 à 400 tonneaux. Les vaisseaux de guerre seuls étaient exceptés. Les eaux mêmes à 20 lieues des deux embouchures devaient être neutres. Il était question de construire sur les bords du canal une espèce de ville anséatique, qui se gouvernerait municipalement. Elle devait être, ainsi que le canal, sous la protection des grandes puissances maritimes de l'Europe, et entièrement indépendante du gouvernement de la république du centre de l'Amérique.

Voici, messieurs, où en étaient les choses lorsque j'ai quitté l'Amérique. Depuis lors, de nouveaux projets ont été conçus et présentés pour un des points indiqués qui a paru préférable aux autres. Des ingénieurs français ont été envoyés à Panama; mais jusqu'à présent il n'a été fait que des études. Nous pensons qu'on en reviendra à l'idée d'effectuer le passage des deux Océans par le lac de Nicaragua.

Il serait bien digne de l'époque ou nous vivons, qui donne naissance à de si grands travaux d'art et à des voies de communication si extraordinaires, d'ouvrir une route rapide au commerce des deux mondes, en partageant le continent de l'Amérique. Cette nécessité se fait surtout sentir davantage, depuis qu'un nouvel empire est ouvert à l'activité du commerce et à l'industrie de l'Europe. Ce ne sont pas certes les talents qui manquent pour l'exécution, ni les capitaux pour couvrir les dépenses. Nous savons que partout ils abondent; mais c'est peut-être parce qu'ils trouvent un sûr et utile emploi dans leur pays et surtout en

France, qu'ils hésitent à se jeter dans des entreprises d'outre-mer, qui ne présenteraient pas immédiatement des avantages certains.

Maintenant, messieurs, permettez-moi de vous dire quelques mots sur l'idée qu'on a eue et qu'on a peut-être encore de rétablir l'ancien canal romain qui aboutirait à Kustendji sur la mer Noire, afin de pouvoir se passer de l'embouchure du Danube à Soulina. J'étais agent et consul-général dans les principautés de Valachie et de Moldavie en 1836, lorsqu'il en était déjà question. Ce projet intéresse toutes les nations qui commercent par le Danube avec les pays dont ce fleuve baigne les bords, mais principalement l'Autriche, l'Angleterre, la Sardaigne, la Grèce et la Turquie, dont la navigation dans les ports d'Ibraïl et de Galatz est très active. Dans l'état actuel des choses, le traité d'Andrinople a livré à la Russie l'entrée du Danube. Depuis ce traité, un établissement de quarantaine a été formé récemment à Soulina. Cette quarantaine est séparée en deux sections ; l'une de pratique dans l'île de Lety, l'autre d'observation dans l'île de Saint-Georges. La rive gauche de cette branche est particulièrement affectée à la station des navires en pratique ; la rive droite à ceux en état de suspicion.

Tout navire passant à Soulina doit s'arrêter devant la quarantaine, afin de répondre aux questions.

Tout navire suspect qui communique avec la rive droite doit produire à l'officialité établie sur cette rive une patente de santé, afin que le nom du navire et du capitaine puisse être enregistré.

Les bâtiments ne sont obligés de faire la quarantaine dans les îles de Lety et de Saint-Georges, que dans le cas où il aurait été reconnu que la peste existe

à bord, et ce n'est qu'alors que des droits de quarantaine peuvent être réclamés et légitimement perçus.

Mais la situation de l'embouchure du Danube est telle, qu'elle occasionne à la navigation des frais considérables. En effet, cette embouchure, où, lorsque les Turcs possédaient le Delta du Danube, on trouvait encore un fond d'environ 4 mètres 40 centimètres, n'en avait plus en 1843 que 3 mètres 20 centimètres. Par la convention sur la navigation du Danube, signée le 13 juillet 1840, entre l'Autriche et la Russie, cette dernière puissance s'est engagée à faire creuser et nettoyer l'embouchure de Soulina, la seule qui soit praticable, afin d'empêcher les progrès de l'encombrement sur les bancs. Elle a effectivement affourché dans le port de Soulina deux barques munies de branches ou pelles de fer et d'un organeau, à la façon des petits bateaux dragueurs; mais on assure que les travaux du nettoyage et du creusement n'ont fait aucun progrès, et sont entièrement négligés, quoique le fond du lit du fleuve soit très mou et les deux bancs à supprimer d'une extension insignifiante.

Dans cet état de choses, tous les navires au long cours, qui ont à franchir la bouche de Soulina, sont obligés de transporter sur des allèges la moitié de leur cargaison, et quelquefois davantage, pour ne pas toucher et se perdre sur les bas-fonds.

Cette manipulation et ces manœuvres, outre leurs risques, la perte du temps, et les autres préjudices qu'elles entraînent, sont extrêmement coûteuses, indépendamment des droits de 10 à 15 francs payés par les navires, selon leur tonnage, pour le curage, et de celui de 5 francs pour le fanal.

Il y a donc une véritable nécessité de rétablir une

ligne de communication plus prompte, parce qu'elle serait plus courte, qui permettrait aux bâtiments de commerce d'un fort tonnage d'entrer dans le Danube sans transbordements sur des allèges dont les frais sont énormes, et qui les délivrerait des mesures de fiscalité et de police qui surchargent et entravent la navigation à Soulina. L'Autriche est particulièrement intéressée à cette nouvelle voie de communication, depuis surtout que l'Angleterre lui a accordé la navigation directe de son pavillon, entre les ports du Danube et les ports britanniques. L'idée du canal de Kustendji n'est encore qu'à l'état de projet, et comme l'exécution dépend en définitive du gouvernement turc, il est à craindre qu'elle soit encore longtemps et peut être définitivement retardée.

J'arrive maintenant au projet le plus important, celui de communications plus promptes et plus faciles entre la Méditerranée et la mer Rouge. Pendant les quatre années que j'ai passées en Égypte, depuis 1837 jusqu'en 1841, j'en ai beaucoup entendu parler, comme vous devez le penser, et la question n'était pas alors sujette à de grandes controverses.

Tous les esprits sérieux et positifs, dégagés des préoccupations politiques, étaient parfaitement d'accord, qu'à l'époque de civilisation où nous sommes arrivés, et avec les moyens de transport si expéditifs qui existent sur la Méditerranée, la mer Rouge et les mers de l'Inde, ce serait un non-sens que de vouloir obliger, je ne dis pas les voyageurs et les correspondances pour lesquels cela ne fait plus aucun doute, mais encore les marchandises, venant ou allant de l'Inde et de la Chine en Europe, et réciproquement, à doubler le cap de Bonne-Espérance, lorsqu'il existe une voie si facile et

si directe par l'Égypte. J'étais moi-même tellement convaincu de l'impossibilité actuelle d'astreindre celles-ci à un voyage plus long, que lors des hostilités de 1840, j'ai positivement insisté, et ma correspondance de l'époque en fait foi, pour que les communications par l'Égypte avec l'Inde ne fussent en aucune manière interrompues.

Dans l'état actuel des choses, il n'y a aucune difficulté pour le transport des voyageurs qui est si facile et si prompt, que ceux qui partent de Marseille, pourraient être rendus en 28 jours à Bombay, s'ils rencontrent le bateau à vapeur de Suez, précisément au moment de leur arrivée dans ce port; mais il n'en est pas de même pour les marchandises. Le transport de celles-ci, et il n'en passe jusqu'à présent que de très petites quantités, n'est pas encore parfaitement réglé. Il souffre même quelques difficultés. Il sera d'ailleurs fort dispendieux pour les fortes parties, à cause du fret élevé jusqu'à Suez, puis des déchargements et des transbordements sur plusieurs points avant d'arriver à Alexandrie. La question de leur transport, lorsque surtout les relations commerciales entre l'Europe et la Chine auront acquis ce degré d'activité, qu'on doit espérer dans un avenir plus ou moins éloigné, est précisément ce qui doit militer en faveur de la canalisation de l'isthme de Suez, dont les études avaient été ordonnées par Napoléon, et furent faites si consciencieusement, que le montant total des devis s'élevait à moins de 18 millions de francs. Toutes les puissances de l'Europe sont intéressées à l'ouverture de ce canal, car elles doivent désirer que leur commerce ne soit plus grevé de frais élevés, soit qu'il n'y ait rien de changé à ce qui existe maintenant, soit qu'il y ait un chemin de fer à travers le désert,

dont les inconvénients, au milieu des sables, sont faciles à prévoir, et qui n'obviera pas d'ailleurs aux frais de déchargement et de transbordement des marchandises sur divers points.

Pendant mon séjour en Égypte, messieurs, j'ai été vivement préoccupé d'un autre projet, tout aussi important peut-être que celui de l'ouverture du canal de Suez, et dont l'exécution n'a pas dépendu de moi, ainsi que vous allez en juger. Témoin depuis longtemps de vos louables efforts pour encourager les voyages dans l'intérieur de l'Afrique, afin d'y faire pénétrer un jour la civilisation et d'établir des relations commerciales, je m'efforçai de faire partager ces idées à Méhémet-Ali. Vous vous rappelez, messieurs, que dans le mois d'août 1838, le vice-roi d'Égypte, après avoir voulu déclarer son indépendance, à laquelle les grandes puissances de l'Europe, et surtout la France, s'opposèrent fortement, se décida à aller jusqu'à Fazoglou, entre le 11e et le 10e degré de latitude, pour y exploiter, disait-il, des mines d'or. Cette idée n'était pas nouvelle. Déjà en 1811, lors de l'issue malheureuse de sa première campagne contre les Wahabites, Méhémet-Ali, dont les finances étaient alors fort obérées, et qui voulait lever une nouvelle armée, s'était décidé à nommer une commission de huit à dix personnes, à la tête de laquelle il avait mis un de ses fils, et qui était chargée d'aller faire des fouilles sur les frontières de l'Éthiopie, et cela, parce qu'un chargé d'affaires de Suède, le chevalier Pahlin lui avait donné connaissance d'un passage de Diodore de Sicile, où cet auteur indiquait le lieu des mines d'or des rois d'Égypte, aux confins de l'Éthiopie. Cette expédition n'eut pas plus de résultats que celle qui eut lieu vingt-neuf ans plus

tard. Je m'étais fortement opposé, dans cette dernière, au voyage de Méhémet-Ali, parce que j'appréhendais pour lui, à l'âge de soixante-dix ans qu'il avait alors, les fatigues d'une aussi longue route, et parce que j'étais d'avance persuadé que ce voyage serait inutile. Lorsque je le vis bien décidé à l'entreprendre, je me rappelai les vœux que vous faisiez pour la science, et je cherchai à faire tourner cette expédition au profit de la civilisation, des connaissances géographiques et surtout du commerce. Je ne crois pas commettre une indiscrétion diplomotique en vous lisant la lettre que j'écrivis alors à M. le ministre secrétaire d'État des affaires étrangères, le 24 août 1838. La voici :

« Toutes les idées du vice-roi sont maintenant fixées sur son voyage en Abyssinie. Nous en avons parlé longuement, et je lui ai dit que je ne partageais pas ses illusions sur les résultats qu'il espérait obtenir des mines de Faschiangora ; que j'avais pu me convaincre par une expérience de trois années de séjour au Mexique, combien on pouvait être abusé sur ces sortes d'exploitations ; qu'il aurait dû d'ailleurs, avant de se rendre en personne sur les lieux, envoyer des hommes expérimentés qui auraient commencé les travaux et lui auraient fait connaître ce qu'on pouvait en attendre ; qu'alors seulement, il aurait pu juger si sa présence était nécessaire pour leur donner une plus grande impulsion, etc.

» La détermination de Méhémet-Ali paraissant bien arrêtée, je me suis attaché à lui faire comprendre l'importance et l'utilité de son voyage sous le rapport commercial. Dans l'état actuel des choses, les relations de commerce entre l'Abyssinie et l'Égypte sont très bornées. A l'exception d'une caravane qui part chaque au-

née du Caire vers le mois d'août, et qui se rend vers Gondar, en remontant le Nil, on peut dire que tout le commerce de l'Abyssinie tend à se diriger vers les côtes de la mer Rouge. Par la situation limitrophe du pays qu'il gouverne, de ceux des petits souverains d'une partie de l'intérieur de l'Afrique, Méhémet-Ali aurait de grandes facilités pour faire refluer vers l'Égypte le commerce de l'Abyssinie, du Darfour, etc. Il ne s'agirait que de lui donner protection et sûreté. Il pourrait, comme je le lui ai dit, profiter de sa présence dans le Sennaar et le Cordofan, pour lier des relations d'amitié avec les princes ses voisins. Il pourrait faire avec eux des traités de commerce qui permettraient aux caravanes d'Abyssinie et de l'intérieur de l'Afrique d'arriver jusqu'au Nil, et de descendre tranquillement ce fleuve, afin d'en vendre les cargaisons sur les vastes marchés de consommation du Caire et d'Alexandrie, où on leur livrerait les produits et les marchandises de l'Europe. C'est ainsi qu'un vaste commerce d'échange s'établirait, entre les gommes, la cire, le café, l'ivoire, le musc, les plantes médicinales, la poudre d'or, les plumes d'autruche, etc., de l'Afrique et les produits du sol et des manufactures de l'Europe. C'est par ce commerce, placé sous la protection et la garantie de Méhémet-Ali, *que la civilisation pourrait espérer de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique;* mais pour l'assurer, il faudrait que le gouvernement égyptien n'en fît pas un objet de spéculation pour ses douanes et un nouveau moyen de fiscalité.

» J'ai dit à Méhémet-Ali que l'idée d'un tel projet donnerait à son voyage un caractère de grandeur et d'importance qu'il n'a pas. Je lui ai dit que son exécution l'élèverait encore dans l'opinion de l'Europe,

et qu'enfin, les résultats qu'il en obtiendrait, seraient bien supérieurs à ceux qu'il attend de ses mines d'or.

» Je dois dire que Méhémet-Ali a paru frappé de mon idée. Boghos-Bey, qui était présent à ma conversation, et que j'ai revu depuis, m'a assuré que le pacha lui en avait reparlé avec intérêt. Il est donc probable qu'il s'en occupera pendant son voyage. J'avoue que, sous ce rapport surtout, j'aurais mis un grand empressement à l'accompagner, si son absence n'avait pas dû être aussi longue. Aux confins mêmes des États qu'il gouverne, j'aurais voulu le pénétrer de l'importance qu'il y aurait, pour lui et pour l'Europe, à attirer en Égypte le commerce de l'intérieur de l'Afrique. J'aurais voulu ramener à des idées de paix et de civilisation, cet esprit guerrier qui ne s'approchera peut-être de l'Abyssinie, que pour mieux savoir comment il pourra s'en approprier une partie. »

Vous voyez, messieurs, que j'ai été fidèle à vos enseignements, et que j'ai suivi les instructions que vous avez données à tous ceux de nos collègues, que leurs fonctions, l'amour des voyages et de la science, le goût des aventures et le désir de faire fortune ou d'acquérir de la célébrité, conduisent dans les pays étrangers.

J'étais aussi stimulé par l'exemple de mes prédécesseurs. Je me rappelais que cent trente-six ans auparavant, Benoit de Maillet, seigneur de Mezeray, consul-général de Louis XIV dans le royaume d'Égypte, avait été chargé de porter une lettre de créance au roi d'Ethiopie, et cette lettre, permettez-moi de vous la lire, parce qu'elle caractérise l'époque.

Au Roi d'Ethiopie.

Versailles, le 14 juin 1702.

« En créance pour le Sr Maillet, consul-général de la » nation française dans le royaume d'Egypte, pour » faire un traité de commerce entre les sujets de S. M. » et ceux d'Ethiopie ;

» Très haut, très excellent, très puissant, très ma- » gnanime et invincible prince, notre très cher et bon » ami ;

» Nous voyons avec beaucoup de satisfaction par la » lettre dont votre majesté avoit chargé l'Ambassadeur, » qu'elle envoyoit auprès de nous, qu'elle espéroit à la » vie éternelle par les mérites et la miséricorde d'un » seul Dieu en trois personnes, et nous sommes aussi » bien aise de voir le désir que votre majesté marque » d'établir avec nous et nos sujets une bonne cor- » respondance par un traité de commerce.

» Comme les dangers de la mer, depuis les troubles » qui se sont élevés en Europe, auroient exposé la » personne et le caractère de l'ambassadeur de votre » majesté, en le fesant passer auprès de nous et qu'un » plus long retardement priverait mes sujets et les » siens des avantages qu'ils peuvent espérer de la » prompte conclusion d'un traité de commerce, nous » avons cru ne pouvoir donner à votre majesté un » témoignage plus certain du désir que nous avons » d'y contribuer, qu'en fesant passer incessamment » auprès d'elle, notre amé le Sr Maillet, notre consul- » général dans le Royaume d'Egypte, dont la fidélité, » le zèle et la grande intelligence nous sont parfaite- » ment connus, etc., etc. »

Ainsi, messieurs, il y a près d'un siècle et demi que la France cherchait à ouvrir des relations par le commerce, avec l'intérieur de l'Afrique; mais tous les essais qui ont été faits alors et depuis pour l'attirer directement de cette partie du continent sur les côtes de la Méditerranée sont restés à peu près infructueux. Nous serons sans doute plus heureux en Algérie où notre puissance s'accroît et se consolide chaque jour davantage. Le bruit de nos succès à l'Isly, à Tanger et á Mogador aura du retentissement dans l'intérieur de l'Afrique, et les peuples qui l'habitent, semblables sans doute à ceux des côtes, qui estiment avant tout la gloire militaire, en apprenant que nous n'abusons pas de notre force, et que la confiance s'établit partout en Algérie, viendront probablement apporter leurs produits sur ses marchés. C'est alors seulement que nous pourrons avoir des notions plus précises sur des pays inconnus, où des voyageurs courageux ont été victimes de leur dévouement à la science. C'est alors que la civilisation pourra commencer à pénétrer au-delà de l'Atlas. Vous aurez puissamment contribué à la favoriser et à l'étendre, messieurs, par la publication si importante de la grammaire et du dictionnaire Berbers de Venture, à laquelle les ministres de la guerre et du commerce ont généreusement contribué, et qui permettra à des peuples, de races et de religions si différentes, de pouvoir se comprendre, et de se lier par les rapports qui fondent véritablement la prospérité des États, ceux de la civilisation et surtout du commerce qui en est l'agent le plus actif.

Notice *sur les Travaux de la Société de géographie, et sur le progrès des découvertes géographiques pendant l'année* 1844.

Par M. L. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

—

Messieurs,

C'est un noble et beau spectacle que celui de l'intelligence humaine aspirant incessamment à s'ouvrir de nouvelles routes vers des sphères nouvelles, et à élargir le champ déjà si vaste qu'elle remplit de son activité. Mieux qu'aucun autre, un tel spectacle est fait pour élever l'âme et la pensée. Et parmi ces grandes conquêtes de l'esprit humain sur les forces passives de la nature, en est-il qui l'emportent sur la connaissance même du globe que nous habitons? En est-il une plus vaste par son objet, plus merveilleuse par la variété de ses incidents, plus admirable par le nombre des difficultés vaincues, plus riche par la fécondité des résultats? C'est là surtout, c'est dans cette lutte pénible, ardente. infatigable, que l'homme a déployé et qu'il déploie chaque jour encore tout ce que Dieu a mis en lui d'énergie, de persévérance, de puissance intellectuelle et de généreuse ambition. Depuis les plus anciennes périodes de l'histoire, où les premiers habitants des hautes régions du globe, ignorants et barbares comme les tribus actuelles des forêts du Nouveau-Monde, ne voyaient, ne connaissaient rien au-delà de leurs vallées natales, depuis ces temps obscurs perdus dans la profondeur des âges primitifs jusqu'à notre époque de haute civilisation, où l'homme, roi de la nature, commande en maître aux éléments domptés,

que de degrés parcourus et quel intervalle franchi! Cette carrière d'amélioration, cependant, ni tous les peuples ni toutes les époques ne s'y sont avancés d'un pas égal. Autant à cet égard l'Occident l'emporte sur les nations de l'Asie, autant les siècles modernes surpassent les temps anciens. Mais c'est surtout l'époque contemporaine qui a vu sinon s'accomplir les plus grandes découvertes, du moins s'effectuer les plus grands progrès dans l'art des explorations. Les Colomb, les Gama, les Cook, n'avaient pas laissé après eux sur la carte du globe de grands vides à remplir; mais ils avaient laissé à leurs successeurs d'immenses perfectionnements à y apporter; aujourd'hui ce sont moins de longues courses sur de vastes étendues de la surface terrestre qui importent à la science, que l'étude attentive, exacte, approfondie des diverses régions extra-européennes, même de celles qui depuis trois siècles ont été parcourues par de nombreux essaims de voyageurs. Tel est en effet le caractère des explorations actuelles. La généralité des voyageurs, maintenant préparés par des études fortes et variées, rapportent de leurs excursions dans les contrées étrangères d'abondantes moissons d'observations savantes, qui, non seulement nous font connaître d'une manière exacte et précise les pays qu'ils ont ainsi étudiés en quelque sorte pied à pied, mais qui contribuent en outre au perfectionnement des sciences naturelles et de la physique générale du globe, non moins qu'à l'avancement des sciences historiques et ethnologiques, peut-être encore plus négligées dans la presque totalité des anciennes relations.

Cette grande supériorité scientifique des voyageurs actuels se rattache, Messieurs, à des causes de plus

d'une sorte. On peut dire, au point de vue le plus général, qu'elle est une des suites nécessaires du progrès universel de la généralité des sciences depuis un demi-siècle ; mais elle tient incontestablement aussi à une cause plus immédiate et plus directe : nous voulons parler de l'établissement de sociétés spéciales instituées depuis vingt-cinq ans pour l'avancement des sciences historiques et géographiques. Quiconque aura suivi les travaux de ces sociétés, ou aura parcouru leurs nombreuses publications, ne sera pas tenté de révoquer en doute les services éminents qu'elles ont rendus aux sciences auxquelles elles se sont consacrées. Par les prix qu'elles ont fondés, par les instructions qu'elles ont répandues, par l'action morale qu'elles ont exercée, par l'impulsion qu'elles ont donnée aux voyages d'exploration, par l'intérêt qu'elles ont appelé sur ces grandes et fructueuses entreprises, par les moyens de publicité qu'elles ont procurés à une foule de travaux utiles et de recherches savantes, qui sans cela seraient restés inutilement ensevelis dans le portefeuille de leurs auteurs, elles ont exercé une action puissante, et dignement rempli les devoirs élevés que leur institution leur imposait. L'histoire de ces sociétés savantes depuis un quart de siècle serait, on peut le dire, toute l'histoire de la science.

La vôtre surtout, Messieurs, tiendra une large place dans les archives contemporaines des explorations géographiques. Antérieurs, par la date de votre fondation, à toutes les autres sociétés-sœurs établies depuis en Angleterre, en Allemagne et dans plusieurs autres pays de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, vous n'avez vu dans cet avantage du droit d'aînesse que l'obligation de donner à des associations plus

jeunes un exemple de zèle et d'activité que toutes ont suivi, qu'aucune n'a pu surpasser. Noble et féconde émulation que nul sentiment impur n'a jamais ternie, qui n'a rivalisé que de dévouement, et n'a cherché sa récompense que dans les progrès mêmes qu'elle a produits !

Dans cette suite ininterrompue de voyages, d'études, de travaux de toute sorte où chaque année à son tour apporte son tribut, l'année qui vient de s'écouler n'est restée au-dessous de celles qui l'on précédée ni par l'activité des explorations, ni par l'importance des résultats, ni par le nombre des publications. Un tableau complet des richesses géographiques que l'année 1844 nous a données ou qu'elle a recueillies, traité avec l'abondance et la variété de développements que comporte un pareil sujet, dépasserait de beaucoup les limites où il convient de nous restreindre, lors même que nous n'en serions pas détourné par le sentiment trop bien fondé de notre insuffisance. Nous devrons donc nous borner, Messieurs, à vous en présenter une esquisse sommaire, en nous attachant toutefois, dans nos rapides indications, à ne rien omettre d'essentiel.

C'est vers l'Asie, cette terre des vieux souvenirs, que se portent d'abord nos regards. La première contrée qu'y foule le pied du voyageur qui vient de traverser la Méditerranée, l'*Asie-Mineure*, était restée longtemps, malgré sa proximité, presque entièrement en dehors des explorations européennes, isolée du monde civilisé par les préjugés religieux des populations musulmanes contre tout ce qui portait le nom de Franc, non moins que par l'ignorance et la rapa-

cité des autorités turques. Mais depuis la grande réforme opérée, ou plutôt tentée par le sultan Mahmoud dans les idées anti-européennes de sa nation, l'accès des provinces asiatiques de l'empire est devenu plus facile, et nos voyageurs ont pu étudier en détail un pays qui intéresse à tant d'égards l'historien, le philologue, l'antiquaire et le géographe. Aussi, depuis vingt ans, de très importantes explorations y ont eu lieu, et l'on peut dire que c'est à partir de cette époque seulement que l'Asie-Mineure nous a été révélée.

Des voyageurs français, anglais et allemands se sont partagé cette honorable tâche. MM. *de Laborde* et *Charles Texier*, nos compatriotes, qui en avaient en quelque sorte pris l'initiative, continuent les magnifiques publications où sont déposées leurs observations de toute nature. La vue de ces ouvrages splendides ne laisse qu'un regret : c'est qu'une aussi grande richesse d'exécution ne se puisse concilier avec une publication plus rapide. La science gémit de ces lenteurs, que commande sans doute l'intérêt des arts. Un de nos plus savants archéologues, M. *Philippe Lebas*, de l'Institut, a terminé cette année, par une excursion sur quelques points de l'ancienne Carie, la mission archéologique dans les parties méridionales de la Grèce dont il a été chargé l'an dernier par le gouvernement français. C'est encore dans un but principal d'investigations archéologiques qu'un savant anglais, M. *Ch. Fellows*, formé à l'école de Chandler dont il a surpassé les travaux par ses belles explorations de la Lycie, est retourné cette année sur le théâtre de ses précédentes recherches, afin de les compléter par des études nouvelles poussées plus loin vers le nord, dans la direction des sources du Rhyndaque.

La restitution de la géographie classique de ces belles contrées, ainsi que des époques de leur histoire antérieures à la période hellénique, tire un grand profit de cette recherche savante des anciennes inscriptions et des vieux monuments dont est jonché ce sol que tant de révolutions ont agité. Un élève-ingénieur de notre École des mines, M. *Emile de Chancourtois*, a visité en géologue la haute région d'Erzeroum et la zone encore peu connue qui borde du côté du nord le plateau central de la Péninsule. Les travaux de M. Chancourtois se lieront utilement aux observations antérieures de MM. Ainsworth et William Hamilton.

La publication la plus importante de l'année 1844 pour la géographie de l'Asie-Mineure, est celle de la belle carte prussienne de M. *H. Kiepert*, fondée en partie sur les observations personnelles de l'auteur, recueillies, de 1841 à 1843, conjointement avec deux professeurs de Posen et de Iéna, MM. *A. Schonborn* et *K. Koch*, et sur celles d'une première commission prussienne, composée du baron de *Wincke*, de M. *Fischer* et du baron de *Moltke*, en 1838 et 1839. Cette carte aura six feuilles, dont quatre sont publiées; les autres sont annoncées prochainement. Ces feuilles sont gravées sur pierre avec une rare habileté par M. H. Mahlmann. Par la richesse des détails sur quelques unes des parties les plus imparfaitement connues jusqu'ici de la Péninsule, telles, notamment, que le bassin de l'ancien Pyramus et les parties centrales de la Cilicie, par la grandeur de l'échelle et par la beauté de l'exécution, la carte de M. Kiepert laisse bien loin en arrière toutes celles que l'on possédait jusqu'ici. Nous attendons avec impatience le mémoire où les bases en seront soumises à une discussion analytique. Cette carte a été repro-

duite à une échelle moindre par M. Kiepert lui-même dans une carte en 2 feuilles des provinces asiatiques de l'empire turc, publiée tout récemment à Berlin.

La Prusse a pris depuis longtemps un rang élevé parmi les nations qui contribuent le plus activement par leurs travaux aux progrès de la géographie : le pays qui a vu naître l'illustre Alexandre de Humboldt, le plus grand des voyageurs des temps modernes, ne pouvait rester en arrière dans cette voie des progrès géographiques. Nous venons de mentionner deux expéditions prussiennes destinées à l'exploration de l'Asie-Mineure et du haut bassin de l'Euphrate ; si nous remontions de quelques années en arrière, nous aurions à en citer plusieurs autres fort importantes, dont le souvenir est présent à tous les amis de la science. Les noms de Minutoli, de Scholz, de Schubert, d'Ehrenberg, de Hemprich, de Rose, de Lepsius, parmi d'autres que nous pourrions rappeler encore, ont pris rang honorablement dans la noble phalange des voyageurs savants de notre époque. Le docteur *Koch*, dont nous avons mentionné tout-à-l'heure le voyage en Asie-Mineure, de 1841 à 1843, avec MM. Schönborn et Kiepert, avait précédemment visité le midi de la Russie et plusieurs parties de l'isthme caucasien ; rappelé vers ces régions alpines par l'attrait qu'elles présentent au voyageur naturaliste, il y est retourné de nouveau dans les derniers mois de 1843, avec l'intention de pousser cette fois ses études exploratrices jusqu'au fond des vallées sauvages du Kourdistan. Un linguiste distingué, M. *George Rosen*, s'est associé au docteur Koch dans cette périlleuse excursion, qui promet ainsi de doter l'Europe d'une riche moisson de faits nouveaux pour la géographie physique et l'ethnologie de ces âpres contrées des anciens Gordiæi.

que Xénophon le premier a fait connaître par son admirable relation de la retraite des dix mille stipendiaires grecs après la défaite de Cunaxa. L'Académie royale des sciences de Berlin a facilité de tout son pouvoir l'exécution de cet intéressant voyage, aux frais duquel S. M. le roi de Prusse a généreusement concouru. Les premières nouvelles reçues des deux voyageurs répondent déjà complétement aux espérances que leur savoir et leur zèle avaient fait concevoir. Une lettre insérée au *Bulletin* de la Société de géographie de Berlin (1er vol. de la nouv. série, p. 179), lettre reproduite en français dans le cahier de juin dernier des *Nouvelles Annales des Voyages*, fournit des détails du plus haut intérêt sur la longue vallée que traverse le Tchorok et qu'habitent les tribus barbares des Lazes. Pas un seul voyageur européen n'avait jusqu'à ce jour exploré les parties de cette vallée comprises entre Ispir et la mer Noire, où le Tchorok débouche. Ce premier spécimen des courses et des études des deux savants explorateurs nous assure donc déjà de précieuses acquisitions pour l'extension de nos connaissances sur la région du *Caucase*.

Cette région de montagnes, à laquelle se rattachent tant d'obscurs problèmes d'histoire et d'ethnologie, aussi bien que de géographie naturelle, jouit à un haut degré du privilége d'éveiller la curiosité et d'exciter l'intérêt. Cet intérêt et cette curiosité, de nombreuses explorations effectuées depuis le commencement du siècle n'ont pu les épuiser. L'attention que vous-mêmes y avez apportée s'est manifestée, Messieurs, par deux médailles successivement décernées à deux des voyages les plus remarquables qui y aient été exécutés, ceux de MM. Dubois de Montpéreux et Hommaire de Hell.

M. *de Montpéreux* a terminé cette année même sa belle publication qui embrasse tout le pourtour du massif caucasien, et M. *Hommaire de Hell* poursuit activement la sienne, plus spécialement relative à la Russie méridionale et aux steppes qui s'étendent entre le Caucase et l'extrémité méridionale de l'Oural.

L'*Oural*, que nous venons de nommer, peut être rangé parmi les acquisitions récentes de la géographie positive. Cette grande chaîne méridienne, dont l'axe principal, régulièrement dirigé du sud au nord dans une grande partie de son étendue, forme la barrière orientale de l'Europe qu'elle sépare des plaines sibériennes, n'était, en effet, que bien imparfaitement connue avant le voyage de MM. de Humboldt, Ehrenberg et Rose, en 1820, et celui de M. Helmersen, dont la publication ne remonte qu'à 1841. La seule carte un peu satisfaisante que l'on en possède encore en ce moment, construite en 1837 sur les observations de M. de Humboldt et sur celles de MM. Wischnewsky, Schubert et Adolphe Erman, ne dépasse pas au nord le 60e degré de latitude ; de ce point à l'Océan septentrional, l'intervalle inexploré était encore de plus de 10 degrés, ou de 250 de nos lieues communes. Les études récentes d'un géologue anglais, M. *Roderick Impey Murchison*, l'ont mis à même de perfectionner notablement le premier essai de 1837 dans une nouvelle carte qui se grave en ce moment à Londres, et qui fera partie du prochain volume que publiera la *Geographical Society*. Une esquisse de toute la partie de la chaîne comprise dans le gouvernement d'Orembourg, exécutée par ordre du général Perowski, ci-devant gouverneur général de cette province, ainsi que d'autres documents réunis par les officiers russes des différents établissements des

mines, ont été d'un grand secours pour la construction de cette nouvelle carte. Il ne paraît pas, toutefois, qu'elle doive s'étendre au nord au-delà du 56e parallèle. M. Murchison lui-même a fait devant la Société géographique de Londres un très intéressant exposé des bases principales de son travail, et en même temps il a présenté quelques aperçus sur les parties les plus septentrionales de la chaîne, principalement fondés sur les reconnaissances toutes récentes d'un autre géologue, M. le comte de *Keyserling*, que le lieutenant *Krusenstern*, fils du célèbre amiral russe, accompagnait dans ses explorations. A partir du 61e degré environ jusqu'à l'Océan arctique, la chaîne principale de l'Oural, couverte de forêts primitives entremêlées de cantons marécageux, est faiblement peuplée de quelques tribus chétives et clairsemées de Vogouls, d'Ostiaks et de Samoièdes à demi sauvages. Cette portion extrême de la chaîne n'a jamais été occupée par les Russes, et nécessairement elle est très peu connue. L'École impériale des mines a cependant chargé dans ces dernières années le capitaine *Strajefski* de pousser une reconnaissance sur la pente orientale, à partir des derniers établissements russes du nord, situés par 65°. A cette hauteur, la ligne du partage des eaux s'y maintient à environ 600 mètres, couronnée çà et là de pics et de groupes d'une beaucoup plus grande élévation. La portion explorée dans l'été de 1843 par le comte de Keyserling et le lieutenant Krusenstern est une bifurcation N.-O., qui se détache du tronc principal par 62°, et va se terminer au promontoire Kanïn, qui domine à l'E. l'entrée de la mer Blanche. Cette branche secondaire, que nul voyageur n'avait encore visitée, porte dans la plus grande partie de son étendue le nom de

Timans. Son extrémité septentrionale dépasse la région des forêts, et le pays désolé où elle se prolonge n'est occupé que par un petit nombre de Samoièdes. Les observations astronomiques de MM. Keyserling et Krusenstern ont, en outre, rectifié la position de beaucoup de points et corrigé le tracé très vicieux de la Petchora et de tous ses affluents. Ces observations seront complétées par celles que MM. *Savelief* et *Ruprecht* ont faites en 1841 dans la presqu'île de Kanïn et sur divers points du gouvernement d'Arkhanghelsk, observations dont les résultats ont été remis cette année seulement entre les mains de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg. Pour la première fois, ces froides régions du nord de la Russie vont prendre enfin sur nos cartes leur véritable aspect.

Si l'exploration de contrées ensevelies sous d'éternels frimas n'offre pas l'utilité directe et pratique que présente l'étude des pays plus favorisés de la nature, ces explorations ne sont pas d'un moindre intérêt aux yeux de la science. Elles complètent la connaissance physique du globe terrestre; et quelque insignifiantes que paraissent d'ailleurs au statisticien de misérables tribus disséminées sur d'immenses étendues d'un sol improductif, l'étude attentive de ces tribus polaires, de leurs mœurs, de leurs usages, de leurs croyances, de leur conformation physique et de leurs idiomes, se lie souvent à d'importantes questions d'ethnologie générale. Au point de vue le plus élevé de la science, comme au point de vue de la religion, l'histoire de l'humanité ne fait abstraction d'aucune des branches de la grande famille, quelque différence que mettent entre elles les diversités d'habitation géographique et de civilisation. L'historien, le physicien et le géographe recueillent

donc avec joie ces notions trop rares sur les tribus et les pays arctiques, rendant grâce aux intrépides voyageurs qui les ont recueillies, ainsi qu'aux gouvernements éclairés qui en ont provoqué ou favorisé la recherche.

Le gouvernement russe a sous ce rapport bien mérité du monde savant. De nombreuses expéditions, purement scientifiques, ont depuis quelques années sillonné ses vastes possessions ultrà-ouraliennes pour en étudier le sol et la géographie, les phénomènes physiques et l'ethnographie. Celle de M. de *Tchihatcheff* à l'Altaï oriental, terminée en 1842, est maintenant livrée à l'impression. C'est à Paris, et dans notre langue, que l'auteur prépare cette belle publication, double hommage rendu à l'universalité de la langue française et à la supériorité de nos artistes. Un autre voyageur, M. *Middendorf*, chargé en 1843, par l'Académie impériale, de l'exploration des parties les plus septentrionales de la Sibérie, est aussi de retour de sa pénible mission. La relation personnelle de M. Middendorf paraîtra, nous le croyons, dans le journal de la Société de géographie de Londres, à laquelle il en a été fait communication. Un court aperçu de ce voyage polaire donnera une idée exacte de ce qu'ont à souffrir les hommes courageux qui ne craignent pas d'affronter, par dévouement à la science, les rudes atteintes de cet affreux climat.

L'objet de l'Académie de Saint-Pétersbourg, en recommandant ce voyage à la munificence du gouvernement, était d'obtenir la connaissance exacte de la vaste région tout-à-fait inconnue comprise entre Touroukansk sur l'Iénisei, les sources de la Khatounga et le cap Taïmoura, qui forme la projection la plus sep-

tentrionale de la côte sibérienne sur l'océan Glacial. Les côtes de cette région avaient été visitées, à la vérité; mais on n'avait aucune notion sur les parties intérieures, où l'étude des productions spontanées et des limites de la vie organique devait donner matière à d'intéressantes observations. L'expédition quitta Touroukansk le 23 mars 1843. M. Middendorf et ses compagnons descendirent sur des traîneaux l'Iéniseï, alors gelé, traînés d'abord par des chiens, puis par des rennes, que fournirent les Ostiaks et les Samoièdes. Laissant ensuite l'Iéniseï, puis transportés rapidement d'un campement samoiède à un autre à travers les *tundra* ou marécages gelés, ils franchirent la Piassina, remontèrent la Doudipta, qui en est un affluent, et atteignirent enfin le bassin de la Khatounga. Ils y trouvèrent moins de ressources qu'ils ne l'avaient espéré, et tous les gens de l'expédition, à l'exception de M. Middendorf lui-même et de son compagnon de voyage, M. *Branth*, furent attaqués d'une sorte de rougeole, qui les mit tous hors d'état de supporter les fatigues de la route. Ce fut en cet endroit, sur les bords de la Boganida, qui va se joindre à la Khatounga, que M. Branth commença ses observations météorologiques, pendant que M. Middendorf se disposait à reconnaître cette dernière rivière, qu'il avait l'intention de descendre dans le cours de l'été. Il n'y trouva ni bateau convenable à son dessein, ni bois qui pût servir à en construire un. Tous les gens du pays qu'il rencontrait étaient en outre attaqués de la même maladie que les gens de sa propre troupe; ceux-ci, néanmoins, étaient assez bien remis à son retour pour reprendre leurs travaux. Quelques arbres que l'on découvrit, à une journée de marche au sud du campe-

ment, permirent de construire un bateau de 12 pieds de quille, opération dont personne autre que M. Middendorf n'avait du reste la plus légère idée. M. Middendorf partagea alors son monde en deux troupes. Il en laissa une sous les ordres de M. Branth aux bords de la Boganida, pour y recueillir les animaux et les autres productions du pays; et prenant avec lui la seconde troupe, avec le bateau et huit traîneaux attelés de soixante-huit rennes, il partit le 7 mai, accompagné de quelques Samoièdes, prenant sa direction vers la rivière de Taïmour par laquelle il comptait gagner la côte. La tribu prochaine que l'on devait rencontrer avait été attaquée de l'épidémie du pays, et trente-cinq personnes seulement y avaient survécu; encore de ces trente-cinq Samoièdes, tous, à l'exception d'un seul, étaient-ils encore très malades. L'habileté médicale du voyageur leur fut d'un grand secours; mais comme l'épidémie avait mis toutes les femmes hors d'état de préparer les couvertures de peaux pour les tentes, il fallut rester depuis le 15 mai jusqu'au 18 dans une tente à moitié couverte, exposé à un froid de 18° Réaumur au-dessous de zéro.

Le 28 mai, on atteignit la Lagota, affluent de la Taïmour, non sans avoir eu à supporter de grandes fatigues; le 2 juin, on arriva aux bords de la Taïmour. L'été s'annonçait, les eaux de la rivière se gonflaient; le 23 juin, elles furent entièrement libres de glace. Le bateau, que l'on avait complété au moyen des planches qui formaient le fond des traîneaux, fut alors mis à flot, par un beau soleil de minuit, sous le 74e parallèle N.; et, le 4 juillet, la troupe entière s'embarqua, laissant seulement un homme sur les lieux pour veiller à la pêche.

De ce moment date une suite de désappointements

et de désastres tels que peu de voyageurs en ont éprouvés. La première contrariété fut le manque de vivres. En vain on jette les filets à l'eau; en vain M. Middendorf a recours à son fusil : l'eau semble ne pas nourrir un poisson, et pas un oiseau ne se montre dans l'air. L'espoir d'atteindre bientôt l'Océan soutenait seul leur courage. Le 4 août, on se partagea le dernier biscuit, et il ne leur resta plus pour toutes provisions qu'un peu de poisson cru. Dans la nuit du 7, les premières atteintes de la gelée annoncèrent le retour de l'hiver. La côte ne se montrait pas encore, et l'on songeait avec terreur aux difficultés du retour. Enfermés par les glaces et loin de tout secours, ils pouvaient périr dans ces affreuses régions. M. Middendorf ne put cependant se résoudre à laisser inachevée son entreprise. Il continua courageusement d'avancer au Nord. Le 12, on aperçut enfin la côte. Animé par ce succès, l'intrépide voyageur se disposa à se mettre en mer, pour gagner un promontoire que l'on voyait se prolonger vers l'est; mais les vents contraires le forcèrent de rétrograder. Il fallut alors se décider au retour. Ce retour fut encore plus désastreux que n'avait été la première partie du voyage. En traversant le lac de Taïmour, le bateau, serré par les glaces, fut jeté sur le rivage. Les débris servirent à construire un grand traîneau; mais ils avaient à peine fait trois verstes sur un sol rocailleux, que la frêle machine fut mise en pièces. Le 30 août, M. Middendorf, épuisé de fatigue et d'inquiétude, se trouva si sérieusement indisposé qu'il lui fut impossible d'aller plus loin. Pressés par la faim, les malheureux voyageurs se virent contraints de tuer leur fidèle chien de chasse, qui leur avait été bien utile pendant leur expédition. M. Middendorf donna alors

à ses quatre compagnons l'ordre d'aller à la recherche des Samoièdes disséminés dans le désert, et de tâcher de lui amener du secours.

Resté seul et malade, sans abri aux approches d'un hiver polaire sous le 75e degré de latitude, M. Middendorf passa ainsi huit jours entiers en proie à plus de souffrances et d'angoisses que l'imagination n'en saurait concevoir. La neige qui le couvrit dans les trois derniers jours lui sauva la vie. Persuadé que ses compagnons devaient avoir péri, il fut un moment frappé de l'horrible pensée que sa raison pouvait se perdre au sein de cet effroyable isolement. Le sentiment de la conservation l'arracha cependant à cette dangereuse torpeur. De la neige fondue, mêlée d'un peu d'esprit-de-vin dans lequel un objet d'histoire naturelle était conservé, jointe à une perdrix qu'il prit par hasard, lui rendit quelques forces. Il se fit un petit traîneau qu'il prévoyait pouvoir lui servir; et après avoir converti en bottes une portion de sa pelisse, il se mit en route. Par bonheur, il ne tarda pas à rencontrer un de ses hommes qui lui amenait deux Samoièdes. Le 8 octobre, M. Middendorf et M. Branth étaient de nouveau réunis sur les bords glacés de la Boganida, d'où l'on reprit le chemin de la Iéniseï. Ce rapide aperçu des souffrances si courageusement supportées par l'intrépide voyageur pourra faire pressentir l'intérêt qui s'attachera au récit complet de cette excursion polaire. Déjà les bulletins de l'Académie de Saint-Pétersbourg en ont fait connaître sommairement les résultats scientifiques.

Un intérêt non moins vif accompagnait une expédition plus spécialement ethnologique dans les parties centrales et septentrionales de la Sibérie, expédition dont l'Académie impériale, dans les premiers mois de

cette année 1844, avait confié la direction à un savant linguiste, M. *Castrèn*. Mais la santé dérangée du jeune voyageur l'a forcé au bout de quelques mois d'ajourner ses explorations, que l'on annonce devoir être reprises au début de la saison prochaine.

C'est encore aux voyageurs russes qu'il faut à peu près exclusivement demander des notions précises sur les parties intérieures du continent, que les belles recherches déposées par M. Alexandre de Humboldt dans son ouvrage récent sur l'Asie Centrale ont éclairées d'un jour si nouveau. Les *Bulletins* de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg ont publié d'intéressantes communications sur la Flore des environs de l'Aral, envoyées de cette partie du Turkestan par M. *Basiener;* mais une relation d'une portée plus directement géographique est celle que prépare en ce moment M. *Chanikow* sur la *Boukhârie*, relation dont une édition russe et une édition anglaise vont paraitre simultanément à Saint-Pétersbourg et à Londres.

Ici nous touchons aux frontières du grand empire de l'Asie Orientale, sur le uel si peu de documents valables ont été publiés en Europe depuis l'interruption des précieux documents fournis par nos anciens missionnaires. La dernière guerre entre les Anglais et la *Chine* avait un moment donné l'espoir de voir enfin s'ouvrir aux libres investigations de nos voyageurs savants un pays dont une défiance qu'on n'ose qualifier d'insensée les exclut complétement. Cet espoir s'est évanoui, et de longtemps encore, probablement, l'intérieur des provinces chinoises ne nous sera accessible. Outre un certain nombre de publications de circonstance, sans valeur scientifique, la guerre de Chine n'a guère procuré à la géographie positive qu'une étendue

assez notable de relevés hydrographiques publiés par l'amirauté anglaise.

Les courageux missionnaires de la foi chrétienne n'ont cependant pas déserté complétement ces contrées, où ils se virent autrefois si respectés et si puissants ; mais en leur accordant même toutes les connaissances que de longues études préparatoires leur pourraient procurer, combien ne leur est-il pas difficile, au milieu des mille dangers qui accompagnent leurs moindres démarches et de la persécution toujours suspendue sur leur tête, de se livrer avec le loisir et la sécurité nécessaires à des recherches qui n'intéressent qu'indirectement les devoirs déjà si pénibles de leur ministère évangélique ? Les recueils actuels qui continuent l'ancienne suite des *Lettres édifiantes* ne laissent pourtant pas de renfermer de temps à autre des morceaux intéressants, sinon pour la géographie proprement dite, au moins pour l'étude des mœurs, des usages et des croyances populaires. Si l'espace nous le permettait, nous en pourrions citer plusieurs de ce genre, non seulement sur la Chine, mais sur la *Korée*, sur le *Tunkin*, la *Cochinchine* et les autres pays d'*Annam*. Nous devons aussi mentionner un rapport instructif sur la situation actuelle de ces parties orientales de la péninsule Trans-Gangétique, adressé au chef du département français de la Marine par M. le capitaine de vaisseau *Cécille*, rapport dont un long extrait a été inséré au cahier de juin dernier des *Annales Maritimes et Coloniales*. Les vues de nos négociants qui commencent à se tourner vers ces régions orientales de l'Asie, donnent un intérêt de plus à des documents de cette nature.

L'*Inde*, cette immense province d'un empire colos-

sal fondé par le commerce et maintenu pour lui, l'Inde continue d'être l'objet périodique d'une foule de publications éphémères, dont chaque touriste se croit, à son retour en Europe, débiteur envers sa patrie. Nous n'avons à en signaler aucune dont puisse profiter l'étude scientifique du pays. Il n'en est pas ainsi du Journal de la Société Asiatique du Bengale, de celui de la Société Géographique de Bombay, et des précieuses Transactions de la Société Asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande; ces excellents recueils renferment, comme par le passé, des matériaux de la plus haute valeur pour la géographie, l'ethnologie et l'archéologie des différentes contrées de l'Inde. N'oublions pas de rappeler aussi la grande carte de la Péninsule, dont la publication se poursuit sans interruption sous le patronage de la Compagnie des Indes. Cette carte, appuyée sur une immense triangulation qui se développe depuis le cap Comorin jusqu'au pied de l'Himalaïa, est un des plus beaux monuments chorographiques, et certainement le plus vaste dont aucun peuple se puisse glorifier. Le nom de deux ingénieurs anglais, MM. *Lambton* et *Everest*, se rattache honorablement à ce travail gigantesque, digne complément des belles suites de cartes hydrographiques publiées par le bureau de l'Amirauté de Londres et par notre dépôt de la Marine sur l'ensemble des mers orientales.

Non loin de la pointe australe de la Péninsule Hindoue s'étend un archipel remarquable par a singulière disposition de la longue suite d'îlots dont il se compose, et dont les habitants, isolés au centre de leurs attollons, doivent offrir aussi un sujet d'étude intéressant à plusieurs égards : ce sont les *Maldives*. Jusqu'à ces derniers temps, on ne connaissait les Mal-

dives que par l'ancienne relation de notre compatriote Pyrard, né à Laval dans la province du Maine, et qui séjourna cinq années sur ces îles, où un naufrage l'avait jeté en 1602. Depuis quelques années elles ont été l'objet de nouvelles études ; les relations ou les mémoires de MM. Bougainville, Fabré, Horsburgh, Owen, Moresby et Savy ont fourni de nombreux documents qui en ont perfectionné l'hydrographie. A ces différents travaux sur un archipel si longtemps négligé par les navigateurs, l'année 1844 a ajouté deux documents nouveaux dignes d'attention ; l'un, communiqué par deux officiers de la marine britannique, MM. *Young* et *Christopher*, à la Société Ethnologique de Londres, sur les habitants des Maldives ; l'autre, fourni par M. *Barbot de la Trésorière*, capitaine de la corvette française *la Blonde*, et qui a été imprimé dans le cahier de septembre des *Annales Maritimes*.

L'Europe a retenti, il y a trois ans, du bruit d'un événement qui remplissait l'Asie d'étonnement et d'émotion: un désastre imprévu, une catastrophe effroyable, venaient de frapper le drapeau britannique à l'ouest du Sindh, et d'anéantir, jusqu'au dernier soldat, une armée entière chargée d'occuper l'*Afghanistân*, soumis depuis deux ans au prince que la politique et les armes de l'Angleterre lui avaient imposé. Cet événement pouvait avoir des suites dangereuses pour la stabilité de l'empire anglais en Asie ; la vigueur du gouvernement de l'Inde et son habileté les ont prévenues ou détournées. Une seconde expédition dans le Kâboul, ou plutôt une promenade militaire qui n'a laissé après elle que des ruines, a vengé l'honneur du drapeau et contenu les populations belliqueuses de l'Afghanistân. Ces deux expéditions, et les deux années d'occupation qui les

séparent, non moins que les voyages et les missions d'observation qui les avaient précédées, promettaient à la géographie de riches acquisitions sur une contrée que l'on pouvait compter jusqu'alors au nombre des moins connues de l'Asie : cette attente n'a été ni complétement remplie ni entièrement trompée. Si de vastes étendues de cette région comprise entre l'Indus et la Perse restent encore en blanc sur nos cartes, des parties très importantes du pays ont été parcourues, observées et décrites avec un détail qui ne laisse rien à désirer. L'excellent journal militaire du major *Hough*, entre beaucoup d'autres que nous aurions à citer, renferme une longue suite d'observations hypsométriques qui embrasse du Sud au Nord toute la largeur de l'Afghanistân, et nous donne le relief exact de cette extrémité orientale du plateau de l'Irân, sur lequel nous avions jusque là si peu de renseignements précis. Ce document est au nombre des plus précieux qui nous aient été fournis depuis longtemps sur la géographie physique de l'Asie. M. *Masson*, l'explorateur des topes de l'Afghanistân septentrional, a complété ses trois précédents volumes par un volume nouveau, contenant la relation d'un voyage à Kélât et dans l'est du Bélouchistân, en 1840 ; ce volume serait bien peu important pour la géographie, si l'on n'y trouvait en appendice un long mémoire géographique et ethnologique qui présente sous une forme méthodique l'ensemble des notions recueillies par l'auteur depuis 1826, sur les Balouches et leur pays. Une foule de journaux, de relations et de mémoires spéciaux, nés de ces événements que nous avons rappelés, sortent par leur date du cadre où doivent se renfermer nos indications ; mais cette année 1844 a vu paraître à Londres un livre

qui les résume en quelque sorte tous et y ajoute beaucoup : c'est le *Gazetteer of the Countries adjacent to India on the North-West*, de M. *Edward Thornton*. Ainsi que son titre l'indique, ce livre est rédigé sous forme de dictionnaire; mais la plupart des compilations que peut rappeler à notre pensée cette qualification de *Dictionnaire géographique*, ne donneraient qu'une idée très fausse de celui-ci. M. Thornot, qui paraît avoir pris pour type le célèbre *East-India Gazetteer* de Walter Hamilton, a de beaucoup dépassé son modèle. Toutes les sources généralement accessibles ont été consultées et dépouillées, et chaque article est accompagné de citations très exactes qui permettent d'en apprécier la valeur par le choix des autorités; mais en outre l'auteur a eu à sa disposition les riches portefeuilles de la Cour des Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales, et cette mine précieuse lui a fourni une multitude de renseignements inédits qui ajoutent beaucoup à la valeur de l'ouvrage comme à son utilité. On peut affirmer que le *Gazetteer* de M. Thornton est le meilleur des Dictionnaires géographiques, même spéciaux, qui aient jamais été publiés. Nous ne devons pas omettre d'ajouter que la grande et belle carte de MM. Walker, qui l'accompagne, est aussi la meilleure que l'on possède jusqu'à présent des pays que le Sindh sépare de l'Indoustan. Nous pouvons encore citer un livre tout récent de M. *Henri Thomas Prinsep* sur les résultats historiques que l'on peut déduire des découvertes récentes faites dans l'Afghanistân (*Note on the historical Results deducible from recent discoveries in Afghanistan*); non que cet ouvrage ait trait à la géographie, mais parce que les découvertes archéologiques dont il présente le résumé succinct eeu

pent une grande place dans les explorations dont l'Afghanistân a été le théâtre depuis dix ans. Ajoutons néanmoins que le titre du livre de M. Henri Prinsep semble peut-être annoncer plus que le livre ne donne en effet, et que soit par l'étendue des recherches, soit sous le point de vue de la haute érudition, on ne saurait comparer ce livre aux beaux ouvrages antérieurement publiés sur le même sujet par deux orientalistes éminents, M. Lassen et le professeur Horace Wilson.

La *Perse*, dont nous venons de toucher les frontières orientales, n'a été cette année l'objet que d'une seule publication de quelque importance, celle des voyages du baron *Augustus de Bode*, lesquels remontent à 1841, et dont plusieurs extraits avaient déjà paru dans le 13e volume du Journal de la Société Géographique de Londres. M. *Victor Fontanier*, dont vous avez pu apprécier depuis longtemps, messieurs, le haut talent d'observatoin et l'érudition géographique, a donné aussi depuis peu deux nouveaux volumes de ses longues pérégrinations en Asie, sous le titre de *Voyage dans l'Inde et dans le Golfe persique par l'Egypte et la mer Rouge;* mais la géographie proprement dite occupe dans ces deux volumes, d'ailleurs dignes de se ranger honorablement à côté de leurs devanciers, moins de place que des recherches et des considérations d'un autre ordre, fort importantes sans doute pour qui voudra suivre les fluctuations de nos intérêts politiques et commerciaux en Orient, mais qui rentrent moins spécialement dans le cercle ordinaire de vos études. On y trouve néanmoins d'excellentes remarques sur le golfe Persique et le Bas-Euphrate. Les magnifiques livraisons du voyage artistique de MM. *Coste* et *Flandin* en Perse se succèdent à de longs

intervalles; et de nouvelles lettres de notre consul à Mossoul, M. *Emile Botta*, au sujet des fouilles qu'il a fait exécuter avec tant de succès sur l'emplacement de l'antique Ninive, continuent de tenir l'attention de l'Europe savante en éveil sur ces belles découvertes archéologiques, destinées peut-être à jeter de nouvelles et vives clartés sur l'ancienne histoire de cette contrée d'Assour, jadis si célèbre, aujourd'hui si déchue. Nous noterons encore l'apparition récente d'un nouvel ouvrage de M. *William Ainsworth*, auquel deux publications précédentes ont assigné un rang éminent parmi les modernes explorateurs des pays de l'Euphrate et de l'Asie-Mineure; mais le titre de cet ouvrage, *Travels in the track of the Ten Thousand Greeks*, ou Voyages sur la route suivie par les Dix-Mille, est tout ce que nous en pouvons rapporter, le livre lui-même n'étant pas venu dans nos mains.

Vous savez, Messieurs, de combien d'explorations importantes la *Syrie* a été le théâtre depuis dix ans, et quelle face nouvelle ces grands travaux ont donnée à la géographie physique du bassin de la mer Morte; l'année 1844, moins féconde après cette riche période, ne présente guère à l'attention des géographes que les notes envoyées de Baïrout par le consul-général de Prusse, M. de *Wildenbruch*. Ces notes fragmentaires, qui ne sont probablement que le précurseur d'un ouvrage plus important, ont été publiées dans les *Annalen* de Berghaus et dans le *Monatsberichte* ou Journal de la Société Géographique de Berlin. L'itinéraire d'une excursion de M. de Wildenbruch de Baïrout à Jaffa en longeant la côte, et de Jaffa à Acre par l'intérieur, a été tracé sur une carte spéciale insérée au 4e cahier de ce dernier recueil.

Une seule contrée nous reste à mentionner pour terminer notre périple du continent asiatique : c'est l'*Arabie*. Les intéressantes recherches dont les parties méridionales de cette grande péninsule sont l'objet depuis plusieurs années ont été poursuivies, et de nouveaux explorateurs entrés dans la lice ajouteront probablement bientôt de nouvelles notions aux notions fournies par leurs devanciers. Un de nos compatriotes, M. *Arnaud*, a eu enfin le premier le bonheur de parvenir au cœur du Yémen, jusqu'à la ville de Mareb, l'ancienne Mariaba, et il en a rapporté beaucoup de dessins de monuments et de précieuses copies d'inscriptions, dont la publication se prépare. Un autre Français, M. *Fresnel*, dont la découverte de ce qu'il a nommé la langue himyarite a eu tant de retentissement parmi les adeptes de la linguistique orientale, vous a communiqué, Messieurs, le récit sommaire d'une nouvelle excursion sur les traces de M. Arnaud, pour retrouver, non loin des vestiges de cette antique cité de Mariaba, les restes encore existants de la digue autrefois renversée par une inondation célèbre dans les fastes de l'ancienne histoire des Arabes; et un savant voyageur allemand, M. le baron *Adolphus de Wrède*, vous a tout récemment envoyé du Caire la relation pleine d'intérêt d'une course aventureuse au milieu des vallées inexplorées jusqu'ici du Hadramât. Une liste chronologique des rois hymiârite qui complète celles que Pococke a tirées d'Aboul-Féda; de nouvelles inscriptions dans la langue ancienne du pays; quatorze déterminations astronomiques comprises entre 45°-48° longitude E. de Paris, et 14°-17° latitude N., outre bon nombre de déterminations d'altitude; enfin l'esquisse d'une carte des can-

tons renfermés dans cet espace de 60 à 80 lieues environ dans les deux sens : tels sont les fruits principaux des courses de M. de Wrède. Sa relation complète, dont l'édition allemande se prépare en ce moment à Leipsig, ne peut manquer d'ajouter beaucoup à nos connaissances sur le midi de l'Arabie.

Celles que nous possédions il y a dix ans à peine sur la partie de l'AFRIQUE dont la pointe sud-est de l'Arabie n'est séparée que par l'entrée de la mer Rouge, se sont depuis lors prodigieusement accrues. L'*Abyssinie*, en effet, a été particulièrement favorisée à cet égard. Aucun des points du globe ouverts à l'exploration de nos voyageurs n'a été, dans une si courte période, le but d'un aussi grand nombre d'expéditions scientifiques, dont les résultats ont été successivement rendus publics, ou ne tarderont pas à l'être. Dans ces dix années d'acquisitions géographiques, l'année dont nous atteignons le terme devra figurer pour une part notable. Trois relations importantes, celles de MM. Isenberg et Krapf, Harris et Johnson, ont été publiées dans le cours de l'année; d'autres, plus importantes encore, notamment celles de M. Lefèvre, de MM. Ferret et Galinier, du P. Sapeto et de M. Bèke, se préparent pour la publication, et ne tarderont probablement pas à satisfaire l'impatience vivement exitée du monde savant.

Vous n'attendez pas de moi, Messieurs, que, devançant l'examen approfondi de ces différents voyages qui vous sera soumis bientôt, lorsque vous aurez à peser et à comparer les titres de chacun d'eux à votre grande médaille annuelle, j'expose ici, avec un détail que m'interdirait d'ailleurs l'espace où je dois me renfermer, l'analyse de ces nombreuses expéditions, dont la

seule nomenclature est déjà fort étendue. Nous avons touché un grand nombre d'objets dans le voyage où vous voulez bien me suivre, Messieurs; j'en aperçois devant moi beaucoup encore, et je voudrais presser mes pas pour ne pas lasser votre attention. Il nous suffira donc d'esquisser un aperçu tout-à-fait sommaire de cette longue suite de voyages d'Abyssinie dont l'année 1844 nous a dotés, et qui eussent mérité de nous arrêter beaucoup plus longtemps si nous n'avions consulté que l'importance de leurs résultats pour la science du globe.

Si d'abord nous nous demandons, Messieurs, quelle impulsion a depuis dix ans dirigé vers ce point de l'Afrique un pareil nombre d'explorateurs de diverses nations européennes, Français, Anglais, Allemands et Belges, se succédant sans interruption et à de si courts intervalles, nous en trouverons la cause dans un intérêt dont se préoccupent beaucoup, et avec raison, les gouvernements de l'Europe, l'intérêt commercial. L'Abyssinie a été signalée dès longtemps comme un marché où les produits de nos manufactures pourraient trouver un vaste écoulement; et cette indication méritait assurément l'attention que plusieurs gouvernements lui ont donnée. Nous ne savons jusqu'à quel point l'avenir justifiera cette espérance; mais les fruits que la science a retirés déjà des tentatives qui en ont été la suite, et ceux qui lui sont promis encore, sont des résultats certains, qui ne peuvent désormais nous être ravis.

La première expédition en date que nous ayons à mentionner est celle dont M. *Lefèvre* avait la direction; elle remonte à 1839, et ne s'est terminée qu'en 1843. Outre M. Lefèvre, qui s'était particulièrement

réservé la géographie, cette mission se composait de deux naturalistes, MM. *Dillon* et *Petit*, et d'un dessinateur, M. *Vignaud*. La mort, qui a sévi avec une rigueur peu ordinaire contre l'expédition, a frappé les trois associés de M. Lefèvre : deux ont succombé aux fatigues et à la maladie ; le troisième a péri victime d'un déplorable accident. Resté seul dépositaire de leurs papiers et des siens, le chef de l'expédition travaille activement à mettre en ordre ces riches matériaux, qui embrassent principalement les parties méridionales de l'Abyssinie et une portion considéble du pays des Gallas qui leur est contigu au Sud. L'année qui va commencer en verra, nous l'espérons, la publication complète.

La seconde mission française, celle de MM. *Ferret* et *Galinier*, avait plus particulièrement encore un caractère géographique. Le voyage de ces deux jeunes officiers a duré depuis 1839 jusqu'au commencement de l'année actuelle. Mais leur séjour dans l'Abyssinie même ne se rapporte qu'aux années 1841 et 1842. Pendant que M. Lefèvre et ses compagnons étudiaient l'Abyssinie méridionale, MM. Ferret et Galinier devaient diriger leurs explorations vers les parties du Nord. C'est principalement le Tigré et le Sémen qui en ont été le théâtre. Une carte complète et bien étudiée de ces deux vastes provinces, appuyée dans ses points principaux sur neuf positions astronomiquement déterminées ; de nombreuses mesures d'altitude ; une suite précieuse d'études géologiques, d'observations météorologiques et de collections d'histoire naturelle, sont les résultats principaux de ce beau voyage.

Des résultats non moins importants paraissent avoir été obtenus par un voyageur anglais, plein de science

et de dévouement, M. le docteur *Charles Bèke*. M. Bèke n'a été mû, dans ses longues explorations, que par le désir de contribuer de tout son pouvoir à l'avancement de nos connaissances sur des pays que bien peu d'Européens avant lui avaient visités, qu'aucun encore n'avait bien décrits. C'est par le Sud qu'il attaqua l'Abyssinie, et c'est dans les parties méridionales, dans le Choa, sur le plateau de Gojam, que ses études se sont particulièrement concentrées. Il s'y trouvait à la même époque que M. Lefèvre, c'est-à-dire de la fin de 1840 au commencement de 1843. La géographie physique et astronomique, l'étude des populations et de leurs langues, celle de la nature et des productions du pays, se sont partagé l'attention de M. Bèke; et sur chacun de ces objets il a rapporté une foule de documents précieux. Les extraits que le Journal de la Société Géographique de Londres en a publiés font désirer vivement que la relation complète soit promptement rendue publique.

Celles du major *Harris* et de M. *Ch. Johnson*, qui l'une et l'autre ont été publiées à Londres dans le cours de l'année actuelle, n'atteignent pas, quel que soit leur intérêt, à ce haut degré de valeur scientifique au point de vue de la géographie positive et de l'ethnologie. C'est encore au Choa, c'est-à-dire à la partie la plus méridionale de l'Abyssinie proprement dite, que toutes les deux se rapportent; et c'est aussi dans le même temps, de 1841 à 1843, que les matériaux en ont été recueillis. Autant qu'un examen que nous confessons avoir été très rapide nous permet d'en juger, c'est surtout à l'étude morale des habitants que ces deux relations pourront être utiles, bien qu'on ne laisse pas d'y rencontrer, surtout dans celle

de M. Johnson, des faits importants pour la détermination des traits physiques du pays.

Ce sont d'autres motifs, qui, vers le même temps, conduisirent en Abyssinie d'une part un savant missionnaire italien, le P. *Sapeto*, d'autre part MM. *Isenberg* et *Krapf*, missionnaires de l'église réformée. Le P. Sapeto a particulièrement visité le Tigré, le Sémen et les autres districts du nord; et en même temps que ses observations embrassaient les mœurs, les usages, les lois, en un mot l'état intellectuel et moral des populations abyssines, ses recherches s'étendaient à tout ce qui touche aux diverses périodes de l'histoire civile et religieuse du pays, ainsi qu'à l'éclaircissement de la géographie gréco-romaine de ces contrées éthiopiennes. L'ouvrage du P. Sapeto, qui ne renfermera pas moins de quatre volumes et qui sera publié en français, promet d'être un des plus instructifs que l'Europe ait vus paraître depuis celui de Ludolf.

MM. Isenberg et Krapf avaient pour objet, de leur côté, de continuer parmi les Abyssins l'œuvre évangélique commencée autrefois par les missionnaires de la communion romaine. Les devoirs mêmes de leur ministère les obligeaient de se rendre familières les langues parlées dans le pays, et on leur doit à cet égard de très bons documents. Leur relation complète, que divers fragments avaient précédée, a été publiée cette année à Londres par les soins de la *Church Missionary Society*. Pour compléter notre nomenclature, nous avons à citer encore M. Van *Koelmbroek*, agent commercial du gouvernement belge, qui a fait dans le Gojam un séjour de près de trois années à partir de 1839; MM *Bell*, *Plowden* et *Parkins*, officiers anglais de la marine de l'Inde, qui ont aussi

pénétré dans l'Abyssinie méridionale, de 1839 à 1843; M. *Goutin*, agent consulaire français à Massova, que les intérêts de notre commerce ont conduit à Gondar dans l'année 1842 ; enfin, M. *Rochet d'Héricourt*, qui avait déjà fait en 1839 un premier voyage au royaume de Choa par la route de Tajourrah et du pays d'Adel, et qu'une mission du gouvernement français y a ramené en 1842. Sauf quelques fragments et quelques rapports détachés, rien encore n'a été rendu public des quatre dernières expéditions que nous venons de mentionner, et celle de M. Rochet d'Héricourt n'est pas même terminée. M. *Karl Zimmermann* a publié à Berlin une carte générale de la région supérieure du Nil et des contrées adjacentes, depuis les confins orientaux du Sahara jusqu'à la mer Rouge, où l'on voit tracé avec soin l'itinéraire de tous les voyageurs, qui, depuis les temps de Poncet et de Bruce, ont exploré cette région du continent, notamment l'Abyssinie.

A l'ouest de cette dernière contrée, la branche principale du Nil supérieur, le Bahr-el-Abiad, fut il y a cinq ans, on le sait, le but d'une première expédition exploratrice ordonnée par le chef du gouvernement actuel de l'Egypte, laquelle fut suivie bientôt après d'une seconde expédition, dont un Français, M *d'Arnaud*, avait la direction scientifique. Bien que ces deux expéditions, dont votre Bulletin a donné les relations détaillées, se soient avancées beaucoup plus loin au Sud qu'aucune des explorations précédentes, elles n'ont cependant pas atteint encore le but qu'on s'y était proposé, les sources mêmes du fleuve : cet antique problème du *caput Nili*, que Bruce, et avant lui les missionnaires portugais, avaient cru résoudre, reste donc encore ouvert aux recherches des futurs

voyageurs. Mehemet-Ali est loin, au surplus, d'y avoir renoncé. Son projet, retardé seulement par des circonstances étrangères, est d'y revenir dans un délai prochain; et en remettant naguère à M. d'Arnaud la médaille que vous avez décernée, il y a six mois, à l'habile voyageur, il lui adressait ces paroles remarquables : « Je compte sur votre zèle, monsieur d'Ar-
» naud, pour achever avec une nouvelle expédition
» égyptienne la solution du problème des sources du
» Nil Blanc. » En attendant, d'autres officiers européens attachés à l'armée égyptienne de la Nubie mettent à profit leur position pour acquérir de nouvelles notions sur les contrées qu'arrosent les branches supérieures du fleuve d'Égypte. L'un d'eux, M. *Castelly*, écrivait de Khartoum, le 5 mai dernier, qu'il venait de faire une excursion dans l'intérieur à partir de Siro, qu'il avait visité les Founghis, les Bourouns, les tribus errantes d'Abourour jusqu'aux tribus les plus reculées des Dinkas, sous le 7e degré de latitude, que l'expédition avait pénétré dans le Sud, non sans avoir eu à combattre les peuplades riveraines, et qu'elle était revenue jusqu'aux confins des Gallas par des routes nouvelles. Les relations suivies qu'entretient avec l'Égypte votre savant et zélé confrère, M. Jomard, le mettent à même d'être tenu exactement au courant de tout ce qui est de nature à intéresser la géographie dans ces lointaines régions de l'Afrique intérieure, et nous permettent d'espérer que nous en recevrons avant peu de nouveaux renseignements du plus haut intérêt. Bien des doutes restent encore à lever sur la configuration du sol et le cours des eaux de la zone équatoriale, où d'immenses contrées n'ont jamais été foulées par un pied européen.

Le Dr autrichien *Russegger* poursuit la publication de ses voyages, qui ont enrichi la géographie et les sciences naturelles de tant de faits importants. Cette année 1844 a vu paraître à Stuttgart la 2e partie de son second volume, laquelle comprend ses explorations de 1837 dans ce qu'il nomme le Soudan oriental, c'est-à-dire dans le Kordofan et les contrées barbares qui se prolongent vers le Sud, à l'Ouest du Bahr-el-Abiad, jusqu'au 10e degré de latitude. Le Dr *Lepsius*, dont nous avons eu occasion déjà de citer le nom parmi les savants voyageurs dont s'enorgueillit aujourd'hui la Prusse, paraît avoir achevé le cours de ses explorations archéologiques dans la Nubie et la Haute-Égypte, où il a trouvé encore matière à de nombreuses observations après tant de voyageurs instruits qui depuis quarante-six ans ont fouillé ce sol de Méroé et des Pharaons si riche en vieux monuments.

A l'autre extrémité de l'Afrique septentrionale, dans la région où domine l'Atlas, la géographie positive des pays rangés sous notre domination gagne chaque jour du terrain à la suite de nos fréquentes excursions contre les tribus insoumises. La Commission scientifique instituée pour préparer une description complète de l'Algérie réunit sans discontinuation les nombreux éléments de ce grand monument géographique, qui doit être pour le pays d'Alger ce que fut pour l'Égypte le magnifique ouvrage dont les savants de l'expédition française avaient recueilli les matériaux. L'étude encore peu avancée des populations indigènes recevra un grand secours de la dernière publication dont s'est augmenté le recueil de vos mémoires, celle du *Dictionnaire Berbère de Venture* de *Paradis*, dont le manuscrit était resté inédit jusqu'à ce jour. Notre collègue

M. d'*Avezac*, conjointement avec plusieurs savants collaborateurs, a enrichi la collection de *l'Univers Pittoresque* d'un volume plein d'intérêt sur l'histoire ancienne de la région nord-ouest de l'Afrique.

L'expédition récente dirigée contre l'empire de Maroc n'a pas eu pour la géographie les résultats qu'aurait procurés une plus longue durée de la guerre. Néanmoins, nos ingénieurs militaires ont étendu, autant qu'il leur a été possible, le cercle de leurs reconnaissances, et une carte de l'empire de Maroc, publiée récemment par un ingénieur des mines, M. *Renon*, est riche en nouveaux détails sur les parties du nord. Il ne faut pas chercher de notions géographiques dans un livre publié il y a quelques mois à Londres par M. *Drummond Hay*, fils du consul-général d'Angleterre à Tanger, sous le titre de *Western Barbary, its wild Tribes and savage animals*. Ce livre n'a probablement dû qu'à la faveur des circonstances, ainsi qu'à son peu d'étendue, l'honneur qu'il a reçu d'une traduction française.

Une publication d'un tout autre intérêt scientifique est celle que M. *William B. Hogdson*, ancien consul américain à Tunis, a fait paraître récemment à New-York, sur l'Afrique septentrionale, le Sahara et le Soudan (*Notes on Northern Africa, the Sahara and Soudan, in relationto the ethnography, languages, history, political and social condition of those countries*). L'ouvrage de M. Hogdson est principalement ethnographique. Son but est de fournir de nouveaux documents à l'étude de la race berbère dans ses différentes ramifications; et sous ce rapport il prendra utilement place près du *Dictionnaire de Venture* dont il vient d'être question. Ces ramifications couvrent le Nord-Ouest du

continent africain, c'est-à-dire la moitié occidentale du Sahara et la région de l'Atlas; et des chaînons continus semblent les rattacher vers l'Est au bassin du Nil. Elles se partagent en deux grandes classes, les Berbers de l'Atlas, connus, selon les localités, sous les noms de Kabiles ou Kabaïls, de Chouïah et de Chillouks, et les Berbers du désert, qui portent le nom générique de Touâriks. Par la comparaison de vocabulaires étendus et le rapprochement des traits physiques, M. Hogdson montre l'identité des nombreuses tribus de ces deux classes de Berbers et leur parenté avec les anciens Guanches des Canaries, en même temps qu'il fait ressortir les différences qui les séparent des Tibbous, dont les tribus couvrent la moitié orientale du grand Désert, aussi bien que des peuples limitrophes de Bornou, Haoussa, Ghouber et Tenbokto. Ces dernières populations appartiennent à la race nègre. M. Hogdson y rattache aussi les Tibbous; mais peut-être cette dernière assertion du savant auteur serait-elle susceptible de quelques restrictions.

La plupart de ces faits d'ethnologie étaient déjà connus; mais M. Hogdson les fortifie de preuves qui lui sont propres, et y ajoute souvent de curieuses considérations. Ses observations sur l'histoire primitive du nord de l'Afrique, et sur l'affinité de la souche berbère avec les ancêtres originaires des anciens Égyptiens, sont dignes d'être méditées. Au total, le livre de M. Hogdson résume plus complétement qu'on ne l'avait fait encore les notions acquises jusqu'à ce jour sur les peuplades berbères, que le contact où nous nous trouvons aujourd'hui avec elles rend pour nous d'un intérêt tout particulier parmi les populations africaines, et augmente ces notions d'un grand nombre de faits nou-

veaux. Un curieux chapitre est consacré aux Foulahs, cette race mixte répandue dans toute la longueur du Soudan, et dont l'origine présente un problème qui n'est pas encore résolu, quoiqu'il ait récemment occupé plusieurs ethnologues et donné lieu à de savants travaux.

Une partie des pays habités par les Foulahs de la Sénégambie a été, dans les derniers mois de 1843 et au commencement de 1844, l'objet d'une intéressante exploration ordonnée par le gouverneur de nos établissements du Sénégal, et qui avait pour but de reconnaître les mines d'or qui existent dans les pays de Bondou et de Bambouk, traversés par la Falémé et par ses affluents. Cette exploration, dirigée par M. *Huart*, pharmacien de la marine, assisté d'un jeune commis de la marine, M. *Raffenel*, a été l'occasion d'une reconnaissance de la Falémé et d'une bonne étude du système d'eaux, mal représenté jusqu'ici sur nos cartes, compris entre le Sénégal et la Gambie. Le rapport de M. Huart et la relation détaillée du voyage, ainsi qu'un mémoire spécial de M. Raffenel sur la communication prétendue de la Gambie avec la rivière de Sénégal, ont déjà paru ou paraîtront prochainement dans les *Annales Maritimes et Coloniales*.

Une relation de cette expédition exploratrice, écrite par trois jeunes Sénégalais dont M. Huart s'était fait accompagner, vous a été communiquée; si cette relation n'ajoute rien aux notions géographiques fournies par celle de M. Raffenel, c'est du moins un spécimen intéressant du degré de culture intellectuelle auquel l'éducation peut amener les indigènes. Ces trois nègres Sénégalais sont des élèves du collége de Saint-Louis du Sénégal. L'habile directeur de ce collége, M. l'abbé Boilat, mulâtre sénégalais qui a reçu en France, cou-

jointement avec d'autres de ses compatriotes, une éducation supérieure, vous a fait aussi parvenir, par l'intermédiaire de MM. le baron Roger et Jomard, de curieux documents arabes sur les peuples de la Gambie. Des extraits de ces documents seront imprimés dans vos Bulletins.

Si maintenant, Messieurs, nous portons nos regards sur les parties australes du continent africain, nous n'aurons à y signaler, pour cette année 1844, aucune de ces découvertes capitales qui font époque dans les fastes de la Géographie ; mais nous y rencontrons bon nombre de ces travaux utiles qui contribuent d'une manière non moins certaine, quoique avec moins de retentissement, à l'avancement graduel de nos connaissances. Les missionnaires de la foi, sentinelles avancées de la civilisation chrétienne, fournissent à l'Europe des notions incessantes sur les hordes barbares établies au Nord de la colonie du Cap jusqu'à plusieurs centaines de lieues dans l'intérieur. Il n'est pas de mois que le *Journal des Missions Evangéliques* ne renferme à ce sujet de nouveaux documents. Les officiers de notre marine, de même que ceux de la marine anglaise, travaillent sans discontinuation à perfectionner nos connaissances nautiques sur tout le pourtour du continent. Les recueils spéciaux de l'Angleterre et de la France, le *Nautical Magazine*, les *Annales Maritimes et Coloniales* ont fréquemment à enregistrer les résultats de ces travaux. Le commandant *H. J. Matson* a recueilli une longue suite d'observations météorologiques et hydrographiques sur la côte occidentale au Sud de l'équateur; le capitaine *Morell* a opéré une nouvelle reconnaissance des côtes de la colonie du Cap. Les commandants français *P. d'Orcel*

et *Lemauff de Kerdudal* ont fourni d'utiles renseignements, le premier sur le groupe des îles Comores entre Madagascar et la côte d'Afrique, le second sur les environs de l'île de Quiloa. Plusieurs colons anglais d'Algoa-Bay ont poussé une excursion dans l'intérieur jusqu'aux sources de la rivière Quillimane ou Zambezé, le plus considérable des cours d'eau qui débouchent dans le canal de Mozambique. Le récit de cette excursion à travers un pays peu exploré a été donné par un journal du Cap, et traduit dans le n° de février des *Annales Maritimes*. Un voyageur naturaliste prussien, le Dr *Wilhelm Peters*, a transmis de Saint-Paul de Loanda, dans le pays d'Angola, et plus tard du canal de Mozambique, une longue série d'observations d'histoire naturelle, de météorologie et de physique générale, que *Monatsberichte* de la Société Géographique de Berlin a fait connaître. Le plus grand nombre des travaux que nous venons de mentionner remonte à 1843; mais c'est seulement dans le cours de l'année actuelle que l'impression leur a donné de la publicité. La dernière relation qui nous reste à mentionner pour ces parages est aussi la plus importante par la nouveauté des renseignements : c'est celle qu'un officier de la marine royale britannique dont nous avons eu déjà à citer le nom à propos des îles Maldives, le lieutenant *W. Christopher*, a donnée d'une course qu'il a faite en mars et avril 1843 le long de la côte orientale d'Afrique, depuis les environs de l'équateur jusqu'à 2 degrés de latitude Nord. C'est sur cette partie de la côte africaine que se trouvent Bravah et Magadoxo, ces deux villes si célèbres dans les premières relations portugaises du siècle de Gama. Le pays qui s'étend de cette côte dans l'intérieur, en remontant au Nord jus

qu'à Zeilah et au Cap Guardafuy, est encore au nombre de nos grands *desirata* géographiques ; les notions qui peuvent contribuer à remplir plus ou moins cette vaste lacune ne peuvent donc que nous être précieuses. Plusieurs rivières considérables qui descendent des Alpes abyssines et viennent déboucher dans cette partie de la mer des Indes, pourront faciliter les explorations intérieures, dont les plus intrépides voyageurs paraissent avoir été détournés jusqu'à présent par la réputation de férocité des habitants. Le missionnaire *Krapf*, dont nous avons mentionné les travaux antérieurs dans l'Abyssinie, paraît avoir été dans l'intention de remonter la plus forte de ces rivières, le Djab, et de gagner par cette voie toute nouvelle les pays Gallas qui s'étendent dans le Sud du Choa. Les amis de la géographie ne peuvent que faire des vœux ardents pour la complète réussite de ce hardi projet. Un des faits géographiques les plus remarquables recueillis par le lieutenant Christopher, est celui d'une rivière assez considérable dont tout le cours inférieur, par une singulière disposition du pays, coulerait pendant cinquante lieues au moins parallèlement à la côte dont elle ne serait séparée que par un isthme très étroit, et qui irait, non se jeter dans la mer, mais se perdre dans un lac sans fond situé entre l'équateur et le premier degré de latitude Nord. Le lieutenant Christopher a donné à ce grand cours d'eau, qui, dit-il, n'a pas de nom parmi les indigènes, la dénomination de rivière de Haines. Quelques unes de ces indications ont besoin d'être vérifiées ou complétées ; mais il en est plusieurs déjà de bien établies par les observations personnelles de l'officier anglais.

Franchissons maintenant l'Atlantique, Messieurs, et poursuivant notre rapide voyage, dirigeons-nous vers les plages du Nouveau-Monde. L'Amérique du Sud nous arrêtera à peine quelques instants. Aucune publication de grande importance ne s'y présente à notre analyse; mais plusieurs voyageurs qui en parcourent en ce moment diverses parties recueillent de nouveaux matériaux dont s'enrichira la science. Nous citerons deux de nos compatriotes, M. *François de Castelnau*, déjà connu de vous, Messieurs, par de sérieuses études sur la Floride, et un géologue français, M. *d'Osery*, qui, l'un et l'autre, dans des buts différents, mais également dignes d'intérêt, ont entrepris l'exploration de quelques unes des parties les moins connues du *Brésil*.

Un autre voyageur français, M. *Marcus Porte*, a amené cette année à Paris deux jeunes sauvages *botocudos*, qu'il a soumis à l'examen des hommes spéciaux, mettant ainsi les ethnologues à même de se former de cette tribu, un des types les mieux prononcés des races américaines non mélangées, des idées plus précises et plus complètes que ne leur en fournissent les relations d'ailleurs si exactes et si utiles des Saint-Hilaire, des Rugendas et des Martius. Un opuscule de physiologie médicale, récemment publié à Munich par le dernier de ces voyageurs, mérite cependant de fixer l'attention; on y trouve des détails et des observations du plus haut intérêt pour l'étude physiologique des indigènes américains en général, et de ceux du Brésil en particulier.

M. *Schomburgk*, le célèbre explorateur de la *Guyane anglaise*, a terminé, dans les derniers mois de 1843, le long et périlleux voyage que depuis 1841 il avait en-

trepris pour la seconde fois dans ces contrées sauvages, encore marquées des grands traits primitifs que la nature leur imprima. La relation de ce nouveau voyage a été publiée ; et le président de la Société Géographique de Londres, dans une occasion solennelle, a rendu récemment à son auteur une éclatante justice. « Peu d'hommes sont mieux organisés que le chevalier Schomburgk, a dit M. Murchison, pour la tâche difficile de conduire des expéditions d'exploration dans les régions inconnues. Conciliant dans ses manières, et cependant plein de fermeté ; calme dans le conseil et prompt dans l'action ; endurci aux privations et à la fatigue ; voyant d'un œil froid les difficultés et le péril ; à la fois ardent et persévérant : tel est son caractère moral. Et si nous ajoutons à ces qualités précieuses les talents divers de l'astronome pratique, du botaniste et du naturaliste, on ne pourra refuser à M. Schomburgk d'être un des premiers voyageurs de l'époque, un de ces rares voyageurs, formés à l'école d'Alexandre de Humboldt, dont les recherches et les observations embrassent tout ce qui est digne d'attention, et qui nous font complétement connaître les régions qu'ils ont visitées. » Nous nous associons de grand cœur à cet hommage mérité payé à l'intrépide et savant explorateur dont les travaux feront époque dans l'histoire géographique du continent américain.

Sans avoir, au point de vue géographique, le caractère éminent des relations de M. Schomburgk, les notes statistiques dont M. *Jules Itier*, inspecteur des douanes, a recueilli les matériaux en 1843, pendant une mission qu'il remplissait à Cayenne, seront d'une très grande utilité pour l'étude de la *Guyane française*. Ces notes, très étendues, et qui embrassent non seulement les

cultures et la production de cette colonie, mais encore la géologie, la météorologie, la topographie et la population, ont été successivement publiées dans les cahiers mensuels des *Annales Maritimes et Coloniales.*

Une exploration du bas Amazone a été exécutée à la fin de 1843 par deux officiers de la marine française, MM. *Tardy de Montravel* et *Serrec.* Les *Annales Maritimes* en ont aussi donné la relation.

Une question d'un immense avenir commercial, la jonction des deux Océans à travers l'*isthme de Panama*, a depuis plusieurs années fixé l'attention des gouvernements et appelé les travaux des ingénieurs sur plusieurs parties de cet isthme étendu qui unit les deux péninsules américaines. Cette question et ces travaux ont donné lieu à de vives controverses, sur le terrain desquelles nous n'avons pas à entrer; nous nous bornerons à constater les excellents matériaux que la géographie positive en aura retirés. Une publication récente de M. *José de Garay*, chef d'une Commission scientifique instituée en 1842 pour la reconnaissance de l'isthme de Tehuantepec, et dont les travaux n'ont été terminés qu'en 1843, tiendra un rang distingué parmi ces matériaux. Quoique écrit en espagnol, cet ouvrage important a été imprimé à Londres; il a pour titre : *Reconocimiento del istmo de Tehuantepec practicado en los anos* 1842 *et* 1843, *con el objeto de una communicacion oceanica, por la Comision cientifica que nombro al efecto el empresario Don José de Garay;* 1844. Nous ne pouvons oublier non plus l'ouvrage remarquable publié il y a quelques mois sur ce sujet par M. *Michel Chevalier;* la question y est envisagée et traitée dans son ensemble.

Deux ouvrages nous restent à mentionner, qui se

rapportent en partie aux mêmes contrées, et qui tous deux sont au nombre des plus importants que l'année ait vus paraître : l'un est l'Histoire de l'Orégon et de la Californie de M. *Robert Greenhow*, traducteur et bibliothécaire du département des affaires étrangères aux États-Unis (*The History of Oregon and California, and the other Territories on the N. W. Coast of North America. Boston*, 1844.) ; l'autre est l'*Exploration du territoire de l'Orégon, des Californies et de la mer Vermeille*, *de* 1840 *à* 1842, *par M. Duflot de Mofras;* Paris, 1844. Le premier est une œuvre tout historique, basée sur les pièces et documents conservés aux Archives de Washington ; le second, comme son titre l'indique, est, au moins en partie, un voyage d'exploration. Le livre de M. Greenhow ne laisse rien à désirer pour l'histoire géographique, non plus que pour l'histoire diplomatique de la région occidentale de l'Amérique du Nord comprise entre les montagnes rocheuses et l'Océan, à partir des confins du Mexique ; c'est une œuvre substantielle qui sera toujours lue avec intérêt et consultée avec fruit. Celui de M. Duflot de Mofras, quoique traitant avec étendue du territoire de l'Orégon, se rapporte plus spécialement aux deux Californies. L'auteur, précédemment attaché à l'ambassade française à Madrid, se rendit, en 1840, à Mexico avec la mission spéciale de visiter les pays qui s'étendent au Nord jusqu'à la rivière Colombia, et d'étudier ces contrées peu connues sous un point de vue principalement commercial. La relation que M. de Mofras en a donnée est pleine de recherches approfondies et d'utiles renseignements ; mais on regrette que le voyageur n'y ait pas tracé plus nettement le journal de ses explorations. On pourrait ainsi distinguer avec plus

de certitude ce qui lui appartient en propre de ce qui n'est que de recherches et d'emprunt. On comprend que, quelle que soit l'érudition géographique d'un voyageur, l'autorité que cette érudition commande est d'un autre ordre que celle qui s'attache à l'observation directe. Un troisième ouvrage, dont nous ne pouvons que citer le titre, a paru récemment à Londres sur les mêmes contrées : c'est l'*History of the Oregon Territory and British North American fur Trade, by John Dunn.*

Un de nos plus zélés correspondants, M. *Gallatin*, de Philadelphie, nous a transmis une carte manuscrite du territoire de l'Orégon, en partie construite sur des matériaux inédits; notre intention est de faire graver cette carte et de la publier.

Il nous faut maintenant traverser toute la longueur du grand Océan, si mal nommé l'Océan Pacifique, avant d'avoir à signaler de nouveaux documents de quelque importance. Les deux groupes pittoresques des *Marquises* et de *Taïti*, où nous saluons en passant le drapeau national, peuvent éveiller notre intérêt par les récents événements qui y ont eu lieu, mais n'offrent à nos investigations géographiques aucun renseignement nouveau qui nous puisse arrêter. Notre première station sera la *Nouvelle-Hollande*. Quoique l'année 1844 n'y ait été marquée par aucun grand voyage d'exploration, comparable à ceux des Mitchell et des Eyre, nous y trouvons cependant à noter quelques faits intéressants pour l'histoire de la géographie australienne. Le capitaine *Frome*, ingénieur en chef de l'établissement de South-Australia, a constaté que ce que le lieutenant Eyre, dans ses explorations de 1840 et 1841, avait cru être la pointe S.-E. du lac Torrens,

n'est en effet qu'un désert de sable élevé de 300 pieds anglais (91 mètres) au-dessus de la mer, et que parcourent çà et là quelques rides sablonneuses. Ce désert, par l'effet de la réfraction de l'atmosphère, ou de ce singulier phénomène que l'on nomme le *mirage*, avait offert d'abord à M. Frome, comme précédemment au lieutenant Eyre, l'apparence trompeuse d'une prolongation du lac ; mais un examen plus attentif fit évanouir l'illusion. Ce canton aride, qui abonde en sources salées, et où l'eau fraîche n'est connue que par des pluies accidentelles, peut être regardé, on a tout lieu de le craindre, comme le type de vastes étendues de pays dans l'intérieur de ce singulier continent ; et cette absence d'eaux courantes est un des grands obstacles qui se sont opposés jusqu'ici à ce que les voyages d'exploration s'y avancent plus rapidement vers les parties centrales. L'extrémité méridionale de la grande chaîne méridienne qui court parallèlement à la côte orientale, depuis le détroit de Torrès jusqu'au détroit de Bass, a été parcourue dans tous les sens et minutieusement étudiée par un voyageur géologue, M. de *Strzelecki*, qui en a dressé une carte à grande échelle, non encore publiée. Un naturaliste prussien, le docteur *Hermann Koeler*, a eu occasion d'étudier les indigènes de la côte orientale du golfe Saint-Vincent. Ses observations ont été publiées dans le premier cahier de 1844 du *Journal de la Société Géographique de Berlin*. Parmi les autres voyageurs qui ont donné récemment sur l'Australie des relations d'un caractère moins exclusivement scientifique, nous ne pouvons que citer les noms de M. *Hogdkinson* et de mistress *Charles Meredith*. N'oublions pas de mentionner la reconnaissance hydrographique du détroit de Torrès, tant redouté des

navigateurs, qui a été exécutée en 1843 par des officiers de la marine britannique.

C'est un triste privilége des îles situées dans cette zone du grand Océan d'être demeurées jusqu'à présent au nombre des parties les moins connues du globe. Cette ignorance absolue où nous sommes encore de l'intérieur de la Nouvelle-Hollande, s'étend pareillement sur la vaste étendue de terres qui se prolonge de l'autre côté du détroit de Torrès sous le nom collectif de *Nouvelle-Guinée*. Pas un seul voyageur n'a même tenté de pénétrer le mystère qui enveloppe cette grande région insulaire, où chaque pas serait marqué par une découverte. Bien des lacunes restent même à remplir dans les relevés successifs que les navigateurs ont faits des côtes. Les Hollandais ont cependant fondé depuis quelques années, vers l'extrémité occidentale, un établissement qui conduira peut-être à en attaquer l'exploration de ce côté. Quelques renseignements bien faibles encore se rencontrent dans la relation toute récente d'un officier de la marine néerlandaise, M. *Boudijk de Bastiaanse*, qui a pratiqué pendant quinze ans et plus la navigation de ces parages. M. de Bastiaanse fournit des notions intéressantes sur les îles d'Arrou, que l'amiral d'Urville a aussi visitées dans son dernier voyage, et sur plusieurs points peu connus de Célèbes et des archipels voisins. Mais un intérêt plus vif s'attache à ce livre, que l'auteur a rédigé dans notre langue. Cet intérêt, il le doit au nom du célèbre et infortuné comte de *Vidua*. M. de Vidua, vous le savez, Messieurs, parcourut dans le cours de l'année 1830 une grande partie de l'Archipel Asiatique, étudiant avec ce haut talent d'observation dont il était doué les îles sans nombre de ce vaste Archipel,

et recueillant partout une immense moisson de notes précieuses. Mais l'illustre voyageur périt dans une de ses excursions aux terrains volcaniques de Célèbes, victime, comme autrefois le naturaliste Pline, de son ardeur immodérée pour la science. Une chance heureuse permit à M. de Bastiaanse d'accompagner le comte de Vidua dans la presque totalité de ses courses, et il nous donne les détails les plus circonstanciés sur les derniers moments de cet homme remarquable. Un fait regrettable que nous apprend cette relation, c'est que M. de Vidua, par un acte de sa dernière volonté, défendit de livrer à la publicité aucune des notes qu'il avait réunies dans le cours de ses voyages, et qui n'étaient destinées qu'à servir de base à l'ouvrage qu'il méditait. Espérons cependant que malgré cette interdiction rigoureuse, ces volumineux matériaux, dont sa patrie a hérité, ne sont pas destinés à un éternel oubli. Virgile aussi avait, à son lit de mort, condamné aux flammes les chants inachevés où il célèbre les travaux d'Énée. Si l'exécution des dernières volontés du poëte eût privé la postérité d'un immortel chef-d'œuvre, combien à plus forte raison devons-nous appeler de la sentence prononcée par le savant contre ses propres travaux! Les notes, même informes, d'un observateur instruit ne sauraient être inutiles au progrès de la science.

On a autrefois reproché aux Néerlandais de dérober à la lumière une partie des riches documents que leur procuraient leurs navigations dans les contrées orientales; ce reproche ne peut plus les atteindre. Sans parler du magnifique ouvrage de M. *Siebold* sur le Japon, et de beaucoup d'autres relations de moindre proportion qui paraissent fréquemment en Hollande sur les diverses parties de l'Archipel Asiatique, nous

mentionnerons la belle carte, ou plutôt l'Atlas en neuf feuilles des possessions néerlandaises dans les mers d'Asie, dont M. *Derfelden de Hinderstein* a récemment achevé la publication sous les auspices de son gouvernement. Votre collègue M. Daussy, si profondément versé dans la connaissance hydrographique de toutes les mers du globe, vous a présenté l'analyse de cet atlas.

La connaissance encore très peu répandue de la langue néerlandaise chez les étrangers a été pour beaucoup sans doute dans cet isolement géographique longtemps reproché aux Hollandais. Des ouvrages fort importants à peu près ignorés en Europe existaient cependant dans cet idiôme. Un de ces ouvrages, que les Hollandais regardent comme une de leurs gloires nationales, est celui du pasteur Valentyn, qui, après un long séjour aux Indes orientales, publia en 1726 à Amsterdam, en huit volumes in-fol., la description la plus détaillée et la plus exacte qui ait jamais été donnée de ces contrées. Cet excellent ouvrage était resté si peu connu hors des Pays-Bas, que jusqu'à la fin du dernier siècle on n'en aurait peut-être pas trouvé dix exemplaires dans toute l'Europe; aujourd'hui encore il y est très peu répandu. Deux officiers instruits de la marine néerlandaise ont conçu l'utile projet de tirer Valentyn de cet injuste oubli, en le faisant passer dans notre langue avec tous les changements, toutes les suppressions et toutes les additions que commande l'état actuel des connaissances acquises. Faisons des vœux pour que ce projet, dont l'exécution est maintenant commencée, ait une complète réussite : ce sera un véritable monument élevé à la géographie des îles asiatiques.

Avant de quitter ces îles, qui jouent un si grand rôle

depuis le commencement du XVIe siècle dans l'histoire commerciale des peuples de l'Europe, n'omettons pas de mentionner l'intéressante relation que le capitaine *Gabriel Lafond* en a donnée dans le dernier volume, publié cette année, de l'ouvrage qu'il a intitulé *Voyages autour du monde*. Vous connaissez, Messieurs, celui que le même auteur a précédemment publié sous le titre de *Quinze ans de voyages*, et vous avez apprécié les qualités qui le distinguent. Le capitaine Lafond a beaucoup vu et il décrit bien ; ses récits instruisent souvent et attachent toujours. Les renseignements que donne l'auteur, dans le volume que nous mentionnons, sur le commerce d'échange auquel se livrent les Boughis de l'Archipel, et sur la position politique et commerciale des Anglais et des Hollandais dans les mers de la Malaisie, sont d'un intérêt particulier. M. Lafond s'attache surtout à recueillir des données exactes sur les relations que le commerce établit entre les différentes nations du monde, ainsi qu'à faire connaître tout ce qui peut favoriser le développement de notre prospérité commerciale. Envisagée sous ce point de vue, la géographie n'est plus une science purement spéculative; elle remplit une de ses plus nobles missions, en faisant servir l'avancement de nos connaissances aux progrès des arts utiles et de la haute industrie, ces deux sources fécondes de la prospérité des peuples.

Nous venons de parcourir, Messieurs, le cercle complet des voyages d'exploration qui appartiennent à l'année 1844, soit par leur exécution, soit par leur publication. Parmi ces grands travaux, dont quelques uns occuperont une place notable dans l'histoire géo-

graphique de notre planète, il n'en est pas un auquel vous soyez demeurés étrangers. Plusieurs sont émanés de vous par une influence plus ou moins directe; tous viennent aboutir à vous comme à un foyer commun d'activité géographique. Votre mission est grande, Messieurs, et vous la remplissez dignement. Votre correspondance suivie avec toutes les Sociétés savantes du monde, établit entre elle et vous un rapport constant de pensées et d'action; votre *Bulletin*, dépositaire des travaux de vos membres et d'une foule de renseignements géographiques qui vous sont adressés de tous les points du globe, est un utile intermédiaire entre vous et tous les amis de la science. Vos Mémoires, dont cette année a grossi la collection d'un nouveau volume consacré au dictionnaire Berbère de Venture de Paradis, sont un corps d'archives ouvert seulement aux ouvrages d'une importance capitale pour l'histoire de la connaissance de la terre. Vos séances, occupées par la lecture de votre volumineuse correspondance, par des rapports sur les principaux ouvrages dont s'enrichit votre bibliothèque, par les fréquentes communications des voyageurs sur les pays qu'ils ont visités et les peuples qu'ils ont vus, enfin par des Mémoires de critique et d'érudition, sont toujours remplies du vif intérêt que des lectures variées et des discussions instructives y doivent répandre.

Vous n'avez pas oublié, Messieurs, la notice de votre collègue, M. *Daussy*, sur les glaces de l'hémisphère austral, ni le mémoire de M. *Eugène de Froberville* sur l'histoire géographique de Madagascar, île dont il a fait une étude toute spéciale; ni la note de M. *Alexandre de Humboldt* sur le retour des eaux de l'Oxus dans l'ancien lit qui les conduisait à la mer Caspienne; ni

la dissertation de M. *d'Avezac* sur un portulan catalan du commencement du 16e siècle, dissertation empreinte de la solide érudition qui distingue toutes les recherches de notre savant collègue; ni la notice non moins instructive de votre respectable président, M. *Roux de Rochelle*, sur une question récemment soulevée dans une autre académie au sujet des méridiens différents que les différentes nations ont adoptés depuis Ptolémée comme point de départ pour la supputation des longitudes; ni les innombrables communications si pleines d'intérêt que la correspondance personnelle de M. *Jomard* le met fréquemment à même de vous faire, ni celles auxquelles ont donné lieu ses derniers voyages en Hollande et en Italie, et les nombreux monuments de l'histoire de la géographie du moyen-âge qu'il y a observés ou recueillis. Vous n'avez pas oublié non plus la discussion élevée, à propos d'une observation récente, sur un fait curieux de géographie physique, sur la cause de la coloration accidentelle de la mer Rouge, et sur l'origine même de ce nom, qui semble dérivé de ce fait naturel. Notre savant collègue, M. *Evriès*, dont la vieille expérience géographique, si riche de faits et toujours si fraîche de souvenirs, est pour nous une mine inépuisable, nous a lu la traduction d'un mémoire du géographe allemand Reichard sur un point débattu de la géographie ancienne du Nord de l'Afrique. La plupart de ces communications, soit écrites, soit verbales, sont consignées dans votre Bulletin, avec un grand nombre d'autres que je ne rappellerai pas à vos souvenirs. Moi-même, Messieurs, j'ai à vous remercier de la bienveillante attention que vous avez bien voulu apporter à plusieurs lectures sur un sujet qui se recom-

mandait près de vous par son intérêt même, à défaut du talent de l'auteur, sur l'histoire géographique de l'Asie depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Ce travail, qui se lie à un ouvrage étendu sur l'histoire générale des découvertes géographiques, est en ce moment sous presse et pourra bientôt vous être offert.

J'aurais, Messieurs, à m'acquitter du triste devoir de payer un dernier tribut de regrets à plusieurs de nos collègues et de nos associés étrangers que la mort nous a ravis dans le cours de l'année actuelle, si déjà ce dernier devoir n'avait été rempli dans vos réunions par votre digne président, M. Roux de Rochelle. M. *Duponceau*, Français d'origine et président de la Société Philosophique de Philadelphie, est auteur de plusieurs savants traités relatifs aux langues américaines, bien connus de tous ceux qui s'occupent de la science philologique. Le colonel *Denaix* a laissé son nom attaché à un important ouvrage, qui, sous le titre d'*Essais de Géographie*, avait pour but principal d'améliorer l'enseignement de cette science. M. *Fernand de Navarrete*, directeur du dépôt hydrographique de Madrid, auteur d'une Collection des Voyages et des Découvertes des Espagnols, a eu en mourant le regret de laisser inachevé ce beau monument élevé à l'histoire de la géographie aux 15e et 16e siècles, autant qu'à la gloire scientifique du peuple espagnol. La mémoire d'un homme également distingué par le savoir du cabinet, l'habileté pratique du marin et l'intrépidité de l'explorateur, la mémoire de l'illustre et malheureux *Dumont d'Urville*, a été de nouveau, il y a peu de mois, l'objet d'un pieux hommage. Le monument funéraire que vous avez consacré à l'auteur de tant de belles explorations, de tant de remarquables découvertes, a été inauguré par

vous le 1er novembre dernier. Trois années n'ont pas diminué le vif sentiment de regrets causé par la mort si douloureuse du savant et de l'homme de bien, non plus que le temps n'affaiblira ses titres immortels à l'admiration de la postérité.

Une lacune resterait dans cette rapide revue, Messieurs, si j'omettais, en finissant, de mentionner divers travaux de cabinet, dignes de figurer honorablement dans l'histoire des progrès de la science. Au premier rang, il faut mettre l'*Erdkunde*, ou Géographie universelle du professeur *Carl Ritter*, de Berlin, œuvre colossale de proportions et d'érudition, à laquelle l'année 1844 a ajouté un nouveau volume, le onzième de l'ouvrage et le dixième de l'Asie. On sait que le premier tome a été consacré à l'Afrique. Un volume encore, et la description de l'Asie sera terminée. L'Atlas de géographie physique du professeur *Berghaus*, dont une édition anglaise très améliorée vient d'être publiée à Édimbourg, mérite aussi une mention spéciale. Votre collègue, M. *Coulier*, vient de mettre au jour la première livraison d'un très bel Atlas des Phares et Fanaux, complément de travaux antérieurs dont la navigation a depuis longtemps apprécié la haute utilité. Nous devons encore citer une suite de cartes physiques et géologiques du colonel *Hauslab* de Vienne, dont l'objet est de faire ressortir nettement la distribution naturelle de la surface du globe en bassins orographiques, hydrographiques et géologiques, ainsi qu'un long mémoire dans lequel M. *Boué* s'est proposé de discuter et d'établir les bases principales d'une carte géologique du globe terrestre. Ce mémoire, inséré au Bulletin de la Société Géologique de France, tome 1er de 1844, touche à une foule

de points subsidiaires d'ethnologie et d'histoire générale. L'historien et l'ethnologue n'admettront peut-être qu'avec de grandes restrictions beaucoup de vues indiquées par M. Boué, beaucoup de ses considérations et de ses inductions ; mais ce travail, même abstraction faite de sa portée géologique, qu'il ne nous appartient pas d'apprécier, a un mérite qu'il faut reconnaître : il fait penser. Un tel mérite est rare, et n'appartient qu'aux œuvres d'une conception véritablement originale.

Nous nous abstiendrons de toucher à une autre branche bien importante de l'histoire de la géographie, à la revue des Cartes publiées depuis un an dans les différents États de l'Europe. Cette revue va vous être présentée, d'une manière plus complète que nous ne le pourrions faire ici, par notre collègue, M. Jomard, qui dirige avec tant de zèle, d'activité et de savoir le département spécial des cartes à la Bibliothèque royale.

Tel est, Messieurs, l'aperçu du mouvement géographique de l'année 1844, et celui de vos travaux intérieurs. Nul mieux que nous ne sent tout ce que cet aperçu a d'imperfections et de lacunes. Nous aurions voulu mieux faire, Messieurs ; mais si l'application et le zèle pouvaient, jusqu'à un certain point, suppléer à la puissance du talent, rien ne pouvait suppléer à une autre condition non moins essentielle dans un travail tout de faits et de recherches, au manque de temps. Une voix plus éloquente et mieux préparée devait vous tracer ce tableau que nous avons à peine ébauché. Désigné inopinément, en l'absence de notre secrétaire général, pour remplir une tâche dont la grandeur

pourrait intimider de plus habiles que nous, nous avons moins consulté nos forces, en acceptant de vous cette tâche difficile, que l'honneur d'être au moins une fois l'interprète de la Société Géographique vis-à-vis du monde savant, comptant d'ailleurs que l'indulgence qui nous y avait appelé nous y soutiendrait jusqu'à la fin.

APPENDICE.

Progrès de la Collection Géographique de la Bibliothèque royale en 1844.

—

La correspondance ouverte les années précédentes avec les savants italiens et allemands, par le conservateur de la Collection Géographique, a produit ses fruits, en partie du moins, c'est-à-dire pour les monuments de la géographie, pour ces ouvrages qui soulèvent le voile encore étendu sur l'histoire des découvertes. Plusieurs points, on le sait, en sont encore obscurs. Les cartes du moyen-âge, étudiées à fond, aideront à résoudre plus d'un problème. La Bavière a procuré cinq de ces cartes curieuses, des xve et xvie siècles, et l'Angleterre une carte itinéraire, ou, si l'on veut, un itinéraire figuré du xiiie siècle. On travaille à Parme et à Nuremberg pour procurer des *fac-simile*. Enfin, le commerce a procuré à Paris des atlas curieux manuscrits du xve siècle. Nous donnerons plus loin, en son lieu, la liste de ces documents historiques.

Pour éviter des répétitions inutiles, nous renvoyons à l'article publié l'année dernière dans le Bulletin sous le titre de *Collection Géographique de la Bibliothèque royale, année* 1843 (1) ; là est indiquée la division suivie dans cet établissement pour le classement des cartes et autres productions géographiques en cinq branches, avec leurs subdivisions, savoir : I. *Géographie mathématique* (et *Cosmographie* comme introduction) ; II. *Chorographie*

(1) Voir *Bulletin*, décembre 1843.

et *hydrographie ;* III. *Géographie physique ;* IV. *Géographie politique* ; V. *Géographie historique.* Une sixième branche comprend les diverses productions, telles que les cartes rares et curieuses, les cartes-reliefs, les collections diverses, les dictionnaires géographiques, les recueils périodiques consacrés aux voyages et à la géographie, et enrichis de cartes. Chacune de ces six branches a fourni au Cabinet géographique des pièces plus ou moins neuves ou importantes. Le total des atlas, feuilles ou pièces diverses, cahiers ou volumes dépasse six mille sept cents.

I° Cosmographie. La collection royale ne possédait pas l'*Atlas cœlestis* de Doppelmayr, 1742; on en a fait l'acquisition, ainsi que celle de deux ouvrages nouveaux sur l'uranographie, l'*Uranometria nova* d'Argelander, en 17 feuilles, 1843, et le système planétaire de V.-E. Frege, en 12 feuilles, 1844, à Meissen. Aucun ouvrage de géodésie important n'a été communiqué cette année.

II° La Géographie proprement dite s'est enrichie de quantité de cartes, ou nouvelles, ou manquant au Cabinet de la Bibliothèque. Pour l'*Europe*, on a reçu, 1° *États du nord :* la Livonie, par Rucker, 1836 et plusieurs cartes russes et polonaises dans ces langues ; les environs de Rendsbourg par l'état-major danois ; la *Gaea Norvegica* de Keilhau, suite, 1838 ; la Norvége, de Blom, 2 feuilles; la suite du Danemark, par Mansa; les environs de Copenhague, en danois, plusieurs feuilles; l'île de Moen, la carte générale du Danemark par Olsen, en 2 feuilles, 1841 : l'île de Rugen, en 4 grandes feuilles ; 2° *Allemagne :* la suite du Wurtemberg du professeur Memminger, 22 feuilles, 1844 ; la carte du grand duché de Hesse, par l'état-ma-

jor hessois; la suite du Hanovre de Papen, celle de la carte topographique du grand duché de Bade : 2 feuilles des environs de Carlsbad ; le duché de Nassau par Ravenstein, 1843; le plan nouveau de Munich, par le Dépôt de la guerre bavarois; la carte spéciale de Moravie, en 4 feuilles, par le bureau topographique de Vienne, 1843; 4 cartes topographiques de la province de Westphalie, par l'état-major prussien, en 7 feuilles; 5 cartes murales des provinces de la Prusse, par Ohmann, 45 feuilles; le duché de Carniole, par Freyer, en 4 feuilles; la nouvelle carte de Hongrie, par Zuccheri, en 4 feuilles, 1843; 3° *Italie.* Suite de la grande description intitulée : *Corografia dell' Italia*, non encore tout-à-fait terminée, mais qui approche beaucoup de sa fin (83e livraison).

4° *Grèce :* le Péloponnèse, par Muller; la Hellade, par le même, 1842.

5° *France :* indépendamment des cartes françaises, entrées en vertu du dépôt légal, un grand nombre de cartes des diverses parties de la France qu'il serait trop long d'énumérer; la carte spéciale de la Gironde, carte statistique curieuse, par M. Jouannet, 1844.

Pour l'*Afrique :* les cartes publiées sur l'Algérie par le Dépôt de la guerre; une carte de l'Algérie, avec les reconnaissances les plus récentes au midi et à l'orient d'Ayn-el-Madhi ; l'Obere Nilland, par Zimmermann, en 1 feuille, 1843, c'est-à-dire la carte de la région supérieure du Nil, où l'on a introduit les récentes explorations de l'expédition égyptienne aux rives du Nil-Blanc. Pour l'*Amerique :* la Centro Amérique, publiée en 4 feuilles, à Bruxelles; l'île de Cuba, par la Commission royale, en 6 grandes feuilles, 1835;

sur la même île de Cuba, la Habana descritta, etc., ou l'atlas de l'île de Cuba, faisant partie de la description officielle de cette île par départements, publiée par l'administration espagnole, et qui sera composée d'environ 40 feuilles; les États de Nicaragua, en 1 feuille, carte non récente, mais utile pour l'étude d'un pays à la fois si intéressant et si mal connu; une nouvelle carte de l'Amérique anglaise, par J. Arrowssmith, 1842; une carte nouvelle des Etats-Unis, par Mitchell et une carte par Eusign, 1844. Pour l'*Asie :* la suite de l'Asie du Dr Henri Berghaus, les Kirghiz-Kazaks, atlas de 11 feuilles, 1840; l'Asie-Mineure de Kiepert, en 6 feuilles, 1844 (4 feuilles seulement de cette importante carte ont vu le jour); la campagne de Java, par le duc Bernard de Saxe-Weimar, en 6 feuilles, 1834; la grande carte des Indes Néerlandaises, en 9 feuilles, par le baron de Derfelden de Hinderstein, l'atlas supplémentaire de Stieler; l'empire ottoman de Kiepert, en 2 feuilles, 1844, remarquable surtout comme carte allemande, ainsi que l'Asie-Mineure du même, par la clarté et la netteté de la nomenclature, etc., etc., M. le marquis Fortia d'Urban avait formé une grande collection géographique, comprenant environ 1800 cartes; la Bibliothèque royale en a fait l'acquisition. C'est un atlas universel en 21 volumes in-fol Elle a également acquis les collections de plusieurs de nos officiers généraux, et enfin une bonne partie de la collection de Barbié du Bocage le père, formant 1416 articles et environ 2500 pièces, dont 500 manuscrites. Parmi celles-ci, on remarque beaucoup de cartes manuscrites de d'Anville, dont ce savant était l'unique élève, de Fréret, et de Barbié du Bocage lui-même, et plus d'une pièce précieuse ou en

rieuse, comme les cartes dressées pour les Voyages du comte de Choiseul Gouffier, de Corancez, pour le Voyage d'Anacharsis, etc., et le nivellement fait par ordre de Vauban sur la rive de l'Escaut. Cette collection embrasse toutes les contrées du globe, ainsi que toutes les branches de la géographie, les cartes physiques, l'hydrographie, le théâtre de la guerre, la géographie ancienne, la géologie. La collection de la Bibliothèque s'est augmentée, en hydrographie maritime, d'un précieux don de l'amirauté britannique, par continuation aux précédents envois. Il consiste en près de 100 cartes, dont 19 regardent les côtes d'Afrique, 11 l'Asie, l'Océanie, la Chine, la mer polaire; 39 la Méditerranée, l'Espagne, l'Italie, la Grèce, etc., 15 l'Angleterre; 13 l'Islande. Le Dépôt de la marine de France a procuré, 1° la 6e partie du *Pilote français*, qui termine la reconnaissance des côtes de l'Océan, ouvrage que tout le monde s'accorde à reconnaître comme un modèle; 2° la carte en 3 feuilles des sondes de la Manche; 3° une soixantaine de cartes sur les côtes de l'Océan, la Méditerranée, l'Archipel, Madagascar et la mer des Indes, l'Océanie et l'Amérique. On a reçu du Danemark les cartes du Sund, des Belts, du Kattégat, d'Héligoland, des îles Fœroé, publiées par les Archives de la marine danoise, 1839-43.

III° La Géographie physique a fourni son contingent annuel, principalement la branche des *cartes géologiques* et *géognostiques*, savoir : la carte géologique de la chaîne du Tatra en Hongrie, publiée à Berlin; la carte géognostique de la haute Silésie, par Carnell, 1844; la carte minéralogique des Alpes bavaroises, par Pfeiffer; une carte géognostique et géologique des Alpes, par Studer, 1843; une carte géologique représentant le globe

à différentes époques, 5 feuilles, Weimar, 1838; les coupes géologiques des Alpes orientales, par Klipstein, 16 feuilles, 1843 et 1844; la carte géognostique de Carlsbad, par Ryba, 1844; la carte géognostige des environs de Berlin, par Rudolf de Bennigsen-Forder, 1843; la géographie de l'Elbogner, par de Buch, 1843; l'ouvrage de Benningsen-Forder sur la géographie physique et l'hydrographie continentale du nord de la France, Berlin, 1843; les mémoires de la Société impériale minéralogique de Saint-Pétersbourg, la carte géognostique de Thuringe de Credner. En *géographie botanique*, on a reçu l'ouvrage de Drege sur les plantes de l'Afrique australe; en *cartes magnétiques*, l'*atlas de variation* de Dunn, ouvrage ancien, mais curieux pour l'époque, et qui sert à suivre la marche de cette partie de la science. On a reçu la 10e livraison de l'*Atlas physique* de Berghaus.

En *Hydrographie continentale*, on a reçu l'ouvrage de Neigebauer, intitulé *Fluss und hohen skizz von Frankreich*, 1843; le cours du Mein, par Delkeskamp, 1843. Un livre de bibliothèque manquait : c'est le *Danubius Pannonico-physicus*, avec grand nombre de cartes, ouvrage de Marsigli, en 6 vol. in-fol.; le Cabinet s'en est enrichi. En *orographie*, l'atlas des Alpes, par Gottlieb Studer, 8 feuilles, 1843; la carte orographique du Fichtelberg, par Bischof, 1816; le dessin orographique des pays transcaucasiens, par Abich, 1843; plusieurs cartes orographiques des Karpathes, des Alpes, du Harz, du Wurtemberg, etc.

IVe Géographie politique. *Statistique*, etc. L'époque commerciale et industrielle qui a succédé aux époques guerrières, et pour longtemps, devait amener et a amené en effet des productions géographiques en rap-

port avec le besoin des affaires. Ces productions, et surtout les cartes relatives à la statistique industrielle, étaient très rares ; aujourd'hui elles ont cessé de l'être : c'est surtout le sol germanique qui les fait éclore. L'union douanière, l'union allemande, ont donné lieu à la publication de nouvelles cartes. Cette année, on compte la carte de l'union allemande, par Vogel, 1844 ; la carte du Zollverein, de Zindel, 1844 ; la carte des douanes autrichiennes, par Oser, 1844 ; la carte industrielle de la basse Silésie prussienne, par A. Delvaux-Fenffe, 1844 ; la carte statistique financière du royaume de Bohême, par J. Herz, 2 feuilles, 1844 ; la carte statistique industrielle de la Bohème, par Ern. de Schwarzer, en 2 feuilles, 1842 ; la carte industrielle de la Russie d'Europe, par Bembe, 1844, 4 feuilles ; les cartes pour l'histoire du commerce, d'Ungewitter, 10 feuilles. On a reçu un certain nombre de feuilles du cadastre de Wurtemberg. Les *Chemins de fer* sont aussi un nouveau besoin qui caractérise l'époque présente ; ils ont engendré un grand nombre de cartes qu'il serait trop long de citer. Il y a un atlas des chemins de fer de Hendschel, 1844, et les chemins de fer de l'Europe centrale, par le major Kurtz, 1844. On a publié beaucoup de *Cartes itinéraires* d'Allemagne, d'Autriche. les productions et les *Cartes ethnographiques*, c'est-à-dire relatives à la population, aux langues et aux caractères physiques des différentes nations, commencent aussi à se multiplier beaucoup. L'on a senti, depuis le commencement du siècle, que la géographie ne consistait plus, comme jadis, dans la nomenclature et la distance des lieux, et que son principal objet, son but définitif était la connaissance parfaite des différentes branches de la famille humaine, non pas seulement la place qu'elles occupent sur le globe,

mais leur degré de culture et les traits propres qui les caractérisent. Il s'est formé en Europe, en Amérique, des sociétés ethnographiques et ethnologiques, ainsi que des collections spéciales où l'on rassemble les objets propres à signaler l'industrie des tribus et des peuplades modernes extra-européennes, c'est-à-dire hors du cercle de la civilisation de l'Europe. M. Gustave Klemm, directeur du Cabinet de Dresde, a publié sur ce sujet un intéressant ouvrage ; le célèbre voyageur, M. de Siebold, a composé sur ce sujet un écrit plein d'idées justes, où il a cité, avec raison, les riches collections que nous admirons dans sa patrie, les Pays-Bas. Le nouveau Cabinet ethnographique de Copenhague paraît croître rapidement ; M. Rafn en a donné une intéressante description. Si à ces collections on en joint vingt autres existantes en Allemagne et en Angleterre, on sera surpris que la France soit le seul pays qui n'ait pas consacré une place dans un de ses établissements publics pour un cabinet de cette espèce, mais rangé scientifiquement, et propre à éclairer l'histoire des races humaines. Pour revenir aux cartes *ethnographiques*, nous dirons que la Bibliothèque a reçu une cartes des idiomes de l'Allemagne, publiée en 1843 par Bernhard. Elle a reçu également quelques cartes *ecclésiastiques*, dont l'*Episcopatus Basiliensis*, petite carte, par Rheinwald, 1843, et la *grandissime* carte du diocèse de Veszprim, par le docteur Vizer de Comorn, en Hongrie, auteur de plusieurs travaux importants de géographie mathématique et de géographie physique. Cette carte latine est appuyée sur des mesures trigonométriques et des observations astronomiques, et publiée à grande échelle.

V. Géographie historique. Deux atlas *Historico-géographiques* ont continué de paraître, celui de Julius

Lowenberg, dont on a reçu la 9e livraison, 42 feuilles, et la suite de celui de Wedell, 6 feuilles, 1844; en *géographie ancienne*, il faut citer 2 feuilles sur la *Germania vetus*, par Ukert, 1844; Forbiger, sa géographie ancienne; Kruse, la Grèce ancienne, 1844; la suite du Ptolémée, édition de Wilberg; l'empire romain au temps de Jovien, par le bureau topographique russe, 1828, en 4 feuilles. En *Voyages*, on a reçu la 21e livraison, fin de l'ouvrage de M. Dubois de Montpereux, sur les régions du Caucase; la 25e livraison a mis fin à ce grand travail qui se compose de 196 planches, dont 47 cartes et planches géologiques; le voyage de l'Oural, d'Helmersen, 1843, qui a fourni 3 feuilles de cartes géognostiques; 136 feuilles faisant suite au voyage de Russegger; le journal du voyage du P. Gobat en Abyssinie; le voyage de Dumont d'Urville au pôle sud; le voyage au Brésil du prince de Wiedneuwied, qui manquait à la collection, ainsi que le voyage aux terres australes du capitaine Freycinet, et la Caramania, 1818, par Beaufort; le voyage en Abyssinie, par J. Isenberg, 1844; le voyage aux Steppes de la mer Caspienne, par M. Hommaire de Hell; pour le *théâtre* des guerres, les champs de bataille de la dernière guerre, par Sporschill, 24 feuilles, 1842; les campagnes du prince de Condé en Flandre, 1674, par Beaurain, 40 feuilles, ancien ouvrage, mais estimé. La partie la plus curieuse de cette première branche, les monuments de la géographie, a reçu aussi quelque accroissement. Le principal est le *fac-simile* d'un itinéraire de Londres à Jérusalem, du XIIIe siècle; il se compose de 7 cartons, copiés exactement avec les couleurs de l'original et avec toutes ses curieuses légendes. Le Dépôt de la guerre de Munich a procuré le *fac-simile* de quatre cartes de Palestrina, d'une belle exécution.

D'autres *fac-simile* se préparent à Parme, à Nuremberg, etc. On a tiré aussi de Munich ; 1° un exemplaire d'une carte rare, d'après Sébastien Cabot ; elle remonte à 1544 : c'est une grande mappemonde gravée sur métal, avec de nombreuses légendes, qui a été connue d'Ortélius ; 2° une ancienne mappemonde italienne gravée sur bois, par Andrea Vavassore, dit *Vadagnino*, du xve siècle. Un ancien atlas manuscrit du xve siècle mérite une mention spéciale : c'est un exemplaire de l'*Isolario*, ou de l'Archipel de Buondelmonte, ouvrage dont les exemplaires sont souvent privés de cartes ; celui-ci en renferme 79. Un autre ouvrage non moins précieux est le poëme géographique d'un certain Bartolomeo, supposé être Bartolomeo Zamberti, et qu'on croit imprimé à Venise en 1475. Il renferme un très grand nombre de cartes xylographiques coloriées, en partie achevées à la main ; on y remarque surtout la Candie, avec de nombreux détails. Un autre manuscrit curieux, très ancien, est un cours de géographie, par un anonyme, manuscrit composé au xvie siècle, avec des cartes xylographiques de 1542, et auquel des cartes gravées ont été jointes postérieurement. Citons encore un *Breviarium orbis*, de Zacharie Lilius de Vicence, Venise, 1520. On peut joindre à ces acquisitions la petite dissertation allemande de M. Ghillang, accompagnée de 2 petites cartes donnant le globe de Behaim et celui de Schœner, ainsi que la cosmographie de P. Apien, 1544. (Les cartes inédites parmi ces monuments divers de la géographie, et qui ont de l'intérêt, sont destinées à entrer dans la publication annoncée précédemment.) — Rapport de 1843.

Pour la partie de la Collection consacrée aux *objets*

divers, ne rentrant point exactement dans les catégories précédentes, nous donnerons peu de détails ; nous citerons seulement les recueils périodiques consacrés à la géographie; le Cabinet a reçu la suite des *Annalen der Erdkunde*, etc., du Dr H. Berghaus, paraissant depuis 1842 à Breslau ; la suite du *Zeitschrift*, etc., de Lüdde, celle du *Karten Freund*, la collection des *Annales maritimes*, plusieurs anciens dictionnaires de géographie, comme le dictionnaire de Baudrand, en 3 volumes in-fol. ; une description alphabétique des Etats prussiens, par Koenig, 1833, in-4, très étendue ; quelques cartes curieuses, comme les forêts d'Argentan, etc., 3 grands volumes in-fol. de dessins magnifiques aux armes du roi de France, provenant probablement de cette belle bibliothèque géographique qu'avait formée Louis XVI, et dont le sort n'est pas connu.

L'échange qu'a fait la Bibliothèque royale avec la ville de Versailles a enrichi la première de plusieurs pièces intéressantes venant à coup sûr de la collection de Louis XVI ; c'est ici le lieu d'en donner la notice : Ce sont de grandes cartes manuscrites et coloriées, dont plusieurs remontent à Louis XIV, un grand plan de la ville de Péking sur soie, carte chinoise richement exécutée ; une carte de Giupuscoa, en espagnol ; un grand plan manuscrit de l'Alcazar, ou du château de Madrid, aussi en espagnol (on peut faire remonter ces ouvrages à la guerre de la Succession d'Espagne). Le canal du Languedoc, de 3 mètres de long, est un dessin du temps ; il y a encore une carte du Dauphiné de 1705, une du duché du Berry, aux armes royales, et un plan de Fécamp, dessiné en 1695, enfin, la carte topographique de la capitainerie de Halate.

Nous finirons en citant les *Cartes en relief* entrées

dans la Collection. Cet art est en progrès, en France surtout. La maison Dobbs, à Londres, a publié la carte en relief de l'Arabie Pétrée et de l'Idumée ; M. Erbe, à Stuttgard, l'Europe et la Palestine, 1842. L'Allemagne et l'Angleterre continuent d'en confectionner ; mais déjà elles en tirent beaucoup de chez nous. M. Bauerkeller a presque résolu le problème de la reproduction des cartes en relief par la presse, problème très difficile. Pour une somme très modique et peu supérieure au prix des cartes planes, il donne des cartes en relief, assujetties à des méthodes exactes, représentant distinctement les cours des rivières et les bassins, coloriées suivant ces bassins ou suivant les divisions politiques, enfin très lisibles et d'un coup d'œil agréable qui invite à l'étude et facilite l'instruction; quelquefois, elles sont coloriées géologiquement; des légendes imprimées en marge donnent les altitudes de tous les points principaux. La hauteur qu'il donne aux élévations, au relief, n'est point arbitraire, comme on le voyait dans les anciennes cartes qui ont paru; elle est établie suivant des échelles constantes et proportionnelles. L'auteur avait donné dans les années précédentes le Mont-Blanc, la Suisse, l'Europe, etc. : il vient de reproduire l'Europe améliorée; il a donné la France, l'Allemagne, les Iles britanniques, toujours d'après des données exactes et en consultant les bonnes sources. De plus, chacune de ces cartes est reproduite en trois langues, en français, en allemand et en anglais. Il a donné encore une plus petite carte de France, coloriée géologiquement, et une d'Allemagne, coloriée par bassins; le tout pour un prix extrêmement modéré : c'est un véritable service rendu à l'instruction géographique.

Compte-rendu *des Recettes et des Dépenses de la Société pendant l'exercice* 1843-1844.

Recettes.

Reliquat du compte de 1842-1843 ; intérêts des fonds placés ; souscription du Roi ; renouvellement des souscriptions annuelles et produit des diplômes délivrés aux nouveaux membres ; encouragement du ministère de la guerre pour la publication du Dictionnaire et de la Grammaire berbères de Venture ; vente du Recueil des Mémoires et du Bulletin.	13,295f 00c

Dépenses.

Frais d'agence, d'administration, de loyer ; impression des Mémoires et du Bulletin, et gravure des planches ; médailles décernées en 1844. . .	13,235 40
En caisse le 20 décembre 1844.	59f 60c

Plus, une inscription de 600 fr. de rente 5 p. 100.

Certifié par le Trésorier de la Société et approuvé par l'Assemblée générale.

Signé Chapellier.

Paris, le 20 décembre 1844.

DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENCE DE M. ROUX DE ROCHELLE.

Séance du 6 décembre 1844.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Francis Lavallée écrit à la Société pour lui proposer l'admission de M. Antonio Xavier San Martin, rédacteur du *Correo de Ultramar*.

M. le baron de Wrède, par sa lettre datée du Caire, le 14 novembre 1844, annonce à la Société son retour d'Arabie, et lui communique des détails intéressants sur son voyage. — Renvoi de sa lettre au comité du Bulletin.

L'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg adresse la suite de ses publications.

M. Hodgson envoie un exemplaire de son ouvrage sur le Nord de l'Afrique, le Sahara et le Soudan.

M. Cortambert annonce qu'il possède deux petits ouvrages imprimés en langues osage et chérokee, et qu'il se fait un plaisir d'en faire hommage à la Société.

La Commission centrale vote des remerciements

aux donateurs, et ordonne le dépôt de leurs ouvrages à la bibliothèque.

M. Lefebvre lit un fragment d'une Notice sur les mœurs des habitants du pays Yedjou.

M. Roux de Rochelle lit une Notice sur d'anciennes inondations des pays compris entre la Meuse et la rivière d'Ems.

M. Eyriès donne à ce sujet des renseignements curieux sur le système hydrographique de cette contrée et sur un voyage qu'il fit en Hollande, en 1795.

L'Assemblée générale est fixée au vendredi 20 décembre.

Assemblée générale du 20 *décembre* 1844.

La Société de géographie a tenu sa deuxième Assemblée générale de 1844, le vendredi 20 décembre, à l'Hôtel-de-Ville, sous la présidence de M. Cochelet, conseiller d'État, un de ses vice-présidents.

M. le Président ouvre la séance par un discours dans lequel il fait ressortir les avantages qu'offre aux relations géographiques et commerciales l'exécution de plusieurs grands projets qui fixent aujourd'hui l'attention des gouvernements et des peuples; tels que celui dont le but est d'ouvrir une communication au centre de l'Amérique, entre les deux océans Atlantique et Pacifique; celui qui doit donner naissance au canal de Kustendji, sur la mer Noire; et celui enfin, plus important peut-être, qui unirait les eaux de la Méditerranée et de la mer Rouge par l'ancien canal de Suez. Le séjour que M. le Président a fait en Valachie, au Mexique et en Égypte, où il a été successivement le représentant de la France, au moment où ces grandes

entreprises ont en quelque sorte pris naissance, lui a permis de les étudier dans tous leurs détails, et de recueillir des renseignements utiles sur leurs moyens d'exécution.

M. d'Avezac, remplissant les fonctions de secrétaire de la Société, lit le procès-verbal de la dernière Assemblée générale, et communique la liste des cartes et des ouvrages déposés sur le bureau.

M. le Président proclame les noms des candidats présentés pour être admis dans la Société.

M. le vice-amiral, baron de Mackau, ministre de la marine et des colonies, Président de la Société, écrit qu'il regrette vivement que ses travaux, au moment de l'ouverture de la session des Chambres, ne lui permettent pas de présider l'Assemblée. M. le ministre ajoute qu'il secondera avec beaucoup de plaisir les efforts de la Société, et qu'elle pourra compter sur son concours empressé, soit pour ce qui pourrait le concerner personnellement, soit pour ce qu'il y aurait lieu d'obtenir de la protection que le gouvernement accorde aux institutions utiles à la science.

M. le secrétaire de la Société géographique de Bombay adresse le complément de ses publications jusqu'à ce jour.

M. Vivien de Saint-Martin, secrétaire-général par intérim de la Commission centrale, lit la Notice annuelle des travaux de la Société et du progrès des sciences géographiques pendant l'année 1844. Dans cette Notice, il passe successivement en revue les principaux voyages exécutés cette année dans les différentes contrées du globe, et il présente une analyse rapide des ouvrages les plus importants, et qui offrent le plus d'intérêt géographique.

M. le trésorier présente le compte-rendu des Recettes et des Dépenses de la Société pendant l'année 1844.

L'heure avancée ne permet pas à MM. Lefebvre et Lafond de lire, le premier, une Notice sur l'exploration de la rivière Mareb et sur la mort de M. Dillon, botaniste de l'expédition d'Abyssinie, et le second, un fragment de ses Voyages, relatif aux archipels Samoas et Viti.

L'Assemblée nomme MM. Cortambert, Couthaud et Imbert des Mottelettes aux trois places vacantes dans la Commission centrale.

La séance est levée à 10 heures.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 *décembre* 1844.

M. Antonio-Xavier San Martin.

Séance générale du 20 *décembre.*

M. Lefebvre, officier de la marine royale.
M. Liger de Libessart, officier de la marine royale.
M. Raffenel, commis de 1re classe de la marine.
M. le comte Sokologorsky.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 22 *novembre* 1844.

Par M. l'Intendant général de la liste civile : Galeries historiques du palais de Versailles, tome VI, 2e part.

Par M. d'Omalius d'Halloy : Note sur les divisions géographiques, broch. in-8.

Par la Société royale asiatique de Londres : Journal de la Société, n° XV.

Par M. le vicomte de Santarem : Atlas composé de Mappemondes et de cartes hydrographiques et historiques depuis le XIe jusqu'au XVIIe siècle, pour la plupart inédites, et tirées de plusieurs bibliothèques de l'Europe, devant servir de preuves à l'ouvrage sur la priorité de la découverte de la côte occidentale d'Afrique, au-delà du cap Bojador par les Portugais, etc. 2e liv. in-fol.

Par M. Ashbel Smith : The Cerographical Atlas of the United States, by Sidney, E. Morse, and Samuel Breese, in-fol.

Par les auteurs et éditeurs : Nouvelles annales des Voyages, septembre. — Revue de l'Orient : Bulletin de la Société orientale, XIXe cahier. — Journal asiatique, septembre et octobre. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique, novembre. — Journal des Missions évangéliques, novembre. — L'Écho du monde savant.

Séance du 6 décembre 1844.

Par l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg : Mémoires de l'Académie; sciences mathématiques, physiques et naturelles, tome V, 4e, 5e et 6e livraisons; tome VI, 1ere livraison, sciences politiques, histoire, philologie; tome VI, 4e, 5e et 6e livraisons; tome VII, 1ere, 2e et 3e livraisons. Recueil des actes de la séance publique de l'Académie tenue le 29 décembre 1843.

Par M. Hodgson : Notes on Northern Africa the Sahara and Soudan. By William B. Hodgson. New-York, 1844. in-8.

Par M. Cortambert : The Gospel according to Matthew translated into the cherokee language and com-

pared with the translation of George Lowrey and David Brown, by S. A. Worcester, et E. Boudinot. New Echota, 1832, 124 p., 1 vol. in-32. The Acts of the Apostles translated into the cherokee language, by S. A. Worcester et E. Boudinot. New Echota, 1833, 128 p. — Select passages from the Holy scriptures, 24 p. — Cherokee hymns compiled from several authors and revised, by S. A. Worcester et E. Boudinot. New Echota, 1833, 48 p. — The Osage first Book. Boston, 1834, 126 p.

Par les auteurs et éditeurs : Recueil de la Société polytechnique, octobre. — Bijdragen tot de Kennis der Nederlandsche en Vreemde Kolonien, n° 5.

Séance du 20 *décembre* 1844.

Par M. le Ministre de la Marine : Voyage autour du monde entrepris par ordre du Roi, sur les corvettes *l'Uranie* et *la Physicienne*, par M. Louis de Freycinet. Météorologie, 1 vol. in-4. — Voyage autour du monde, exécuté pendant les années 1836 et 1837, sur la corvette *la Bonite*, commandée par M. Vaillant. Physique, Observations magnétiques, t. 1er, 2e partie. Géologie et minéralogie, 1 vol. in-8. Zoophytologie, 1 vol. in-8. *Atlas*. Historique, 9e et 10e liv. — Zoologie, 13e liv. — Botanique, 10e et 11e liv. — Voyage autour du monde sur la frégate *la Vénus*, pendant les années 1836-1839, publié par ordre du roi, par M. Abel Du Petit-Thouars. Historique, t. IV. Physique, 4e et 5e v. *Atlas*. Histoire naturelle, 7e et 8e liv. — Voyage au pôle sud et dans l'Océanie, sur les corvettes *l'Astrolabe* et *la Zélée*, exécuté par ordre du roi, pendant les années 1837, 38, 39 et 40, sous le commandement de M. J. Dumont d'Urville. Histoire du voyage, tom. VI. *Atlas*. Historique, 33e liv. Zoologie,

11e et 12e liv. — Botanique, 8e liv. Anthropologie 1re et 2e liv. — Renseignements sur le Centre-Amérique, recueillis pendant le voyage de *la Mélanie*, 1823, broch. in-8.—Description nautique des côtes de Chine, d'Amoy aux îles Kweshan, par MM. Kellet et Collinson, trad. par M. Darondeau ; broch. in-8.

Cartes hydrographiques, publiées au dépôt général de la Marine, d'avril 1844 à décembre.

Nos 1014. Carte des îles Futuna et Alofa. Carte des îles Wallis ou Uvea. — 1015. Plan de la rade de Guaymas (dans le golfe de Californie). — 1016. Plan de l'île Bonne bey (archipel des Carolines). 1017. Plan du port de Chin-hae. Plan du port de Chin-hae et de la rivière de Ning Po ou Tahea. — 1018. Plan de la baie de Monterey (haute Californie). — 1019. Carte de la mer des Antilles, partie occidentale. — 1020. Plan de la baie de Vohemar. — 1021. Carte de la côte nord de Taïti. — 1022. Plan des rades de Papéiti et de Toanoa, et du chenal qui les joint (île de Taïti). — 1023, 1024 et 1025. Carte des sondes de la Manche. — 1026. Plan de la rade de Papéiti (à Taïti). — 1027. Croquis de plan de l'île de la Guadeloupe (basse Californie). — 1028. Positions des îles Hull, Mangia et Rarotonga. — 1029. Croquis de plan de l'île de Pâques. Croquis de plan des îles Juan Fernandez et Mas a Fuera.

Par M. le ministre de l'instruction publique : Description de l'Asie-Mineure faite par ordre du gouvernement français de 1833 à 1837, par M. Ch. Texier, 32e, 33e et 34e livraisons. — Description de l'Arménie, la Perse et la Mésopotamie, par M. Ch. Texier, 9e et 10e livraisons.—Voyage dans l'Amérique méridionale, par M. Alcide d'Orbigny, 72e à 77e livraisons.

Par M. Coulier : Atlas général des phares et fanaux

à l'usage des navigateurs, par M. Coulier, publié sous les auspices de S. A. R. Mgr le prince de Joinville, 1re livraison ; Turquie, 30 feuilles, y compris le texte.

Par M. Lafond de Lurcy : Voyage autour du monde et naufrages célèbres ; six volumes de texte et un atlas.

Par MM. d'Avezac et Didot : L'Univers ; Histoire et description de tous les peuples. Afrique. — Esquisse générale de l'Afrique et Afrique ancienne, par M. d'Avezac. — Carthage, par M. Dureau de la Malle et par M. Yanoski. — Numidie et Mauritanie, par M. Louis Lacroix. — L'Afrique chrétienne et domination des Vandales en Afrique, par M. Yanoski.

Par madame *Arthus-Bertrand :* Voyages faits dans les Moluques, à la Nouvelle-Guinée, à Célèbes, avec le comte Charles de Vidua de Conzano à bord de la goëlette royale *l'Iris*, par le lieutenant de vaisseau J.-H. de Bondyck-Bastiaanse, 1 vol. in-8.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE IIe VOLUME DE LA 3e SÉRIE.

Nos 7 à 12.

(Juillet à Décembre 1844.)

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

Pages.

Rapport fait à la Société de géographie, dans sa séance du 19 juillet 1844, sur une nouvelle édition anglaise des voyages de *Marco Polo*, par M. Roux de Rochelle. 5

Notice sur M. *Du Ponceau*, président de la Société philosophique de Philadelphie, et correspondant de la Société de géographie, par M. Roux de Rochelle. — Lue dans la séance du 6 juillet 1844. 13

Note sur les antiquités de l'Abyssinie, par MM. Galinier et Ferret. 25

Voyage de l'émir Abd-el-Kader dans l'Est de l'Algérie en 1839. 30

Rapport sur les travaux de l'Association royale maritime et coloniale de Lisbonne, fait à la Société de géographie, par M. le vicomte de Santarem. 56

Extrait d'une lettre de M. Fis de Castelnau à M. *Jomard*. . 58

Extrait d'une lettre de M. Hugh Murray à M. *Jomard*. . . . 60

Extrait d'une lettre particulière de M. le general Marey (Communiqué par M. *Jomard*.) 61

La Turquie d'Europe, ou Observations sur la géographie, la géologie, l'histoire naturelle, la statistique, les mœurs, les coutumes, l'archéologie, l'agriculture, l'industrie, le commerce, les gouvernements divers, le clergé, l'histoire et l'état politique de cet empire, par M. *Ami Boué*. (Analyse par M. Albert-Montémont) 65

Notice sur le Géorama de M. *Ch.-A. Guérin*, situé dans un des carrés des Champs-Élysées, par M. S. Berthelot, secrétaire général de la Commission centrale. 97

Notice sur les travaux de feu M. *Denaix*, membre de la Commission centrale, par M. Roux de Rochelle. 101

Coup d'œil sur quelques villes de la Russie, par M. P. T. . 107

Extrait d'une lettre de M. Mac Queen à M. *Jomard*. 121

Navigation du détroit de Magellan. (Extrait d'une lettre de M. E. de Bovis, enseigne de vaisseau, membre de la Société de géographie, à M. *Daussy*. 129

De l'ouvrage de *François Valentyn* sur les Indes orientales, par M. Jomard. 177

Notice sur l'ancienne géographie de l'Islande et du Groenland, par Charles-C. Rafn. 188

Extrait d'une lettre de M. d'Arnaud à M. *Jomard*, membre de l'Institut. 195

Notices historiques et géographiques sur les villes de Trinidad, Santo-Espiritu, San-Juan-de-los-Remedios et leurs juridictions, par M. Francis Lavallée, vice-consul de France, etc. 244

Coup d'œil général sur la topographie des plaines de la Russie méridionale, par M. X. Hommaire de Hell. 267

Rapport fait à la Société de géographie, le 8 novembre 1844, par M. Roux de Rochelle, sur le second volume d'une chronologie historique des États-Unis, publiée en 1844, par M. *Varden*. 279

Extrait d'une lettre de M. Berthelot, secrétaire-général de la Commission centrale, à M. *Roux de Rochelle*, président de cette Commission. 285

Suite du rapport sur la nouvelle carte topographique des États continentaux du roi de Sardaigne, par M. le colonel Coraboeuf. 308

Sur la base adoptée pour les calculs et sur la détermination des altitudes dans la triangulation du Piémont, par M. le colonel Porrino 314

Note sur la carte des possessions Néerlandaises dans le grand archipel d'Asie, de M. le baron *de Derfelden de Hinderstein*. 317

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Inauguration du monument érigé par la Société de géographie à la mémoire du contre-amiral Dumont d'Urville, au cimetière du Sud, à Paris, le 1er novembre 1844. . . . 209

Discours prononcé par M. Constant Dufeux, architecte du monument. 211

Discours prononcé par M. Roux de Rochelle, président de la Commission centrale. 223

Discours prononcé par M. Du Bouzet, capitaine de corvette. 243

Assemblée générale du 20 décembre 1844.

Discours prononcé par M. Cochelet, conseiller d'État, vice-président de la Société. 329

Notice annuelle des travaux de la Société et du progrès des sciences géographiques pendant l'année 1844, par M. L. Vivien de Saint-Martin. 345

Compte-rendu des Recettes et des Dépenses de la Société pendant l'exercice 1843-1844. 412

Procès-verbal de la séance générale du 20 décembre 1844. . 414

Procès-verbaux des séances de la Commission centrale . 63, 123, 198, 318 et 413,

Membres admis dans la Société. . . . . 64, 202, 325 et 416.

Ouvrages offerts à la Société. 203, 326 et 416.